

ETUDES ET DOCUMENTS BALKANIQUES

3

ETUDES ET DOCUMENTS BALKANIQUES

3

DANIELLE MUSSET

LE MARIAGE A MOIŞENI, ROUMANIE

PARIS, 1981

Cette collection, résultat d'un travail bénévole, est publiée par Paul Henri Stahl. Les volumes ne se vendent pas; ils sont offerts gracieusement, de préférence aux institutions de recherche et d'enseignement.
Adresser la correspondance à l'adresse suivante:

Paul Henri Stahl - Laboratoire d'Anthropologie Sociale; 11, Place Marcelin Berthelot; 75005 Paris; France

Le mariage est l'un des sujets les plus souvent évoqués; ceux qui l'ont étudié ont privilégié par leur choix certains aspects, la noce en premier lieu. Dans les publications consacrées aux Roumains ce sont toujours la fête et le rituel qu'on évoque le plus souvent; le fait que le mariage est habituellement classé parmi les coutumes, contribue aussi à l'oubli de certains chapitres. Danielle Musset évite ce piège en décrivant le mariage de manière complète; cette vue d'ensemble alliée à un esprit d'observation minutieux, sont à la base d'un texte d'excellente qualité.

Chez les Roumains, le mariage est étroitement rattaché à la propriété et à sa transmission et ceci est vrai même pour les plus anciens documents écrits. Les recherches passées n'ont pas éclairé suffisamment cette relation et, actuellement, la collectivisation des terres a changé radicalement le déroulement des tractations (ou stratégies, pour employer un terme à la mode) menées avant la conclusion d'un mariage. Qui va épouser qui et pourquoi? Quelle est la dot de chacun? Quelles sont les conséquences du mariage sur la vie du jeune couple, sur ses parents, sur le village?

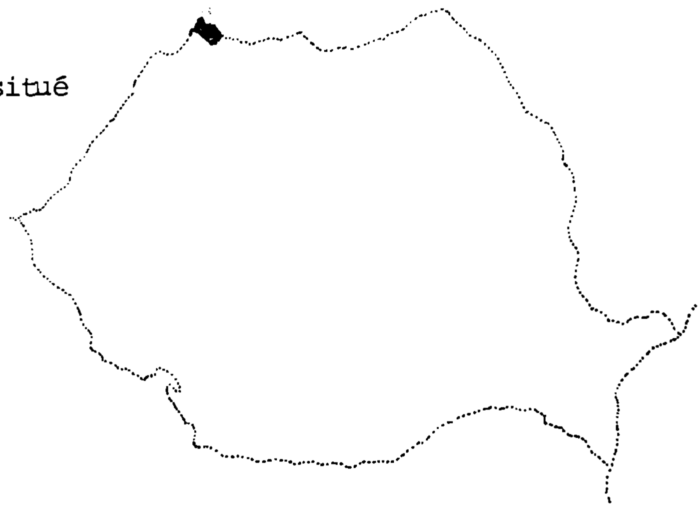
Situé à l'extrémité nord de la Transylvanie et en même temps des terres habitées par les Roumains, le village de Moiseni est l'un des rares qui ne soient pas collectivisés. Sans qu'on puisse dire qu'il s'agit d'un village du passé, on peut quand même considérer qu'il est plus proche du village de jadis que le sont les villages collectivisés. La thèse de doctorat de Danielle Musset (présentée dans le cadre du séminaire d'Ethnologie de l'Europe du Sud-Est) a donc aussi le mérite de sauver de l'oubli des aspects aujourd'hui rares et destinés à disparaître, peut-être, dans un avenir proche.

C'est d'ailleurs le sort habituel de bien de recherches sur les sociétés européennes - noter au plus vite les traces d'un passé en voie de disparition. On espère ainsi comprendre ce passé et en même temps pourquoi l'avenir se laisse si difficilement manipuler.

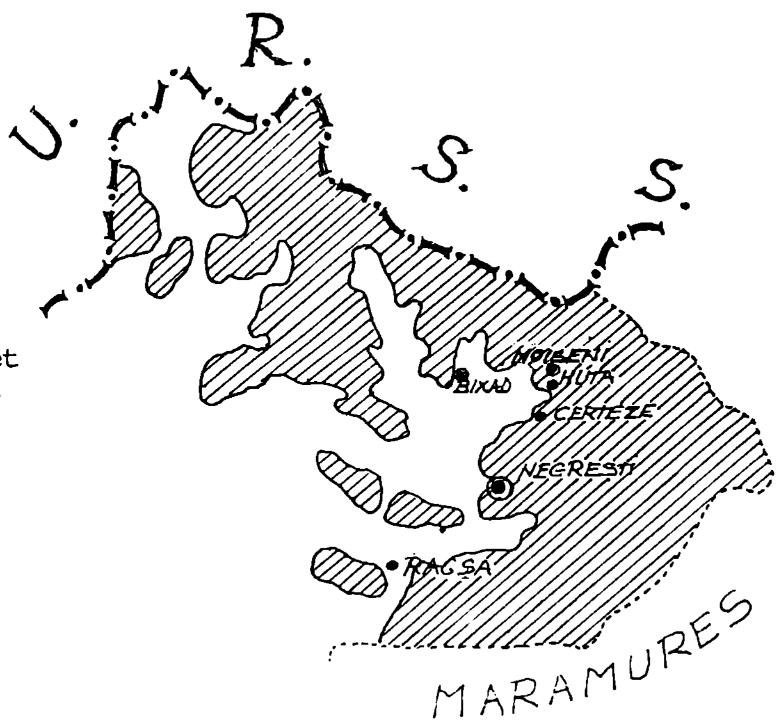
Paul Henri Stahl

S O M M A I R E

Le "Pays de l'Oaș" est situé à l'extrême nord de la Roumanie.



Le "Pays de l'Oaș" et les localités citées dans le texte.



INTRODUCTION

Avant d'aborder cette étude, nous voudrions justifier en quelques lignes le choix de son sujet et du terrain.

Choisir d'étudier le mariage dans une société traditionnelle peut paraître sinon banal du moins classique dans le domaine de l'ethnologie. Le mariage est en effet un des rouages fondamentaux de la société paysanne : tout passe par lui, aussi bien le maintien de l'organisation sociale que le fonctionnement de l'ordre économique et "politique" au sens du jeu des alliances et des relations de pouvoir. Le mariage, sensible à l'évolution des mentalités et aux changements sociaux permet aussi d'observer le degré de transformation de la société. Il ne faut pas oublier non plus'qu'en dehors de ses implications stratégiques, la noce est aussi une fête, un moment où la vie collective se révèle de la façon la plus intense.

Observer le mariage dans un village, c'est donc porter un regard sur la vie de la communauté dans son ensemble, sur ses aspects socio-économiques aussi bien que magiques et rituels ; et telle est notre intention première : étudier le mariage dans l'ensemble de la vie sociale.

De plus, le mariage, c'est à dire non seulement la noce et son rituel mais aussi l'attitude des gens face à des choix matrimonaiux, leur comportement dans tout ce qui relève d'une stratégie d'alliance, évolue en permanence : il n'était donc pas question de décrire le mariage comme une réalité figée, aux séquences rituelles immuables. Bien au contraire, notre étude vise à considérer le mariage dans son évolution contemporaine. Cela nous semble essentiel pour deux raisons : d'abord parce qu'en Roumanie peu de chercheurs ont abordé le problème sous cet angle. Pour la plupart, les études concernant le mariage revêtent la forme d'un relevé exhaustif des rites et des séquences rituelles (que ce soit pour un village ou une région donnée ou même pour l'ensemble de la Roumanie), ou bien s'intéressent uniquement à la littérature populaire orale transmise au cours de la noce (d'où les nombreux recueils d'oraisons de noces, de poésies, etc...). Ensuite, parce que la structure sociale de la Roumanie a profondément changé au cours des trois dernières décennies. Il devient donc urgent de connaître les conséquences de ce changement sur le mariage dans son ensemble (rituel, stratégie de mariage...).

Mais par cette étude nous avions aussi une autre intention : voir dans quelle mesure le mariage peut être révélateur des rapports qui existent entre les sexes. Y a-t-il une approche différente du mariage selon que l'on est homme ou femme ? Le mariage peut-il être un reflet de la condition qui est faite aux femmes dans une société donnée ?

Quant au choix du terrain, il a été motivé par différentes raisons dont toutes ne sont pas d'ordre strictement scientifique : il y eut au

départ le désir de connaître et l'attachement pour une région que j'ai été amenée à traverser au cours d'un voyage ; par la suite mon intérêt a été aiguisé par le fait que, contrairement au Maramureş voisin, peu de chercheurs se sont intéressés de façon approfondie à la région pourtant très particulière de l'Oaş. Une équipe de chercheurs a travaillé à Moişeni en 1937 (la maison d'Oaş exposée au Musée du Village à Bucarest provient de Moişeni) mais leurs recherches ont surtout porté sur la "culture matérielle" du pays d'Oaş (architecture, costume, etc...). Actuellement l'université de Cluj travaille à une monographie sur l'Oaş mais fort peu d'ouvrages ont été publiés jusqu'à présent pour éclairer les connaissances partielles que l'on peut avoir sur cette région. En choisissant Moişeni, j'avais donc le sentiment de venir m'installer sur un terrain sinon vierge, du moins peu connu.

Pour conclure, je voudrais dire combien il me semble important que des études sur le mariage, sur les femmes, sur les sociétés traditionnelles en général soient effectuées de plus en plus par des femmes et non seulement par des hommes : l'approche du sujet et le comportement sur le terrain ne sauraient être identiques et pourront peut-être permettre une vision différente des sujets abordés. Le fait d'être une femme (même si on reste toujours une étrangère), parlant à d'autres femmes, permet une certaine complicité que ne peut connaître un homme (villageois ou ethnologue). L'ethnologue femme est beaucoup plus impliquée affectivement qu'un homme parce que le discours des femmes sur leur condition la renvoie à des questions que se posent toutes les femmes, y compris dans nos propres sociétés. D'autre part, voyager seule, loin de son pays et de sa famille, être célibataire à un âge où toutes les femmes du village sont mariées et mères d'un ou plusieurs enfants, suscitent de nombreuses questions de la part des femmes du village, en référence à leur propre situation. Même si beaucoup de ces faits, à leurs yeux, trouvent leur explication dans le fait que l'ethnologue appartient à la classe des "domni" (lettrés), toutes ces discussions et ces interrogations ne peuvent qu'enrichir notre étude.

J'ai séjourné à trois reprises dans le village : à l'automne 1974, puis de février à mai 1976 et enfin en octobre-novembre 1977.

PRESENTATION GENERALE

La première question qui se pose à nous : pourquoi avoir choisi Moişeni comme terrain de recherches ?

Moişeni, avec 15 autres villages, fait partie du pays d'Oaş (Ţara Oaşului), un de ces pays nombreux en Transylvanie que les circonstances historiques, géographiques et ethniques ont permis d'individualiser. En effet, situé aux confins nord-ouest de la Roumanie, le Pays d'Oaş est une dépression ronde et fermée sur son pourtour par des collines de hauteur moyenne. Avec 614 km2, il constitue un tout bien délimité au pont de vue géographique entre le Maramureş à l'Est, l'Ugocea à l'Ouest, la frontière roumano-soviétique au Nord.

En grande partie recouvert de forêts qui ont commencé à être défrichées dès le XVIIIe siècle (1), l'Oaş s'est orienté depuis les temps les plus anciens vers une agriculture à caractère extensif dont les fruits ont toujours été la plus grande richesse et grâce auxquels les paysans d'Oaş faisaient du commerce avant la guerre même avec les Allemands. Traditionnellement aussi l'activité pastorale est dominante, certains villages se consacrant à l'élevage des moutons, d'autres à celui du bétail plus gros. Au point de vue industriel, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, on commence à construire des usines de charpentes, des fabriques pour la mise en bouteille de l'eau minérale, c'est aussi le début de l'exploitation des mines de charbon (Negresti) ou de fer (Huta). On construit alors la voie ferrée Bixad-Satu Mare, tandis que la route qui traverse l'Oaş en passant par Negresti existe depuis des temps fort reculés : c'est la route du sel qui dès le XIVe siècle relie Giulesti (dans le Maramureş) à Negreşti.

En 1948, le décret de nationalisation et de collectivisation touchera la plus grande partie de l'Oaş accélérant la modernisation du pays par la création de fermes coopératives et de nouvelles industries. Seuls les villages de collines ou ceux dont le sol est trop infertile resteront en dehors de ce processus.

Historiquement, dès le XIIIe siècle, on mentionne en Transylvanie plusieurs voievodats roumains appelés "Ţări" (pays) et jouissant d'une autonomie locale : Pays de Făgăraş, Pays de Haţeg, Pays de Maramureş, etc... ainsi que le Pays d'Oaş avec ses 16 villages qui aujourd'hui encore forment cette région.

Situés pour la plupart sur des cours d'eau et distants de 2 à 5 kms, ces villages sont : Oraşul Nou (dont la majorité de la population est hongroise), Racşa, Prilog, Remetea Oaşului (peuplé de Hongrois réformés) Vama, Negreşti (le centre le plus important du pays en passe d'accéder

au rang de ville, où se déroulent le marché hebdomadaire et la foire mensuelle et où se trouvent l'hôpital et le lycée), Bixad (connu surtout pour ses sources d'eau minérale et son monastère transformé aujourd'hui en préventorium), Moişeni, Certeze, Cămărzana, Tîrşolţ, Aliceni, Boineşti, Trip, Tur (le seul village de plaine de l'Oaş), Călineşti, Lecînţa. Enfin, nous ajouterons à cette liste Huta qui ne fait pas partie de l'Oaş mais que sa situation géographique, à proximité immédiate de Moişeni et de Certeze, permet d'englober dans ces 16 villages : fondé au XIXe siècle au moment des premières installations sidérurgiques par les Hongrois qui y ont installé des colons slovaques de religion catholique, spécialistes pour le travail du fer, Huta ne fait partie de l'Oaş ni historiquement, ni du point de vue ethnique. Cependant, ses habitants se sont peu à peu intégrés au milieu environnant, adoptant le costume et certaines coutumes et, comme nous le verrons par la suite, établissant par mariage des liens avec les villages limitrophes d'Oaş.

Nous le constatons, la population de ce pays n'est pas exclusivement roumaine. Ainsi pour 1964, Ion Veleea (2) donne les chiffres suivants : 85 % de Roumains

14 % de Hongrois

1 % de Ruthènes, Tchèques, Russes, Juifs, Slovaques.

La population du Pays d'Oaş serait en tout de 40 513 habitants

Enfin et surtout au point de vue ethnographique, l'Oaş par rapport à l'ensemble roumain forme un isolat assez particulier. Plusieurs circonstances l'ont amené à subir des influences diverses :

- Le monastère de Bixad a longtemps joué un rôle important comme lieu de rassemblement et d'échange entre des peuples venus d'horizons différents. Fondé en 1689 par un ancien moine du Mont Athos, il a longtemps dépendu de l'évêché ruthène de Munkacs : les fêtes de la Saint Pierre et de la Sainte Marie étaient l'occasion de grands pèlerinages attirant des milliers de personnes venues d'Oaş mais aussi du Maramureş, de Chioar et d'Ukraine Subcarpathique.
- Les échanges commerciaux du Pays d'Oaş se faisaient surtout en direction des grands marchés de Hust (qui a reçu des habitants de Moişeni le nom local de Vişte) et Teceu en Ukraine, où l'on vendait bétail et produits du verger et où l'on achetait les produits industriels et en particulier textiles (étoffes pour fabriquer certaines pièces du costume et foulards imprimés).
- On peut aussi signaler les relations de contrebande que l'Oaş entretenait avec les pays voisins.

Les frontières politiques n'avaient donc pas grande signification pour les Oşeni qui avaient des relations aussi bien avec leurs voisins ukrainiens ou ruthènes qu'avec les Roumains.

Par sa position à la limite de différentes ethnies, l'Oaş s'est forgé une personnalité originale, révélée surtout par un costume traditionnel différent de ceux des autres régions de Roumanie : les hommes portent les "gaci", larges pantalons de toile blanche s'arrêtant au mollet et une chemise de drap blanc brodée au cou et aux poignets qu'accom-

pagne l'indispensable "străiţa" (sacoche brodée que l'on porte en bandoulière). Les femmes, bien que le costume se modifie sans cesse, sont vêtues d'une ample jupe blanche brodée à la ceinture et au bas, le "pindileu", leur chemise aux larges manches resserrées aux poignets, est faite aussi de toile blanche, elle se ferme dans le dos et comporte un empiècement brodé caractéristique. A cela on ajoute un tablier, aujourd'hui de cotonnade fleurie, et des colliers de petites perles multicolores, sans oublier bien sûr un foulard à fleurs pour les femmes mariées.

La musique et la danse spécifiques du Pays d'Oaş posent aussi plus d'un problème aux chercheurs car on n'en trouve de semblable dans aucun autre pays roumain : là encore, il faut en chercher l'origine de l'autre côté des frontières politiques, Slovaquie et Hongrie. De plus, le répertoire est assez pauvre, on ne trouve aucun chant en Oaş et l'échantillon des danses est très limité.

Enfin, on peut ajouter à cela une réputation particulière que se sont faite les Oşeni sur tout le territoire roumain : on les dit volontiers violents, agressifs et toujours prêts à sortir le couteau et eux mêmes ont conscience d'une certaine spécificité du peuple d'Oas et affirment leur identité lorsqu'ils proclament :

De m-or ţine cu secară	Même si je dois vivre de seigle
Oşenia-i a mea ţară	L'Oaş est mon pays
De m-or ţine cu ovăs	Même si je dois vivre d'avoine
Oşenia nu o lăs	Je n'abandonne pas l'Oaş.

Moişeni

Situé dans la zone des collines autrefois recouvertes de forêts de chênes qui ont en grande partie été défrichées dès le XVIIIe siècle et placé un peu à l'écart de la route nationale qui relie Negreşti à Sighet, Moişeni n'est cependant pas un village isolé : il est aisé de rejoindre par des chemins de terre ou des sentiers à travers champs Huta d'abord et de là tous les grands centres, Bixad ou Certeze, chef lieu de la commune dont dépend Moişeni. En somme, Moişeni représente l'ultime village d'Oaş avant le Maramureş, de Roumanie avant la frontière russe.

Village dissocié, c'est à dire de type intermédiaire entre le village regroupé d'une région de collines et celui dispersé d'une région de montagnes, Moişeni occupe à la fois le flanc de la colline et une partie de la vallée du torrent, le "rîu Rău", et voit la plupart de ses maisons s'aligner le long des grands axes qui traversent le village : rue principale et ses ramifications qui parcourt le haut du village et mène de Huta à l'école, route de Moişeni à Bixad et de Moişeni à Certeze.

Il est à noter que cette tendance à l'alignement des maisons est assez récente et va en s'accentuant au fil des années : le nombre des

maisons neuves s'est multiplié ces derniers temps, on construit pour les jeunes couples mais aussi on remplace les maisons vétustes par des demeures plus solides en briques et pierres et le manque d'espace oblige à les aligner le long de la chaussée afin de préserver le domaine cultivable.

Moişeni occupe une surface assez étendue. Ses habitants distinguent en général trois parties bien distinctes : le haut du village, le centre situé à proximité de l'église et la vallée. Chacun de ces quartiers possède d'ailleurs son propre cimetière.

Population

Peuplé au recensement de 1910 de 798 habitants, la population de Moişeni s'est lentement accrue pour atteindre 887 habitants en 1930, 927 en 1956 et 1002 en 1966 (3). Cependant, il semblerait que l'accroissement se soit légèrement accentué ces dernières années puisqu'en 1977 on compte 313 maisons et environ 1300 personnes.

Sans doute peut-on y voir entre autre un des effets des progrès de la médecine qui a fait baisser le taux de mortalité infantile (d'ailleurs, aujourd'hui à Moişeni, les femmes n'accouchent plus chez elles mais doivent aller à l'hôpital de Negreşti), fait disparaître certaines maladies vénériennes et enrayé les effets des épidémies : la dernière, celle de typhus, remonte à une dizaine d'années seulement.

Quant à la composition de la population, aujourd'hui le village est peuplé uniquement de Roumains. Auparavant, on comptait plusieurs familles juives à Moiseni dont la dernière a émigré en Israël il y a moins de 10 ans. En effet, avant la deuxième guerre mondiale, la population juive était très nombreuse dans tout le Pays d'Oaş : à partir de 1850, de nombreux Juifs fuyant la Galicie sont venus s'installer dans les régions frontières de l'Oaş et du Maramureş, principalement dans les villes (Sighet était alors peuplé à 70 % de Juifs) mais aussi dans les villages où traditionnellement ils tiennent les commerces et parfois cabarets et distilleries comme à Moişeni.

Les activités

Moişeni est un des villages qui possède les terres les moins fertiles de tout l'Oaş, ce qui au cours des siècles a valu à ses habitants le surnom de "coceni" (les coceni sont les épis de maïs une fois débarrassés de leurs grains) car, dit-on, ils n'avaient guère de maïs. C'est aussi ce qui explique que le village soit resté en dehors du processus de collectivisation (4). Malgré çà, l'agriculture avec l'élevage reste l'activité dominante des villageois.

Le domaine agricole couvre 3500 ha dont un quart seulement de terres

arables sur lesquelles les paysans cultivent les produits indispensables à leur alimentation : sur le même terrain on plantera maïs et haricots, les champs de pommes de terre seront bordés de tournesol. Agriculture intensive donc, et qui demande beaucoup de soins et de main d'oeuvre car cette terre pauvre et caillouteuse a besoin sans cesse d'être fumée et enrichie. De plus, ces terrains destinés aux cultures ont été soumis à un processus accentué de division, de parcellisation à la suite d'héritages successifs et il n'est pas rare pour un paysan de posséder des petits terrains dispersés aux quatre coins du village. (Il ne nous est pas possible de fournir des données très précises en ce qui concerne l'étendue et la répartition des terres dans la mesure où nous n'avons pas eu l'autorisation de consulter le cadastre : la position de Moişeni à la frontière roumano-soviétique fait que toute demande concernant les relevés cadastraux est considérée avec beaucoup de méfiance et ne peut aboutir. Les seules données que nous possédons nous ont été fournies oralement soit par l'Administration municipale, soit par les habitants du village. Par exemple, une des "gospodàrie" les plus étendues du village comprend : 6 ha couverts en herbe et environ 2ha de terrains cultivables ha de terrains cultivables dont plus d'un ha en maïs, 15 ares en avoine, 10 ares de pommes de terre, 10 ares de tournesol et 15 ares en trèfle, situés en trois endroits différents sur le domaine villageois. On peut citer l'exemple d'une petite propriété d'un peu plus de trois hectares dont seulement 80 ares sont labourables, formée de lots de 30 ares à 1 ha, disséminés en 9 endroits différents. L'homme réputé comme le plus riche du village dit posséder entre 15 et 20 ha).

Cela explique qu'à Moişeni, bon nombre de familles n'aient pas hésité à émigrer après la première guerre mondiale vers les U.S.A. ou plus tard, en 1946, aient été volontaires pour partir s'installer dans le Banat comme colons dans l'espoir d'y trouver des terres plus riches et une vie moins misérable.

Quant aux plantations d'arbres fruitiers, elles représentent certainement la partie la plus rentable de cette agriculture : pommes, prunes, cerises et noix sont en grande partie vendues sur les marchés de la région.

La forêt, composée surtout de hêtres et de chênes, a toujours été un des pôles d'activités des Moişenari et si au XIXe siècle on a accéléré le déboisement, elle gardait une part importante dans l'économie du village. Jusqu'en 1948, date de la nationalisation, les habitants de Moişeni en étaient propriétaires. Il y avait à la fois une propriété commune des habitants du village, administrée par un conseil et également des lots individuels ; l'église de Moişeni possédait aussi des bois. Aujourd'hui, certains Moişenari, les plus pauvres, continuent de travailler en forêt comme bûcherons engagés par l'Etat.

Moişeni est un village à vieille tradtion pastorale ; aussi pour beaucoup l'occupation essentielle reste l'élevage des moutons. De nom-

breuses familles possèdent en outre une vache pour le lait, plus rarement un cheval ou des boeufs indispensables dans ce village qui ignore les engins agricoles motorisés. Depuis une vingtaine d'années, on a introduit en Oaş, surtout dans les zones de collines, buffles et buflones. Le porc en général est acheté jeune à l'automne et sera engraissé pour être mangé à Noël.

La majorité des habitants de Moişeni vivent des ressources que leur procurent la terre et les animaux et peu d'entre eux quittent actuellement le village pour s'installer à la ville. Les plus pauvres préfèrent se faire embaucher à la mine toute proche ou dans les forêts de Sapînţa. Les plus jeunes sont engagés comme chauffeurs de camion. Quelques rares femmes en outre travaillent à l'usine de matières plastiques de Negreşti. Cela leur procure un revenu fixe et leur assure une petite pension pour leurs vieux jours, tout en leur permettant de continuer à exploiter leur lopin de terre.

Cependant, durant les périodes creuses pour l'agriculture, la plupart des hommes valides du village partent travailler dans toute la Roumanie, généralement en forêt, mais aussi par exemple pour déblayer la neige sur les routes ou participer temporairement à de grands travaux (barrage, route, ...). Cela permet de ramener au village de l'argent frais qui assurera la construction d'une maison neuve ou l'amélioration de celle existante, permettra d'acheter les matériaux nécessaires à la confection d'habits neufs et bien souvent de supporter les frais d'un mariage, d'une messe des morts ou d'un décés éventuel. Cette émigration saisonnière des paysans n'est pas nouvelle : dès le XIXe siècle, les hommes des villages les plus pauvres d'Oaş se sont spécialisés dans le travail pour l'exploitation des forêts et se faisaient engager dans les différentes entreprises du pays et même à l'extérieur des frontières.

L'église, une petite coopérative qui fournit le pain aux villageois (remplaçant dans presque tous les foyers le pain de maïs qui était la nourriture quotidienne jusque il y a une dizaine d'années), la distillerie de "ţuica", un moulin à aubes pour le maïs et une scierie, fonctionnant tous deux grâce à l'eau du torrent, forment les principaux pôles d'attraction du village. A cela il convient d'ajouter l'école qui sert souvent de salle des fêtes ; lors de notre dernier séjour, on parlait de la construction d'un foyer culturel à laquelle devraient participer tous les Moişenari.

Historique

La fondation de Moişeni trouve son explication dans la légende du héros éponyme qui avec sa famille aurait choisi le lieu du village. Plusieurs variantes de ce même fait ont pu être notées :

- Ion Muşlea rapporte une de ces variantes : "Les Moiş sont venus de Berbeşti dans le Maramureş ; il y a eu un homme avec quatre fils, il est

venu avec ses moutons sur la colline, ici à Huta et ensuite il s'est installé ici puis il a fait le village". (Citant les propos d'un informateur - 5)
- D'après un chroniqueur Hongrois, Moişeni est fondé au XVIIIe siècle par un Moiş de Bixad qui s'installa sur le lieu où existe aujourd'hui le village, après avoir acheté du terrain à deux familles hongroises(6).
- Quant à l'histoire du village retracée en 1967 par le pope alors en fonction, elle exprime l'opinion courante des paysans sur ce sujet. Le village serait fondé en 1754 sur le domaine du baron hongrois Bartoni Ferent : un certain Moiş Toma, originaire de Berbeşti a alors acheté au baron deux grands bouts de terre sur lesquels il est venu s'installer définitivement. Après lui, d'autres familles seraient venues du Maramureş, de Berbeşti et de Valeni où la plupart des familles s'appelaient Moiş. Ces faits, ajoute le pope, se voient confirmés par le Ménologue de l'église datant de 1838.

Ce qui paraît certain en tout cas et dont témoignent différents documents de 1435 et 1473 (7), c'est qu'effectivement les familles Moiş que l'on retrouve plus tard dans l'Oas, ont bien leur origine à Berbeşti (et c'est surtout ce qu'en retiennent les paysans de Moişeni) et que d'autre part, le Maramureş, à partir du XVe siècle, a connu toute une série de catastrophes qui, s'ajoutant au manque de terre, ont poussé ses habitants à émigrer vers les régions voisines.Au XVIIIe siècle, le pays connaîtra successivement plusieurs famines, des périodes de grands froids et la peste en 1742, 1774 puis 1786. Ainsi, on voit la famille Bercea partir pour Bixad, les Berinde à Certeze, etc...

Il n'est pas de notre domaine de démontrer ici si la légende correspond ou non à la vérité historique, toujours est-il que l'on peut classer Moişeni parmi "ces villages qui forment une seule lignée car on y croit à la descendance d'un ancêtre unique" (8) et nous verrons plus loin toute l'importance que peut prendre cette référence à un ancêtre commun pour le choix d'un conjoint, les Moiş jouissant d'une garantie d'ancienneté dans le village qui leur confère prestige et autorité, les autres lignages étant considérés comme "d'importation" tardive. D'autre part, il est intéressant de noter le lien que cette fondation, légendaire ou pas, établit avec le Maramureş.

Au point de vue religieux, la population observait le rite gréco-catholique depuis l'Union de 1700 par laquelle une partie de l'Eglise Orthodoxe de Transylvanie s'était ralliée à Rome et avait pris le nom d'Eglise Uniate. En 1948, le nouveau régime fit de l'Eglise Orthodoxe la religion officielle, soumise au pouvoir en place et abolit en Transylvanie la religion Uniate. Les paysans qui jusque là observaient le rite gréco-catholique durent se soumettre et signer les registres de l'église en signe d'acceptation de la nouvelle religion. Cela ne se fit pas sans grande résistance : beaucoup de paysans de Moişeni continuent aujourd'hui à se considérer comme "gréco-catholiques". Quant aux autres ethnies qui vivent en Oaş, elles ont pu garder leur propre religion et

leurs propres églises. C'est ce qui explique qu'à Huta, dont la population est d'origine slovaque, on trouve aujourd'hui encore une église catholique.

LE MARIAGE A TRAVERS L'ETAT CIVIL

Nous avons obtenu l'autorisation de consulter les registres de mariage pour la période 1900-1975. Ces registres font apparaître de façon assez inégale suivant les années, divers renseignements :
- nom et prénom des mariés, leur âge
- leur lieu de naissance
- jusqu'en 1948, la religion à laquelle ils appartiennent et leur profession jusqu'en 1950
- leur situation de famille (veuvage) de façon très sporadique
- d'après la présence ou l'absence de signature ou parfois la mention "ştie carte" (sait lire) portée dans le registre, on peut voir s'ils sont ou non illettrés.

Nous étudions ces divers facteurs sur des périodes relativement longues de 10 ans qui, vue la population peu nombreuse du village, peuvent permettre de tirer quelques conclusions.

L'âge des mariés

Pour 1900-1909 :

L'âge moyen au mariage est de 27 ans pour les hommes, de 21 ans et 4 mois pour les femmes. Notons que nous trouvons plusieurs cas de mariages dont les protagonistes sont assez âgés par rapport à la moyenne mais le registre ne porte aucune mention spéciale ; ce sont par exemple des cas où les mariés ont respectivement 51 et 48 ans, 36 et 40 ans. On peut supposer qu'il s'agit là de cas de veufs remariés ou de concubinages régularisés par la loi. Quoi qu'il en soit, nous les incluons dans le calcul de l'âge moyen au mariage.

1910-1919 :

Age moyen : 26 ans 7 mois pour les hommes et 21 ans 5 mois pour les femmes.

1920-1929 :

L'âge moyen est de 26 ans pour les hommes, de 21 ans et 6 mois pour les femmes.

1930-1939 :

L'âge moyen est de 28 ans 4 mois pour les hommes et de 21 ans 7 mois pour les femmes. Cette hausse sensible de l'âge au mariage pour cette dernière période, surtout en ce qui concerne les hommes, pourrait s'expliquer par le fait que nous avons alors 11 veufs dont 7 ont plus de 45 ans et 9 veuves dont 6 ont plus de 40 ans sur un total de 99 mariages.

1940-1949 :

L'âge moyen est de 29 ans pour les hommes et de 22 ans pour les femmes. Là encore on note une élévation de l'âge au mariage qui semble concerner plus les hommes que les femmes : n'oublions pas que c'est le moment où s'est déroulée la seconde guerre mondiale et qui a été le cadre de changements sociaux et politiques importants en Roumanie.

1950-1959 :

L'âge moyen au mariage est de 25 ans 5 mois pour les hommes et de 21 ans 2 mois pour les femmes.

1960-1969 :

L'âge moyen est de 25 années 6 mois pour les hommes et de 20 ans et 4 mois pour les femmes.

1970-1975 :

L'âge moyen est de 25 ans 9 mois pour les hommes et de 19 années 8 mois pour les femmes. Il faut remarquer que l'âge au mariage de la femme en baisse régulière depuis 1940, se situe pour la première fois au dessous de 20 ans. Ceci correspondrait en quelque sorte à l'opinion courante des villageois qui prétendent que l'on se marie de plus en plus jeune à Moişeni, depuis une dizaine d'années surtout d'après eux.

	1900 1909	1910 1919	1920 1929	1930 1939	1940 1949	1950 1959	1960 1969	1970 1975
Hommes	27	26,7	26	28,4	29	25,5	25,6	25,9
Femmes	21,4	21,5	21,6	21,7	22	21,2	20,3	19,8

La courbe est très irrégulière pour ce qui est des hommes. Les deux semblent se stabiliser après la période 1940-1949 et amorcer une tendance à la baisse aussi bien pour les femmes que pour les hommes. D'autre part il est intéressant de noter une certaine régularité dans le rapport constant entre les deux courbes qui, d'une part culminent à la même époque, d'autre part permettent d'envisager l'existence d'une différence d'âge assez constante entre les deux conjoints. Les variations de l'âge moyen au mariage semblent surtout être le fait des hommes, plus sensibles certainement à l'influence de la conjoncture économique et politique du pays : guerres de 14-18 puis de 1940, crises économiques atteignent beaucoup plus les hommes qui participent directement de la vie sociale. Ainsi, à l'époque de la monarchie austro-hongroise, l'Oaş étant zone de confins, le service militaire avait une durée variable qui pouvait aller jusqu'à 10 ans (3 ans et demi en 1907) ; lorsqu'on sait que les hommes attendaient pour se marier d'avoir fait le service militaire (sous les Hongrois les hommes n'avaient pas le droit de se marier avant d'avoir fait le service militaire) et bien souvent d'avoir amassé un petit pécule pour pouvoir

s'installer , il n'est pas étonnant que la plupart des mariés aient passé les 26 ans. Par contre, on continue à marier les filles dès q'une bonne occasion se présente, dès 15 ans parfois, et si possible avant 20 ans. Ceci encore nous laisse supposer que nous trouverons une différence d'âge parfois importante à l'intérieur du couple.

La différence d'âge entre les mariés

Sur des phases de 10 ans toujours, nous avons envisagé trois cas :
- l'homme est plus âgé que la femme
- ils ont le même âge
- la femme est plus âgée

Une première constatation d'ordre général et valable pour toute la période étudiée : les couples où les conjoints ont le même âge représentent l'exception. Ce sont en général des couples jeunes (de 19 à 25 ans). La proportion la plus impotante des mariages à âge égal est de 6 cas pour 88 mariages en 1959.

Mais regardons décennie par décennie ce qu'il en est des autres éventualités :

1900-1909

Dans la grande majorité des cas, le mari est plus vieux que son épouse : 64 cas sur 73 mariages. Dans 7 cas seulement la situation est inversée, la femme étant la plus âgée. Le mari peut être l'aîné de plus de 11 ans et peut même avoir 26 ans de plus que sa femme ; cependant, pour la plupart des couples, la différence est de 4 à 9 ans, avec un nombre culminant de mariages où les époux ont 7 ans de différence. Lorsque c'est la femme qui est la plus âgée, il s'agit le plus souvent de femmes de plus de 40 ans, la différence étant très variable, de 1 an à plus de 11 ans.

1910-1919

Au niveau quantitatif, la tendance des années précédentes semble se perpétuer. Sur 94 mariages, dans 77 l'homme est le plus âgé et dans 13 la femme est la plus âgée. Cette fois-ci, quand la femme est la plus âgée c'est seulement d'un an ou deux.

Pour l'homme, la situation est plus irrégulière : dans la période précédente, on aurait pu dessiner une courbe ascendante puis descendante, culminant pour les cas où l'homme a 7 ans de plus que la femme ; cette fois-ci, c'est la courbe inverse que l'on pourrait réaliser : dans la majorité des cas, l'homme a jusqu'à 4 ans de plus, ou bien il a de9 ans à plus de 11 ans de différence avec son épouse.

1920-1929

Sur 92 mariages, l'époux est plus vieux dans 73 cas et l'épouse dans 14 cas. L'homme est plus âgé dans la grande majorité des cas de 4 à 6 ans.

1930-1939

Sur 99 mariages, dans 90 cas l'homme est plus âgé et dans 6 cas la femme est la plus âgée.

1940-1949

Sur 82 mariages, dans 69 cas l'homme est l'aîné et dans 10, la femme. A noter une forte proportion de mariages où le mari a 11 ans et plus de différence avec sa femme (22 ans). Et à l'inverse un accroissement assez net des mariages où la différence est seulement d'un an.

1950-1959

Sur 88 mariages, dans 66 cas, le mari est plus âgé et dans 15, la femme. Lorsque le mari est le plus âgé, la différence se situe toujours soit au bas de l'échelle, c'est à dire de 3 à 5 ans, ou bien tout en haut, plus de 11 ans.

1960-1969

Sur 107 mariages, dans 87 cas, l'homme est l'aîné et dans 13 cas, la femme. Lorsque l'homme est plus âgé, nous trouvons toujours une forte proportion des cas où la différence est de plus de 11 ans ; le reste étant assez bien réparti de 1 à 10 ans.

1970-1975

Sur 59 mariages, dans deux cas seulement la femme est l'aînée et dans tous les autres, c'est l'homme, la différence d'âge variant de 1 à 11 ans, avec une légère dominante concernant les couples où le mari a 6 ans de plus.

Que peut-on dire en conclusion ?

Sur 693 mariages, 28 couples sont d'âge égal (4,05%). Dans 80 la femme est plus âgée (11,54%) et dans 585 le mari est plus âgé (84,41%). Donc, dans la majorité des couples, c'est le mari le plus âgé et la différence d'âge est très variable : en général de plus de 2 ans mais il n'est pas rare que le mari ait 11 ans ou plus de différence avec sa femme.

Lorsque la femme est l'aînée, d'une part cela concerne des couples soit très jeunes, soit plus vieux que la moyenne (de plus de 45 ans), d'autre part, la différence d'âge est le plus souvent assez faible, de 1 à 2 ans.

L'homme est plus âgé que la femme de :

	1 an	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11et +
1900 1939	16cas	25	24	29	34	32	33	24	27	15	43
1940 1975	22	20	23	24	26	25	28	18	24	11	55

Homme est femme ont le même âge :

1900 1939	13 cas
1940 1975	15 cas

La femme est plus âgée que l'homme de :

	1 an	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 et +
1900 – 1939	16 cas	6	5	3	2	2	0	0	2	2	4
1940 – 1975	11	12	9	55	22	4	0	0	0	0	1

Le lieu de naissance des conjoints

Le lieu de naissance étant indiqué pour tous les mariages étudiés, cela nous permet d'en tirer des renseignements intéressants quant au taux d'endogamie locale de Moişeni et son évolution depuis 1900.

Sur un total de 693 mariages étudiés, nous trouvons 191 mariages dans lesquels un des deux conjoints est étranger au village : cela nous donne un taux d'endogamie intra-villageoise de 71,35 %. A ce chiffre, on peut ajouter que si 117 hommes sont venus prendre femme à Moiseni, il n'y a que 74 femmes étrangères qui se sont mariées au village. La différence n'est pas très grande mais il convient de noter ce fait car il correspond à un préjugé fortement ancré à Moiseni selon lequel des hommes étrangers arrivent à s'introduire dans le village en y prenant des femmes et en venant s'y installer (donc ils viendraient comme "gendres"?) tandis que les Moişenari, eux, ne sont pas des "voleurs de femmes" et préfèrent se marier dans le village. D'autre part, on dit qu'à Moişeni il y a toujours eu plus de filles que de garçons (10). Là aussi il faudra examiner le problème par décennies afin de mettre en relief une éventuelle évolution des mariages exogames.

De 1900 à 1909 :

Il y a 73 mariages dont 25 avec des "étrangers" (35,23 %), comme suit : 12 viennent de Certeze (10 femmes et 2 hommes), 3 sont de Huta (2 femmes et un homme), 2 hommes sont de Bixad, 2 de Trip, 1 de Prilog, 1 de Aliceni, 1 de Negreşti, 1 de Tur; 1 de Bedöharon. Tous les mariages sauf un se font avec des villages d'Oaş assez bien reliés à Moişeni : Certeze, Huta, Bixad, Trip qui sont limitrophes de Moişeni, occupent la plus grande place. Quant au conjoint originaire de Bedöharon (hors d'Oaş), il s'agit d'un Juif qui se marie avec une de ses coréligionnaires de Moişeni.

De 1910 à 1919 :

Pour 94 mariages, 17 sont exogames (48 %). Les conjoints viennent de Certeze (4 hommes et 3 femmes), Huta (3 hommes), Bixad (2 hommes et une femme), Negreşti (2 hommes), Tur (1 homme), Tîrşolţ (un homme).

De 1920 à 1929

91 mariages dont 26 avec des étrangers (28,68 %) : 12 viennent de Certeze (11 femmes et 1 homme), 4 hommes sont de Bixad, 3 hommes de Trip,

2 femmes et un homme de Negreşti, un homme de Tîrşolţ, un homme de Turţ, un homme de Remetea, un de Sighet.

Il faut noter que les trois derniers mariés originaires de villes et de villages en dehors de la sphère de choix de Moişeni, là encore sont des Juifs : Turţ appartient à l'Ugocea et communique difficilement avec Moişeni, de même que Remetea qui, situé en Oaş, a peu de contacts avec les autres villages car peuplé en majorité de Hongrois réformés. Quant à Sighet, c'est une ville du Maramureş qui avant la deuxième guerre mondiale était peuplée à 70 % de Juifs.

1930-1939 :

Sur 99 mariages, 24 mariages avec des étrangers (24,24 %). Origine : 14 sont de Certeze (10 hommes et 4 femmes), 3 femmes viennent de Trip, 2 hommes sont de Huta, 1 de Boineşti, 1 de Câmârzana, 1 de Prilog, 1 de Negreşti, 1 de Călineşti. Tous les conjoints étrangers au village viennent de villages appartenant au Pays d'Oaş, même si les communications entre Moişeni et des localités comme Câmârzana, Prilog ou Călineşti sont assez malaisées.

1940-1949

Pour 82 mariages, 24 mariages exogames (29,26 %). Leur origine : 12 sont de Certeze (9 hommes et 3 femmes), 5 hommes viennent de Bixad, 4 hommes et une femme viennent de Huta, 2 hommes sont de Negreşti et 1 de Trip. Là encore, tous les époux étrangers à Moişeni proviennent de villages d'Oaş.

1950-1959

88 mariages dont 29 avec des étrangers (32,9 %), originaires de : Certeze (10 femmes et 4 hommes), Huta (4 femmes et 2 hommes), 5 de Bixad (4 hommes et une femme), Trip (2 hommes), Boineşti (1 homme), Târna Nou (1 homme). Tous viennent de l'Oaş sauf un : Târna Nou est dans l'Ugocea dont nous avons vu que c'est une région limitrophe de l'Oaş, si proche par son histoire et ses traditions qu'on a souvent confondu les deux zones en une seule.

1960-1969

107 mariages dont 32 mariages avec des étrangers (29,9 %). Leur origine : 10 viennent de Huta (5 femmes et 5 hommes), 9 de Bixad (7 femmes et 2 hommes), 3 de Certeze (2 hommes et 1 femme), 2 de Negreşti (2 hommes), un homme de Trip, 3 hommes et une femme de Sapînţa, un homme de Remeţi, un homme de Aciş, un homme de Cîmpulung.

Pour la première fois apparaissent en nombre important des conjoints non originaires de l'Oaş : 6 viennent du Maramureş (Sapînţa et Cîmpulung) et un de la région de Satu Mare (Aciş). Il faut noter aussi une baisse très nette des mariages avec Certeze et une augmentation de ceux avec Huta. Nous verrons par la suite s'il s'agit d'un accident ou d'un changement plus profond.

1970-1975 :

59 mariages dont 22 mariages exogames (37 %) : 4 femmes et 3 hommes viennent de Huta, 4 femmes et 2 hommes sont de Certeze, 2 hommes et une

de Bixad, une femme de Negresti, une femme de Trip, une femme de Vama, une femme de Orașul Nou, un homme de Racșa et une femme de Uivar. Comme toujours, la plupart des mariés sont originaires d'Oaș. Cependant, on constate que c'est la première fois que des villageois de Vama, Orașul Nou ou Racșa viennent se marier à Moișeni : villages trop éloignés ou peuplés en grande partie de Hongrois, comme Vama et Orașul Nou. Quant à la femme originaire de Uivar, il s'agit de la fille de paysans de Moișeni qui, après la guerre, sont partis comme colons dans la région de Timișoara, mais qui ont gardé des liens assez forts dans le village pour venir s'y marier.

En conclusion, nous pouvons dire que Moișeni reste un village très fortement endogame : le taux n'est jamais inférieur à 63 % (pour 1970 1975). Cependant, la tendance actuelle semble être à la hausse des mariages exogames comme nous le montre le tableau ci-dessous :

Pourcentage des mariages exogames :

1900 1909	1910 1919	1920 1929	1930 1939	1940 1949	1950 1959	1960 1969	1970 1975
35,23	18	28,68	24,24	29,26	32,9	29,9	37

La plupart des mariages dont l'un des conjoints est étranger à Moișeni se font avec des villages appartenant au Pays d'Oaș : cela représente 96,3 % des mariages exogames. En outre, la part la plus grande est prise par les villages limitrophes de Moișeni : Certeze d'abord, le seul village à donner plus de femmes que d'hommes, Huta, Bixad et Trip, soit 82,7 % du total des mariages exogames. Les liens très nombreux et très forts avec Certeze et Bixad s'expliquent par un autre fait que le voisinage : pendant très logntemps, jusque vers 1854, Moișeni ne possédait pas d'église et les villageois se rendaient alors, suivant leur lieu d'habitation dans Moișeni, soit à Certeze, soit à Bixad et même à Trip. Ceci a pu contribuer à créer des liens durables entre les habitants de ces différentes paroisses. D'autre part, on va chercher dans ces villages des conjoints appartenant à des lignages qui ont déjà noué de longue date des alliances avec les familles de Moișeni. Il existe des famillesplus exogames que d'autres dans le village, qui ont des relations privilégiées avec tel ou tel village. Ce sont souvent les plus pauvres comme les Ciocan qui se marient à Sapînța ou les Covaci qui ont des liens avec Trip depuis le début du siècle.

Actuellement, il semble que la part importante des mariages avec Certeze soit en train de diminuer au profit des mariages avec Huta ou bien même avec des villages extérieurs à l'Oaș : de ce point de vue, les années 60 semblent marquer une rupture avec la période antérieure ; c'est le moment où apparaissent les mariages soit avec des villages d'Oaș qui

traditionnellement n'appartenaient pas à la sphère de choix des Moişenari, soit avec des villages du Maramureş comme Sapînţa et Cîmpulung, soit enfin avec des localités d'autres zones : Aciş près de Satu Mare ou Uivar dans le Banat.

Enfin, il faudrait parler de la proportion croissante des échanges matrimoniaux avec Huta, village que pour plus de commodité nous avons considéré comme faisant partie de l'Oaş mais qui, en fait, s'en distingue par l'origine de ses habitants et leur appartenance religieuse. En étudiant le problème de la religion des conjoints, nous essayerons de comprendre d'où vient cet accroissement des mariages avec Huta.

La religion des conjoints

Sur le total des mariages pour lesquels les registres font mention de l'appartenance religieuse, c'est à dire 374 mariages, de 1900 à 1936 puis de 1941 à 1948, nous trouvons : 355 mariages où les deux conjoints appartiennent à la religion gréco-catholique, 12 cas où les conjoints sont de religions différentes, 7 mariages où les deux conjoints sont de religion juive. La règle est donc de se marier avec ses coréligionnaires ; seule une très faible minorité se comporte de façon différente. Elle représente 3,25 % des mariages. Cependant, il est tout de même intéressant de voir de plus près ce que recouvrent ces données.

Pour ce qui est des Juifs, les registres laissent supposer qu'ils se marient entre eux : sur les 7 mariages signalés, pas un seul où un des conjoints appartienne à une autre religion. De plus, il est clair que les Juifs de Moişeni se marient à l'extérieur du village : nous voyons un seul couple dont le mari et la femme sont tous deux de Moişeni. Il n'existait, avant la seconde guerre mondiale, que quatre ou cinq familles juives à Moişeni, on a donc dû aller chercher un conjoint dans d'autres localités : Bedöharon, Trip, Turţ, Negreşti, Sighet, Remetea.

Examinons maintenant les couples dont les conjoints sont de religion différente. Dans la plupart des cas, l'un des deux est gréco-catholique et l'autre catholique romain : en effet, cela concerne 10 cas sur les 12 étudiés. Un autre cas est celui d'un tzigane réformé de Bixad qui épouse une gréco-catholique de Moişeni et se remarie quelques années plus tard avec une romano-catholique de Moişeni.

D'autre part, il faut remarquer que tous ces mariages sauf deux, se doublent d'une exogamie territoriale : le conjoint gréco-catholique est originaire de Moişeni dans 11 cas et se marie avec une ou un romano catholique de Huta (4 cas), un ou une romano-catholique de Certeze (5 cas) et un protestant réformé de Bixad (1 cas).

Bien souvent, l'appartenance à une autre religion sous-entend l'appartenance à une autre nationalité, c'est à dire à une autre culture, une autre langue, d'autres traditions. Tel est le cas de la population de Huta qui est d'origine slovaque et de religion catholique romaine : les mariages relativement nombreux entre les villageois de Moiseni et ceux de Huta s'expliquent en partie parce que cette population slovaque a assimi-

lé un grand nombre de coutumes du peuple d'Oaş et a perdu une grande partie de son identité slave, d'ailleurs nous avons remarqué plus haut que la proportion des mariages avec Huta a augmenté régulièrement depuis la guerre, et si les registres ne font plus ressortir l'appartenance religieuse, on peut supposer que fondamentalement, celle-ci n'a pas changé. Cette augmentation traduirait donc un accroissement égal des mariages mixtes au point de vue religieux. Doit-on voir dans cette dernière constatation le reflet d'un affaiblissement du sentiment religieux ou plutôt un affaiblissement de la conscience de la différence entre ces religions ?

En effet, les paysans de Moişeni, d'abord orthodoxes jusqu'à l'Union avec l'Eglise de Rome au XVIIIe siècle, puis gréco-catholique jusqu'en 1948 où ils ont dû retrouver non sans réticence la religion orthodoxe, se sentent aujourd'hui tout aussi proches de la religion catholique romaine que de leur nouvelle religion : certains paysans de Moişeni, actuellement, préfèrent se rendre à la messe du dimanche à l'église catholique de Huta plutôt que de suivre la liturgie orthodoxe qui leur est imposée.

Enfin, remarquons que ces mariages concernent tous des villages limitrophes de Moişeni : le désir des familles de réunir par mariage des terres voisines n'est peut-être pas étranger à ces dérogations à la règle.

Le degré d'instruction

Le nombre d'illettrés, d'après les registres, a régressé rapidement dès avant la première guerre mondiale : si de 1900 à 1909, sur 146 personnes, 3 hommes seulement savent lire et écrire, en 1910-1919, on trouve 31 hommes et 16 femmes sur 198 personnes qui savent lire et écrire. De 1920 à 1926, sur 140 personnes, 30 hommes et 19 femmes ont un minimum d'instruction. Après cette date, cette donnée apparaît de façon très sporadique dans les registres. Cependant, après la deuxième guerre mondiale, les illettrés semblent être l'exception : on n'en trouve que 12 parmi les hommes et 16 chez les femmes sur 568 personnes concernées.

De ces données assez éparses, on peut tout de même mettre en relief certains points : dans la majorité des cas, la constatation du degré d'instruction est valable pour les deux éléments du couple ; mari et femme sont illettrés ou bien mari et femme ont de l'instruction. Un nombre légèrement plus élevé d'hommes sait lire et écrire mais cela n'empêche pas l'existence de couples où seule la femme est instruite.

Jusqu'en 1926, nous trouvons 37 couples où mari et femme sont instruits, 38 couples où l'homme seul est instruit et 9 couples où la femme seule est instruite. Après 1947, parmi les illettrés, nous avons 10 couples où mari et femme sont illettrés, 2 couples où l'homme est illettré et 6 couples où la femme est illettrée. Enfin, notons que tous les ma-

riés de religion juive, hommes et femmes, savent lire et écrire.

Pour conclure, nous retiendrons surtout que l'homme a en général un niveau d'instruction supérieur à celui de sa femme. D'autre part, à l'intérieur du couple, mari et femme ont souvent le même degré de culture : faut-il y voir la conséquence d'une stratégie matrimoniale qui recommanderait le mariage de conjoints ayant le même niveau d'instruction ? Ou bien, cela est-il fonction du niveau de pauvreté ou de richesse des conjoints qui commande à ces mariages ?

La profession

Les registres mentionnent le métier des mariés de façon épisodique de 1921 à 1935, de 1945 à 1950 et de 1953 à 1961. Cela concerne en tout 504 personnes.

Toutes les femmes sont signalées comme ménagères, c'est à dire travaillent sur l'exploitation. Les hommes, suivant les années, sont appelés "plugar" (laboureur), économe et agriculteur, dénominations différentes pour désigner les paysans qui travaillent leurs terres et qui représentent l'énorme majorité des travailleurs. Ceux qui exercent d'autres professions sont : trois forestiers (dont un marié à une journalière), trois journaliers, un couturier, un commerçant (ces deux derniers ainsi qu'un des journaliers sont de religion juive), un forgeron d'origine tzigane, signalé lors de son remariage comme serrurier, un charpentiermarié à une infirmière (ni l'un ni l'autre ne sont originaires du village),un chauffeur ("fochist").

Le veuvage

Dans les registres de mariage, la mention "veuf" ou "veuve" n'apparaît que de façon très sporadique. Nous avons pu nous rendre compte que certaines personnes du village, remariées après veuvage, ne sont pas signalées en tant que telles, le registre ne comportant aucune mention spéciale à leur égard. Il ne nous est donc pas possible de fournir des données statistiques précises en ce qui concerne le nombre des veufs remariés par rapport au chiffre total des mariages. Cependant, nous donnerons quand même quelques indications qu'il est possible de tirer de ces registres de mariage.

De 1907 à 1960, on signale le remariage de 35 veufs et de 28 veuves. Un quart des mariages ont lieu entre un veuf et une veuve (16 mariages). 20 veufs et 10 veuves se remarient avec des jeunes gens célibataires.

En ce qui concerne l'âge moyen au mariage des veufs remariés, il est de 43,3 ans pour les hommes et de 38,6 ans pour les femmes.

Si l'on considère la différence d'âge entre les deux conjoints,

pour les cas de remariage entre un veuf et une veuve ou entre un veuf et une jeune fille célibataire, c'est presque toujours l'homme qui est le plus âgé (31 cas sur 35). La différence d'âge peut être importante (de plus de 11 ans dans la majorité des cas) et il n'est pas rare que le veuf ait 20 ou 26 ans de plus que son épouse.

Inversement, lorsque c'est une veuve qui se remarie avec un célibataire, dans le plus grand nombre des cas c'est elle qui est plus âgée, la différence d'âge est plus variable, s'échelonnant de 2 ans à 11 ans et plus, avec une légère prédominance pour les mariages où la femme a 10 ans de plus que son mari.

Est-ce que les veufs vont chercher davantage leurs conjoints hors de Moişeni ? Onze cas de remariage se doublent d'une exogamie territoriale avec une nette préférence pour Certeze, suivi de Huta et Bixad : le taux d'exogamie est de 23,93 %, inférieur donc à la moyenne du village.

L'ORGANISATION SOCIALE DU VILLAGE

Il est nécessaire, pour comprendre les mécanismes qui régissent les relations inter-personnelles dans le village et par là, commandent au jeu des alliances et aux mariages, de donner un bref aperçu des bases sur lesquelles est organisée la vie à Moişeni.

L'élément le plus important de cette société villageoise est la maisnie ("gospodàrie"). "La maisnie comprend le groupe domestique (qui chez les Roumains est composé d'un ménage et de ses enfants, parfois aussi des vieux parents du mari), la cour avec la maison et les attenances, la propriété agricole... Parenté, entr'aide, obligations ou avantages, tout est interprété à travers la maisnie" (11).

Ce ne sont donc ni les individus, ni le lignage qui sont à la base des relations entre les villageois, mais un groupe, la "gospodàrie". D'autre part, toujours à propos de la maisnie, X. Costa-Foru (12) rappelle : "il existe une liaison indissoluble entre une certaine terre familiale et le groupe familial respectif, liaison qui impose sa loi au système onomastique (on porte le nom de la maisnie et non celui de la famille)". Ceci ne vient que confirmer l'importance de la maisnie comme élément de base de la société villageoise.

Pour règlementer les relations entre les différentes maisnies qui forment le village, nous trouvons deux entités essentielles : le lignage ("neam") et le voisinage.

Le lignage est composé de tous ceux qui se considèrent comme parents entre eux. Reprenons les auteurs déjà cités : Costa-Foru nous dit que les "relations inter-familiales sont très étroites à l'intérieur d'un même lignage ... En général, les relations avec le groupe de familles du lignage ne diffèrent pas beaucoup de celles avec les familles étrangères ... La tradition et l'esprit commun du lignage servent ici de simples critères de préférence dans le choix d'un groupe de familles qui ont des relations entre elles". (13) Ernest Bernea ajoute : "L'emplacement des maisnies, le droit d'utilisation de la terre, pouvoirs et fonctions spirituelles ou sociales ne sont pas sans liens avec le degré de parenté". (14)

Quels types de liens se nouent entre les maisnies d'un même lignage ? Il y a d'abord des relations spirituelles. Les liens de parenté par le sang se doublent bien souvent d'une parenté spirituelle ; de plus en plus, aujourd'hui, on choisit les parrains parmi les oncles ou les parents proches.

Lorsqu'un ménage n'a pas d'enfant, il décide d'en adopter un, généralement un enfant appartenant au lignage : neveu, petit cousin,... Il

serait très mal vu à Moişeni d'adopter un enfant de l'assistance publique. Tout comme le mariage civil sans mariage religieux est considéré comme un concubinage, un enfant adopté hors du village n'est pas considéré comme un véritable enfant d'adoption ("copil de suflet" : enfant de l'âme).

L'organisation et la participation aux fêtes et cérémonies familiales (noces, enterrements, visite des filleuls à Pâques, baptêmes, messes anniversaires des morts de la famille) constituent autant d'occasions de rassembler les membres d'un lignage.

Enfin, les relations de travail : la participation aux veillées de travail, les "clăci" (la "clacă" est une aide gratuite que chacun peut solliciter de ses parents ou de ses voisins en échange d'un repas ; il n'y a pas obligation de réciprocité). Actuellement, les "clăci" ont à peu près disparu à Moişeni sauf pour ce qui concerne la construction de maisons neuves. Les femmes organisent encore ces réunions de travail pour laver les écheveaux de chanvre, l'hiver.

Il arrive aussi que l'on demande aux membres du lignage une aide temporaire pour les travaux des champs. Cette aide peut être rémunérée - ainsi, Petre qui fait appel à son neveu et filleul Tamaş pour labourer son champ, le paiera 250 lei - mais le plus souvent, c'est une aide gratuite : la mère viendra participer aux semailles chez ses enfants, une autre femme se fera aider de sa filleule pour préparer écheveaux de coton et fils de chaîne pour le métier à tisser, etc...

La solidarité à l'intérieur du lignage se manifeste aussi par toute une série de services quasi quotidiens : dons de nourriture, lorsqu'on a préparé un plat spécial, quand on tue un agneau ou un cochon, on fait profiter la famille en premier (père et mère qui habitent loin, frères et soeurs plus pauvres) ; prêt d'objets divers : cela va d'un peu de maïs aux moules à gâteaux, de la hache aux oeufs mis à couvér ; utilisation du four ; prêt d'argent ; cadeaux lors de la naissance d'un enfant et aide à l'accouchée : les femmes vont traire les vaches à sa place, chercher de l'eau ou préparer le repas.

En cas de fuite de deux jeunes gens, c'est souvent auprès d'une personne du lignage qu'ils vont chercher refuge et protection.

Tout aussi importantes que les relations à l'intérieur du lignage sont les relations de voisinage. D'ailleurs les deux entités sont bien souvent confondues. Par division des terres et héritages successifs, on a souvent pour voisins ses propres frères ou ses cousins. On peut même dire que la vie quotidienne établit des liens encore plus proches entre une maisnie et son voisinage qu'avec des parents qui habitent plus loin dans le village.

Les relations avec le voisinage recouvrent à peu près les mêmes domaines que les relations avec les autres familles du lignage : les voisins sont eux aussi convoqués aux "clăci" et donnent un coup de main pour les travaux des champs (labourage qui donne lieu à rémunération, semailles, cueillette,...). Don de nourriture ou prêt d'argent : par exemple

Petre a prêté de l'argent à sa voisine qui pour le remercier lui donne du lait de sa vache quand il en a besoin ; Nuta mange très souvent chez son voisin Petre et en échange, lorsqu'elle prépare un plat qui sort de l'ordinaire, elle n'oublie pas de les convoquer, lui et sa femme, à sa table. On échange divers menus services : c'est à une voisine que l'on demandera de l'aide pour la préparation d'un repas de fête, c'est sa voisine qui a enseigné à Maricuța l'art du tissage, c'est bien souvent une femme du voisinage qui montre à la jeune mariée comment réaliser son chignon d'épouse. Le soir, quand les garçons vont en visite chez les filles à marier, les hommes du voisinage prennent part à la soirée, les femmes n'y vont pas. Elles se réunissent chez l'une d'elles et à trois ou quatre passent la soirée à coudre en bavardant.

Les voisins sont présents lors des grands évènements de la vie : naissance, mariage, mort. Ce sont surtout les femmes qui alors assurent une participation active.

N'oublions pas non plus que, bien souvent, c'est dans le voisinage que l'on ira chercher un mari ou une épouse pour ses enfants, resserrant ainsi les liens déjà très forts établis entre les voisins.

J.L. Flandrin affirme que "les solidarités de voisinage étaient particulièrement fortes pour les femmes, plus attachées que leurs maris à la maison" (15). Cela est tout à fait vrai à Moișeni où les femmes, la plupart du temps, ne sont pas libres de sortir de chez elles et n'ont d'échanges durant la semaine qu'avec leurs plus proches voisines. Il ne se passe pas de jours sans que deux voisines ne se rendent visite ou n'échangent quelques mots par dessus la clôture. Le voisinage est véritablement l'expression privilégiée de la sociabilité des femmes.

Mais on ne saurait clôre ce chapitre sur les relations entre voisins sans parler de la "sîmbra", puisque c'est à cette occasion là que le voisinage se manifeste le plus clairement en tant qu'institution : à Moișeni, au printemps, on envoie les moutons passer plusieurs mois hors du village ; 5 à 7 bergeries sont organisées, constituées par l'association de plusieurs petits propriétaires de brebis, les "vàjnicari" qui groupent leurs troupeaux selon le voisinage ou la parenté pour les confier à des bergers. En général, de 6 à 10 "vàjnicari" forment un troupeau de 150 à 250 bêtes, confié à 3 ou 4 bergers choisis dans le voisinage. "Le vosinage spatial des maisnies est un des critères de base du regroupement des"vàjnicari" en une bergerie" (16). C'est ce que vient confirmer l'observation directe faite au cours de la "sîmbra" en 1976.

Mais outre ces liens importants avec le lignage et le voisinage, les habitants de Moișeni ou plutôt les maisnies, sont partie prenante d'un ensemble plus large, la communauté villageoise avec ses droits et ses devoirs. Le sentiment d'appartenir à cette communauté se manifeste de différentes façons : un travail commun (la construction de l'église paroissiale en 1854 puis de ses dépendances et du clocher en 1937 a été le fait de tous les habitants du village. Des journées de travail bénévoles sont offertes par les villageois au pope : en 1976, chaque maisnie par l'in-

termédiaire de son chef, a participé aux travaux d'adduction d'eau à la maison du pope. Si le projet de foyer culturel se concrétise, ce sont les Moișenari qui seront chargés de sa réalisation) ; une solidarité envers les familles les plus pauvres du village : certaines "clăci" leur sont consacrées ; trois jours après Noël on apporte du bois, trois jours après Pâques on laboure les champs. A Pâques, le chef de chaque maisnie fait don de pain, lard et oeufs bénis aux pauvres qui viennent mendier en silence devant l'église. Une partie du lait trait le jour de la "Sîmbra" est donné aux pauvres du village, le reste, transformé en fromage, va au pope et au violoneux qui anime la fête. Buffles et vaches de tous les villageois sont donnés à garder à un seul homme, payé par tous les habitants et engagé pour un an. Il emmène les bêtes sur les collines dominant le village pour toute la période des beaux jours ne laissant redescendre le soir que les bêtes les plus jeunes et les vaches dont le lait entre pour une bonne part dans l'alimentation quotidienne des familles.

Par delà cette organisation sociale basée sur la maisnie, par delà les regroupements sur la base du lignage ou du voisinage, d'autres modes de répartition des villageois interviennent. C'est d'abord la division en classes d'âge, c'est aussi une division suivant le sexe.

Le groupement en classes d'âge, nous le verrons plus loin, se manifeste de la façon la plus rigoureuse en ce qui concerne les adolescents mais cela est vrai de toutes les catégories : enfants, adolescents, adultes mariés et vieillards.

La noce est un de ces moments privilégiés qui éclairent le mieux cette partition mais elle apparaît aussi à la "hora" du dimanche, aux veillées, aux enterrements...

La division en deux groupes distincts suivant le sexe est un des éléments importants du fonctionnement de la société villageoise : ses conséquences aussi bien économiques que sociales sont indéniables. Ainsi, si les hommes interviennent plus directement dans l'économie du village puisque ce sont eux qui prennent les décisions concernant la maisnie et mènent toutes les grosses transactions commerciales, le groupe des femmes a un rôle capital dans l'exercice du contrôle social : conflits, alliances, mariages passent souvent par elles. La répartition par sexes détermine deux pôles différents dans les activités villageoises. Ainsi, dit Martine Segalen "le dehors semble être par excellence un espace masculin : dans les champs, hors du foyer ; le dedans est au contraire l'espace féminin et la place de la femme est à son foyer" (17).

La femme, à Moișeni, s'occupe avant tout de la maison : elle coupe le bois et fait le feu, prépare le repas, nettoie le plancher et rénove son enduit d'argile ; elle lave les vêtements tous les samedis, amène l'eau de l'extérieur. L'hiver, toute la journée, elle est attachée au métier à tisser car elle doit préparer avant Pâques draps, nappes et vêtements neufs pour toute la maisonnée ; bien sûr, c'est elle qui a préparé les fibres de chanvre ou de laine, les a lavées et filées puis c'est elle qui coudra et brodera les habits. Outre cela, elle a le soin de

l'éducation des enfants.

A l'extérieur, elle participera aux travaux des champs réputés légers : planter les haricots et biner entre les raies de maïs est son domaine réservé mais elle pourra tout aussi bien aider au fumage, au labourage et aux récoltes. Pendant les fenaisons, debout sur la meule, c' c'est elle qui entasse le foin. Si l'on construit une maison neuve, la femme fait un excellent manoeuvre et n'épargne pas sa peine. On lui confie enfin le soin de s'occuper des volailles, du potager et de traire les vaches.

Première levée, dernière couchée, la femme est le "pilier" sur lequel repose toute la maison, sa présence est indispensable et son apport à l'économie du ménage est considérable. L'âge venant, si elle a la chance d'avoir une belle-fille, la femme se déchargera peu à peu de tous les travaux, gardant simplement un rôle de superviseur : elle élèvera ses petits enfants et dans certains cas continuera ses ouvrages au métier à tisser, tout en commandant à sa bru.

Quant à l'homme, le plus clair de son temps est consacré aux champs : il laboure, herse, fume, sème, fait les foins et les récoltes, taille les arbres, etc... S'il a des vignes, c'est lui qui fait le vin. C'est à lui de nettoyer l'étable et la porcherie, de s'occuper du cheval. L'hiver, il part en forêt pour ramener du bois de chauffage. Il fabrique ou répare les outils et dirige les travaux de construction de la maison ou de dépendances nouvelles. Autrefois, c'était l'homme qui faisait lui-même les "opinci" (chaussures rudimentaires taillées dans un bout de cuir tenu par des lanières) et réalisait les toques de fourrure. Le soir, il participe aux veillées chez ses voisins tandis que les femmes restent à coudre ou à tisser chez elles. Il représente la maisnie aux réunions du Parti ou de la Municipalité auxquelles sont conviées les villageois ; le dimanche, il joue aux cartes en regardant la danse. S'il ne va pas toujours au marché hebdomadaire de Negreşti, laissant cette tâche à sa femme, sa présence est indispensable à la foire mensuelle où sont passées toutes les grosses transactions.

Cet énoncé rapide des champs d'activité féminin et masculin nous montre une spécialisation complémentaire des tâches des deux partenaires ; la bonne marche de l'exploitation exige l'accomplissement de ces deux ensembles de fonctions, nécessite la force de travail de deux personnesde l'un et l'autre sexe et par là, la présence du couple homme femme. De là vient l'empressement à acquérir par mariage l'élément manquant. Dans ce cadre là, on comprend l'importance capitale accordée au mariage pour l'économie domestique car une "gospodărie" qui ne comprendrait qu'un seul des éléments du couple n'est pas viable.

DE L'ENFANCE AU MARIAGE

Comme dans la plupart des sociétés paysannes, à Moișeni, l'enfance est d'abord considérée comme une longue période de préparation à la vie adulte ; bien sûr, les jeux y ont leur part, mais très tôt on va apprendre le rôle dévolu par la société villageoise selon que l'on est fille ou garçon. L'école mixte jusqu'à 14 ans et les jeux communs créent entre tous les enfants des relations de camaraderie qui, avec le passage à l'adolescence entériné par l'entrée dans la "hora" devront laisser place à une solidarité par sexes et classes d'âge plus marquée.

Ce long apprentissage qui commence avec la prime enfance et se clôt par le mariage, est jalonné par différentes étapes, mises en évidence par trois points essentiels : le costume, les activités et l'apprentissage du travail. Notons d'ailleurs qu'à des âges différents, correspondent des manières différentes de désigner l'enfant : "prunc" (ou "pruncă" pour une fille) jusque vers 7-8 ans, il est ensuite dénommé "cocon" (ou "cocoană") puis à l'adolescence il sera appelé "fecior" ou "fată".

Le costume

C'est au fur et à mesure que l'enfant grandit que son costume se différencie de plus en plus suivant le sexe et suivant l'âge : en effet les bébés, garçons et filles, sont emmaillotés de la même façon dans un grand carré de tissu rempli de plumes, serré autour de leur corps ; quel que soit leur sexe, on entoure leur tête d'un foulard de femme afin de les protéger du froid. Dès qu'ils commencent à marcher, les enfants sont habillés d'une espèce de robe à manches longues, faite sur le modèle de la chemise des femmes, c'est à dire avec un empiècement brodé, pour les filles, tandis que les garçons portent une robe imitée de la chemise des hommes, brodée aux épaules et autour du cou. Ces robes sont de plus en plus remplacées aujourd'hui par des vêtements de confection, surtout pour les garçons.

De nos jours, vers 4-5 ans, et parfois plus tôt, on confectionne pour les enfants un costume, imitation en miniature de celui des adultes. Les jours de fête, les fillettes portent le chemisier brodé, une ample jupe de toile blanche et plus souvent maintenant de cachemire fleuri, le tablier et le foulard. Durant la semaine, comme leurs mères, elles vont vêtues plus simplement de cotonnade à fleurs.

Aux garçons, on confectionne la même chemise courte et brodée au

cou qu'à leurs pères, de larges pantalons de toile blanche ("gaci") comme en portent traditionnellement les hommes dans l'Oaş, l'été. L'hiver, ils portent en général des pantalons de confection. On n'oublie pas non plus de les coiffer d'un petit chapeau de paille comme en ont tous les hommes jeunes du village, que l'on garnit d'un galon de perles pour les grands jours. A cela, il convient d'ajouter l'indispensable "străiţa", petite sacoche de toile brodée, jadis portée par tous les hommes d'Oaş mais actuellement en voie de disparition.

En fait, passée la première enfance, on va porter toute sa vie le même costume qui ne différera suivant l'âge que par des détails de couleur, de matériau, de broderie : les enfants ayant en général des costumes moins riches, plus colorés et moins dépendants de la mode.

Avec l'entrée dans la "hora", les garçons auront le droit de porter des bottes de cuir noir pour les jours de fête ; c'est aussi à ce moment là qu'ils s'achètent un large ceinturon de cuir travaillé et mettent à leur chapeau une plume de paon, de faisan ou de coq, signe de virilité et en même temps un des signes distinctifs les plus importants des jeunes hommes célibataires.

Pour les filles, l'entrée dans la "hora" est marquée par l'achat de vêtements plus riches et plus coûteux que l'on porte les jours de fête : aujourd'hui, la mode veut que le "pindileu" (18) soit plus court et plus froncé qu'autrefois, décoré de motifs en relief au métier à tisser et brodé de couleurs sombres. La "sucna" (jupe froncée faite dans un tissu imprimé et décorée au bas de galons, croquets et rubans cousus à la machine) est de cachemire ou de velours fleuri, rouge ou grenat. Les jeunes filles, pour aller à la "hora", se font aussi acheter des bas et des chaussettes de couleur. C'est aussi à ce moment là que les filles les plus fortunées commencent à porter des bottes de cuir à petits talons. En somme, le costume des jeunes filles se distingue par sa richesse et par le fait qu'il obéit strictement aux canons de la mode.

La coiffure

Si aujourd'hui tous les garçons portent les cheveux courts dès leur enfance, la coiffure reste pour les filles le signe le plus évident de la différence d'âge.

Les fillettes, jusque vers 5-6 ans, ont les cheveux coupés courts "au bol", autour du visage, mais dès que les cheveux commencent à être assez longs, on les tresse : séparés en deux par une raie médiane, les cheveux forment deux minuscules tresses à partir des tempes, tresses qui seont prises à leur tour dans deux nattes plus importantes, faites avec le reste de la chevelure. Parfois, les deux tresses ainsi obtenues sont réunies dans le dos par un ruban. Plus grandes, les filles continuent à coiffer leurs cheveux en deux longues nattes que l'on atta-

che de bouts de laine rouge ou de rubans de nylon, le dimanche et lors des grandes occasions. Pour la danse, la plupart des filles préfèrent réunir leurs cheveux en une seule grosse tresse dans le dos, que l'on noue de brins de laine ou que l'on décore d'un "pletean" : en effet, après leur entrée dans la "hora", les jeunes filles à marier confectionnent un "pletean", un décor de bouts de laine tressés, de pompons et de perles que l'on attache au bas de la tresse et que l'on fait prendre sous la ceinture du tablier. C'est là la véritable coiffure traditionnelle des jeunes filles ; elle se rencontre rarement aujourd'hui à Moişeni mais était portée par toutes les filles à marier du village jusqu'à une époque récente (il y a 3 ou 4 ans seulement). A Bixad, cette coiffure est encore portée par de très nombreuses jeunes filles.

Si ornée seulement de rubans, de fleurs et de petits ornements la chevelure libre tressée en nattes a toujours été l'apanage de la virginité, tandis que le port du foulard a toujours été obligatoire pour les femmes mariées, les jeunes filles ont commencé à le porter aussi dès le début du siècle et surtout après le première guerre mondiale, à la suite des échanges commerciaux avec l'Ukraine qui exportait du textile. Le foulard est porté non seulement dans la vie quotidienne comme objet utilitaire mais aussi le dimanche et les jours de fête comme objet d'embellissement (19).

Actuellement, surtout à cette occasion là, pas une seule jeune fille ne va tête nue et les fillettes commencent à porter le foulard en même temps que leur premier costume. On le porte la plupart du temps noué derrière la tête sauf aux jours de fête où il est noué sous le menton.

De plus, le foulard est un signe de distinction sociale. Suivant la matière dont il est fait, sa provenance, l'originalité de son dessin, son prix peut atteindre des sommes importantes (plus de 1000 lei) départageant ainsi pauvres et riches.

En outre, toutes les filles dès leur plus jeune âge, portent une "zgardă" et des colliers de perles vives, éléments indispensables du costume. La "zgardă" est un collier de petites perles de verre multicolores, tissées comme un ruban dont la largeur et le motif varient suivant l'âge et la mode et qui se porte serré autour du cou. Plus étroit et de tons plus vifs pour les jeunes, il s'élargit et s'assombrit avec l'âge mais actuellement, même pour les jeunes filles, les couleurs préférées restent le vert foncé, le noir et le rouge. A cela, les jeunes filles ajoutent une "fodră" (un volant), collier de petites perles tressées en forme de dentelle, qu'elles porteront jusqu'au mariage, ainsi que des colliers de grosses perles enfilées, achetés au marché.

Mais si costume et coiffure sont là pour témoigner du passage d'une classe d'âge dans l'autre, tout aussi importantes sont les activités pratiquées aux différentes époques de la vie des enfants, preuves de leur participation directe à la vie de la communauté villageoise, éléments importants de leur éducation et de leur socialisation.

Les activités

Dès qu'ils sont en âge de se débrouiller tous seuls, vers 3-4 ans les enfants échappent à la surveillance de leurs grands-mères qui en général s'occupent d'eux, pour courir les champs et jouer librement avec les enfants du voisinage du même âge qu'eux. L'hiver, ils dévalent les pentes neigeuses sur leurs luges ou se fabriquent des skis de fortune avec de vieilles planches de bois. En toutes saisons, la nature est prétexte à mille jeux et explorations.

A partir de 7 ans, cependant, l'école est obligatoire pour tous les enfants et occupe une bonne partie de leur journée, soit le matin, soit l'après-midi, suivant l'âge des écoliers (depuis 1975 il existe au village deux classes pour les enfants de 3 à 5 ans, "grădiniţa de copii", mais la fréquentation de ces cours est le fait d'un nombre extrêmement réduit d'enfants). Bien sûr, l'assiduité est souvent très relative et varie avec les saisons et le besoin de main d'oeuvre, obligeant l'administration à de sévères mesures pour assurer la fréquentation des cours durant les huit années obligatoires.

Outre le jeu et l'école, les enfants qui forment un groupe d'âge distinct, jouent leur rôle dans la collectivité à diverses occasions. A Noël, les enfants se regroupent suivant la parenté et le voisinage pour aller de maison en maison chanter des Noëls en échange de gâteaux et de bonbons. Ils participent à la vie du village dans ses moindres moments : on les amène lors des mariages et des fêtes (comme la Sîmbra), ils sont présents à la "hora" et c'est là que par imitation ils commencent à apprendre les pas et le rythme de la danse. Ils prennent part aux célébrations familiales : ainsi, ils accompagnent leurs parents lorsque ceux-ci rendent visite à leurs parrains après Pâques. Ils assistent aux fêtes religieuses et s'y distinguent parfois par des coutumes propres comme à Noël et comme à Pâques où la tradition veut que les petits garçons frappent le tocsin avec le marteau de bois, chacun à son tour, à la fin de la messe.

Cependant, c'est avec le passage à l'adolescence que les enfants vont prendre une part effective à la vie du village dont ils deviennent alors un des éléments moteurs en tant que partie prenante de groupes d'âge très différenciés sexuellement : le groupe des garçons, d'une part, et le groupe des filles qui forment ce qu'ailleurs on appelle la Jeunesse.

C'est l'entrée dans la "hora" qui sanctionne l'obtention de ce nouveau statut au sein de la collectivité et qui donne accès à de nouvelles fonctions sociales, magiques et rituelles. Participer à la danse signifie que l'on a définitivement quitté l'enfance, que l'on a acquis de nouveaux droits et que le prochain objectif à atteindre, c'est le mariage.

Pour les garçons, le passage à l'adolescence est d'abord marqué

par deux éléments nouveaux au point de vue individuel : la consommation normale d'alcool et le port d'un couteau comme signes de virilité.

La solidarité est très importante à l'intérieur du groupe des garçons. Désormais, ceux-ci n'agissent que de façon collective ou seuls mais en tant que membre de leur groupe : c'est en tant que partie prenante de l'ensemble que le garçon dispose d'un certain pouvoir au sein du village, pouvoir qui est soumis au contrôle des autres membres.

Comme nous le verrons par la suite, le groupe des garçons (avec à sa tête le "chizeș") est l'organisateur de la "hora" durant laquelle il assume un rôle important de censeur de la vie du village. Aux veillées, c'est par groupes le plus souvent que les garçons rendent visite aux filles à marier. Pendant le Carême, ils animent le dimanche des villageois par un jeu de balle dont ils sont les seuls acteurs. Les garçons ont encore un rôle bien précis à la noce en tant que classe d'âge et comme amis du marié.

D'autre part, il existe des moments particuliers dans l'année où les garçons agissent de façon autonome, en vertu de leur âge et de leur sexe. A Noël, les garçons du village, formant huit groupes d'une vingtaine de membres, vont chanter des cantiques dans les maisons où se trouvent des filles à marier. Durant la nuit de la Saint Georges (si toutefois cela ne tombe pas en période de jeûne), les jeunes hommes ont coutume de faire des farces aux habitants du village, surtout dans les maisons où se trouvent les filles à marier. Par exemple, ils volent tout ce qu'ils peuvent trouver dans la cour de la maison et le cachent chez un voisin ou en bas du village, dans la vallée, ou encore mettent leur butin devant la porte de l'église. Il est même arrivé qu'ils déplacent ainsi un parc entier avec ses moutons que le propriétaire a dû récupérer à plus d'un kilomètre de sa maison. Ils barrent aussi les chemins avec des cordes, bouchent avec des ronces l'entrée des maisons où vivent des filles à marier. Leurs frasques sont très variées et visent surtout les filles qui malgré leur âge avancé n'ont pas encore trouvé de mari ou celles dont la conduite laisse à désirer.

A Pâques, les garçons, comme leurs parents et leurs cadets, assistent à la cérémonie religieuse et c'est l'occasion pour tous d'étrenner de nouveaux habits de fête. C'est au groupe des garçons qu'est confié le soin de tirer les coups de fusil qui, à la fin de la messe, sont le signal de la fuite éperdue des villageois emportant leurs paniers de victuailles bénies par le pope : on dit que celui qui arrive le premier chez lui aura de la chance durant toute l'année.

On peut déjà noter d'après ces différents exemples que le groupe des garçons joue un rôle important comme animateur de la vie du village. Cette fonction se double d'autre part d'un rôle de normalisateur : ce sont eux qui jugent et qui sanctionnent tout ce qui s'écarte des règles de conduite admises par les villageois comme "normales".

Enfin, nous parlerons d'un dernier aspect très important de la vie des jeunes gens et qui, jusqu'à présent, n'a pas été étudié de façon précise : il s'agit du port rituel du couteau par les garçons du Pays d'Oaş, pratique que l'on retrouve aussi à Moişeni.

Nombreuses sont les "strigături" (vers improvisés en petit nombre, dits souvent en dansant et d'une voix aigüe) qui témoignent de cette coutume :

Io-s coconu dracului Meşteru cuţitului La cine io cuţît bag Nu pune picior pe prag.	Moi je suis le fils du diable Maître dans l'art du couteau A qui je plante mon couteau Ne pose plus le pied sur le seuil.
Duminică am fost bat La danţ ceter-am fărmat Am tăiat şi cu cuţit La care i-o clopotit	Dimanche j'étais ivre Au bal j'ai mis en pièces le violon J'ai aussi planté mon couteau Sur qui cela est tombé.

En effet, la plupart des garçons du village, en entrant dans la "hora", adoptent cet usage de porter toujours sur soi un couteau à cran d'arrêt qui fait de la moindre rixe une tragédie : nombreux sont les jeunes gens du village morts assassinés à coups de couteau au cours de bagarres. Les raisons n'en sont pas toujours très claires : souvent à l'origine on trouve une trop grande consommation d'alcool qui, échauffant les esprits, donne au moindre incident une dimension disproportionnée. Beaucoup de meurtres ont eu lieu à la fin d'une noce ou au cours d'une fête ("Sîmbra", fête patronale), plus rarement on se dispute à la danse le dimanche.

Même si la cause première du drame est un incident banal, la famille de la victime n'hésitera pas à se venger par le même moyen et, qu'il y ait ou non vengeance, un meurtre sera cause de rupture totale entre les deux familles concernées. Ainsi, une femme du village a vu son plus jeune fils assassiné par erreur à la suite d'une dispute, il y a plus de cinq ans ; aujourd'hui, elle n'a plus aucune relation ni avec la mère du meurtrier, ni avec les oncles, cousins germains et alliés de cette famille, bien que ceux-ci soient ses plus proches voisins.

Ion Muslea (20), dans une étude sur l'Oaş en 1941, signale cette tradition des Oşeni et ajoute : "Honteux, le jeune homme vaincu dans une lutte ne retournait pas au village ; il montait dans la montagne pour se refaire des forces nouvelles pour qu'à sont retour il puisse laver l'affront". Rite de purification, semble-t-il, et qui laisse supposer que toute bagarre appelle vengeance et sera lavée dans le sang.

C'est aussi ce que nous laisse entendre Vasile Netea (21) lorsqu'il écrit : "Le couteau apparaît surtout à la danse, provoqué par le sentiment de jalousie quand l'amour ou la dignité d'un des garçons ont

été moqués... après que le couteau a fait son devoir et l'adversaire est tombé à terre ou plus rarement s'il s'enfuit, l'Oşan prend le couteau ensanglanté entre ses dents et danse avec l'élue de son coeur... A noter qu'à la suite de ces batailles les Oşeni se vengent personnellement... C'est un grand déshonneur d'être vaincu, surtout parmi les jeunes hommes. Quand toutefois l'un d'eux endure une telle honte, alors durant un temps prolongé, il n'apparaît plus à la danse, ou bien il part comme berger pour disparaître et se fortifier".

Signalons enfin que les jeunes hommes morts poignardés (certains ont tout juste 16 ans), sont enterrés côte à côte dans le cimetière, dans un endroit spécial, proche du porche de l'église. On croit que leur âme revient roder autour de la maison sous la forme d'un être effrayant appelé "bosorcoi" : oiseau noir gigantesque, gros chat aux yeux brillants, homme d'une taille anormale ou marchant à l'envers, etc...

Actuellement, la police réprimant sévèrement ceux qui font usage de leur couteau dans les bagarres, le nombre des jeunes hommes morts ainsi semble avoir diminué, le dernier cas à Moişeni, remontant à il y a 4 ans (ce qui n'exclut pas un nombre encore très important de garçons blessés plus ou moins grièvement à coups de couteau). La police, actuellement est présente au village à la moindre manifestation qui pourrait donner lieu à des altercations entre les villageois : noces, "sîmbra", fête patronale, nuit de la Saint Georges...

Le service militaire puis le mariage viennent mettre un terme à ces pratiques, le couteau n'étant porté que par les jeunes hommes célibataires. Passé cet âge, les meurtres sont plus rares et font plutôt appel à la hache ou autrefois aux armes à feu. La terre est la cause de la majorité des litiges. Le lien que l'on peut établir entre ces deux comportements reste encore à vérifier ; notons toutefois que le port de ces armes reste l'apanage exclusif des hommes, signe évident de virilité et correspond à un code de l'honneur qui reste à éclaircir.

Le départ pour l'armée représente une première rupture dans la vie de l'adolescent en le faisant passer au rang des hommes. La rupture définitive d'avec son groupe d'âge sera opérée par le mariage et son passage dans une nouvelle catégorie de personnes : celle des hommes mariés.

Pour les filles, l'entrée dans la "hora" est également une étape décisive qui consacre leur situation de filles à marier. Cependant, la solidarité de sexe et d'âge est beaucoup moins marquée chez les filles que chez les garçons.

Les garçons, en effet, agissent rarement de façon individuelle mais plutôt en collaboration avec les membres de leur groupe. La fille, dans la plupart des moments de sa vie, se retrouve isolée, affrontant seule jugements et sollicitations des garçons : les filles vont par petits groupes à la "hora" mais, surtout pour les plus jeunes, la présence vigilante de leur mère reste essentielle ; à la veillée, la fille seule, entourée de ses parents, reçoit les garçons, de même en est-il à Noël. Si les garçons se retrouvent tous les jours, ne serait-ce qu'aux veil-

lées, les filles, elles, se rencontrent seulement le dimanche.

Rares sont les moments où les filles peuvent jouer ensemble un rôle actif dans leurs relations avec les garçons. Elles sont le plus souvent réduites à la passivité, confinées dans une situation d'attente : attente d'une invitation à la danse, de la visite des garçons à la veillée, attente d'une demande en mariage. En aucun cas elles n'ont ce rôle d'organisateurs et de censeurs que jouent les garçons.

Il existe cependant dans la vie du village quelques moments où les filles retrouvent une certaine solidarité : il s'agit par exemple de la noce où, à côté des garçons, elles participent en tant que classe d'âge aux différentes étapes de la cérémonie ; en tant qu'amies de la mariée, elles ont aussi un rôle important à tenir. Les filles se manifestent aussi en tant que groupe lorsqu'il s'agit d'accompagner dans sa tournée d'adieu le futur soldat. En dehors de ces cas, on pourrait encore parler d'un autre moment qui révèle une certaine solidarité entre les jeunes filles : lorsqu'elles se réunissent pour pratiquer la magie à diverses fins : procédés divinatoires pour connaître qui sera le futur mari, cueillette de plantes magiques ou autres pratiques destinées à favoriser la chance et à attirer les garçons. La plupart de ces réunions ont lieu la nuit du Nouvel An, lorsque les jeunes filles se rassemblent sous la surveillance d'une vieille femme (une "baba") qui connaît les formules et les procédés à utiliser (22).

Ainsi, dans la nuit du Nouvel An, afin d'avoir de la chance et d'être au premier rang des filles du village, elles descendent au bas du village où coule le torrent, en emportant du vin. Elles ôtent leurs vêtements, sautent dans l'eau et se lavent en prononçant ces mots :

Bună dimineaţa	Bonjour
Apă de zin	Eau de vin
Ţărmure de grâu	Rivages de blé
Sănătate bună	Bonne santé
Mărie mîndră şi bună !	Marie belle et bonne !
Ce ieşti domolită	Pourquoi es-tu si calme
Şi supărată ?	Et attristée ?
Cum nu-i si domolită	Comment ne serais-je pas calme
Si supărată	Et attristée
Că pe mine-i ura țîpată.	Car la haine est jetée sur moi.
De ţ-o ţîpat cu o mînă	Si elle t'est jetée d'une main
Io te spăl cu douo	Moi je te lave avec deux
Cu mânurile Maicii Sfînte	Avec les mains de la Sainte Vierge
Cu-amândouo.	Avec les deux.
Cându m'or vedea 'n portiţă	Quand ils me verront au portillon
Să ghindească că-s rujiţă ;	Qu'ils pensent que je suis une églantine
Câţ nu m'or cam vedea,	Tous ceux qui ne me verront pas,
Să gândească c'or râie ;	Qu'ils pensent qu'ils attraperont la gale
Câţ nu m'or cam giuca,	Tous ceux qui ne me feront pas danser,

Sà ghindeascà c'or cràpa	Qu'ils pensent qu'ils crèveront
Io sà lucesc ca soarele	Que je brille comme le soleil
Peste tàte fecioarele	Au dessus de toutes les filles à marier
Sà siu ghisin înflorit	Que je sois un griottier en fleurs
In mijlocu danţului ràstàzit.	Porté au milieu de la danse.

Ce texte est rapporté par Ion Muslea (Anuarul Arhivei de Folclor, 1932, pp. 209-210). Nous avons respecté la graphie adoptée par l'auteur lors de la retranscription de ce texte.

Un autre procédé magique important dans tout l'Oaş est la cueillette de la mandragore. Ion Muslea (23) puis Mircea Eliade (24) en parlent pour la période qui précède la deuxième guerre mondiale mais il semble que cette pratique existait encore récemment à Moişeni. Maricuţa lui P. dit avoir cueilli la mandragore il y a cinq ans alors qu'elle était une jeune fille de 14 ans, afin de se marier rapidement ; par contre, sa soeur Floare nie avoir eu recours à cette plante et dit que seules les très vieilles femmes connaissent encore ces pr tiques. Il est donc très difficile d'obtenir des informations à ce sujet : les femmes savent bien que les étrangers regardent cela comme une superstition archaïque et elles ne veulent pas passer pour des personnes crédules qui ont foi en ces croyances de"bonnes femmes", comme elles disent elles-mêmes. Contentons nous donc pour plus de détails de nous reporter à ce que dit Ion Muslea à ce sujet pour Moişeni : "Jusqu'à la Saint Jean et jusqu'à Pentecôte, les jeunes filles partent avec une vieille femme à la recherche de la mandragore, au jardin des fées, à la Pierre de Bixad (25). Elles emportent de l'eau de vie et un gâteau de farine feuilletée. Elles se déshabillent, s'enlacent, dansent en criant comme au bal. Chaque jeune fille ramène la mandragore et la porte sur soi à la danse afin d'être invitée par les garçons". (26) Les femmes de Moişeni ajoutent que lorsqu'on partait cueillir la mandragore, on avait soin de nouer ses chaussures à l'envers, le talon vers l'avant, afin de tromper les vampires. De plus, il fallait être rentré avant le lever du soleil si l'on ne voulait pas être rattrapé et tué par les vampires ; au retour, il fallait se rendre au lieu-dit "mala bisericii" qui se trouve au bas du village, près du torrent.

La mandragore procure amour, mariage, fécondité ; c'est une plante qui a des vertus magiques très puissantes et pour cela est très crainte et respectée ; ses forces peuvent être dirigées aussi bien vers le mal que vers le bien. A Moişeni, on met aussi la mandragore sous les meules afin d'attirer la clientèle au moulin.

A cela, viennent s'ajouter un certain nombre de recettes magiques que l'on exécute individuellement. Par exemple, pour attirer un homme, il faut prendre la ceinture de ses pantalons, y faire 9 noeuds et dans ces 9 noeuds, planter 9 aiguilles, puis l'enterrer sous le seuilde la maison.

Ces séances pour prédire l'avenir ou influencer le sort sont typiquement féminines ; elles n'existent pas pour les garçons. Il est certain que si les jeunes filles ont recours à ce genre de pratiques, c'est que c'est pour elles le seul moyen et le seul espoir d'intervenir sur leur destin futur, de pouvoir faire pencher les évènements dans le sens souhaité, puisque la société villageoise ne leur laisse en ce domaine aucune initiative et les contraint à l'attente et à la passivité. Chez les jeunes filles du village, le désir est rarement individualisé et l'objet d'amour fixé ; de là vient l'existence de toutes sortes de formules magiques pour connaître qui sera le futur mari, formules qui ne sont pas sans lien avec un fatalisme certain. Les garçons, quant à eux, ont un peu plus le pouvoir d'intervenir dans la réalité, d'agir et n'ont pas à se retrancher derrière des pratiques de ce genre pour interroger le destin.

Si costume et activités différentes sont les jalons les plus marquants du passage d'un âge à l'autre, il ne faut pas oublier que la toile de fond de cette période est constituée par un apprentissage progressif des divers travaux dont la connaissance est indispensable si l'on veut se marier.

Dès la plus tendre enfance, le jeu ne représente qu'une faible partie de l'activité quotidienne car l'on demande très tôt aux enfants de se rendre utiles par de menus travaux.

A trois ans et demi, la fille de mes hôtes préférait le travail au jeu avec les enfants de son âge, rentrait le petit bois pour le feu, rangeait la maison sans qu'on le lui demande, beurrait les moules lorsqu'on préparait les gâteaux, participait selon ses possibilités à la cueillette des fruits, en un mot était la fierté de ses parents et faisait l'admiration de tous les voisins pour ses qualités précoces de petite ménagère !

Bien sûr, il s'agit là d'un cas un peu exceptionnel, mais en fait, très jeunes, les enfants se sentent concernés par les tâches des adultes.

Les garçons, comme leurs pères, voient leurs activités se dérouler à l'extérieur de la maison : très tôt, on les chargera de quelques courses à faire (apporter le bois dans la maison, aller chercher le pain) ; tout jeunes, ils accompagnent par jeu leurs pères aux champs et vers huit ans, même s'ils ne sont pas encore capables de mener une charrue, on commence à les initier au labourage ; ils participeront également à la cueillette et vers dix ans, ils peuvent s'occuper des animaux, leur donner à manger, nettoyer l'étable et la porcherie. Très vite, un garçon sait guider un attelage : conduire le traîneau l'hiver, la charrette l'été.

Parfois, dans les familles les plus pauvres, il n'est pas rare d'envoyer un fils de 11 ans travailler comme aide ou apprenti chez un voisin : de jeunes garçons sont ainsi engagés comme "strungar" par

les bergers qui passent l'été dans les collines.

On leur enseigne aussi le travail en forêt et, dès 13 ans pour certains, la plupart des adolescents accompagnent leurs pères pour travailler dans le pays, l'hiver et au printemps.

Les filles : très jeune, vers cinq ans, une fillette est capable de mettre de l'ordre dans la maison, balayer, faire les courses dans le village pour sa famille. Il n'est pas rare de voir des fillettes de 6 ou 7 ans s'occuper quotidiennement de leurs frères plus jeunes. On leur demande aussi de garder les animaux lorsque ceux-ci ne sont pas encore pris en charge collectivement (les moutons, par exemple, avant le départ sur les collines, les buffles), quand le travail de la ferme l'exige, participer au ramassage des fruits.

La fillette qui jusque là avait essayé d'imiter sa mère avec plus ou moins d'habileté, commence vers l'âge de 10 ans à s'entraîner sérieusement à des travaux de broderie et de crochet et apprend le tissage des perles pour en faire des colliers. Elle est capable de faire la lessive pour toute la maison, allumer le feu et préparer à manger. Aux champs, si elle n'a pas de frère, elle saura aider son père en guidant le cheval à travers le labour et participera aux travaux des semailles et des récoltes.

Bien sûr, tout ceci est à nuancer. On ne demandera pas à tous les enfants la même chose ; cela dépend d'un certain nombre de facteurs : s'il y a la grand-mère pour s'occuper des plus jeunes enfants et de la maison, les autres seront plus libres de consacrer leur temps aux jeux. Mais dans certaines familles, tout le monde doit très tôt contribuer aux tâches de la maison et des champs. Quoi qu'il en soit, à 15 ans, une fille doit pouvoir remplacer sa mère dans tous les travaux de la maison et des champs : on l'enverra aussi bien planter des haricots dans les champs de maïs, travail réservé aux femmes, que biner un terrain, laver des écheveaux de chanvre ou préparer le repas pour toute la famille. A cette époque là, elle perfectionne ses connaissances en broderie, crochet et tissage des perles : aujourd'hui, elle apprend à remplacer les broderies de son chemisier par un empiècement de perles tissées. De la même manière, elle orne le chapeau de son frère ou sa sacoche de toile (straița), s'entraînant pour le jour où elle devra exécuter ces broderies de perles pour son fiancé.

De nos jours, il est rare à Moișeni qu'une fille à marier sache fabriquer tissu et décors au métier à tisser ; "entre le temps passé à l'école et tous les autres travaux à apprendre, elles n'en ont plus la possibilité" disent les mères, ce n'est que plus tard, une fois mariées, qu'elles auront le temps de s'initier à l'art du tissage, durant les longues soirées d'hiver, sous l'oeil expert d'une voisine ou d'une parente.

SOCIABILITE ET RELATIONS PREMARITALES

L'occasion essentielle de rencontre pour les jeunes gens à marier et en même temps le principal divertissement des villageois de Moişeni est la "hora" désignée le plus souvent par le terme "danţul" ou "jocul" qui correspond en quelque sorte à notre bal dominical.

Elle se tient quel que soit le temps sous la "ciupercă" (le champignon), sorte de piste de danse qu'abrite un toit de tôle, située en contrebas de l'église sur la chaussée principale qui mène à l'école du village. Dans certaines communes voisines (Bixad, Cămărzana) on danse durant les beaux jours sur un pré bordant la route et l'on n'utilise l'abri que les jours de pluie. (autrefois, la hora avait lieu parfois dans une maison neuve afin que le piétinement des danseurs tasse le sol d'argile. C'était en quelque sorte un service de tout le village pour le propriétaire. Aujourd'hui, les maisons étant de briques et de ciment, cette pratique n'existe plus).

La hora a lieu tous les dimanches et les jours de fête mais les commandements religieux qui interdisent les mariages durant les périodes de jeûne, règlementent de même les jours où la danse est autorisée. Ainsi, pendant les 40 jours du Carême la hora est supprimée mais se trouve remplacée le dimanche après midi, dès que le temps le permet, par un jeu de balle auquel participent les jeunes hommes célibataires ou quelquefois ceux qui sont mariés depuis peu, tandis que le reste du village s'amuse au spectacle.

L'entrée dans la hora

Elle représente une étape importante dans la vie du jeune homme ou de la jeune fille ; elle marque l'entrée dans le champ matrimonial. L' "initiation" se fait le plus souvent à l'occasion d'une noce mais on peut voir aussi des jeunes gens participer pour la première fois à la hora un dimanche, dans ce cas on choisit un dimanche un peu exceptionnel, souvent le premier dimanche après une période de jeûne, après Pâques, par exemple.

Le jeune homme se rend à la hora pour le première fois vers l'âge de 16 ans. Il n'entre pas dans la danse de son propre chef mais doit se plier à un certain rituel. Ainsi, il ne peut inviter directement une fille à danser : c'est un de ses cousins qui va inviter une fille et après quelques tours de danse (învîrtiture) la lui cède ; (dans ses recherches effectuées en 1932, Ion Muşlea signale qu'à Bixad, un jeune homme plus vieux et connu appelle une jeunne fille, la fait tourner une fois, puis la donne au novice).

Par son entrée dans la hora, le garçon fait désormais partie du groupe des jeunes gens qui, nous le verrons plus loin, a un rôle prépondérant dans l'organisation de la hora du dimanche mais également dans bien des épisodes de la vie du village.

Quant à la jeune fille, elle entre beaucoup plus jeune dans la hora, vers 13-14 ans, c'est à dire dès que ses parents envisagent de la marier. Nous avons même vu le cas d'une fillette qui est entrée dans la hora à 12 ans, après le mariage de la soeur aînée ("dacă s-a căsătorit soră sa, a ieşit ea în horă" dit sa tante -puisque sa soeur s'est mariée, cela a été son tour d'entrer dans la danse").

La jeune fille se rend pour la première fois à la danse accompagnée de sa mère et c'est un jeune homme de sa famille qui l'invite d'abord à danser. Cependant, une de mes jeunes informatrices me dit s'être rendue à la danse à 13 ans escortée de sa mère mais avoir dansé avec le premier garçon qui l'a appelée.

L'entrée dans la hora est sans nul doute beaucoup plus déterminante et marquante pour les filles car c'est le moment de rupture avec leur enfance et leur prime adolescence, seule grande étape dans leur vie avant ce moment décisif qu'est le mariage. Participer à la hora signifie qu'elles sont devenues des épouses potentielles et que désormais toutes leurs préoccupations et leurs efforts doivent être dirigés vers la réalisation de ce but essentiel, se marier.

Pour les garçons, cette entrée dans la hora est importante, bien sûr, mais de nos jours le vrai passage au statut d'homme mûr, viril et prêt pour le mariage, c'est le service militaire qui l'opèrera. Il suffit de savoir que la grande majorité des jeunes gens attend justement d'avoir fait ses preuves en tant que soldat pour choisir une épouse pour comprendre que c'est par le service militaire que se fait l'initiation sexuelle des garçons.

Quoi qu'il en soit, la participation à la hora donne une autre dimension à la vie sociale des jeunes gens, désormais plus intégrés à la communauté villageoise.

Le déroulement de la hora

Le dimanche vers 15 heures, la plupart des villageois endimanchés, venant des quatre coins de Moişeni, commencent à converger vers la piste où se tiendra la hora, qui pour regarder, qui pour participer à la danse.

Les vieux se regroupent sur un talus d'où ils dominent la situation et se mettent à bavarder, certains hommes entament des parties de cartes tandis que les premiers rangs sont occupés par les femmes qui ne veulent rien perdre du spectacle : mères et filles en effet s'alignent au bord du chemin et en attendant que commence la hora, discutent entre elles, saluent les parents qui vivent à l'autre bout du village et que l'on n'a pas si souvent l'occasion de voir en semaine, commentent les tenues de chacune. Le costume a en effet une grande importance à Moişeni et c'est

à la hora que l'on peut faire étalage de ses richesses : un foulard orinal, un tablier d'un tissu plus luxueux, des bas de prix, attirent immédiatement les regards et suscitent convoitise et commentaires.

Plus d'une mère d'ailleurs, se plaint des frais supplémentaires qu'occasionne pour la famille l'entrée dans la hora de sa fille qui bien sûr veut être à la dernière mode. Et si aujourd'hui c'est surtout la qualité du foulard qui fait la distinction entre pauvres et riches, autrefois les jeunes filles les plus riches du village se faisaient faire, le dimanche, la "coadă", tressage artistique des cheveux de nos jours uniquement réservé à la mariée. Cette coutume a disparu à Moişeni mais il nous est arrivé de voir des jeunes filles ainsi coiffées à Turţ et à Bixad à l'occasion de leur dernière hora de jeunes filles, une semaine avant le mariage.

Les jeunes filles sont donc arrivées à la hora en compagnie de leurs mères qui tout au long de l'après midi pourront juger du succès et de la bonne tenue de leurs filles. Celles qui participent à la danse depuis plusieurs années sont parfois dispensées de cette surveillance maternelle et vont à la danse avec une ou deux amies du même âge.

Les garçons, eux, par groupes, arrivent les premiers à la hora avec le ou les musiciens qui animeront le bal et prennent possession de la piste de danse située en contrebas du chemin où s'alignent les jeunes filles. Aussitôt et tandis que les premiers accords de violon se font entendre, ils commencent à se concerter pour savoir quelle fille chacun va inviter. En quelque sorte, ils se partagent "le terrain de chasse". Cette concertation a lieu avant chaque nouvelle danse tandis que les jeunes filles attendent d'être choisies. L'invitation se fait en appelant par son nom celle que l'on veut faire danser ou bien en lui réservant la danse suivante au cours du bal (27). Un garçon ne danse jamais deux fois avec la même fille mais se doit de danser avec la plupart des filles du village, ce qui n'exclut pas l'expression de toute préférence de la part du garçon ni les laissées pour compte côté filles.

Peu avant la fin de la hora, on collecte l'argent des jeunes gens et des jeunes filles qui ont dansé, destiné à payer les musiciens. C'est un des garçons, appelé "chizeş" (garant) qui a cette charge. Il est élu en assemblée par le groupe des jeunes gens pour plusieurs années et garde cette fonction jusqu'à son mariage. Actuellement, le "chizeş" est chargé d'amener le violoneux à la danse et d'arbitrer les litiges qui peuvent naître entre les garçons ou entre ceux-ci et les musiciens.

Si l'on considère le mode d'organisation de la hora et son déroulement, lorsqu'on sait d'autre part que toute la danse est ponctuée de cris (ţîpurituri) (28) dits par les seuls garçons qui pour la plupart mettent en cause les filles dont on veut se moquer ou dont la conduite laisse à désirer, on comprend très bien qui détient le pouvoir dans ce cas là. En effet, lorsqu'une fille a insulté un garçon d'une façon ou d'une autre (par exemple, alors qu'elle reçoit la visite des jeunes gens à la veillée et qu'elle refuse de le laisser entrer), celui-ci a la possibilité de se venger à la danse en criant des vers à son adresse ;

il peut même s'entendre avec les autres garçons pour lui interdire la danse : pendant un, deux ou plusieurs dimanches, aucun garçon n'invitera la fille à danser.

Ce sont donc les garçons qui choisissent, ce sont eux qui jugent par l'intermédiaire des "țîpurituri".

Les filles, quant à elles, en sont réduites au rôle passif de démonstration, attentives seulement à ce qu'il se passe sur la piste et aux commentaires de l'assistance : s'il existe une solidarité entre les garçons qui n'agissent qu'en tant que membres d'un groupe, les filles de par le rôle qu'elles jouent à la hora, sont complètement individualisées. Pour ces jeunes filles, la hora est une sorte d'examen de passage car elles ont à y affronter d'une part le jugement des garçons, d'autre part celui des villageois rassemblés. Niant toute spontanéïté, la hora est un lieu qui oblige à observer rigoureusement les conventions sociales et exige de tous un conformisme certain.

Il nous semble intéressant de signaler qu'à Moișeni, on trouve des jeunes filles qui ne participent pas à la hora du dimanche. Ainsi, comme je lui demandais pourquoi je ne l'avais pas vue à la danse, Maria, la fille du brigadier, me dit : "Je ne vais pas à la hora car ma mère ne veut pas, elle dit qu'il vaut mieux que j'étudie mais cela ne me plaît pas ; si je ne vais pas à la hora, après, quand j'aurais 20 ans, je serais trop vieille pour me marier. J'ai 15 ans, Maria lui G. en a seulement 14 et elle a le droit d'aller danser. Moi, mon père me bat. Et chez vous, on se marie aussi à la hora ? Où se rencontrent les jeunes gens, alors ?".

Une de ses camarades qui comme elle fréquente le lycée de Negrești, ne va pas non plus à la hora ; pour elle, l'important est d'étudier pour devenir enseignante. Elle trouve "stupide cette coutume qui veut que les filles se marient si jeunes, ainsi que le port quasiment obligatoire du costume traditionnel qui coûte extrêmement cher". S'il lui arrive d'aller danser, c'est uniquement pour s'amuser, dit-elle, car elle ne souhaite pas épouser un garçon du village.

Bien sûr, l'absence à la hora de ces deux jeunes filles ne répond pas du tout aux mêmes motivations, mais il est intéressant de voir que les deux discours font ressortir des éléments communs : d'abord le lien noce/hora ; la hora n'est pas un simple lieu de divertissement mais est présentée comme une espèce d'antichambre du mariage. Pour les parents de Maria envoyer leur fille à la danse voudrait dire qu'ils désirent la marier. Autre lien important : l'incompatibilité totale entre école supérieure et hora. Poursuivre des études c'est ne pas envisager le mariage avant d'avoir acquis un métier, c'est donc, puisque la hora a un rôle déterminant dans la stratégie matrimoniale, n'y point participer. Enfin, le port du costume : aucune des jeunes filles qui fréquentent le lycée de Negrești ne porte le costume traditionnel de Moișeni sauf en de très grandes occasions (Noël, Pâques) soit par choix personnel, soit par décision des parents.

En quelque sorte, on assiste à une espèce d'exclusion de la vie sociale du village, souhaitée ou non : exclusion par l'instruction, par

la non participation à la danse, par le port de vêtements citadins. Nous verrons plus loin que cette opposition école/mariage est assez profonde dans l'esprit des Moişenari.

On voit donc se dégager plusieurs fonctions de la hora : d'abord et surtout lieu de rencontre des jeunes gens à marier ; lieu de divertissement et de réunion pour tous les Moişenari (il arrive souvent qu'outre la jeunesse, les personnes mariées et encore jeunes prennent part à la danse); lieu de diffusion de l'information : c'est à la hora que celui qui sert d'intermédiaire entre l'administration et les villageois annonce les mesures qui intéressent le village et que les garçons, interrompant la danse, annoncent le mariage prochain d'un des leurs ; lieu où s'exerce le pouvoir des garçons ; rôle d'intégrateur à la vie communautaire du village.

Outre le bal du dimanche, comme nous le verrons, il existe d'autres occasions pour les jeunes gens de danser ensemble mais les règles de conduite y sont différentes car il s'agit surtout des noces et des fêtes, moments situés hors du quotidien.

Mais avant d'aborder ce chapitre, il nous faut d'abord parler des veillées dont l'importance dans la stratégie matrimoniale, au même titre que la hora, n'est pas négligeable.

Les veillées entre les jeunes gens

Plus encore, peut-être, que pour la hora, la portée pratique de ce genre de réunion est mise en évidence par les villageois conscients de toute leur importance pour la connaissance des jeunes gens et la réalisation des projets de mariage.

Ainsi, Floare T. qui a déjà marié une de ses filles et s'apprête à à marier la seconde, parlant de trois jeunes filles du village, trois soeurs encore célibataires à 26, 22 et 20 ans, explique que si elles n'ont pas trouvé de maris, c'est parce qu'elles ne savent pas danser et ne sont pas assez avenantes à la veillée pour attirer les garçons chez elles. Bien sûr, ce serait réduire à des qualités individuelles les problèmes liés au choix d'un conjoint, mais toujours est-il que cela montre que la personnalité du partenaire éventuel a aussi sa portée et qu'elle a l'occasion de se manifester au cours de ces veillées.

Mais que sont exactement ces veillées et comment se déroulent-elles ?

Le dimanche soir, alors que la tombée de la nuit a mis fin aux danses et que tout le monde est rentré chez soi, les garçons se rassemblent par petits groupes de 2 ou 3 suivant leurs affinités ou bien même vont tout seuls et commencent à parcourir les rues du village pour s'arrêter dans les maisons où il savent que vit une fille à marier. En effet, on reçoit ou l'on rend ces visites à partir du moment où l'on est entré dans la hora, c'est à dire lorsqu'on commence à penser au mariage. Ainsi, notre informatrice Maria T. qui a 18 ans reçoit les garçons depuis 4 ans.

Lorsqu'on parle de ces visites à Moișeni, on emploie les expressions "a umbla la fete" (aller chez les filles) ou bien "a merge pe vedere" (aller à la lumière) (29). Elles ont lieu essentiellement en hiver lorsque les villageois sont plus disponibles pour d'autres activités que le travail et se tiennent le plus souvent le dimanche soir mais aussi tous les soirs de la semaine à l'exclusion du samedi, jour réservé au lavage (de la maison, des vêtements ...).

Ces visites ne sont pas exemptes d'un certain rituel comme nous allons le voir. Ainsi, si un soir chez la fille on a décidé de ne pas recevoir de garçons, il suffira de tirer le rideau ; ceux-ci comprendront en ne voyant pas la lumière dans la maison que ce n'est pas la peine de s'y présenter (d'où l'expression "a merge pe vedere"). Mais si la famille de la jeune fille est disposée à recevoir des visites, celle-ci, entourée de ses parents et bien souvent de deux ou trois voisins venus passer la soirée, attend que les garçons se présentent. Ceux-ci arrivent seuls ou à plusieurs, s'installent sur le lit ou les bancs disposés tout autour de la pièce principale et commencent à bavarder avec les personnes présentes, pour la plupart des hommes. La fille, bien souvent, ne prend pas part à la discussion mais doit se contenter de faire preuve de bonne humeur et de vivacité de répartie quand on lui adresse la parole, être attentive à tous. En somme, là encore elle est en représentation et doit paraître au mieux pour affronter les jugements des visiteurs.

Il arrive parfois qu'un violoneux ou un joueur de flûte accompagne les jeunes gens dans leur tournée, qu'un voisin improvise des chansons (chanter se dit à Moișeni " a hori") et c'est l'occasion de danser un moment, la jeune fille devant alors effectuer un tour de danse avec chacun des garçons présents.

Ceux-ci restent de 5 minutes à 1/2 heure suivant leur humeur, l'ambiance qui règne dans la maison et le programme de visites qu'ils se sont fixé. Puis chacun sort à son tour. La fille est tenue d'accompagner au dehors chaque garçon individuellement et doit rester un moment à discuter avec lui sous la véranda (prispà). C'est le moment, précisent les villageois, où l'on fait connaissance. Bien entendu, la conversation sera d'autant plus courte que le garçon plaira moins à la fille.

Les paysans présentent ces soirées tout à fait ritualisées comme essentielles à la connaissance des jeunes gens mais le fait qu'un garçon aille "pe vedere" chez une fille ne constitue pas un engagement de sa part envers elle.

Hora et veillée qui sont des moments très ritualisés où l'adulte exerce un droit de surveillance tacite, imposent aux jeunes gens une attitude stricte et conformiste ; cela ne veut pas dire que toutes relations de camaraderie entre filles et garçons sont exclues : à bien des moments, on peut voir filles et garçons rire et plaisanter ensemble.

Cette camaraderie qui peut exister entre filles et garçons du même âge, on la constate surtout au moment où l'on fête le départ de l'un des jeunes gens au service militaire ; la veille du départ, violoneux en tête et accompagné de ses meilleurs amis, le futur soldat part faire la tournée

des filles à marier comme il avait coutume de le faire les soirs d'hiver : on trinque à son départ, on danse. Au matin on peut voir le jeune homme et quelques uns de ses amis, dont plusieurs filles, traverser le village en charrette à vive allure, au milieu des "tîpurituri", des rires et des accords de violon, pour se rendre à Negreşti d'où partent les appelés. Le service militaire est l'occasion pour les garçons de nouer ou consolider des liens d'amitié avec certaines filles du village : une correspondance assidue s'établit entre eux, le garçon compose de petits poèmes lyriques à l'intention de la fille, on échange des photographies. Un garçon écrit toujours à plusieurs filles (en général, celles chez qui il allait à la veillée) et chaque fille reçoit des lettres de plusieurs garçons.

Si cet échange entre filles et garçons ne constitue pas une forme d'engagement, il est certain que le garçon n'écrira qu'aux filles dont il est susceptible de venir demander la main à son retour de l'armée et les filles, qui ne répondent le plus souvent qu'avec l'assentiment de leurs parents, savent bien que leur succès et leurs chances de mariage se mesurent aussi au nombre de photographies de soldats qu'elles peuvent accrocher au mur !

La veillée de travail (clacă)

Les veillées de travail, les "clàci", bien que moins fréquentes qu'autrefois, existent toujours à Moişeni. On en organise encore à différentes occasions : lorsqu'on fauche le foin puis le regain, lorsqu'on rentre le bois pour l'hiver, quand on tue le cochon, pour la cueillette des prunes ou pour l'égrenage du maïs.

Le propriétaire qui a sollicité de l'aide organise la soirée ; il réunit parents et voisins qui ont travaillé pour lui, fait venir un musicien et c'est l'occasion de boire, manger et danser ensemble.

De même, l'hiver, la femme qui a des écheveaux de chanvre à laver, réunit 5 ou 6 voisines pour l'aider dans son travail et pour les remercier leur offre à manger.

Enfin, il existe des moments bien spécifiques dans l'année où la "clacă" reprend toute sa dimension de tâche collective exécutée par la communauté des villageois (30) : il s'agit des "clàci" trois jours après Noël pour apporter le bois aux pauvres du village ou à la veuve sans enfant, trois jours après Pâques pour labourer les champs des plus démunis et également des journées de travail bénévole offertes par les villageois au pope qui doit les remercier par un repas ou au moins en les invitant à trinquer et manger quelques gâteaux.

Le jour de la Saint Georges aussi est consacré au travail en commun ; ces dernières années, par exemple, de nombreuses familles ont organisé des "clàci" pour aider à la construction de leur nouvelle maison.

Mais on le voit, les "clàci" n'impliquent pas obligatoirement la participation de la jeunesse et si bien souvent des jeunes gens des deux sexes sont présents à ces réunions, leur présence est fortuite : ils n'y participent pas en tant que groupe d'âge mais en tant que fils des voisins ou de la famille qui offre la fête.

Sâmbra Oilor

Outre les veillées sous ces différentes formes, il existe encore de nombreuses occasions où l'on se parle, plaisante et danse ensemble. Sous cet aspect là, les jours de fête ont aussi leur importance.

A Noël, c'est la coutume à Moişeni d'aller de maison en maison en chantant des Noëls (a colinda) : les enfants parcourent ainsi tout le village, les adultes se divertissent entre eux, entre voisins ou parents, quant aux jeunes gens célibataires, ils se rendent là encore chez les filles à marier. Ils se rassemblent par groupes d'une vingtaine (il y aurait en tout 8 groupes dans le village, formés en fonction du voisinage et de la parenté) que la fille doit se préparer à accueillir en leur offrant gâteaux et eau de vie.

Début mai a lieu la "Sîmbra Oilor" ou "Alesul", fête traditionnelle des habitants de Moişeni qui se déroule également dans plusieurs autres villages d'Oaş à tradition pastorale comme Bixad, Certeze ou Cămărzana. Elle a lieu à la fin de l'hiver lorsqu'on réunit les troupeaux pour les envoyer dans les collines passer l'été sous la garde d'un berger commun. C'est d'abord une journée de travail pour les propriétaires des moutons, qui se tient en général le jeudi (en 1976, pour la première fois dans le village, un des propriétaires de bergerie a choisi de faire la sîmbra un dimanche, ce qui n'a pas été sans scandaliser bon nombre de Moişenari car la "sîmbra" est pour eux une réunion de travail, avant tout et ne peut donc avoir lieu un dimanche, jour de repos ; la fête n'étant qu'un aspect secondaire).

Cette journée se termine par un grand pique-nique de tous ceux qui ont pris part à ce travail, de leurs familles et leurs amis. A la fin du repas, jeunes et vieux au son du violon se mettent à danser : là encore, jeunes gens et jeunes filles trouvent une occasion de se divertir ensemble, sous l'oeil vigilant de la communauté villageoise.

Actuellement, l'Etat Roumain mettant en vedette tout ce qui est folklore et traditions "nationales" a créé depuis quelques années une grande "Sîmbra Oilor" à usage touristique qui se tient sur un vaste terrain ayant appartenu autrefois à des Moişenari. On a pris prétexte de cette tradition toujours vivace pour organiser début mai un grand rassemblement folklorique de toute la région (Oaş, Maramureş, Ugocea, Lăpuş, Chioar) et si l'on peut en contester l'authenticité et les buts, il n'en reste pas moins que c'est un lieu de rencontre et de divertissement pour les Moişenari aussi, d'autant que faisant partie du spectacle dont ils sont le "clou", ils sont plus ou moins contraints d'y assister.

Les jeunes comme les vieux sont donc présents ce jour là et c'est sans doute l'occasion pour les jeunes de se voir plus librement, l'anonymat de la foule y aidant. Il faut d'autre part signaler que chaque année, pour la fête, le directeur du foyer culturel de Moişeni réunit une douzaine de jeunes gens et jeunes filles du village afin de former une équipe de danses qui participera au spectacle. Cette équipe, après la "Sîmbra", se rendra dans tout le département pour participer à des spectacles de danses "folkloriques".

Parmi les fêtes, on pourrait encore parler du pèlerinage du 15 Août à Bixad auquel participent des paysans de tout l'Oaş et qui depuis des siècles est un centre important d'échange et de rencontre.

Mais si les fêtes ont leur importance, ce sont des moments exceptionnels dans la vie du village. Plus fréquentes au contraires, bien qu'une fois encore hors du quotidien, sont les noces qui, nous le verrons par la suite, sont un lieu privilégié de connaissance des jeunes gens célibataires. D'abord parce que la noce est un lieu de festivité et de divertissement (c'est souvent à l'occasion d'une noce que l'on entre dans la hora). D'autre part parce que la noce implique la participation comme acteurs du groupe des garçons et de celui des filles. Tout au long de la noce, la "Jeunesse" forme un tout bien à part avec ses activités propres, ses lieux, ses danses et des fonctions bien précises.

Cependant, pour aussi denses qu'ils soient, tous ces moments ne doivent pas nous faire oublier que la vie du village fourmille d'occasions où les jeunes gens peuvent se voir, la morale villageoise n'étant pas aussi stricte pour empêcher ou condamner toute rencontre qui ne se ferait pas dans le cadre de rites précis, sous la surveillance des parents.

L'école a en ce sens un grand rôle puisqu'elle met en présence, quotidiennement, garçons et filles jusqu'à l'âge de 15 ans. Il ne faut négliger ni les lieux de travail (les champs pour la plupart des jeunes Moişenari mais aussi l'usine de Negreşti pour les plus pauvres), ni les lieux des échanges commerciaux : on se rend le vendredi au marché de Negreşti pour acheter perles, foulards, étoffes et les objets nécessaires pour la maison. Bien souvent, garçons et filles s'y rendent seuls, sans leurs parents.

Enfin, depuis quelques années, est apparu un fait nouveau à Moişeni : s'il est presque de tradition maintenant que les hommes du village partent travailler l'hiver en forêt dans différentes régions de Roumanie, il n'en était pas de même pour les jeunes gens et jeunes filles. Cela fait seulement 4 ou 5 ans en effet que ceux-ci accompagnent leurs aînés pour aller travailler du côté de Braşov ou de Miercurea Ciuc. Cependant, si cela concerne la grande majorité des garçons, seules cinq jeunes filles sont parties en 1975 mais il semblerait que ce nombre tende rapidement à augmenter pour différentes raisons : même si le travail y est dur, cet apport d'argent liquide pour la famille leur profitera également et permettra d'acheter les matériaux destinés à la confection de costumes neufs ; d'autre part, s'engager pour travailler en forêt, c'est aussi voyager, découvrir des villes importantes et, au moment où l'activité du village est ralentie, cela représente une rupture par rapport à la vie habituelle. Il faut noter d'ailleurs que ce départ massif de la population la plus active du village, n'est pas sans incidence sur la vie de la communauté et incite la jeunesse à suivre le même chemin : la hora du dimanche perd alors les 2/3 de ses participants et de son intérêt ; sauf quelques cas isolés, les garçons ne sont plus là pour venir aux veillées. En somme, la vie sociale est en veilleuse surtout pour les jeunes.

Faut-il voir dans ce départ des jeunes filles pour travailler en forêt un changement récent de la mentalité villageoise, plus libérale, moins

stricte qu'autrefois pour ce qui touche la surveillance du comportement de ses filles ou bien faut-il y voir avant tout un besoin économique nouveau, besoin d'argent liquide, qui autorise certaines concessions vis à vis de la morale traditionnelle ? L'un certainement ne va pas sans l'autre et il est vrai que ce phénomène est encore trop récent pour qu'on puisse en tirer des conclusions valables.

IMPORTANCE ET BUTS DU MARIAGE

"Tu mireasa eşti nebunã Dip-ce plîngi dupã cununã Las-sã plîngã celelalte Cã rãmîn nemãritate".	Toi mariée tu es folle Pourquoi pleurer à cause de la couronne Laisse pleurer les autres /de mariée Qui restent vieilles filles.

Le mariage est considéré par tous les villageois comme l'évènement le plus important d'une vie ; ils en font une sorte d'obligation, une règle de comportement à laquelle nul ne peut se soustraire volontairement. On se conforme donc à la tradition soit en suivant sa propre détermination soit pour céder aux pressions de la famille ou bien par crainte de l'opinion publique qui juge très défavorablement ceux qui ne se marient pas par choix personnel et considère avec pitié ceux fort rares qui n'ont pas réussi à trouver un conjoint. La vieille fille est le plus souvent l'objet des moqueries des villageois : quelle que soit la cause de son célibat, on lui en impute la responsabilité, soit qu'elle se soit montrée trop prétentieuse dans le choix de ses prétendants, soit qu'elle ait eu trop peu de qualités pour faire une bonne épouse.

A notre connaissance, il existe fort peu de célibataires à Moişeni mis à part les jeunes gens d'un âge déjà avancé mais qui peuvent toujours prétendre au mariage : une seule femme, âgée d'une cinquantaine d'années dont on parle (peu) en disant "e fatã" (c'est une demoiselle) et un homme de 32 ans, Ion, célibataire endurci qui refuse de se marier malgré les exhortations répétées de tous les membres de sa famille. L'emprise de l'idéologie traditionnelle qui fait que toute personne non mariée devient en quelque sorte un personnage marginal, au statut indéfini, non reconnu par la communauté, est si forte que cela suffit à expliquer ce taux très faible de célibataires.

L'étude des registres de décès permet de se rendre compte (bien que de façon assez approximative) du taux de célibat : le nom de la personne décédée est toujours accompagné du nom de son conjoint. Or, d'après ces données, on aurait un nombre très réduit de célibataires à Moişeni et parmi ceux-ci, il est possible que certains n'aient pas été mariés au regard de l'Etat mais aient été considérés comme tels par le village. Les taux sont les suivants :

Années	1916 1919	1920 1929	1930 1939	1940 1949	1950 1959	1960 1969	1970 1976
Décédés célibataires %	1,22	3,6	3	6,15	4,9	0	0

Certaines personnes âgées du village disent qu'autrefois les célibataires étaient plus nombreux à Moişeni : "Maintenant, les filles se marient toutes très jeunes, filles de riches (gazde) ou d'hommes pauvres, elles trouvent toutes à se marier. Avant, ce n'était pas pareil, il y avait des filles qui ne se mariaient pas parce qu'elles étaient trop pauvres".

En ce qui concerne Ion qui refuse de se marier malgré un certain nombre d'atouts qui feraient de lui un bon parti, il fait véritablement le désespoir de sa mère par son obstination et certains n'hésitent pas à dire qu'il vaudrait mieux qui soit mort plutôt que d'être la cause d'un tel souci ; il a pour maîtresse une femme du village que tous présentent comme une prostituée et qui seule l'intéresse. Tout le village en parle et le garçon ne peut se présenter chez l'un de ses parents sans que cette question ne soit abordée. Tous réprouvent sévèrement sa conduite comme étant celle d'un inconscient, d'un homme qui ne se soucie pas de son avenir.

Le souci du lendemain est en effet une des premières préoccupations qui poussent les jeunes gens au mariage : il est indispensable d'être marié pour fonder sa propre maisnie ; c'est par le mariage que l'on accède à la dignité d'adulte et qu'on acquiert, dans le cadre de la société villageoise traditionnelle, une relative autonomie par rapport à sa famille et l'indépendance économique. On se marie aussi pour avoir des enfants qui perpétueront le lignage, hériteront des terres et des autres biens, aideront leurs parents dans la vieillesse et la mort. La présence des enfants donne un sens à l'existence, permet de ne pas vivre et travailler en vain. Un couple sans enfant n'hésitera pas à en adopter un, en général un enfant qui fait partie du lignage, neveu ou petit cousin. La pratique des adoptions est très courante à Moişeni : c'est une nécessité économique qui évite la dispersion du patrimoine. On prend comme enfant adoptif ("copil de suflet") plutôt un garçon mais les filles adoptées ne sont pas rares non plus.

On se marie aussi pour acquérir une aide. Son beau-frère déclare à propos de Ion : "Il ne pense pas à l'avenir ... Sa mère est vieille, quand elle mourra, qui lui lavera ses vêtements. Et plus tard, lorsqu'il sera vieux, qui s'occupera de lui ?". Prendre une épouse permet donc de suppléer aux tâches matérielles assurées jusqu'alors par la mère car, nous l'avons vu, une présence féminine est indispensable au bon fonctionnement de la maisnie.

Enfin, bien souvent, ce sont les parents qui, en mariant leurs enfants font l'acquisition d'une aide gratuite : la famille où il n'y a que des filles se dépêche d'acquérir un gendre pour aider aux travaux de l'exploitation. "Trouver des bras" pour travailler la terre est aussi le souci dominant d'une veuve qui a une fille à marier : ainsi explique-t-on le premier mariage de Petre avec sa cousine germaine, fille unique d'une veuve. De même Maricuţa lui G. explique pour des raisons semblables la hâte de sa mère restée veuve à marier de force ses trois enfants.

Ce sont ces mêmes raisons pratiques qui poussent les veufs et veuves du village à se remarier surtout s'ils sont encore jeunes et ont à charge des enfants en bas âge. Aussi, la perte d'un conjoint est-elle suivie d'un remariage très rapide ou parfois d'un concubinage. Pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres, un homme du village, resté veuf avec deux jeunes enfants, a fait immédiatement venir chez lui la soeur de sa défunte femme (qui, à vingt ans "commençait à être un peu vieille pour trouver un parti avantageux") ; il a vécu quelques temps en concubinage avec elle avant de l'épouser.

Enfin, il ne faut pas oublier que le mariage permet un renforcement de l'intégration sociale des partenaires surtout lorsqu'il s'agit de "déviants" : personnes qui présentent des déficiences physiques ou individus socialement compromis (hommes ayant fait de la prison pour meurtre, par exemple, jeunes filles jugées de moralité douteuse, etc...).

En conclusion, nous pouvons dire que pour la femme la fonction essentielle du mariage, c'est l'acquisition d'un statut social ; la "vieille fille" (fata bătrînă) n'a aucune place dans la vie du village ; c'est un personnage marginal, sans fonctions propres, ne jouissant d'aucune autonomie, elle reste à vie une mineure sous l'autorité de son père ; aussi, pour ne pas rester célibataires, les jeunes filles qui voient les années passer sans qu'un mari ne se présente, n'hésitent pas à faire des concessions sur la richesse, l'âge ou le lignage des candidats, plutôt que d'assumer une situation qui fera d'elles des sujets de moquerie ou de compassion. Ceci est valable à un moindre degré pour le garçon car tout célibataire qu'il soit, il n'est pas aussi soumis à l'autorité parentale, en vertu de son sexe ; si au village, il ne peut s'établir à son compte, c'est à dire fonder une maisnie, qu'en se mariant, aujourd'hui il peut s'engager pour travailler à l'extérieur du village où son statut de célibataire aura moins d'importance.

Le mariage est donc un des rouages essentiels qui permet à la communauté villageoise de fonctionner et se perpétuer ; c'est un grand malheur que de mourir célibataire ; d'un jeune homme qui meurt sans être marié, on dit "îl poartă neamurile în spate" (ses parents le portent sur les épaules) ; c'est pourquoi, à Moișeni, lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille meurt, son enterrement revêt la forme d'une noce : on convoque le violoneux, les demoiselles d'honneur confectionnent une bannière de noce, le porte-drapeau est un cousin célibataire du mort ; les jeunes morts sont parés comme au jour de leur mariage qui n'aura jamais lieu, la jeune fille portera la couronne, ils seront appelés "mire" (marié) et "mireasă" (mariée) dans les chants de lamentation :

Nu să cunună, Grigo	Il ne se marie pas, Grigo
Nu să cunună m'iri	Ils ne se marient pas les mariés
La pragu biserici	Au seuil de l'église
Ce se cunună la masă	Mais on le marie sur la table
Pe amîndoi cu pe m'ireasă	Tous les deux avec la mariée
Țucă-te mămucă, m'ire	Que ta petite mère t'embrasse, marié
Țucă-te mămucă mîndru. (31)	Que ta petite mère t'embrasse, mon beau.

Le concubinage

Nous avons déjà pu entrevoir, à propos du remariage des veufs, qu'il existe à Moişeni des cas de concubinage. Tous sont le fait de personnes qui ont déjà été mariées et qui sont séparées, divorcées ou veuves. Il n'existe pas un seul cas de concubinage de jeunes gens célibataires, du moins considéré comme tel par les villageois : cependant, il n'est pas rare que des jeunes gens cohabitent sans être mariés aux yeux de la loi de l'Etat mais ils sont regardés comme des époux légitimes par l'ensemble des villageois car le rituel du mariage s'est déroulé conformément à la tradition du village. En effet, lorsque deux jeunes gens ont des liens de parenté trop proches ou lorsqu'ils sont trop jeunes pour obtenir l'autorisation de se marier de la part des autorités civiles, les familles décident de faire quand même la noce ; à l'église, le pope prononcera seulement une bénédiction de fiançailles mais tout le rituel qui précède et suit la cérémonie religieuse se déroulera suivant la tradition établie dans le village. En somme, les jeunes gens ne sont mariés ni en ce qui concerne l'état civil, ni même au niveau de la loi de l'église mais toute la communauté les considère comme tels et ne voit pas trace de concubinage dans leur cohabitation. Plus tard, lorsque les deux époux auront l'âge règlementaire, ils pourront se rendre, s'ils le désirent, à la mairie pour régulariser leur situation (aujourd'hui, la plupart le font, après cinq, dix, voire quinze ans de vie commune, afin que l'épouse puisse bénéficier aussi du régime de retraite ou des autres prestations sociales que l'Etat accorde au chef de l'exploitation).

En 1976, nous avons assisté à un tel mariage : la mariée avait tout juste 14 ans et le marié 17 et demi. En 1977 aussi nous avons été témoin d'un mariage où la mariée n'ayant que 14 ans, le pope a seulement célébré des fiançailles : pour tout le village, il s'agissait de véritables noces.

Les villageois ne font aucune différence entre les couples ainsi mariés et ceux qui vont à la mairie car la loi écrite est pour eux de faible importance, l'essentiel étant le respect du droit coutumier régional. Par contre, pour ce qui est des "vrais" cas de concubinage, cette situation est assez mal vue par les habitants de Moişeni mais elle est tolérée car le plus souvent ce sont des raisons pratiques et non une volonté déterminée qui empêchent le remariage et poussent certains à vivre de façon illégale :

- raisons économiques : la perte de droits par exemple ; ainsi, une veuve du village qui bénéficie de la pension de son défunt mari ne pourrait se remarier sans perdre cet avantage ; elle vit aujourd'hui en concubinage avec le frère de son mari.

- liens de parenté entre deux personnes qui interdisent le remariage à l'église.

- raisons dues à la loi de l'Eglise : l'église orthodoxe qui admet le divorce, exige cependant un délai de trois ans avant le remariage d'un

divorcé ou de celui dont elle a annulé le mariage, poussant donc la personne, si elle ne peut respecter ce délai à vivre en concubinage ou à se remarier uniquement à la mairie, ce qui revient exactement au même dans l'esprit des Moişenari qui assimilent mariage civil sans cérémonie religieuse et concubinage.

- pour les personnes séparées dont le divorce n'a pas été prononcé, la solution est aussi bien souvent une cohabitation illégale.

Tous ces cas pourraient être illustrés de très nombreux exemples qui ont été probablement encore plus nombreux avant la guerre car l'église gréco-catholique n'acceptait pas le divorce ; si l'on en croit certains chercheurs, c'était même un des faits caractéristiques de la région ; Ion Muşlea dit de l'Oaş : "în privinţa moralităţii însă, stările nu sunt din cele mai fericite. Satele gem de concubinaje, de copii din flori şi această situaţie se datoreşte în parte neadmiterii divorţului de către biserica greco catolică". (En ce qui concerne la moralité par contre, la situation n'est pas des meilleures. Les villages nids de concubinages, d'enfants naturels et cette situation est due en partie à la non acceptation du divorce par l'église gréco-catholique) (32).

- un dernier cas de concubinage qu'il nous semble intéressant de signaler : la cohabitation avec des personnes mal tolérées par la communauté et que l'église interdit de prendre pour époux ; cela concerne essentiellement les juifs et les tziganes. Les exemples sont peu nombreux mais à Moişeni, actuellement, il existe une femme qui vit avec un tzigane et est d'ailleurs très mal considérée par la communauté.

Notons enfin que lorsqu'on parle de deux personnes qui vivent ensemble sans être mariées, c'est toujours la femme qui est considérée comme amorale alors qu'on pense que l'homme est poussé par des nécessités pratiques qui excusent sa conduite et même la justifient.

INTERDICTIONS ET RECOMMANDATIONS DE MARIAGE

Les interdictions de mariage sont liées à la parenté par le sang et à la parenté par alliance. Ce sont essentiellement des interdictions religieuses édictées par la loi canonique de l'église orthodoxe qui prohibe les mariages entre parents jusqu'au 6ème degré. Sont donc interdits les mariages entre un frère et une soeur, entre des cousins germains, entre cousins issus de germains, entre un oncle et sa nièce, entre deux demi-frères et entre deux frères avec deux soeurs sauf si le mariage a lieu le même jour et à la même heure.

La parenté spirituelle compte autant si ce n'est plus que celle du sang et règlemente de la même façon les mariages qui sont interdits entre personnes liées spirituellement par le baptême jusqu'au 3ème degré. Il y a donc interdiction pour le mariage entre deux frères de baptême (car on les considère alors comme frères spirituels), entre la marraine et son filleul, le parrain et sa filleule, entre le filleul et la fille de son parrain, entre le fils du filleul et la marraine (33).

L'adoption également crée une parenté spirituelle qui empêche l'adopté d'épouser la fille de ses parents adoptifs. Là aussi, ils sont considérés comme frères et soeurs.

Si l'Eglise interdit strictement tous ces mariages, on pourrait penser que les cas sont rares où sa loi est transgressée. Cependant, malgré l'influence de l'Eglise et toutes les superstitions liées aux mariages consanguins (34), il n'est pas rare de rencontrer des cas de mariage qui ont nécessité une dispense de l'église. Ainsi en est-il des deux soeurs de Maricuţa lui P. qui ont épousé deux frères à 11 ans d'intervalle. Petre a épousé en première noce sa cousine germaine (fille du frère de son père) malgré les avis défavorables de son entourage. Sa voisine, à ce sujet, rapporte : "on leur a dit de ne pas se marier à cause de cette parenté, qui sait ce qu'il peut leur arriver, pour les enfants, ils n'ont pas peur ? ... D'ailleurs, la fille n'a pas voulu rester avec lui", sous-entendant sans doute que d'un tel mariage il ne pouvait rien sortir de bon (le mariage a été annulé peu après par l'église pour non-consommation).

Quant au père de ce même villageois, il s'était remarié aussitôt veuf avec la soeur cadette de sa défunte femme, encourant les reproches de ses voisins. Cependant, il est à noter que ce dernier cas ne tombait pas sous le coup d'une interdiction de la religion gréco-catholique qui réglait alors la vie spirituelle des villageois et était moins sévère sur ce plan là que la loi orthodoxe. Et l'on peut se demander si derrière ces nombreuses exceptions à la règle orthodoxe on ne peut pas voir une subsistance de l'influence de l'église Uniate qui expliquerait une moindre réticence des paysans à transgresser certaines règles.

A toutes ces interdictions d'ordre religieux, on peut en rajouter d'autres dictées par la tradition et les préjugés des paysans, qui seront autant de motifs pour prohiber le mariage entre deux jeunes gens.

Ainsi, à Moişeni, il existe à l'intérieur des familles une hiérarchie entre frères et soeurs dans le mariage qui fait que l'on ne mariera jamais une cadette avant sa soeur aînée, même si elle a été demandée en mariage la première ; ainsi en est-il de trois soeurs de Moişeni. L'aînée, Maria, s'est mariée en novembre 1977, à 26 ans ce qui est un âge considérable pour le village. Ses deux soeurs plus jeunes ont donc dû attendre leur tour bien que, les années passant, elles aient de moins en moins de chance de faire un beau mariage ; aussi, sans tarder, la seconde qui a 24 ans, se mariera-t-elle dès janvier 1978, moins de 3 mois après son aînée. Puis viendra le tour de la plus jeune.

Si l'on suppose que dans le village les mariages ne sont nullement dus au hasard d'une rencontre mais relèvent d'une certaine stratégie, on peut comprendre que ce précepte est aisé à suivre. Les exemples montrant que les enfants sont effectivement mariés par ordre chronologique sont trop nombreux pour qu'on puisse les détailler. Cependant, pour donner une idée, voici l'exemple d'une famille de 11 enfants : Maria, née en 1934, s'est mariée en 1951 - Ţîţîe, née en 1935, mariée en 1955 - Petre, né en 1937, marié en 1963 - Dumitru, né en 1938, marié en 1958,- Gheorghe, né en 1942, marié en 1963 - Tămaş, né en 1945, marié en 1968 - Ion, né en 1946, célibataire - Floare, née en 1949, mariée en 1966 - Maria, née en 1951, mariée en 1971 - Ilieş, né en 1956, célibataire - Irina, née en 1957, mariée en 1973.

On peut noter que si l'ordre des naissances est respecté en ce qui concerne les filles, cela est moins évident pour les garçons. Peut-on conclure qu'une plus grande liberté est laissée à ceux-ci dans la décision de se marier ? Il s'agit ici d'une famille très modeste et nous verrons que, dans ce cas, les garçons attendent pour se marier d'avoir gagné assez d'argent pour se bâtir une maison neuve où loger leur famille. Tel est le cas du dernier, Ilieş, revenu depuis peu du service militaire et qui travaille afin de pouvoir construire sa maison. Quant aux filles, Floare dit : "mes parents ont d'abord marié les filles, sinon les gens auraient dit qu'on reste vieilles filles (fete bătrîne)". Et bien sûr, il aurait été encore plus difficile pour des filles sans grand avoir de trouver à se marier en étant plus âgées.

Un autre facteur qui pendant longtemps a été un obstacle au mariage de deux jeunes gens était le fait d'appartenir à une autre religion ou à une autre nationalité et, bien souvent, aux deux à la fois. Cette interdiction peut paraître relativement aisée à observer dans la mesure où Moişeni, à la différence d'autres villages d'Oaş, n'abrite pas de minorités ethniques telles que Hongrois, Slaves ou Allemands. Les seuls problèmes auraient donc concerné d'éventuels mariages avec les Juifs qui habitaient le village avant la guerre ou bien avec des villageois de Huta, pour la plupart slovaques de religion catholique (romaine) ; le mariage, dans ce cas se doublant une exogamie de lieu ou enfin des mariages avec des Tziganes.

D'après les recherches effectuées dans les registres d'état civil consultés pour les années 1900 et suivantes jusqu'à nos jours, on peut tirer différentes conclusions (voir aussi le chap. II). Ainsi, pour ce qui concerne les Juifs, on ne compte pas un seul mariage mixte. On peut le comprendre lorsqu'on sait qu'à la différence de religion s'ajoutent une activité économique diverse et un degré d'instruction généralement plus élevé chez ceux-ci, hommes et femmes. De plus, les Juifs ne sont pas originaires du village ni même de la région et sont perçus comme "autres" par les paysans de Moişeni. Les Juifs de Moişeni se marient donc entre eux ou vont chercher leurs conjoints de même religion dans d'autres communes comme Sighet, Turţ, Remeţea, etc...

Les registres de mariage ne faisant pas apparaître les différences de nationalité, c'est l'appartenance à des religions différentes qui laisse supposer l'existence de mariages mixtes de cette sorte. Nous avons vu dans un chapitre précédent que cela ne concerne qu'une faible minorité : 12 cas sur 374 mariages, ce qui nous donne un taux de 3,5 %.

On sait que l'église gréco-catholique et après elle l'église orthodoxe veulent que les deux époux appartiennent à la même religion et condamnent les mariages avec des hérétiques ; cela pourrait déjà expliquer un taux aussi faible de mariages mixtes. D'autre part, être d'une autre religion dignifie bien souvent être d'une autre nationalité, c'est à dire d'une autre langue, avoir une culture différente, posséder d'autres traditions. Enfin, nous l'avons constaté, le conjoint d'une autre religion vient d'un autre village, bien souvent limitrophe de Moişeni,ce qui n'est pas sans incidence sur un regroupement éventuel des terres.

Qu'en est-il enfin, à Moişeni, des mariages avec des Tziganes ? Si l'on interroge les habitants de Moişeni, tous s'accordent pour dire que jamais au grand jamais on ne verra un Roumain d'Oaş épouser une tzigane et encore moins l'inverse, une femme de Moişeni épousant un tzigane. Ceux-ci vivraient donc et se marieraient entre eux. Cependant, à Moişeni, l'une des familles les plus déshéritées du village descend directement d'un tzigane venu de Sapînţa à la fin du siècle dernier pour épouser une fille pauvre de Moişeni et s'installer au village ; par mariages, les membres de cette famille se sont peu à peu intégrés à la communauté, la génération actuelle occupant des positions tous à fait respectables au sein du village (une des petites filles de ce tzigane, Maria, a été élue conseillère municipale aux él ctions de 1977). Il existe d'autres familles d'origine tzigane à Moişeni : Les Canaloş, les Làcàtoş, les Dance, alliées entre elles ou avec des familles pauvres du village. Ces familles sont installées au village depuis le début du siècle pour la plupart et sont tout à fait intégrées à la vie de la collectivité au point que certains de leurs membres ignorent leurs origines ethniques ou du moins, préfèrent les ignorer. Le dernier représentant de la famille Canaloş a d'ailleurs préféré changer de nom après son mariage pour s'appeler Ciocan, du nom de son épouse, pensant sans doute qu'il est préférable de porter le nom d'une famille pauvre originaire de Moişeni, plutôt qu'un nom qui à lui seul indique l'appartenance ethnique de son propriétaire. La même démarche a été entreprise par Vasile Covaci qui a échangé son nom contre celui de son épouse, Moiş.

Mais toutes ces interdictions, pour aussi importantes qu'elles soient, ne constituent pas la préoccupation dominante des familles qui ont à marier un fils ou une fille. Le cas où l'on a à transgresser la règle se présente, somme toute assez rarement.

Par contre, il existe toute une série de critères et de recommandations qui doivent être envisagés pour marier au mieux ses enfants et comme il est plus facile d'exclure suivant des règles précises que de choisir suivant des normes qui diffèrent avec votre propre situation, c'est là que réside la difficulté.

Dans la mesure où les exigences de la famille sont fonction de la situation sociale et financière, il existe des sortes de créneaux à l'intérieur desquels portera le choix. On pourrait dire qu'il existe une sorte d'autocensure qui interdit aux pauvres d'avoir des prétentions trop élevées, de conscience de sa propre valeur qui justifie les ambitions des plus riches. Pour tous les villageois, l'idéal restant bien sûr de se bien marier relativement à la classe à laquelle on appartient, cette tendance à l'hypergamie étant, d'après les Moişenari, plutôt le fait des garçons que des filles ; ils déclarent en effet : "le garçon essaye toujours d'épouser une fille d'une famille plus riche et plus en vue que la sienne, et en général, d'une famille peu nombreuse". Cependant, la richesse ne fait pas tout dans ces mariages et comme nous allons le voir, de nombreux autres facteurs entrent en jeu.

Ainsi, pour mieux éclairer le problème, il suffit de retranscrire les paroles de Maria lui G. parlant des projets de mariage qu'elle nourrit pour sa fille. Celle-ci, grande fille solide et pleine de santé, à peine sortie de l'enfance (elle a 13 ans et demi et va encore à l'école) a toute les chances de faire un beau mariage et l'on murmure dans le village que ses parents n'attendront guère pour la marier ; parents et voisins la taquinent volontiers à ce sujet (Maria s'est mariée le 29 Octobre 1977, elle avait 14 ans et demi).

La famille est de souche honorable, son père est un paysan aisé et de plus elle n'a qu'un frère déjà marié depuis plus de deux ans ; aussi, dit sa mère :
"Maria a à peine 13 ans mais elle a été demandée trois fois en mariage, on n'a dit ni oui ni non car elle n'a pas l'âge et on ne lui en a pas encore parlé. Deux de ceux qui l'ont demandée sont fils uniques avec le l'avoir, s'ils veulent bien patienter jusqu'à l'automne... L'ennui, c'est qu'ils habitent loin de chez nous. L'un d'eux est encore à l'armée, il a en plus appris deux métiers, possède une maison avec un étage, déjà faite, de l'avoir, il est fils unique. Il l'a déjà demandée deux fois ; en plus il est d'un bon lignage, parce que chez nous, on regarde aussi la lignée, la famille. Si c'est un lignage faible ("neam slab") on n'en veut pas, si ce sont des ivrognes, des mauvaises langues, des gens insolents ou sans moralité. Un bon lignage, c'est ceux qui ont eu des ancêtres honorables, en vue, des gens d'honneur qui ont de l'avoir. Le père au sept Gichii a été comme çà, très honorable mais il a fallu partager la terre. Mon grand-père aussi, Şomle, c'était le plus riche du village ; il a même été maire de

Moişeni mais il a eu 12 enfants. Les familles les plus recherchées sont les Moiş, mais pas tous, Şomle, Oros, Mare (une seule des deux familles), Ban. Les Podac sont plus bas, plus pauvres ...".

Ce discours, bien sûr n'est pas un résumé exhaustif de la situation mais il permet de dégager un certain nombre de critères essentiels pour le choix d'un conjoint : a) être d'un bon lignage ce qui sous-entend un certain nombre d'autre qualités : honorabilité de la famille, richesse, santé, bonne moralité, ancienneté dans le village ; b) avoir peu de frères et soeurs, mais le mariage de deux enfants uniques, sauf exception, est exclu car il entraîne la disparition d'un nom et d'un lignage ; c) posséder une maison, de l'avoir, un métier ; d) habiter à proximité. Nous allons les examiner plus en détail.

Pour exprimer l'honorabilité d'une personne ou d'une famille, on emploie diverses expressions : "neam bun" (bon lignage), "neam" ou "om cinstit" (lignage ou homme honnête, vertueux, estimé), "om de omenie" (homme d'honneur, en qui on peut avoir confiance), on dit aussi pour désigner le rang social plus que pour exprimer la bonne moralité ; il est fils ou fille de "gazdă", terme qui désigne le paysan cossu, maître chez lui ; on emploie dans le même sens le terme "bocotani".

L'honorabilité d'une famille tient d'abord de sa richesse, critère essentiel s'il en est et qui préside au choix des parents. Richesse en terres avant tout, qui traditionnellement a permis de créer une hiérarchie au sein du village ; elle est liée en même temps au nombre de frère et soeurs du futur conjoint, avec lesquels il devra partager les terres. La décadence économique d'une famille est souvent la conséquence directe d'un trop grand nombre d'enfants, aussi les familles nombreuses sont-elles regardées avec pitié et mépris par les autres villageois. Ainsi, le dit Maria, en a-t-il été des Şomle et des Gichii ; si à leur tour les descendants continuent sur cette voie, la famille ne pourra jamais retrouver sa position d'antan.

L'histoire des Gichii est exemplaire en cela. Sur les sept frères et soeurs, trois seulement ont pu conserver un certain rang dans le village : Gheorghe qui a fait un beau mariage et n'a eu que deux enfants ; Vasile, un seul fils marié à un des plus beaux partis du village, ce qui a permis de regonfler le patrimoine ; Petre dont la 3ème femme est issue d'une des famille les plus pauvres du village, mais enrichi grâce au commerce, il fait en quelque sorte figure de nouveau riche pour les autres villageois.

Quant aux quatre autres Gichii, des mariages moins heureux et un trop grand nombre d'enfants font oublier que leur père était un des hommes les plus en vue du village, à son époque.

Aujourd'hui, on demande aussi au marié qu'il ait sa propre maison : suivant le nombre d'étages, le matériau dont elle est construite, le fait que sa façade soit ou non recouverte de céramiques de couleurs, la maison est un signe de richesse important qui prend actuellement valeur de capital ; c'est un objet de richesse ostentatoire d'autant plus que ces maisons sont rarement habitées : on continue de vivre dans la cuisine d'été, pièce indépendante de la maison qui est la seule pièce chauffée ou au mieux, on

aménage une seule pièce pour l'habiter ; le reste sert à l'expostion des meubles, tapis et objets de luxe si l'on en possède ou sert à l'entrepôt de nourriture.

Mais le critère économique ne suffit pas pour assurer l'honorabilité de la famille ; il convient aussi d'examiner son statut social au sein de la communauté villageoise.

Il existe à Moişeni une sorte d'aristocratie villageoise provenant à la fois de l'ancienneté de la famille dans le village et de la position sociale qu'y occupaient les ancêtres. Ainsi les Moiş, supposés fondateurs du village, ont longtemps été les plus en vue de Moişeni et ont toujours bénéficié d'un préjugé favorable quelle que soit leur situation économique. De même en est-il des Oros, considérés comme originaires du village (on retrouve la même situation à Bixad avec la famille Finta dont quelques éléments se sont d'ailleurs installés à Moişeni). De plus les Moiş et les Oros comptent au nombre de ces familles qui en 1836 étaient enregistrées comme possédant des diplômes de noblesse ; on y trouvait aussi les Podac, Sas, Pop, Birta, Barnişca, Finta et des lignages aujourd'hui éteints comme les familles Pricop, Dragoş, Lucaci, Cînta (35). La question est plus complexe en ce qui concerne les Şomle, Ban, Mare qui possèdent peut-être honorabilité et richesse mais ne peuvent se targuer d'une présence aussi lintaine à Moişeni ; plus d'un paysan du village vous dira que ceux-ci sont originaires de Bixad et se sont introduits à Moişeni en y prenant des femmes et en venant s'y installer, ce que les Moiş considèrent comme une façon sournoise et quasiment illégale de venir s'immiscer dans le village (d'après les documents de l'église, cette implantation serait postérieure à 1836). Quoi qu'il en soit, cela n'a pas empêché ces familles étrangères de contracter de nombreuses alliances matrimoniales avec ces mêmes Moiş et de se faire une bonne place dans le village.

L'honorabilité de la famille tient aussi de la bonne moralité traditionnelle de ses membres : honnêteté, sens de la justice, sentiment religieux, ardeur au travail, sagesse et intelligence dans la conduite de ses affaires, etc... Car de même que l'on hérite des terres de ses ancêtres, on hérite de leurs vertus morales ou de leurs vices ; comme il y a une hérédité spirituelle, il y a aussi une hérédité physique : alcoolisme, tuberculose, maladies vénériennes sont les principales tares qui peuvent entacher la réputation d'une famille ; ce sont d'autre part les maladies de la pauvreté qui ne font que maintenir davantage les plus déshérités au bas de l'échelle sociale. Une famille comme les Şomle, par contre, outre les qualités déjà vues, donnent traditionnellement au village des grands gaillards solides, des femmes robustes et jouissent en cela d'une fort bonne réputation.

On peut ajouter enfin qu'il y a des familles que l'on évitera car "maudites" : les C. sont de ceux-là. On raconte à leur sujet que c'était une famille honnête, d'hommes pauvres mais travailleurs et ingénieux. Or, il y a une trentaine d'années, une femme de la famille a volé un calice d'or à l'église et le prêtre, en chaire, a jeté la malédiction sur toute

la famille et ses descendants. Depuis cette date, la famille C. a commencé à se détruire : l'alcool en est le grand responsable mais il y a aussi des morts étranges, deux noyés, une femme pendue, un homme poignardé et actuellement les C. occupent une position des plus basses dans la hiérarchie villageoise.

Mais le fait d'être riche et issu d'une famille "noble" de Moişeni n'est pas suffisant si l'on n'ajoute à cela un certain nombre de qualités personnelles, morales et physiques. Dans certaines familles, on semble même donner la priorité à celles-ci plutôt qu'à l'intérêt strictement matériel. Ainsi, Maricuţa lui G. parlant du mariage de son fils unique, raconte : "son père est allé prendre une fille du voisinage, elle n'avait pas beaucoup de dot mais c'est une jeune fille sérieuse, de bonne réputation, d'une famille de braves gens". Quelles sont donc les qualités demandées aux futurs époux ? Du garçon, on exige qu'il soit honnête et travailleur, qu'il soit capable de mener une exploitation, qu'il soit habile de ses mains ; on préfère en outre qu'il soit sobre et peu batailleur. Si sa famille n'est pas très fortunée, il est bien que par son travail il ait amassé assez d'argent pour construire sa propre maison. Actuellement, on considère comme un avantage qu'il ait appris un métier, en général durant son service militaire, qui pourra éventuellement lui servir dans la vie : chauffeur, mécanicien, maçon. Cette importance nouvelle accordée au fait d'avoir appris un métier, même lorsqu'on possède assez de terre pour vivre, nous paraît être le signe que peu à peu est en train de s'opérer à Moişeni, une nouvelle stratification sociale. Autrefois, seule la richesse en terre comptait, mais aujourd'hui se dessine une nouvelle hiérarchie dont Petre G. qui s'est enrichi grâce à son métier de couturier et au commerce nous semble l'élément le plus représentatif. Cela d'ailleurs ne laisse pas indifférents les vieux possédants terriens du village qui n'hésitent pas à se liguer contre le "nouveau riche" et à le dénoncer à la première occasion, auprès des autorités, pour commerce illégal et prix trop élevés.

Toujours est-il qu'en ce qui concerne le futur conjoint, plusieurs personnes précisent qu'il est plus facile à un garçon de s'élever dans la hiérarchie sociale par ses propres capacités plutôt qu'à une fille : orphelin ou pauvre, il pourra toujours se faire une situation comme "gendre". La fille, elle, est plus dépendante de sa situation de famille, du parti bon ou mauvais qu'elle représente et de la dot qu'elle apporte. Cela concorderait en somme avec l'opinion courante dans le village qui veut que l'hypergamie soit le fait des garçons. Cela explique aussi que les paysans soient très fiers de pouvoir dire qu'ils ont réussi à "bien marier" leurs filles ou qu'ils ont pu les marier jeunes, car marier ses filles est un des plus gros soucis à Moişeni alors que le problème semble se poser de façon moins aigüe pour les garçons.

Malgré ça, on se montre assez exigeant en ce qui concerne les qualités qu'une épouse doit avoir. De nombreuses "ţîpurituri" expriment ces exigences :

"Cà iubesc și eu o fată
Cum iubește lumea toată
Da mîndruța ce iubesc
Este după cum doresc
Pe față nu se boiește
Cu flăcăi ea nu vorbește
De toate se îngrijește
Și pe nimeni nu bîrfește".

Car moi aussi j'aime une fille
Comme tout le monde aime
Mais la belle que j'aime
Est comme je la désire
Elle ne se barbouille pas la figure
Elle ne parle pas aux garçons
De tout elle prend soin
Et ne médit de personne.

Cette autre encore :

"Pentru o țîr de loc de casă
Nu iau fata cea rămasă
Pentru o țîr de loc de sură
Nu iau fata știrba-n gură".

Pour un bout de terre à bâtir
Je ne prends pas la fille laissée pour /compte
Pour un emplacement de remise
Je ne prends pas la fille édentée.

On demande donc à la jeune fille de ne pas être mauvaise langue, d'avoir un comportement modeste ; on préfère cependant qu'elle ne soit pas trop timide et qu'elle ait bon caractère. Surtout, on la veut travailleuse : elle doit savoir tenir une maison, elle ne doit épargner sa peine ni à l'intérieur ni au dehors car elle devra aider son mari aux champs.

A toutes ces vertus s'ajoutent des qualités physiques et esthétiques qui ont leur importance aussi : d'abord et avant tout, il faut être "blanc" (alb), c'est à dire blond au teint clair, surtout pour les filles mais on en tient compte pour les garçons aussi. On vous dira de tel garçon que non seulement il est riche, fils unique et de bonne famille mais on ajoutera qu'en plus il est blond, ceci pour vous faire apprécier quel parti on a là. On plaindra telle adolescente d'être "noire", brune, ce qui est une grande malchance même si par ailleurs elle est pleine de qualités. En somme, le critère de beauté n° 1 est la blondeur, aussi les jeunes filles, aujourd'hui, n'hésitent pas à se décolorer les cheveux à l'eau oxygénée ou utilisent des teintures. On dit que cette véritable obsession des paysans de Moișeni pour le blond provient du fait que pour eux le teint clair a toujours été la marque d'une certaine distinction, le teint des "messieurs" de la ville ; à l'opposé, ce sont les Tziganes qui ont la peau mate et les cheveux bruns (pourtant dans le Maramureș voisin, la situation est exactement inversée, le brun étant la couleur préférée) (36). On cherche aussi à s'embellir en se faisant mettre de fausses dents soit en métal, soit en plaqué or pour les plus riches.

D'autre part, on parle avec grand mépris des filles trop minces que l'on estime d'une santé peu solide. Une belle fille est aussi une fille bien en chair, afin que l'on ait l'assurance que la future épouse pourra supporter sans faiblir travail et maternités. Cependant, il ne faut pas qu'elle soit trop grande afin de trouver facilement un mari à sa taille : un couple où le mari est plus petit que sa femme est un objet de moqueries pour les Moișenari.

Il ne faudrait pas omettre un critère d'une importance capitale, celui de l'âge du candidat au mariage et surtout de la candidate : plus une fille est jeune, plus elle a de chance de bien se marier. On essaye de trouver un mari dès l'âge de 14 ans, à 18 ans on commence déjà à faire partie des vieilles filles. On est très fier dans une famille quand on peut vous dire qu'on a marié sa fille avant l'âge légal. De Maria qui a atteint 20 ans et n'est pas mariée, sa voisine dit : "Maria est très en colère car elle a déjà 20 ans et on ne l'a pas encore demandée. Bien sûr, elle finira pas trouver un mari, elle ne restera pas vieille fille, mais maintenant elle ne peut plus prétendre à un parti aussi bon". Quant à Maria lui B., mariée en 1977 à l'âge de 26 ans, on n'hésitait pas à la traiter de "babă" (grand-mère).

Pour les garçons, on se marie en général de retour du service militaire, vers 21 ans ; à 25 ans, on commence à être considéré comme très vieux.

De plus, on tient compte de la différence d'âge et l'on hésite à marier une fille à un garçon plus jeune ; l'inverse, par contre, est la situation la plus courante, avec des écarts souvent importants. On pourrait citer pour confirmer ces affirmations de nombreux exemples ; contentons nous de rapporter les paroles de Nuţa parlant de sa fille mariée depuis peu à Tamaş (elle a 21 ans) : "au début, elle ne voulait pas épouser Tamaş car elle en préférait un autre qui est fils unique et habite la vallée (il a une belle maison recouverte de céramiques) ; celui-ci aurait voulu se marier avec elle mais c'était l'hiver et il ne pouvait se marier avant l'été ... et s'il avait changé d'idée ? ... De plus, il a deux ans de moins que Maria et j'ai eu peur que ma fille aille habiter loin, je n'aurais pas pu lui rendre visite souvent". La richesse n'est donc pas toujours un facteur prioritaire, comme nous l'avons déjà vu, mais ce discours fait apparaître un dernier point important : on souhaite marier sa fille dans le voisinage. Tous les mariages observés nous ont permis de vérifier ce point. Maria lui G., par exemple, entre deux candidats de même valeur, a préféré prendre son voisin (l'autre habite dans la vallée alors qu'elle vit dans le haut du village), justifiant son choix justement par le critère de proximité. Les autres mariés de l'automme 77 habitaient tous soit des maisons mitoyennes, soit des maisons situées vis à vis ; au plus les habitations étaient-elles séparées par une cinquantaine de mètres.

Nous pouvons interpréter ce fait de plusieurs manières :

- le village étant assez étendu, on peut hésiter à envoyer sa fille vivre dans une famille d'autant plus inconnue qu'elle habite loin. Cela laisse supposer qu'après le mariage la mère continue à veiller sur sa fille et à lui prodiguer conseils et affection que bien souvent, nous le verrons, elle ne trouve pas dans son nouveau foyer.
- le mariage est un moyen de consolider des liens de voisinage souvent plus forts que ceux que l'on entretient avec sa propre famille.
- la proximité des maisons veut dire aussi proximité des terres, le mariage permet donc, dans certains cas, un regroupement des parcelles, comme nous avons pu l'observer à plusieurs reprises : ceci nous semble le plus

important à retenir. Ainsi, là où il nous semble voir un intérêt autre que matériel, on trouve en fait un point de vue tout à fait pratique et non seulement moral ou sentimental. Reprenons le cas du fils de Maricuţa lui G. : son père le marie à une fille sérieuse et peu dotée du voisinage, mais le peu de terre qu'elle apporte permettra tout de même d'accroître la dimension des champs par regroupement de parcelles juxtaposées, les rendant ainsi mieux cultivables et plus rentables.

Pour Maria a Pl. qui appartient à une famille de bergers, on repousse certes un candidat riche et fils unique pour la marier à un voisin, mais ce dernier est d'une famille qui possède une bergerie.

Le critère de la proximité, sous son apparence anodine, est donc un point important qu'il convient d'examiner avec attention. Cela peut également contribuer à expliquer le petit nombre de mariages exogames qui restent le fait d'une minorité et à expliquer les mariages avec des villageois des communes limitrophes.

Une dernière question se pose à nous : quelle importance joue le degré de culture dans le choix du conjoint ?

Aujourd'hui, tous les jeunes, plus ou moins, apprennent à lire et à écrire mais l'instruction n'est pas encore considérée comme un moyen d'élévation sociale sauf pour les plus pauvres qui, faute de terres, ne peuvent envisager pour leurs enfants qu'un avenir de travailleurs salariés par l'Etat et souhaitent leur voir poursuivre des études afin d'améliorer leur sort futur. Inversement, les plus riches ne se posent pas ce problème. Le plus riche propriétaire terrien du village parlant de la fille adoptive de 6 ans, dit : "Elle n'aura pas besoin d'aller au lycée puisqu'on a des terres...". En fait, ceux qui poursuivent des études sont encore assez rares même si leur nombre augmente peu à peu ; ceux-ci iront chercher leurs conjoints dans la même catégorie socio-culturelle et se marient donc le plus souvent en dehors du village ; tel est le cas des instituteurs originaires du village.

Même si aujourd'hui on encourage les plus jeunes à acquérir à l'école un minimum d'instruction, la classe des "domni", les "messieurs" (lettrés, autorités politiques et administratives, ingénieurs, ...) continue à rester tout à fait étrangère au paysan de Moişeni pour qui le mariage entre un membre de la communauté villageoise et l'un de ces "domni" est impensable. Comme le disent ces vers, on continue à penser qu'il vaut mieux se marier dans le milieu dont on est issu :

"Şi tu, nană, aşa-ai gîndit	Et toi, ma chère, tu as pensé ainsi
Că-i purta zaghie cu flori	Que tu vas porter le tablier à fleurs
Şi-i trăi cu domnişori	Et que tu vivras parmi les messieurs
Mai bună-i zaghia de sac	Mieux vaut le tablier de toile
Şi mîndruţ de om sărac".	Et un fier homme pauvre.

D'autre part, il faut noter que l'émigration saisonnière des jeunes gens du village qui partent travailler dans d'autres régions, n'a pas encore donné lieu à des mariages avec des personnes étrangères au village.

Ainsi, l'une des jeunes filles parties travailler du côté de Nasàud a été demandée en mariage par un postier de cette ville mais la jeune fille a refusé, déclarant qu'elle préférait avant tout rester dans son village, pour vivre parmi les gens qu'elle connaît depuis toujours, même si la vie y est plus rude.

En conclusion, on doit dire que, au delà de tous les critères énoncés, pour qu'il y ait mariage entre deux individus, il faut un certain degré de ressemblance entre eux. En d'autres termes, une personne qui présenterait une déviance sociale ou physique ne pourrait trouver qu'un partenaire également marginalisé. Tel est le cas, par exemple, des hommes qui ont fait de la prison et qui, de retour au village, doivent trouver une épouse : ainsi Gheorghe, revenu à Huta après 10 ans de prison pour meurtre, se mariera-t-il avec une jeune fille de Moişeni encore célibataire à 26 ans. Ion, à Bixad, qui a fait 16 ans de prison, épouse une jeune fille de 23 ans dont on raconte qu'elle a avorté plusieurs fois et "court" après tous les hommes du village.

Pour finir, citons Aurora Perju-Liiceanu : "Le choix marital en tant que processus complexe, est déterminé par la perception d'autrui en termes de similarité/non similarité" (36).

LA VIE SEXUELLE AVANT ET APRES LE MARIAGE

La virginité

Il est assez difficile de dégager une règle générale concernant la sexualité des jeunes gens avant le mariage et l'importance accordée à la virginité à Moișeni, d'une part parce qu'il n'est pas facile de recueillir des informations précises à ce sujet, d'autre part, parce que les réponses paraissent contradictoires et les avis partagés.

Le pope du village dit à ce sujet que la virginité est très importante : "Si le garçon s'aperçoit que la mariée n'est pas vierge, il a le droit de la renvoyer chez elle et ne l'acceptera qu'avec un supplément de dot".

Floare, une jeune femme mariée depuis 10 ans, dit aussi : "ici les jeunes filles se conduisent bien, ce n'est qu'après le mariage qu'elles changent. Cela n'arrive jamais qu'une jeune fille ait un enfant sans être mariée".

Une autre femme, commentant la conduite d'une jeune fille du voisinage, ajoute : "quand deux jeunes gens couchent ensemble, on doit les marier, sinon la fille ne peut plus trouver de mari".

Tous donc s'accordent pour dire que la virginité est importante, c'est d'elle que dépend un bon mariage, c'est elle qui fait la réputation bonne ou mauvaise d'une fille. Une fille honnête (fată cinstită) est avant tout une jeune fille qui ne recherche pas les garçons et arrive vierge au mariage.

Cependant, au cours d'une discussion, un informateur que nous avons tout lieu de croire de bonne foi, Gheorghe lui P. nous déclare : "ici, c'est la coutume que les filles couchent avec les garçons, la virginité n'est pas très importante car il y a peut-être 10 % seulement des filles qui sont vierges ; mais c'est une honte si la fille a un enfant sans être mariée".

Cette déclaration et les points de vue précédents appellent plusieurs remarques : tout d'abord, que l'on estime ou non que les relations sexuelles prémaritales sont fréquentes, il est frappant de constater que la question n'est envisagée que par rapport à la fille : seule la virginité de la fille est importante. De ce point de vue, Moișeni ne fait pas preuve d'originalité. D'autre part, il semble vérifié que les cas où les jeunes gens ont des rapports sexuels avant le mariage ne sont pas rares. En effet, qui cela concerne-t-il ?

Tous les jeunes gens qui s'enfuient ensemble pour forcer leurs familles à un mariage qu'elles réprouvent. Dans tous les cas de fuite, les

jeunes gens sont supposés avoir eu des relations sexuelles, qu'ils ne passent qu'un soir ensemble ou 8 jours comme c'est le cas pour Maria qui a fui avec Gheorghe et est restée une semaine avec lui avant de partir vivre avec Petre chez qui elle est restée 4 semaines avant de le prendre pour époux légitime. Pour tous les villageois, la fuite est un bon moyen pour arriver à ses fins car la fille ayant perdu sa virginité, seul le mariage pourra venir réparer ce déshonneur qui rejaillit sur toute sa famille.

Il semblerait aussi que lorsque deux familles ont décidé de marier leurs enfants, elles ne trouveront rien à redire si ceux-ci ont des relations sexuelles avant le jour officiel du mariage ; on en parle avec indulgence ou on plaisante sur ce sujet, tous les proches sont généralement au courant de l'affaire. Tout le monde, par exemple, savait que Maria et Vasile avaient couché ensemble le mardi précédant leur noce et n'y trouvait rien à redire. Floare raconte que sa belle-soeur Nuţa a vécu deux mois avec son futur mari Ilieş avant de se marier : celui-ci venait à la maison (où vivaient Nuţa, ses parents, son frère Gheorghe et Floare), il y dormait, mangeait et travaillait. Elle cite plusieurs autres cas dans le village où le garçon et la fille ont vécu ensemble quelque temps avec l'accord tacite des familles. Ne pourrait-on parler à ce sujet de mariage à l'essai ? Les propos suivants pourraient confirmer cette hypothèse : "Il y a quelque temps, dans le village, une fille avait pris un engagement avec un garçon ; elle est allée passer plusieurs nuits chez lui puis a voulu rompre l'engagement ; elle a dû payer 3500 lei au garçon en dédommagement du déshonneur qu'elle lui a causé et pour le travail qu'il a effectué pendant la semaine pour le compte de la famille de la fille". C'est ce que raconte Gheorghe lui P. dont le frère a lui aussi habité quelque temps avec sa femme avant le mariage.

Ainsi, il existe des filles qui n'arrivent pas vierges au mariage, cependant, dans tous les cas connus, les relations sexuelles prémaritales sont suivies obligatoirement d'un mariage avec le partenaire. Ces cas ne viennent donc pas infirmer les propos disant que la virginité est importante, puisqu'un mariage "réparateur" conclut toutes ces expériences. Revenons à ce que dit Floare commentant l'aventure de sa voisine Maria qui, après avoir passé la nuit avec Gheorghe, s'était vue repoussée par celui-ci : "quand deux jeunes gens couchent ensemble, on doit les marier, sinon la fille ne peut plus trouver de mari".

En somme, la perte de la virginité de la fille n'apparaît pas comme un grand malheur dans la mesure où elle est suivie d'un mariage : la fille aura droit à une belle noce et sera coiffée de la couronne comme toutes les autres mariées. Le fait est sans aucune influence sur sa réputation future : on ne porte pas de jugement de moralité sur le fait d'avoir eu des relations sexuelles avec son futur mari. Par contre, on blâme très sévèrement la conduite d'une fille qui "court" après les garçons, on n'hésite pas à la traiter de "chienne" et de "putain" et il est évident qu'une telle fille a fort peu de chance de faire un beau mariage, quelle que soit sa dot.

Mais le plus grand déshonneur reste encore le fait d'avoir un enfant sans être mariée (ce qui est rare) ou d'être enceinte avant le mariage. Maria qui s'est enfuie avec Gheorghe puis avec Petre dit : "heureusement, je ne suis pas tombée enceinte avant le mariage !". Pour désigner un enfant naturel, on utilise le mot "copchil" (déformation du mot "copil",enfant) ou bien l'expression "făcut din zadie" (fait en tablier). Dans tous les cas, on essaie de marier la fille au père de l'enfant : ainsi, raconte Floare, "il y a 10 ans, une fille a eu un enfant sans être mariée ; on a réussi à la marier au père de l'enfant mais cela a été très difficile, il a fallu recourir au tribunal". Même si c'est la jeune fille enceinte que l'on condamne et non le garçon, l'opinion publique exige que le jeune homme épouse la jeune fille.

Maria raconte cet autre cas : "Certaines filles font la noce alors qu'elles sont déjà enceintes. C'est arrivé récemment à une fille qui s'est mariée le dimanche après Pâques. Le garçon, d'ailleurs, ne voulait plus la prendre comme épouse mais ses parents l'ont obligé et les parents de la fille voulaient aussi car pour eux cela aurait été une grande honte (mare rușine) .." . De plus il aurait été extrêmement difficile par la suite de trouver un mari à la fille. Comme le dit Lucy Mair (37): "La réputation d'une femme, à la différence de celle d'un homme, ne se réhabilite pas. Le mariage forcé est la réponse d'une société où la légitimité des enfants prime toutes les autres questions. Une fille déshonnorée peut au mieux espérer épouser un veuf ou un homme de petite condition".

De toute façon, il est très rare pour une jeune fille du village d'avoir un enfant sans être mariée. Cependant, il existe un certain nombre d'enfants illégitimes à Moișeni. Il arrive que des femmes divorcées ou séparées de leurs maris sans avoir eu d'enfant, en aient un après quelques années de séparation, dont le père reste officiellement inconnu, car ces femmes ne vivent pas en concubinage. C'est le cas de la première femme de Petre dont le mariage a été annulé au bout d'un mois et qui, quelques années plus tard, a eu un petit garçon ; d'autres femmes du village sont dans la même situation. Cela n'est pas très bien vu des autres villageois mais est cependant toléré : "elle font çà pour prouver à leur ancien mari qu 'elles sont capables d'avoir des enfants" disent certains. Plus sûrement, il s'agit de donner un successeur à une maisnie qui sans lui disparaîtrait, comme c'est souvent le cas. Pour reprendre l'exemple cité plus haut, cette femme étant la fille unique d'une veuve, l'enfant sera l'héritier du lignage.

En conclusion : bien que la perte de sa virginité dévalorise la jeune fille sur le "marché" du mariage, cela ne semble pas être jugé très sévèrement par les villageois dans la mesure où un mariage vient réparer la "faute". Dans ce cadre là, on peut même supposer l'existence de mariages à l'essai conclus avec l'accord des familles. Il est beaucoup plus grave et même impardonnable d'avoir un enfant sans être mariée.

Si l'on en croit bon nombre d'informateurs, il n'est pas rare qu'une femme ou un homme, après quelques années de mariage, se trouve un ou une "petite amie" (drăguța) dans le village. On en parle très librement et c'est un des grands sujets de plaisanteries entre les paysans, même si la

plupart du temps on désapprouve cette conduite ; tant que cette attitude ne remet pas en cause l'ordre social et n'entraîne pas la dissolution de la famille, tant que la maisnie continue à bien fonctionner, cela peut être toléré. Par contre, on parle avec sévérité d'une femme mariée de Huta enfuie avec un jeune homme célibataire de qui elle a eu un enfant ; on plaint surtout ses trois filles qui sont en âge de se marier - l'aînée a 17 ans - à qui elle cause un préjudice considérable . D'autre part, il existe à Moişeni une femme prostituée notoire : elle est mariée et a un petit garçon de 8 ans. S'ils sont loin d'approuver sa conduite, les gens du village ne lui ferment pas leur porte et même condamneraient plutôt son mari -"un faible qui ferme les yeux pour l'appât du gain"- qu'elle. Il existe d'autres femmes dans la même situation, au dire des villageois, mais aujourd'hui trop vieilles pour continuer leurs activités.

Ainsi, tous ces aspects, lorsque nous en avons pris connaissance, nous ont surpris par leur incohérence apparente et parce qu'ils ne concordaient guère avec l'image que l'on se fait a priori d'une société traditionnelle. Or si l'on en croit l'analyse de Vera Erlich (38) sur les sociétés en mutation, tandis que subsistent certaines structures de la famille traditionnelle, prostitution, infidélité et relations sexuelles avant le mariage vont de pair et témoignent d'une société en transition. En fait, Moişeni connaît actuellement des changements importants à différents niveaux, le mariage étant l'un des principaux révélateurs. Il nous faudra donc tenir compte de ce fait essentiel pour comprendre bon nombre de situations pour le moins paradoxales à première vue.

Quoi qu'il en soit, tous ces faits (relations sexuelles pré et extra maritales, condamnation des filles mères, etc...) nous laissent supposer l'existence et l'utilisation de techniques contraceptives par les intéressées.

La limitation des naissances

Le moyen le plus couramment utilisé semble bien être le "coït interrompu" -désigné par le verbe "a se feri" qui correspondrait au français "faire attention" - laissé à la seule initiative et à la seule responsabilité de l'homme, ce dont plus d'une femme a à supporter les conséquences fâcheuses. Floare, parlant de Gheorghe dont la femme, à 26 ans, a déjà 6 enfants, dit : "c'est de sa faute, s'il ne sait pas se contrôler ... c'est un imbécile ...". Elle, par contre, affirme qu'elle a eu son fils après 7 ans de mariage parce qu'elle l'a voulu ainsi et elle envisage d'avoir prochainement un autre enfant .elle voudrait bien avoir une fille).

Pour l'ensemble des femmes, la situation est d'autant plus pénible que l'intimité du couple est chose fort rare : il ne leur reste qu'à se soumettre aux désirs du mari tout en espérant qu'il "fera attention". C'est là le problème principal des femmes de Moişeni et toutes à un moment ou à un autre en viennent à ces question qui les obsèdent : comment se débrouillent les femmes des autres pays, est-ce qu'elles ont autant d'enfants qu'ici ?.

Elles connaissant pour la plupart l'existence de la pilule contraceptive et certaines arrivent à s'en procurer, venant de Hongrie en contrebande, mais en connaissant mal le mode d'utilisation, elles ne peuvent s'en servir efficacement. De plus, beaucoup ont peur d'attraper des maladies (cancer...) ou de se faire dénoncer, toute contraception étant interdite en Roumanie, comme d'ailleurs est interdit le recours à l'avortement. L'avortement est pourtant bien souvent la solution extrême employée par les femmes du village (pour celles qui ont déjà 4 enfants, l'Etat autorise l'interruption de grossesse mais bien souvent, ce sont les maris qui, pour des raisons religieuses ou autres, leur interdisent ce recours).

Traditionnellement, ce sont les vieilles femmes, les "babe" qui connaissent les plantes, les potions et les techniques pour avorter ou provoquer la venue des règles mais parmi les jeunes femmes beaucoup, aujourd'hui, hésitent à s'en remettre à elles ; comme nous le raconte Maria : "les médecines des "babe", je n'oserais pas m'en servir, il y a trop de danger. Il y a encore des femmes qui utilisent ces choses là. Il y en a une qui est morte dernièrement à Certeze, laissant 4 enfants ; une vieille lui avait introduit des racines d'hellébore (spînz) dans le vagin. Il y a aussi des femmes qui boivent de la levure (drojdie). Il y a aussi des docteurs qui pratiquent des avortements mais ils demandent beaucoup trop d'argent et c'est risqué ..." C'est pourtant le plus souvent à eux que l'on a recours ou à des femmes qui emploient des moyens plus modernes que les "babe" sans qu'ils soient pour autant moins dangereux (l'une d'elles, à Huta, a d'ailleurs fait de la prison à la suite de la mort d'une avortée) ou bien, comme beaucoup, on se retrouve avec des familles de 7, 8 ou 10 enfants.

"Ceux qui n'ont qu'un ou deux enfants, ici, on dit que ce sont des "bocotani" (paysans riches), seuls les pauvres ont beaucoup d'enfants" dit Maricuţa, ce qui viendrait confirmer le fait que certains utilisent de façon stricte les moyens contraceptifs et inversement, qu'il y a un seuil de pauvreté au delà duquel les enfants ne constituent plus une misère supplémentaire mais au contraire un moyen de subsistance (en les faisant travailler chez des paysans plus riches, par exemple). Dans les conversations, cette phrase revient très souvent : "mes parents étaient riches, je n'avais que deux frères" ou "je suis fille de "gazde", nous n'étions que deux enfants". La richesse est toujours associée au nombre d'enfants. Avoir beaucoup d'enfants, dans une famille riche, est une tare dont il faut se garder à tout prix (à cause de la division égalitaire du patrimoine) et ceux qui avaient des terres et ont eu trop d'enfants, ne s'en sont jamais relevés. On pourrait confirmer ces propos en passant en revue toutes les familles riches du village et nous verrions qu'effectivement elles comportent rarement plus de deux enfants. Prenons simplement un exemple : Gheorghe M., le maire de Moişeni avant la guère, était le plus riche du village. Il a eu trois enfants :

- Maria : elle se marie, a deux enfants mais son fils meurt à l'âge de 20 ans ; sa fille, Ţiţie, se marie avec Gheorghe lui P., sans enfants, ils adoptent une petite cousine de Ţiţie.

- Gheorghe aura lui aussi une seule fille, Nuţa, mariée, sans enfant. Ces deux familles et leurs descendants sont aujourd'hui encore les deux plus riches de Moişeni.
- Vasile, le meunier, aura par contre 6 enfants (4 garçons et 2 filles). Son avoir a donc dû être partagé en 7, ce qui fait que, même s'ils ne font pas figure de pauvres, ses enfants sont loin d'occuper les places de leurs cousines, Ţîţîe et Nuţa.

A l'autre bout de l'échelle, les C., les plus pauvres du village, ont eu 12 enfants (dont un mort en bas âge).

En général, on trouve bien d'avoir un ou deux enfants. La situation est acceptable jusqu'à trois mais au delà, on commence à faire partie des familles nombreuses et l'on sera mal considéré d'autant plus si l'on appartient à une riche famille de Moişeni. Par exemple, Gheorghe lui G. dont le frère est mort assassiné, s'est retrouvé seul héritier d'un patrimoine des plus confortables mais après 12 ans de mariage, il a déjà 6 enfants; les gens le traitent d'imbécile et disent "sa femme est encore jeune, il peut en avoir bien d'autres ..." Avoir beaucoup d'enfants à Moişeni est considéré comme un signe d'incontinence plus que de virilité. Par contre la stérilité est un malheur ; c'est la femme qui en est toujours rendue responsable (39).

Quant au sexe des enfants, bien sûr, on désire que l'aîné soit un garçon ; l'idéal semble pour beaucoup d'avoir un garçon et une fille (les femmes disent : "les filles sont plus tranquilles, elles aident leur mère à la maison et puis on peut les habiller avec de jolis costumes !"). Il n'est pas bien non plus de n'avoir que des garçons, le pire des cas étant de n'avoir que des filles.

Tous ces facteurs ont une influence très grande sur les choix matrimoniaux : nous l'avons vu, avoir beaucoup de frères ou pas est un critère dont on tient compte lorsqu'on cherche un conjoint. Nous verrons par la suite qu'un des soucis de la mariée est justement d'agir sur le sort, par des actes magiques, afin d'avoir des enfants selon ses désirs.

L'ARRANGEMENT DU MARIAGE

Tout ce que nous avons vu plus haut, laisse déjà supposer que le mariage n'est pas seulement une affaire entre deux jeunes gens mais engage les deux familles et concerne même l'entière collectivité villageoise : dans ce cadre là, fonder une nouvelle famille est d'une importance capitale et ne peut être laissé à la seule initiative d'un garçon et d'une fille souvent encore très jeunes.

Que les jeunes gens se plaisent ou non, là n'est pas le premier souci : on envisage un certain nombre de critères, pas uniquement économiques, qui font que, plutôt que de parler de mariage d'intérêt - notion assez péjorative et qui pour bien des personnes signifie intérêt financier - on pourrait parler de mariage de raison ; raison à laquelle se soumettent en général sans problème les jeunes gens à marier qui ont appris dès leur enfance à juger les conjoints éventuels suivant les normes définies par la communauté et considèrent comme normal que les familles s'interposent dans une affaire qui ne concerne pas seulement deux personnes.

Plusieurs informateurs précisent à ce propos que, avant le mariage, "une fille n'adressera pas la parole à un garçon en particulier car elle ne sait pas avec qui elle se mariera". L'éducation des enfants est donc faite de telle sorte qu'il acceptent ce que proposent les parents comme étant un choix raisonnable et le subissent rarement comme une contrainte ; on ne peut pas dire que les parents forcent leurs enfants à des mariages suivant leur propre volonté mais on peut parler d'une influence d'autant mieux acceptée qu'elle est perçue comme naturelle.

En tout cas, on peut exclure de la règle générale l'accord direct entre les deux jeunes gens comme pourrait le faire croire le discours de certains informateurs. En effet, un villageois, parlant de son propre mariage, dira : "ma femme et moi nous nous sommes plus, nous avons discuté entre nous du mariage puis nous sommes allés voir nos parents ...". On dira aussi : "quand un garçon et une fille se plaisent, ils décident de se marier...". Discours de façade, destiné à l'étranger et dont il convient de se méfier. Au contraire, la décision de marier deux jeunes gens intéresse non seulement leurs propres parents mais toute la parentèle : c'est un des moments où se joue à plein le jeu des alliances et les intrigues vont bon train. Ainsi, Maria qui prend pour époux son voisin Vasile en évinçant un autre candidat, Gheorghe P., se met-elle à dos tous les partisans de ce dernier, y compris certains membres de sa propre famille (Ion T., l'oncle de la mère de Maria, la femme de son frère Tămaş qui, elle souhaiterait voir Maria épouser son frère ...).

Le choix d'un conjoint implique tout un réseau de relations et d'alliances que les familles ont noué dans le village, aussi s'agit-il d'appliquer une véritable stratégie dont il est impensable de laisser les menées à deux seuls individus.

Pour permettre une meilleure compréhension des mécanismes qui régissent actuellement l'arrangement des mariages, nous schématiserons ainsi :
- suivant les critères de choix définis plus haut, les deux familles prospectent chacune de leur côté pour repérer les candidats éventuels.
- le garçon, le plus souvent conseillé par ses parents ou suivant ses propres affinités, retient la candidate de son choix et va parler aux parents de la fille pour savoir s'il a ou non ses chances aux yeux de ceux-ci.
- les parents en parlent éventuellement à leur fille pour savoir si elle est ou non d'accord avec le choix qu'ils ont arrêté, avant de faire part de leur acceptation ou de leur refus au garçon.

Nous le voyons, en premier et dernier recours, le choix appartient aux parents, mais le garçon a la possibilité d'exprimer ses désirs si tant est qu'il n'outrepasse pas certaines normes et enfin, la fille a, dans le meilleur des cas, le liberté d'exprimer son avis sur le choix de ses parents. Ce sont donc les parents qui arrangent les mariages mais parfois il y a concertation parents/enfants.

Tout ceci, en général, ne pose pas de problème, chacun étant préparé à accepter ce scénario ; cependant, pour la fille en désaccord avec ses parents, la seule façon d'affirmer sa volonté, sera la fuite et l'affrontement direct avec sa famille. Nous allons étudier ces cas plus en détail.

L'arrangement du mariage par les parents

Divers "ţîpurituri" (vers satyriques improvisés) se font l'écho du désir des enfants de ne pas être mariés contre leur gré :

"Nu mà dà mamà-n tàrie	Maman, ne me donne pas de force
C-oi fugi din cununie,	Car je fuierai le mariage
Dà-mà dupà care-mi place	Donne moi à qui me plaît
De n'avea casà, m-oi face,	S'il n'a pas de maison, je la ferai
Dà nici cucul n-are casà	Le coucou non plus n'a pas de maison
Nici noroc fata frumoasà,	Ni de chance la fille belle
Cà nici cucul n-are şurà	Le coucou non plus n'a pas de remise
Nici noroc fata singurà".	Ni de chance la fille célibataire.

Les richesses semblent être moins importantes que le fait d'avoir un compagnon avec qui l'on s'entend bien. On dit aussi :

"La-nsurat şi la iubit
Omul nu trabă silit
Că se află bănuit
C-aiasta nu-i tîrg de ţară
Sa cumperi şi să vinzi iară
C-aiasta-i cu jurămînt
Nu se strică pîn-îi sfînt".

Au mariage et en amour
L'homme ne doit pas être forcé
Car il est à supposer
Que ce n'est pas une foire de campagne
Où tu achètes et tu revends
Car il y a serment
Il ne se rompt pas car il est saint.

La contrainte en mariage ne peut donner que de mauvais résultats, elle peut susciter désaccords et divorces qui vont à l'encontre de la sacralité du lien matrimonial.

Tel est aussi l'avis des villageois qui voient dans certains mariages acceptés à contre-coeur la source de bien des ruptures. Lorsqu'on discute avec les femmes du village, celles-ci se plaignent bien souvent de leur sort de femmes mariées contre leur gré, battues par des maris coléreux et violents. Elles regrettent que ces situations se perpétuent et que les enfants mariés trop jeunes n'aient pas la maturité nécessaire pour exprimer une opinion et aller à l'encontre des désirs de leurs parents. Bien sûr, nous savons les réserves qu'il y a lieu de faire sur de tels discours, expression d'un moment de crise ou de colère mais pas forcément reflet d'une prise de conscience qui pourrait modifier de quelque façon la situation existant au village. Cependant, il nous semble que les choses évoluent un peu aujourd'hui, à la suite de contacts plus nombreux avec le mode de vie citadin dans la mesure où certains parents montrent une volonté de tenir compte de l'avis des enfants et de ne pas leur imposer un choix qui aura des conséquences sur toute leur vie future. Mais on ne peut encore généraliser ce trait et pour l'instant, donc, la tradition qui veut que les parents arrangent les mariages, se perpétue.

Que nous dit à ce sujet Măricuta lui G. ? "Je me suis mariée il y a 35 ans, j'avais 17 ans ; ma mère était veuve, elle voulait nous marier. Elle ne m'a pas demandé mon avis, si mon mari me plaisait ou ne me plaisait pas ; ce qui comptait, c'est qu'il avait beaucoup de terres, il était fils unique. C'est si dur de vivre ainsi, quand on a été mariée sans son consentement ! C'est une habitude idiote ici de marier les enfants ainsi, que les parents s'entremettent dans les histoires de mariage, tout çà, c'est à cause des terres ; les parents sont la cause des fuites et des dissensions dans les ménages ... Mon fils aussi a été marié sans son avis, moi, je n'ai voulu m'occuper de rien. Son père est allé prendre une fille du voisinage ... Mes deux frères ont aussi été mariés comme moi : Petre, ma mère l'a donné à Nuţa car elle était fille unique et avait beaucoup de terres, nous aussi nous avions de l'avoir. Mon autre frère a été marié sans son consentement à une fille qui avait une petite dot ; elle n'a pas voulu rester avec lui, au bout de trois mois, elle s'estenfuie et est retournée vivre chez son père ; elle a dit partout dans le village qu'on l'avait mariée sans lui demander son avis, seulement parce que le garçon était riche (gazdă), mais il ne lui plaisait pas parce qu'il était "noir" de visage ...".

Un cas extrême est celui de Floare a M. dont le mariage s'est décidé en son absence ; celle-ci, après huit classes élémentaires, souhaitant poursuivre les études, avait réussi le concours d'entrée dans une école commerciale. La voilà donc partie pour Oradea où elle doit suivre les cours. Le premier trimestre se passe sans encombre et à Noël, pour les vacances scolaires, elle revient à Moişeni. C'est alors que ses parents qui comprennent mal son désir d'étudier, lui annoncent qu'elle ne repartira plus car on va la marier à Gheorghe. L'accord a déjà été conclu et le mariage fixé pour janvier : "J'ai tellement pleuré, raconte Floare, mais personne dans le village ne m'a soutenue ; je devais être contente, moi, fille pauvre, d'épouser un homme qui a de l'avoir, même s'il a 10 ans de plus que moi. Tous ne voyaient que çà, la terre". D'ailleurs, au bout de trois mois de mariage, Floare s'enfuiera chez ses parents pour revenir deux ans après, ayant compris que la rébellion solitaire ne lui servait à rien, personne ne comprenant son attitude et cette volonté d'aller à la ville pour étudier.

Un cas plus récent est celui de Maria a P., mariée l'an passé à Tamaş, contre son gré, alors qu'elle en préférait un autre plus jeune qu'elle, fils unique et bien nanti. Mais, dit la mère, il habitait loin dans la vallée, de plus Maria plaisait beaucoup à Tamaş qui l'avait demandée en mariage : ils avaient correspondu pendant que Tamaş faisait son service militaire et Maria a eu le tort d'accepter en cadeau de sa part une "sucnă", ce qui aux yeux de la mère de Maria constituait une acceptation tacite de ses avances. Et la mère ajoute : "l'autre garçon a proposé à Maria de s'enfuir mais elle n'a pas voulu car cela m'aurait fait trop de peine et elle sait que je suis malade des nerfs... Maintenant, elle s'est habituée à Tamaş ; les seuls problèmes, c'est avec sa belle mère qui est très autoritaire". On a donc réussi à éviter l'affrontement, la fille acceptant de se soumettre au choix de ses parents et du garçon qui a choisi d'en faire sa femme. Et c'est souvent ce qui se produit, la raison l'emporte car la rébellion est parfois trop lourde à assumer. Il arrive cependant que la fille ait assez de force de caractère et de détermination pour tenir tête à ses parents jusqu'au bout. "Ma nièce, raconte Floare, s'est mariée cet été à un garçon du bas du village, comme elle. Ses parents en voulaient un autre et elle ne voulait pas. Ils l'ont beaucoup battue mais finalement ils l'ont mariée à celui qu'elle préférait..." Mais c'est là un cas assez rare.

Les petites histoires sur ces sujets abondent dans le village. Retenons simplement que les parents ont tout pouvoir de décision mais que leur choix est rarement contesté par leurs enfants. Le cas limite est ici représenté par le couple qui adopte un enfant afin de lui laisser les biens et qui, dès sa plus tendre enfance, se prépare à le marier soit à un autre enfant adoptif, soit à l'enfant d'un parent proche. De tels accords entre les familles se passaient autrefois et cette pratique existe encore à l'heure actuelle :

- Ţîţîe et Gheorghe qui ont adopté une fillette qui a aujourd'hui sept ans (fille de la cousine germaine de Ţîţîe) comptent la marier à un fils du frère de Gheorghe.

- Petre et Maricuța envisagent d'adopter Maria, la fille de la soeur de Maricuța et veulent la marier plus tard à Nelu, le fils du frère de Petre.

Il est rare, comme nous l'avons montré dans un des exmples, que le garçon soit soumis par ses parents à une décision qu'il réprouve. Le plus souvent, celui-ci donne son avis sur un choix éventuel de ses parents et ceux-ci en tiennent compte ; il peut même prendre l'initiative d'une demande après en avoir parlé à ses parents qui ne s'y opposeront pas tant que la personne choisie restera dans les normes édictées par la raison et le bon sens. De toute façon, il n'y a pas trop de problèmes dans la mesure où les enfants ont les mêmes critères de choix que leurs parents.

Ainsi en va-t-il de Tamaş qui épouse la fille qu'il souhaitait après acceptation de ses parents. Ilieş, de retour du service militaire veut se marier : il a deux filles en vue et choisira celle qu'il préfère dès qu'il aura fini de construire sa maison.

Tout se passe donc comme si le garçon jouissait d'une certaine autonomie alors que même dans le cas le plus favorable, la fille n'a jamais l'initiative du choix. Les parents même lorsqu'ils prétendent tenir compte des goûts de leur fille, jouent en quelque sorte le rôle d'un "filtre" qui ne laisse passer qu'un petit nombre d'élus parmi lesquels pourra porter le choix de la fille qui ne peut qu'accepter ou refuser. Prenons l'exemple de Maria lui G., mariée en 1977, qui montre ce que peut être actuellement l'attitude de parents "libéraux" : Maria est un très bon parti et plusieurs garçons sont venus contacter ses parents afin d'obtenir sa main. Deux d'entre eux sont des prétendants acceptables, aussi les parents de Maria ont-ils décidé de demander son avis à leur fille : celle-ci a choisi son plus proche voisin, Vasile, contre Gheorghe P., car dit-elle ce dernier habite trop loin dans la vallée. La famille de Gheorghe a bien essayé de faire pression sur les parents de Maria en leur offrant 10 000 lei pour faire changer d'avis leur fille, rien n'y a fait : malgré cette offre tentante, les parents de Maria n'ont pas voulu forcer leur fille, prenant comme excuse qu'effectivement le garçon habitait un peu trop loin de chez eux et que Maria est trop jeune pour aller vivre si loin de sa famille.

Pour la fille, s'il y a opposition très nette à la décision de ses parents, la seule façon d'exprimer sa volonté, sera de susciter un affront direct avec sa famille et de se mettre en quelque sorte "hors la loi" en s'enfuiyant avec le prétendu de son choix.

La fuite

Nous n'emploierons pas le terme "d'enlèvement" ou de "rapt" souvent utilisé par les chercheurs pour décrire la fugue de deux jeunes gens afin de provoquer un mariage qui leur est refusé, parce qu'à Moişeni, ce fait est rarement ressenti comme l'enlèvement d'une fille par un garçon mais bien plutôt comme conséquence d'une volonté délibérée de la fille qui n'a que ce moyen pour changer le cours des évènements. On emploie le

verbe "a fugi" (s'enfuir) et dans la description de la fuite, il s'agit toujours de la fille qui s'enfuit avec tel garçon et non de la situation inverse (40) et (41).

Pour la fille, l'alternative est donc bien souvent de se soumettre ou de s'enfuir, comme ce fut le cas pour Maria P. qui a préféré choisir la voie de la raison ; mais tel n'est pas le cas de toutes les filles du village.

A Moişeni, on vous dira que les filles du village ne s'enfuient pas autant qu'à Certeze ou à Bixad, les Moişenari défendant ainsi la bonne renommée de leur village et de leurs filles car la fugue de deux jeunes gens est rarement regardée d'un très bon oeil : cependant, des cas de fugue existent à Moişeni et ils ne sont pas si rares.

Dans ses grands traits, la situation se présente ainsi : le garçon demande la fille en mariage à ses parents, ceux-ci le refusent et veulent imposer à leur fille un mari de leur choix ; or, la fille préfère le premier et rejette la décision de ses parents. Les deux jeunes gens s'entendent donc pour fuir ensemble, le plus souvent dans une autre commune ou chez des parents ; au bout de deux ou trois jours, ils reviennent et les parents doivent les marier bon gré, mal gré. Bien souvent cela provoque la rupture plus ou moins totale avec la famille de la fille, pas toujours prête à pardonner un tel affront.

Le couple chez qui je logeais s'est marié ainsi, après avoir fui ensemble, il y a quatre ans : Petre a alors 32 ans, il est riche, d'un bon lignage, mais a déjà été marié deux fois. Ses deux femmes ayant quitté le foyer au bout d'un mois, il a vécu en concubinage avec une troisième. Il décide de se remarier et va demander en mariage Maricuţa qui n'a alors que 15 ans, la plus jeune d'une famille pauvre de 11 enfants. Celle-ci, conseillée par sa soeur aînée, voudrait bien le prendre pour époux d'autant que c'est un homme riche qui lui assurerait un certain confort et étant commerçant, lui éviterait les durs travaux de la terre. Mais la mère ne l'entend pas de cette oreille : cet homme a déjà divorcé deux fois, ce qui a ses yeux n'est certes pas un gage de grande moralité et qui sait pourquoi ses deux épouses l'on quitté au bout d'un mois? Ne voulant pas que sa fille subisse le même sort, la mère oppose un non catégorique à la demande de Petre et Maricuţa décide alors de s'enfuir. Rendez-vous est pris chez la soeur de Maricuţa afin de fuir à Sighet où Petre fait cadeau à Maricuţa d'un "cojoc" (veste sans manches) de peau brodée. Ils passeront la journée à la ville et tous deux reviennent au village le soir même. Petre raconte qu'il voulait rendre Maricuţa à sa mère et célébrer les noces après Noël mais celle-ci refuse de rentrer chez elle et reste chez Petre ; la mère décide qu'il faut faire le mariage aussitôt même si l'on est en période de jeûne : le 17 décembre, Petre et Maricuţa sont donc bénis à l'église (mais ne prêtent pas le serment du mariage) et la noce a lieu sans grand éclat chez un des frères de Maricuţa. La mère de Maricuţa a refusé de participer à la noce et a d'abord déclaré que sa fille n'aurait pas un sou de dot, qu'elle préférait faire un grand feu de tout ce qui aurait dû revenir à sa fille mais les choses de sont ensuite calmées et la mère s'est réconciliée avec le jeune couple.

Durant l'un de mes séjours à Moişeni, une autre histoire de fugue a suscité une vive émotion dans le village, d'autant que le garçon étant de Moişeni et la fille de Bixad, cette aventure permettait l'expression de certaines rivalités villageoises : les Moişenari, assez fiers qu'un des leurs joue ce bon tour aux gens de Bixad, étaient prêts à aider les fuyards, tandis que les Bixadeni étaient furieux qu'une de leurs filles se soit enfuie avec un de ces "culs terreux" de Moişeni. En fait, les deux villages n'ont rien à s'envier au niveau richesse et fertilité des sols, mais Bixad est un gros bourg avec magasins et routes goudronnées, ce qui donne un net sentiment de supériorité à ses habitants sur les villageois de Moişeni.

De quoi s'agit-il . La jeune Bixadène est fille de propriétaire (gazdă), ses parents ont de la terre, ils sont riches et ont décidé de la marier à un garçon qui ne lui plaît pas. Aussi décide-t-elle de s'enfuir avec un autre qui l'avait demandée en mariage auparavant mais s'était vu repoussé par les parents : la mère a déclaré que jamais de sa vie il n'aura sa fille. Pourtant, contrairement à ce que disent les gens de Bixad, il est riche lui aussi. Le dimanche, le garçon est allé à la "hora" à Bixad et s'est entendu avec la fille pour fuir le lendemain, un lundi. Les deux jeunes gens sont venus se réfugier chez des parents du garçon à Moiseni et aussitôt les recherches ont commencé : des hommes venus de Bixad se sont mis à parcourir le village, frappant de maison en maison dans l'espoir de mettre la main sur les fuyards. Les parents de la fille n'étant toujours pas décidés à céder, les jeunes gens ne sont pas retournés à Bixad et ce n'est que 15 jours plus tard qu'ils ont été cueillis à l'aube à la maison cantonnière où ils venaient de passer la nuit, par quatre hommes de Bixad partis à leur recherche en voiture. Ils ont emmené les deux jeunes gens et, disent les villageois, le garçon aura reçu une belle raclée.

Mais, même après tout çà, les parents de la fille ont refusé de céder, prétextant la richesse de leur unique fille et l'infertilité des terres de Moişeni, Ils la marieront à un jeune homme de Bixad qui rentre de l'armée et avec qui leur fille souhaitait se marier initialement mais qu'ils avaient aussi éconduit.

Un autre cas de fugue est celui raconté par Maria lui Petre : "J'avais 14 ans et demi quand je me suis mariée. Mes parents voulaient me donner à des garçons qui ne me plaisaient pas, ils étaient riches, fils de paysans cossus (gazde). Nous aussi on avait de l'avoir, on était des "bocotani" (paysans riches) ; moi, je n'ai pas voulu de ces garçons ... Mes parents m'ont tellement battue ... Finalement, je me suis enfuie avec Gheorghe a M. (qui était d'une famille très pauvre) et je suis restée une semaine avec lui. Lui, il voulait me prendre pour épouse mais il aurait bien voulu aussi Domnica (son épouse actuelle), il hésitait. Alors son frère aîné, Petre, est venu me demander à mon père. Il est beaucoup plus vieux que moi, il avait 26 ans. Je suis partie habiter quatre semaines avec lui, puis on a fait la noce ...".

Il existe bien d'autres cas de fuite à Moişeni : parmi les plus récents, il y a 5 ans, une autre jeune fille, Floare, s'est enfuie avec l'homme de son choix après avoir repoussé différents candidats agréés par ses parents et qui étaient même venus faire leur demande de façon très officielle puisque c'est chaque fois au moment du "peţit" (la demande en mariage) qu'elle a rejeté leurs offres, véritable affront pour les demandeurs et pour ses parents qui ne lui ont toujours pas pardonné sa conduite et refusent de la recevoir.

On le voit, la fugue peut avoir divers visages : elle peut être un simple épisode d'une journée qui se règle relativement bien par le mariage des deux jeunes gens, même si le plus souvent cela ne va pas sans provoquer la rupture des relations entre la fille et ses parents ; elle peut prendre aussi l'aspect d'une aventure rocambolesque à laquelle prennent part tous les villageois, sans pour autant être résolue à la faveur des jeunes gens.

Il est plus rare que la fille prenne la décision de s'enfuir alors que ses parents se sont engagés au point d'accepter la visite des "peţitori". Plus rare encore est le fait suivant que racontent volontiers les vieux du village : il y a trente ans, à Moişeni, deux familles avaient décidé de marier leurs enfants, les préparatifs de noce étaient faits, les invités étaient là et commençaient à boire et à manger quand quelqu'un est venu dire que la mariée ne voulait plus venir : quand le cortège du marié est venu la chercher, elle a refusé de venir et est restée cachée. Le mariage n'a pas eu lieu et les parents de la mariée ont dû payer un dédommagement à ceux du marié pour les dépenses faites. Bien sûr, c'est là un cas extrêmement rare et assez peu banal pour être resté dans la mémoire de bien des Moişenari.

Mais même quand il s'agit de fuir bien avant le mariage, les filles du village, pour la plupart, n'ont pas une force de caractère assez grande pour imposer leur volonté avec autant de violence : il faut en effet bien de l'audace et du courage pour affronter les conséquences d'un tel acte : la fille et le garçon qui fuient, risquent de se voir privés de dot et d'héritage par leurs parents qui ôtent ainsi au nouveau couple la possibilité de travailler et vivre au village et les placent dans l'impossibilité de fonder leur propre "gospodàrie". L'acquiescement des parents est donc fondamental pour que le jeune couple soit normalement inséré dans le réseau des relations économiques et sociales du village.

La résignation est donc le sort de bien des filles mariées contre leur gré. Cependant, il arrive souvent que des filles qui ont fini par accepter le conjoint proposé par leurs parents, s'enfuient une fois mariée. Cela, bien entendu, n'a rien à voir avec les cas de fuite cités plus haut, toujours est-il que pour bien des femmes, la fuite reste le seul moyen de marquer leur opposition.

En effet, la plupart des divorces ont lieu à la suite de l'abandon du domicile conjugal par la femme, très peu de temps après son mariage : au bout d'un ou deux mois, dans la majorité des cas, celle-ci retourne chez ses parents. C'est le cas, nous l'avons vu, des deux premières

femmes de Petre G. ; la femme du frère de Maricuța lui G. s'est aussi enfuie après trois mois de mariage ; Floare est partie de chez son mari dans les premiers temps de son mariage pour y revenir plus tard, sur les conseils de sa mère.

Nous parlerons enfin d'un dernier stratagème utilisé par une fille pour imposer son choix et que les gens du village désignent aussi du nom de fuite (a fugi) : c'est l'installation de la fille chez le garçon, de son propre gré et contre la volonté du garçon et de sa famille, pour les contraindre au mariage.

C'est ainsi qu'a agi une jeune fille du village en 1975 ; voici son histoire, telle que la racontent ses voisins et ses parents : "Maria a été très aimée de Tamaș, il allait souvent chez elle à la veillée et voulait la prendre pour épouse mais celui-ci a dû se plier à la volonté de son père et s'est marié avec une autre fille, Nuța. Pourtant Maria est riche, c'était le plus beau parti de l'époque, elle est travailleuse et sait tout faire, de plus elle appartient au lignage des Moiș, comme Tamaș. Après cette déception, Maria, conseillée par ses parents, a jeté son dévolu sur Gheorghe, le cousin germain de Tamaș, fils unique de famille aisée, qui justement envisage de se marier. Un fois, après la "hora", elle a suivi Gheorghe dans sa maison et a passé la nuit avec lui ; le lendemain Gheorghe et Maria sont même allés avec les "colaci" (gâteaux rituels qu'offrent les filleuls à leur parrain, à Pâques) chez Petre, l'oncle de Gheorghe qui recevait ses filleuls, montrant ainsi que désormais on pourrait les considérer comme fiancés et qu'ils prenaient Petre pour parrain. Les parents du garçon étaient absents du village et ont été mis devant le fait accompli à leur retour ; eux, n'étaient pas du tout d'accord pour que ce mariage se fasse et Gheorghe, regrettant sa conduite, ne voulait pas de Maria pour épouse. C'est alors que celle-ci est venue s'installer chez eux, dormant dans leur maison, y travaillant. Les parents de Maria approuvaient la façon d'agir de leur fille ; "tout ce qui les intéressait, ajoutent, les voisins, c'est qu'elle épouse le garçon. De toute façon, quand deux jeunes gens couchent ensemble, on doit les marier, plus aucun garçon n'aurait voulu de Maria". Toujours est-il que voilà Maria installée chez Gheorghe ; elle va y rester six mois avant que le mariage ne se fasse : le garçon, parti travailler du côté de Brașov, au sud des Carpates, refusait de rentrer chez lui et ses parents ont dû aller le chercher pour qu'on puisse marier les deux jeunes gens avant la fin de l'année. "Maintenant, commente son oncle, Gheorghe est très en colère car il voulait prendre une femme plus jeune". (Maria a 19 ans). (42)

Il ne s'agit donc pas là de la fuite de la fille de connivence avec le garçon mais d'un moyen pour la fille, en accord avec ses parents, de forcer le consentement du garçon et de sa famille. Cette façon de faire s'emploie rarement à Moișeni, cependant c'est un procédé connu des villageois et qui a eu des précédents.

Avant d'en finir avec ce chapitre sur les fuites, précisons que la fuite exclut le "petit" officiel même si les deux familles sont amenées à discuter les conditions matérielles du mariage ; d'autre part, la noce

se déroule ensuite normalement, la mariée étant habillée et coiffée comme dans les mariages habituels.

Mais revenons à ce qui reste la situation normale pour les jeunes gens à marier : le garçon fait sa demande aux parents de la jeune fille et ceux-ci acceptent de donner suite à sa requête ; si la jeune fille n'y est pas opposée, on va donc pouvoir procéder au "peţit".

Le peţit

C'est le moment où le garçon, escorté de ses parents, va présenter sa demande de façon solennelle, où l'on résoudra les problèmes pratiques de la dot de la fille et de la contribution du garçon, les conditions du mariage. (En général, lorsque le garçon fait sa demande, avant le "peţit", il commence à se renseigner sur ce que le père de la fille lui donnera en dot, pour savoir si cela vaut la peine de donner suite aux premières tentatives). Le "peţit" est l'acte qui rend officiel l'accord entre les deux familles et l'engagement des deux jeunes gens.

Comment se déroule un "peţit" ? Un de nos informateurs, Moiş Gheorghe lui P., marié "en gendre" à l'âge de 19 ans en 1946, raconte :
"Nous nous sommes entendus avec les parents de la fille pour faire la demande en mariage un samedi soir. Je suis venu avec mon père, deux de mes beaux-frères, un oncle et deux voisins ; nous entrons dans la maison : "Bonsoir, prenez place ...", on se salue, on se serre la main. Chez la fille, il y avait son père et sa mère et encore deux voisins afin que cela fasse plus de monde au "peţit" ; après quoi, un d'entre les "peţitori", un de mes oncles plus vieux et plus audacieux a commencé :
"Savez-vous pourquoi nous sommes ici ?
- Nous le saurons si vous le dites ...
- Nous sommes venus avec ce garçon pour que vous nous donniez votre fille en mariage.
- Oui, ça peut se faire ...
- Bien !
Le père de la fille lui a demandé :
" Ma fille, ce garçon te plaît ?
- Bien sûr qu'il me plaît
- Et toi, mon gars, la fille te plait ?" interroge mon père.
Nous nous sommes serré la main et alors a commencé le marché. Mon père a demandé :
" Qu'est-ce que tu donnes à ta fille ?
- Je lui donne des boeufs, une vache, je lui donne encore 12 brebis, de quoi meubler la maison, deux bouts de terre ("ogradă", terme employé à Moişeni pour désigner un terrain cultivable situé dans le village ou à proximité immédiate) dans le village, je lui donne aussi deux champs en herbe ("ogradă") à proximité du village et aussi un terrain en forêt et un lieu de pâturage. Bon vous êtes satisfaits ?

Puis le père de la fille demande à mon père :
" Et toi, qu'est-ce que tu donnes au garçon puisque les deux jeunes n'iront pas habiter chez vous ?
- Je lui donne de quoi se faire une maison, de l'argent pour construire une remise et de la terre en trois endroits, trois terrains dans le village et deux en forêt ...
Bien, nous avons conclu l'affaire et nous nous sommes engagés. Nous avons fait une lettre, entre nous seulement, écrite à la main."

De ce discours et de diverses autres informations données par des villageois, il ressort que :
- le "pețit" a lieu le plus souvent un samedi soir, mais nous avons été témoin d'une demande en mariage faite un lundi soir. On ne peut faire la demande en mariage pendant une période de jeûne (ce qui explique des laps de temps assez longs durant lesquels on ne verra pas un seul mariage au village : par exemple, si l'on fait sa demande après le Carême, étant donné qu'il faut au moins trois semaines ou un mois avant le mariage, celui-ci ne se fera bien souvent qu'après Pentecôte, ce qui fait presque trois mois durant lesquels aucun mariage n'est possible).
- le marié, accompagné de son père et sa mère et également de quelques uns de ses proches parents (frère aîné, oncles ou cousins plus âgés) et d'un ou deux voisins, va chez la fille qui l'attend entourée de son père et sa mère et aussi au moins d'un oncle et de voisins. On essaie en général d'avoir un grand nombre de personnes à la discussion afin d'avoir plus de poids et d'autorité, mais aucune femme n'est présente à part les mères des deux jeunes gens.
- On commence par demander aux deux jeunes gens s'ils se plaisent et sont d'accord pour se marier puis on entame aussitôt le marchandage. Ce sont les pères des deux jeunes gens qui mènent le débat ; d'abord le père du garçon se renseigne sur la dot de la fille puis c'est au tour du père de la fille d'interroger les parents du futur marié pour savoir quelle sera sa contribution au ménage.

Lorsque les deux parties se sont mises d'accord sur l'apport des deux jeunes gens, on conclut l'arrangement par une convention appelée "vîjală" de noce (du verbe "a se vîji", "a se potrivi" : s'accorder), sorte de contrat de mariage, écrit ou non. La promesse de dot faite au "pețit" est sacrée ; le non respect de cette promesse a entraîné de nombreuses ruptures de mariage.

Les deux familles d'accord, on sort des bouteilles de "țuica" et des gâteaux et on trinque ensemble . Le "pețit" prend alors l'aspect d'une fête qui consacre l'alliance des deux familles et à laquelle est parfois convoqué un violoneux. Nous avons ainsi été témoin du retour d'un "pețit": celui-ci a eu lieu dans la nuit à Huta d'où est originaire la future épouse ; au petit matin, le garçon, sa mère, son frère, un oncle et un voisin rentrent au village et parcourent tout Moișeni offrant de l'eau de vie à ceux qu'ils croisent, entrant chez ceux qui les invitent ; tout le village endormi sera réveillé par les cris des "pețitori" et les accords du violon. La demande en mariage concerne la communauté villageoise tout

entière à qui l'on fait connaître de cette manière le bon déroulement du marché, la satisfaction des familles et le mariage prochain d'un des leurs.

Mais revenons au problème de la dot de la fille et de l'apport du garçon que nous avons signalé au passage et qui sont les éléments déterminants du marché.

La dot de la fille comprend toujours (quel que soit son degré de richesse), de la terre en plusieurs endroits : des terres labourables dans le village, un lieu de fenaison et du terrain en forêt (ceci jusqu'à la deuxième guerre mondiale) ; on y ajoute du bétail et de quoi meubler la maison.

Pour préciser ces données, nous pouvons donner plusieurs exemples :
La femme de Gheorghe lui P., riche et fille unique, a eu en dot, en 1946 : deux champs de Maïs dans le village, deux herbages à proximité du village un terrain en forêt, un lieu de pâturage, du bétail (deux boeufs, une vache et 12 moutons) et, pour la maison, des meubles, le coffre à dot avec le linge de maison, de la vaisselle, des icônes.
L'an dernier, Maria P., dont on disait que c'était un des plus beaux partis, épousait Gheorghe lui Vasile après une fugue et lui apportait en dot : de la terre pour plus de 100 000 lei, dont un vaste terrain de pâturage et six autres terrains, du bétail (deux buffles et 10 moutons), des meubles, linge de maison, etc...

Ceci pour ce qui est des filles les plus riches ; par contre Maricuţa, qui épouse Petre G. après s'être enfuie avec lui, dernière née d'une des familles les plus pauvres de Moişeni (son père travaillait en forêt, sa mère devait s'engager chez les familles plus aisées du village afin de pouvoir élever ses 11 enfants), a eu en dot : deux labours de petite taille aux abords du village, deux vaches et septs moutons. Floare T., issue d'une famille assez pauvre, mariée en 1949 à un jeune homme orphelin, apporte de la terre, une vache, un coffre à dot rempli de linge, deux icônes, une table, un lit. Lorsqu'à son tour elle mariera sa fille, Maria, à l'automne prochain, elle veut lui donner de la terre, une vache ou des boeufs, dix moutons et un porc.

Le coffre à dot, exclusivement taillé en hêtre, contient le linge de maison et fait partie de la plupart des dots. Il comprend des nappes, des torchons, des draps cousus à la main ou au métier à tisser, des serviettes brodées que l'on mettra au mur. On peut y ajouter des oreillers, un édredon et parfois des grosses couvertures en laine tissée, appelées "cergă". Le trousseau estconfectionné par la mariée avec l'aide de sa mère. On donne aussi à la future épouse des icônes, jusqu'à cinquante, suivant la richesse des familles, des assiettes de faïence colorées dont on décorera les murs et souvent aussi, un miroir.

Doter sa fille est l'un des grands soucis du paysan car la fille sera d'autant mieux mariée qu'elle aura une belle dot. Souvent, il sera obligé de lui donner ses propres bêtes ou de les vendre pour se procurer l'argent nécessaire à l'achat du mobilier, par exemple. Bien des Moişenari qui partent travailler dans le pays pour plusieurs mois, le font

en prévision du mariage de leur fille. C'est une véritable fierté pour le père de plusieurs filles de pouvoir déclarer qu'il a réussi à bien les marier toutes.

Quant au garçon, on lui demande essentiellement d'apporter sa force de travail, de posséder de la terre et une maison. Ainsi, lorsque Floare T. s'est mariée, son mari n'avait que la terre et a dû construire sa maison juste avant le mariage. Le fiancé qu'elle a en vue pour sa fille est orphelin mais possède de la terre et s'est déjà construit sa maison.

Comme pour la fille, on demande au garçon d'avoir de la terre en plusieurs endroits : terre labourable dans le village, prairie en colline et autrefois parcelle en forêt ; trois catégories de terrains dont la combinaison est indispensable à l'économie de la maisnie qui va se créer et que toutes les maisnies du village possèdent quel que soit leur degré de richesse. Quant à la maison, sauf lorsque celui-ci va en "gendre" dans la famille de la fille, c'est toujours le garçon qui doit fournir le logis du nouveau couple, soit en allant vivre chez ses parents, soit qu'il ait construit sa propre maison. Cependant, aujourd'hui, la maison n'est plus regardée uniquement comme un moyen de logement indispensable au nouveau couple mais aussi comme un signe de richesse. Nous l'avons signalé dans un chapitre précédent, la maison prend valeur de capital : on accorde beaucoup d'importance au fait qu'elle soit en pierres et en briques, qu'elle ait un ou deux étages, que ses murs soient recouverts de céramiques. Aujourd'hui, on demande même au fils unique d'avoir sa propre maison dans laquelle ira vivre le jeune couple.

Outre la terre et la maison, on souhaite aussi que le garçon procure, dans certains cas, les outils agricoles, une charrette de bois ou une carriole à pneus et quelques meubles. Un fait nouveau : lors d'un riche mariage, en 1976, les parents du marié ont fait cadeau à leur fils d'une automobile, cadeau luxueux s'il en est en Roumanie, mais celui-ci était alors trop jeune pour la conduire et ne pouvait donc pas s'en servir !

Certains prétendent, dans le village, qu'autrefois on ne donnait la terre qu'aux garçons tandis qu'aux filles on donnait une dot comprenant essentiellement du bétail (vaches, moutons, une paire de boeufs dans la dot des filles les plus riches) ; puis peu à peu, quand l'Oaş a commencé à se développer, entre les deux guerres, les filles auraient eu droit également à la terre. D'autres, par contre, affirment que les filles ont toujours eu la terre, comme les garçons.

Au "petit", on a donc discuté de la contribution des deux jeunes gens à la fondation d'un nouveau ménage, on va également régler les problèmes matériels liés au mariage, c'est aussi à ce moment là que l'on décide du lieu où iront vivre les futurs mariés.

Lorsque ses enfants commencent à approcher de l'âge du mariage, un père doit envisager le partage de ses terres afin de voir ce qui reviendra à chacun et dont il aura à faire part en temps opportun, au moment de la demande en mariage (43). La règle générale à Moişeni, est une distribution égalitaire de l'avoir entre les garçons et les filles. Le père,

de son vivant, va donc procéder à la division de sa terre en autant de parts qu'il y a d'enfants, plus une part supplémentaire égale aux autres, comprenant la maison qu'il garde pour lui et gèrera tant qu'il en sera capable. Cette dernière part revient de droit à celui des enfants qui restera vivre avec ses parents, en général le plus jeune des fils, à charge pour lui d'entretenir ses vieux parents jusqu'à leur mort et de s'occuper ensuite du repos de leur âme en faisant dire des messes et en versant les aumônes à l'église.

Une fois les lots répartis entre ses enfants, le père continue à se considérer comme propriétaire des terres ; il les possède en indivision avec chacun de ses enfants ; le père estime donc avoir un droit non seulement sur les terres de ses fils mais également sur celles apportées en dot par ses brus. Ainsi, alors que je lui demandais qui est le propriétaire du pâturage où se déroule la "sîmbra", Gheorghe lui Vasile me répond "il nous appartient à mon père et à moi, c'est mon beau-père qui nous l'a donné, il faisait partie avec 6 autres terrains de la dot de ma femme".

La terre étant partagée, où vont aller vivre les différents enfants ? Imaginons une famille où nous avons trois garçons et deux filles, tous mariés :

- le plus jeune des garçons reste dans la maison paternelle où cohabiteront donc deux générations au moins : le jeune couple et les parents.
- les autres garçons quittent la maison au mariage pour aller vivre dans leur propre demeure, construite sur un terrain appartenant au garçon, avec l'aide de ses parents et de ses frères.
- les filles partent vivre avec leurs maris, soit chez leurs beaux-parents, soit dans une maison indépendante construite par leurs époux.

La situation est un peu différente pour les familles où il ny a que des filles, qu'il s'agisse de plusieurs soeurs ou d'une fille unique : les parents gardent auprès d'eux soit la plus jeune des filles, soit leur unique enfant et dans les deux cas, il va falloir trouver un mari qui accepte d'aller s'installer chez ses beaux-parents. Pour désigner ce type de mariage, on emploie les expressions "a merge ginerele" (aller en gendre) ou bien "a se màrita", se marier, en utilisant le verbe dont le sujet normal ne peut être que féminin, ce qui correspondrait au français "prendre un mari" (normalement, se marier se dit "a se însura" en parlant du garçon et " a se càsàtori" pour les deux sexes). On voit déjà que ces expressions n'ont rien de flatteur pour le marié qui part vivre chez les parents de sa femme, on ne les emploie pas sans ironie ou même un certain mépris (44).

En effet, le fait de se marier "en gendre" n'est pas très bien vu dans le village : on dit que ceux qui acceptent cette situation font passer leur intérêt avant leur fierté, car très souvent le garçon épouse une fille beaucoup plus riche que lui ; on considère les gendres comme des espèces d'arrivistes qui ont trouvé ce moyen pour se hisser au dessus de leur condition sociale. Tel est le cas de Gheorghe P. aujourd'hui l'homme le plus riche du village, qui s'est marié il y a une trentaine d'années avec une fille unique et a été violemment accusé par les vil-

lageois, quelques années plus tard, d'avoir tué son beau-père pour s'emparer de ses biens et devenir le chef de la famille.

Il est certain que la situation de celui marié en gendre ne doit pas toujours être facile et doit être la source de bien des rivalités : le gendre n'a aucun pouvoir de décision dans la maison tant que vivent ses beaux-parents et, plus tard, c'est souvent la femme qui détient l'autorité en tant que légataire de la maisnie qui se perpétue grâce à elle.

Il est significatif que les gendres, en pénétrant dans leur nouvelle famille, reçoivent le surnom de la lignée de leur femme ou celui de leur beau-père (alors que c'est le contraire dans les ménages normaux) : ainsi Moiş Gheorghe lui P. a été surnommé, tant que son beau-père était vivant, "ginerele Ciuntului" (le gendre du mutilé, son beau-père avait plusieurs doigts de la main coupés), puis à la mort de celui-ci, il a repris son ancien sobriquet.

De même, un autre Moiş Gheorghe, marié en gendre à une fille unique, est appelé Gheorghe Gichii a Neafului, du nom de son beau-père Gică Neafului ; sa femme, d'ailleurs, est extrêmement autoritaire et c'est elle qui décide de tout dans la maisnie.

Gheorghe lui Zănoagă, en entrant dans la maisnie de sa femme, devient Gheorghe lui Sulă, comme son beau-père.

Mais la situation la plus courante reste celle du jeune couple qui va vivre chez les parents du garçon si celui-ci est fils unique ou s'il est le dernier né des garçons. Dans les autres cas, les nouveaux mariés iront habiter une nouvelle demeure construite aux frais des parents du marié, sur un terrain leur appartenant (45). "Construire une maison signifie dans la grande majorité des cas, fonder une maisnie. C'est aussi le signe de la maturité et de l'indépendance du couple" (46).

Mais nous avons vu qu'actuellement, la tendance est de bâtir une maison neuve pour tous les jeunes couples, même quand la règle voudrait qu'ils habitent chez les beaux-parents, même pour les fils uniques. Quand la famille est plus riche, le futur époux peut déjà posséder une maison dès avant son mariage, tel est le cas de plusieurs fils uniques. Mais en général, les nouveaux mariés commencent par habiter quelque temps avec les parents puis au bout d'un an ou deux, on entame les travaux : la maison neuve est construite pour le jeune couple dans la cour de la demeure des plus vieux. Il y a donc de moins en moins cohabitation de générations différentes sous un même toit, ce qui ne veut pas dire que les deux ménages vont vivre indépendamment : les dépendances (étable, remise, grange, ...) restent communes, de même que l'entretien des bêtes et le travail de la terre. Parfois aussi, une fois la maison neuve terminée, on abat l'habitation ancienne et les vieux viennent vivre avec le jeune couple.

Gheorghe G. a deux enfants : la fille, mariée récemment, est partie vivre chez ses beaux-parents (les deux couples habitent la même maison et lorsque la neuve sera achevée, la vieille maison sera détruite et tout le monde s'installera dans la nouvelle demeure) ; le fils, marié depuis trois ans, a d'abord habité avec ses parents mais on lui a construit

une grande maison à deux étages dans la cour de la propriété familiale : c'est là que s'est installé le jeune couple tandis que les vieux sont restés dans leur ancienne maison.

Vasile P. a deux fils et une fille, tous les trois mariés. La fille est allée vivre chez ses beaux-parents qui n'ont qu'un seul fils et deux filles plus jeunes ; au fils aîné on a fait une maison à part, tandis que le cadet et sa femme habitent avec les parents de celui-ci dans leur vieille maison ; cependant, dit la mère, nous comptons lui construire sa maison à lui aussi.

Bien que l'on vive dans des demeures distinctes, la règle générale de résidence est observée. Il arrive toutefois qu'elle soit transgressée dans quelques cas exceptionnels, à cause de la mésentente de couples appartenant à des générations différentes : les enfants, après avoir cohabité un temps avec les parents, préfèrent constituer leur propre maisnie indépendamment de ceux-ci. Ainsi, Nuţa qui est fille unique, épouse Petre qui vient vivre en gendre chez ses parents. Ils cohabitent une dizaine d'années mais la fille s'entend mal avec son père et le jeune couple décide d'aller s'installer en haut du village, sur un terrain appartenant au garçon où celui-ci construit sa maison et les dépendances, après quoi, le père a refusé de donner à sa fille la dot promise, sanctionnant ainsi la rupture.

Floare est mariée au dernier garçon d'une famille de 6 enfants et est donc venue habiter avec ses beaux-parents : mais elle ne pouvait souffrir sa belle-mère qui a préféré partir vivre avec une de ses filles ; le beau-père étant meunier vit la plupart du temps au moulin. Les enfants ont donc gardé la maison des parents mais sans ceux-ci.

Les dérogations à la règle sont parfois dictées par de simples raisons pratiques mais c'est moins fréquent. Tamaş a M., avant dernier garçon de six frères et cinq soeurs, se marie en 1968 ; s'il part vivre de son côté, ses parents déjà bien vieux n'auront plus pour les aider qu'un gamin de 12 ans et deux filles dont l'une a 11 ans et l'autre 15. Il va donc venir s'installer dans la maison de ses parents. Aujourd'hui, le plus jeune des garçons, Ilieş, a 20 ans et pense à se marier : il va donc d'abord construire sa maison dans laquelle il viendra vivre avec son épouse.

Au "peţit", donc, lorsque l'on débat pour savoir où logera le nouveau couple, prévaut la règle générale énoncée plus haut, les modifications à ce qui a été établi survenant après coup, dictées par les circonstances.

C'est aussi lors de la demande en mariage que l'on rend officiel l'engagement des deux familles : le "peţit", par son caractère solennel et festif, tient lieu de fiançailles. Celles-ci, en effet, au point de vue religieux, ont lieu le dimanche matin qui suit la demande mais ne donnent lieu à aucune réjouissance : les futurs mariés se rendent alors à l'église pour procéder aux échanges d'anneaux ou parfois de mouchoirs ou d'argent (10 ou 20 lei). Le fiancé apporte deux anneaux, la fiancée donne le sien au jeune homme et celui-ci en donne un à la jeune fille ;

le pope les unit en plaçant un mouchoir sur leurs mains et demande aux jeunes gens s'ils se plaisent. Après quoi, le pope enregistre le projet de mariage.

Il faut noter qu'à Moişeni, on n'emploie pas un terme correspondant au français "fiancé" pour désigner les deux jeunes gens une fois le projet de mariage solennellement engagé entre les deux familles ; à partir du "peţit", on les appelera "mire" (marié) et "mireasă" (mariée), dénomination qu'ils garderont jusqu'à l'achèvement de la noce.

Les échanges à l'église sont plutôt considérés comme une formalité symbolique qui met un terme aux négociations des deux familles, que comme un rite indispensable à la validité du projet ; c'est la conclusion du "peţit" et la publicité qui en est faite qui permettent aux deux jeunes gens d'être considérés par la communauté villageoise comme fiancés. La majorité des cas de rupture des fiançailles est dû aux parents des mariés qui se disputent pour l'avoir et non aux deux jeunes gens.

La conclusion des fiançailles n'autorise pas pour autant les futurs mariés à se voir plus souvent et à avoir des relations plus poussées : durant les trois semaines au minimum qui séparent le "peţit" du mariage, chacun reste chez soi comme auparavant et les deux jeunes ne sortent ensemble que pour aller accomplir les diverses formalités administratives à Certeze. Cependant, s'il y a une noce, ils peuvent s'y rendre ensemble, comme ils vont ensemble à la "hora", le dimanche qui précède leur mariage : là, la future épouse danse la première danse avec son fiancé puis chacun ira avec qui il désire ou qui l'invite. Ils se rendent également de concert au marché de Negresti acheter le matériel nécessaire à la noce ou chez le couturier du village pour se procurer perles, rubans et passementeries qui viendront décorer leurs vêtements de cérémonie.

LES PERIODES OU L'ON PEUT SE MARIER

Les périodes où il est autorisé de se marier sont édictées en premier lieu par les commandemants religieux qui interdisent les noces à certaines époques de l'année. Ainsi, il est interdit de se marier durant les quatre grands jeûnes : jeûne de Pâques, 40 jours avant Pâques et 1 semaine après (Săptămîna luminată) ; le jeûne des saints apôtres Pierre et Paul, du 25 au 28 juin ; le jeûne de la Sainte Marie (Sfînta Maria Mare), du 1er au 15 Août ; le jeûne de Noël et la période des fêtes de la nouvelle année, du 15 novembre au 6 janvier, jour de l'Epiphanie.

A ces quatre interdictions principales, on doit ajouter certaines autres fêtes de l'Eglise : la fête des empereurs Constantin et Hélène, le 21 mai ; le dimanche de Pentecôte ; le 29 août, décapitation de Saint Jean Baptiste et le 14 septembre, Elévation de la Sainte Croix.

Durant toute l'année, on ne doit pas non plus célébrer de noces le mercredi et le vendredi qui sont des jours de jeûne.

Le deuil : la parentèle d'un mort, jusqu'au 3ème degré, doit garder le deuil pendant six semaines durant lesquelles aucune noce ne pourra être célébrée dans la famille ; les personnes en deuil ne peuvent pas non plus participer à des mariages.

A cela on peut ajouter qu'à Moişeni, on évitera de se marier le même jour que l' "Alesul" qui durant plusieurs jours mobilise hommes et femmes qui ne pourraient donc être disponibles pour participer à la noce ; on ne se marie pas non plus le jour de la Sîmbra Oilor officielle qui se déroule un dimanche et à laquelle les villageois sont tenus d'être présents.

On voit donc qu'une grande partie de l'année est interdite aux mariages. De plus, à certaines époques, il est matériellement difficile de célébrer un mariage à cause des travaux des champs ou des résoltes qui ne laissent aucun loisir aux paysans de Moişeni. La plupart des mariages sont donc célébrés durant les périodes où le travail de la terre est moins intense et qu'aucune interdiction religieuse ne vient règlementer : l'automne est la saison privilégiée des mariages mais aussi l'hiver, après l'Epiphanie et jusqu'au début du Carême ; on voit encore quelques noces aux alentours de la Pentecôte et durant le mois de Juillet.

Ceci est confirmé par l'étude des registres de mariage de 1896 à nos jours : février et novembre apparaissent, avec une régularité extrême comme les deux mois privilégiés des mariages. A eux deux, ils totalisent plus de la moitié des mariages pour les années 1896-1899 (53,8 %), 1900-1909 (53,9 %), 1930-1939 (62,7 %) et plus du tiers pour le reste de la période étudiée. Cependant, il convient de signaler que depuis les années 60, Octobre tend à prendre légèrement le pas sur novembre quant à la fréquence des mariages, février restant toujours le mois de prédilection.

Le % des mariages conclus	J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	D.
1896-99	5,1	28,2	7,6	2,5	13	5,1	2,5	2,5	2,5	5,1	25,6	0
1900-09	4	25,6	6,7	0	2,7	12	2,7	5,4	4,4	8,1	28,3	0
1910-19	8,3	22	2	0	5,2	10,4	5,2	12,5	4	13,5	16,6	1
1920-29	16	18	4	0	12	5	12	2	6	9	16	0
1930-39	10,4	37	1,9	0,9	4,7	4,7	4,7	1,9	0,9	5,6	25,6	0,9
1940-49	5,2	26	5,2	0	4,1	9,3	9,3	4,1	5,2	11,4	16,6	3,1
1950-59	12,3	20	3,3	1,1	1,1	4,4	5,6	6,6	4,4	16,7	20	3,3
1960-69	12,3	32,3	2,8	0	6,6	2,8	4,7	2,8	6,6	13,3	12,3	2,8
1970-76	21,8	26,5	6,6	1,5	1,5	4,6	9,3	4,6	1,5	12,5	7,8	1,5

Pour comprendre pourquoi dans la période qui suit le jeûne de fin d'année, c'est février et non janvier qui compte le plus grand nombre de mariages, il suffit de connaître comment s'organisent les projets de mariage : d'abord, on ne fait la demande que durant les jours gras et une fois les deux parties d'accord, on arrange sans attendre le mariage qui a lieu en général trois semaines après. Il serait impensable, par exemple, de faire la demande aux jours gras qui précèdent Noël et d'attendre pour se marier la fin des fêtes de fin d'année. Il faut que les deux actes puissent se dérouler simultanément ; et si on fait la demande début janvier, la noce se voit donc repoussée trois semaines plus tard, en général en février.

En tenant compte de fait là et de ceux énoncés plus haut (travaux des champs, ...) on comprend pourquoi il y a de longues périodes sans noces au village. A cela, on peut ajouter des raisons économiques qui peuvent favoriser, retarder ou interdire les mariages pour un certain temps. Ainsi, en 1975-1976, il y a eu très peu de noces à cause de la maigre récolte de prunes de l'été 75, qui a privé les familles de Moişeni des réserves d'eau de vie indispensables pour qu'une noce soit réussie et en a fait monter les prix d'une façon exhorbitante. Le gel, les pluies trop abondantes, la neige tardive expliquent le peu de noces de certaines années. Des causes plus individuelles peuvent amener certaines familles à différer un mariage prévu : par exemple, une famille de Moişeni n'a pu marier sa fille à la date convenue car, ayant dû

enterrer coup sur coup deux personnes âgées, il ne restait plus assez d'argent dans la maison pour faire une belle noce et doter la fille convenablement.

Autrefois, les jours choisis pour le déroulement de la cérémonie puis de la fête qui durait obligatoirement trois jours, étaient le jeudi, parfois aussi le lundi ou le samedi, plus rarement le dimanche ; jamais en tout cas les jours de jeûne, mercredi et vendredi. Le mardi aussi est évité car c'est un jour néfaste où il n'est pas bon d'entreprendre quelque chose (voyage, travail, ...) (47).

Actuellement, la plupart des noces commencent le samedi pour se terminer le lundi soir, souvent aussi elles ont lieu uniquement le samedi. Il est clair qu'il s'agit là d'une influence de la ville qui impose au village ses coutumes et son rythme de vie ; les paysans de Moişeni n'étant pas tenus à des jours de travail fixes comme les citadins, il n'y aurait aucune raison pour qu'ils réduisent la noce à la durée du congé hebdomadaire. Toutes les noces auxquelles nous avons assisté en 1974 puis en 1976, ont eu lieu un samedi et n'ont duré que jusqu'au dimanche matin. En 1977 par contre, toutes les noces observées ont duré trois jours, du samedi au lundi soir, mais avec une assistance nettement plus nombreuse le dimanche.

LES PERSONNAGES ET LA TERMINOLOGIE DE LA NOCE

Parmi les participants à la noce, un certain nombre de personnes choisies en fonction de divers critères (voisinage, parenté, compétence), acquièrent un statut plus important que les autres. Elles seront investies pour le temps de la noce d'un pouvoir magique et spirituel indéniables.

Leur rôle se limite parfois à la durée de la fête, comme c'est le cas pour le porte-drapeau ("stegar"), le meneur de jeu ("staroste"), les cuisinières ("socàciţe"), les demoiselles d'honneur ("druşte") ceux qui invitent à la noce ("chemàtori"). Leur dénomination est éphémère ; ils reçoivent leurs titres pour la durée de la noce et ces noms là ne s'utilisent pas en dehors de la cérémonie.

Par contre, les personnes qui ont noué des liens plus durables avec les mariés, liens spirituels, gardent le même nom pendant la noce et par la suite. Ce sont : a) les parrains du marié, "nànaşul cel mare" (le grand parrain) et "nànaşa cea mare" (la grande marraine) ; b) les parrains de la mariée, "nànaşul cel mic" (le petit parrain) et "nànaşa cea micà" (la petite marraine) ; c) les beaux-parents, appelés "socri" ; durant la noce les parents de la mariée et les parents du mariés sont dénommés à tour de rôle "socri mari" quand ils reçoivent à table leurs invités. Les parents des mariés s'appellent entre eux "cuscrii".

Les mariés portent le nom de "mire" (marié) et "mireasà" (mariée) dès que le mariage est conclu entre les deux familles et connu des villageois.

Nous allons examiner plus en détail ces personnages qui tiennent le devant de la scène au cours de la noce et plus particulièrement le "stegar" et le "staroste" ; avec les parrains, ils ont un rôle tout à fait spécifique et d'une importance capitale.

Le porte-drapeau

Le garçon chargé tout au long de la noce de porter le drapeau "steagul", symbole du mariage, est appelé "stegariu" à Moişeni, c'est à dire porte-drapeau ou héraut (48), appellation qui n'est pas sans une certaine connotation militaire (49) et rapprochant ses fonction de celles d'un aide de camp.

Le porte-drapeau est choisi par le marié parmi les jeunes gens célibataires du village ou du village voisin si le marié y possède de la famille, car dans la grande majorité des cas, c'est à un cousin germain que l'on confiera la charge de porter le drapeau de la noce. Il peut arriver aussi que le "stegar" soit le meilleur ami du marié : à Bixad, nous avons assisté à une noce où le porte-drapeau était à la fois l'ami et le plus proche voisin du marié. Il n'est pas nécessaire que le "stegar" ait fait son service militaire pour assumer cette fonction, cependant, il est en général du même âge que le marié et fait souvent partie des garçons qui se marieront dans l'année.

Le porte-drapeau est parfois accompagné d'un aide ("ajutor de stegar") dont le rôle est de le seconder à tout moment au cours de la noce. Comme le porte-drapeau, son aide doit porter un riche costume qui le distinguera des autres jeunes gens. Actuellement, le porte-drapeau doit revêtir les pantalons de toile blanche (gaci), la chemine brodée aux poignets (cămaşa cu pomnişori), les bottes et le large ceinturon de cuir, le gilet de cuir clouté et rebrodé, le chapeau décoré de perles et la "străiţa". Sa tenue, en fait, est tout à fait semblable à celle du marié, tandis que les autres jeunes gens, pour venir à la noce, se contentent d'un pantalon de confection, de la chemise brodée (uioş), d'un gilet de feutre ou de cuir.

Le porte-drapeau assume à la fois le rôle de garçon d'honneur et celui de chef de la jeunesse, qui lui confèrent diverses charges : ainsi, c'est lui qui convoque les jeunes filles qui devront confectionner le drapeau de noce et qui en surveille l'exécution. En tant que chef de la jeunesse, muni du drapeau en signe de ralliement, il mène le cortège des jeunes gens qui va chercher la mariée chez elle, le jour de la noce. C'est à partir de ce moment là que la mariée lui est confiée : il est à ses côtés pour la cérémonie du pardon puis il a la charge de la conduire à l'église où il cèdera sa place au marié. Son rôle de protection est évident : la mariée est placée sous sa surveillance, il doit être prêt à la défendre contre un danger éventuel. Il est aussi le lien entre le groupe de la jeunesse dont se sépare la mariée et le milieu nouveau auquel elle devra s'intégrer.

Le rôle du "stegar" ne s'arrête pas à l'entrée de l'église lorsqu'il remet la mariée à son nouveau protecteur. Dans l'église, il est présent à la droite du marié et secoue le drapeau à plusieurs reprises, comme il le fera tout au long de la noce, pour en faire sonner les grelots en signe de joie mais surtout, on peut le supposer, dans le but magique de chasser les mauvais esprits qui pourraient nuire au bon déroulement de la noce. C'est lui qui de la même façon avertit l'assistance de la fin de la cérémonie.

Le "stegar" est présent dans toutes les cérémonies qui marquent les différentes étapes de la noce : lorsqu'on pénètre dans la maison, comme garçon d'honneur, il est aux côtés des mariés pour accomplir les différents rites ; puis, au repas, il mène le choeur des garçons qui interpelle les cuisinières.

Les deux rôles du "stegar", garçon d'honneur et chef de la jeunesse, apparaissent de façon assez nette au cours de la noce. Le porte-drapeau a aussi une fonction importance de "lien" entre les deux époux : tout se passe comme si, durant toute la cérémonie, il avait le pas sur le marié, comme si la rencontre entre les deux époux était constamment soumise à son contrôle et son approbation ; c'est lui qui remet la mariée au marié avant d'entrer dans l'église, c'est lui qui tout à la fin de la noce danse en dernier avec la mariée avant de laisser sa place au marié.

Cette place importante accordée au "stegar" laisse à penser qu'il est en fait un double du marié, qu'il représente le marié dont le rôle est nettement plus effacé. Le "stegar" symbolise la virilité : c'est à lui que sont adressées la plupart des plaisanteries à caractère sexuel au cours du repas.

Le fait que les deux hommes portent le même costume et seuls ceignent le pourtour de leurs chapeaux d'une couronne de feuilles de basilic ou de romarin, est le signe de cette similarité établie entre les deux personnages.

Le "staroste"

Considéré comme le maître des cérémonies, le meneur de jeu ou le baladin, son nom provient du slave et signifie doyen, personne âgée : à Moișeni, par déformation, son nom est "tarostea" ; à Tîrșolț il est appelé "meșter mare".

Dans le village, comme à Bixad, il existe actuellement un nombre limité de personnes capables d'assumer la fonction de "staroste" : il faut connaître les différentes oraisons, savoir dire des plaisanteries, improviser, mener la fête sans relâche ; on les retrouve en général de noce en noce.

A Moișeni, par exemple, l'un des "staroste" les plus sollicités actuellement, est Petre G. ; les autres hommes qui jouaient ce rôle autrefois, sont aujourd'hui trop vieux pour exercer la "tarostitură", la fonction de "tarostea".

Petre G. est âgé de 35 ans, il dit avoir été "staroste" depuis l'âge de 18 ans ; les oraisons qu'il dit à la noce, il les a apprises des vieux du village mais aussi il a lui même recueilli des vers des villages voisins où, étant jeune, il se rendait à toutes les noces ; cela ne va pas non plus sans une bonne part d'apport personnel et également, une grande part d'improvisation dictée par les circonstances. Aussi, ce que dit le "staroste" à la noce évolue, change d'une année sur l'autre et même, le "bulciug", l'oraison d'adieu, moment solennel s'il en est, subit des modifications, des arrangements à partir d'un schéma initial qui se répète.

Il n'est pas nécessaire d'être du même village que les mariés pour faire office de "staroste" à une noce : à Huta, nous avons assisté à une noce où le "staroste" venait de Bixad ; lors d'un autre mariage à Huta, le "staroste" venait de Moișeni.

A Moişeni, à Bixad, à Huta, à Turț, le "staroste" était un homme marié, âgé de 30 à 45 ans environ, et il semble que telle soit la règle pour toutes les régions où ce personnage est présent à la noce. S. Fl. Marian fait remarquer dans son étude sur le mariage en Roumanie (50) que le "colăcerul", "orătorul", "staroste", celui qui dit les oraisons, plaisanteries et anime le repas, doit être un homme marié car il est présent à la table lors des différents repas qui marquent la noce, or, les jeunes gens célibataires n'ont pas le droit de participer au repas des gens mariés.

Lors d'une noce à Certeze, en 1971, puis en 1974 à Huta, ce sont des femmes qui ont exercé la fonction de "staroste" : la seule explication est que les mariés n'étaient vraissemblablement pas de nationalité roumaine mais appartenaient à la minorité slovaque, de religion catholique, où cette pratique est courante. La seule femme de Moişeni capable de dire les oraisons de pardon est d'ailleurs originaire de Huta et de religion catholique.

Le "staroste", lorsqu'il y en a plusieurs dans le village, est choisi parmi les parents ou les voisins du marié. Ainsi, lorsqu'elle a marié sa fille, Țîțîe aurait bien aimé demander à Maricuța lui L. qui est sa voisine de venir dire l'oraison de pardon mais celle-ci rapporte : "Je me suis effacée car Petre G. est le beau-frère de Țîțîe et c'est lui qui devait être "staroste" à la noce". Il est d'ailleurs arrivé plusieurs fois à Petre G. d'être en même temps l'oncle, le parrain et le "staroste" d'une noce.

Mais de plus en plus, on préfèrera plutôt celui qui a le plus d'aisance pour parler, d'humour et qui connaît le mieux les oraisons, indépendamment de son appartenance familiale ; nous avons même vu une noce où le "staroste" local a dû s'effacer au cours du repas pour laisser sa place à l'animateur d'un orchestre de Sighet engagé pour la soirée par les parents du marié, signe flagrant qu'il y a perte de la dimension rituelle assumée par le "staroste" au cours du repas, ne subsistant alors que l'aspect de "meneur de jeu" du personnage.

A Moişeni, le "staroste", en général, est payé 100 lei et il reçoit en outre une bouteille d'eau de vie, mais pas n'importe laquelle : on lui donne la bouteille placée au milieu des "colaci" que font danser les cuisinières au début du repas, "pălinca colacilor". Il arrive parfois, lorsque la famille est moins riche, qu'on ne lui donne pas d'argent pour ses services et il n'en réclamera pas, mais il recevra toujours l'eau de vie. A Certeze, on lui donne 300 lei et deux litres de "țuică" aussi certains "staroste" de Moişeni acceptent volontiers d'aller y animer des noces.

A quels moments de la noce le "staroste" intervient-il ? Dans la cérémonie du pardon, "bulciug", chez le marié puis chez la mariée, il parle au nom de chacun des jeunes gens, de leurs parents et les interpelle au nom de la communauté villageoise.

Au début du repas, en compagnie du porte-drapeau, il échange des réparties avec les "socăcițe", destinées par leur caractère farcesque et souvent paillard à faire rire l'assemblée et à "mettre l'ambiance".

Ensuite, toujours au cours du banquet de noce, accompagné des mariés et des parrains, il fait le tour des tables pour récolter cadeaux et argent destinés au jeune couple ; il accompagne chaque don d'un mot de remerciement qui peut parfois prendre un tour humoristique. Le "ràspunsul miresei" (réponse à la mariée) se déroule ainsi depuis très peu d'années ; auparavant, c'était les villageois qui se déplaçaient pour porter leur don au "staroste" qui le remettait aux mariés.

Fonction magique du "staroste" au cours du "bulciug", comme intermédiaire entre les mariés et leurs parents, entre ceux-ci et la communauté des villageois, intermédiaire encore entre les mariés et les donateurs au cours du repas, c'est cependant la fonction d'amuseur et d'animateur de la noce qui semble aujourd'hui prendre le pas sur la précédente.

C. Eretescu (51) dit à ce propos : "les actes accomplis par le "staroste" suggèrent un rôle important qu'a pu avoir ce personnage autrefois, peut-être même le droit de choisir la femme du marié, droit qui ne pouvait être obtenu que dans cas de l'existence de relations de parenté doublées d'une condition d'âge".

Selon ce chercheur, on assisterait aujourd'hui à un professionnalisme accru de ce rôle ; un des aspects de la dégradation de ce phénomène c'est la présence répétées des mêmes individus dans le cadre de la coutume, preuve de la perte des significations archaïques du rituel. Ce qui se passe à Moişeni nous semble de ce point de vue tout à fait exemplaire.

Les parrains

Lorsque deux jeunes gens envisagent de se marier, ils doivent choisir un parrain de mariage. La loi orthodoxe exige un parrain au baptême et des témoins au mariage, dont le rôle est de tenir les couronnes des mariés ; elle ne stipule pas que ces témoins doivent être les parrains du marié. Pourtant, traditionnellement à Moişeni, c'est le parrain de baptême du marié et son épouse qui sont choisis pour remplir cette fonction, conférant au rôle de témoin un caractère de parenté religieuse que l'Eglise ne lui attribue pas.

Le système du parrainage, tel qu'il existe à Moişeni, est une institution complexe qui crée une parenté spirituelle héréditaire entre deux groupes familiaux : un homme A est le parrain de tous les enfants d'un homme B, y compris les filles ; lorsque ces enfants vont se marier, le parrain A sera parrain de mariage de tous les garçons. Puis, quand naîtront des enfants, A sera de nouveau le parrain de baptême des enfants de ses filleuls : mais bien souvent, à ce moment là, A est trop vieux pour exercer ses fonctions, il délègue donc sa charge à son propre fils - s'il en a plusieurs, c'est celui qui hérite de la maison paternelle qui hérite aussi du parrainage - qui baptise puis marie les filleuls de son père. Notons que ce n'est pas la mort mais la vieillesse qui met fin aux devoirs et prérogatives du parrain ; ainsi, une vieille femme veuve du

village, qui a dans les 65 ans, me dit avoir passé la succession à ses enfants car "elle est trop vieille, prête à mourir".

Le devoir de parrainage appartient à la "gospodàrie" et non à un individu ; l'obligation de parrainage est en principe ininterrompue cependant, deux situations peuvent mettre fin à la relation entre deux mainsnie : ainsi, lorsqu'un lignage s'éteint, le parrainage passera à un autre lignage. Ou encore, les filles, au mariage, abandonnent le parrain de baptême dévolu par la tradition pour "respecter" (suivant l'expression employée à Moişeni) le parrain de leur mari. Mais quel que soit le changement apporté, on requiert en général l'autorisation de l'ancien parrain.

Au sujet des relations de parrainage, un informateur nous dit : "chez nous, d'habitude, on tient les parrains des plus lointains aïeuls ; si mon père a eu un parrain, le parrain qui l'a baptisé, s'il vit encore au moment de ma naissance, me baptise aussi et ainsi de suite ; si le parrain a des enfants, ce sont ses enfants qui me marient. Ou s'il ne me plaît pas, s'il y en a un plus riche, qui a plus d'argent, on en met deux à la noce : maintenant, de coutume, il y a deux parrains".

Ce discours met en relief plusieurs points importants : si le système traditionnel a fonctionné et continue de fonctionner dans la plupart des familles de Moişeni, de plus en plus aujourd'hui les jeunes couples remettent en cause cette coutume et abandonnent au moment du mariage la relation héritée de leurs ancêtres, préférant choisir leurs parrains en dehors de ce système. Actuellement, la plupart des jeunes mariés prennent pour parrain un des oncles du marié, si possible le plus riche ; parfois même, on ira choisir quelqu'un avec qui aucun lien de parenté n'est établi mais avec qui, par exemple, on veut consolider une amitié.

Cependant, aujourd'hui comme autrefois, il semble que la relation de parrainage se double dans la majorité des cas d'une relations de parenté, le parrain appartenant au même lignage que son filleul. J.L. Flandrin (52) signale pour la France au XVIe siècle que "les parrains et les marraines étaient généralement choisis parmi les parents et les alliés. Ainsi la parenté spirituelle se confondant avec la consanguinité et l'affinité légitime, ne risquait pas de compliquer les mariages futurs. Au niveau du vécu, nul doute que cette habitude avait encore pour avantage de resserrer les liens de famille... Il arrivait aussi qu'on se serve du parrainage pour établir des liens qu'on ne pouvait former par le mariage en raison de la différence de statuts sociaux". Comme le suppose Flandrin, il est possible qu'à Moişeni aussi on choisisse les parrains dans le lignage afin de ne pas créer de nouvelles interdictions de parenté.

Témoignant encore du fait que parenté de sang et parenté spirituelle vont de pair, une informatrice nous dit : "nous n'avons pas eu de filleuls car mon mari n'a ni frère ni soeur".

Nous constatons donc un premier changement qui consiste à rompre le lien traditionnel du parrainage pour pouvoir choisir suivant les nécessités du moment, quelqu'un de plus opportun : plus riche que le

parrain attitré, plus influent, plus instruit et pour limiter cette relation dans le temps. Ces raisons pratiques semblent aujourd'hui prendre le pas sur le respect de la tradition et la conscience de former une communauté solidaire où les alliances se perpétuaient à travers les générations, même si, autrefois, le choix du parrain n'était pas non plus dénué de tout intérêt "politique" : il pouvait arriver que l'on change de parrain, avec l'accord du parrain en titre si celui-ci n'était plus en mesure de faire face à ses obligations ou s'il n'avait pas de descendance mais cela n'avait pas le caractère systématique de la tendance actuelle. Notons que le nouveau parrain baptisera toujours les enfants du jeune couple qu'il a marié mais il n'est pas sûr que les enfants le conserveront comme parrain de mariage. On change de parrain à l'occasion du mariage mais pas pour un baptême.

Un deuxième changement important concerne le nombre des parrains. Autrefois, il y avait un seul couple de parrains, hérités par le marié ; aujourd'hui, le mari choisit ses propres parrains appelés alors, le jour de la noce "nanași mari" (les grands parrains). La mariée aussi a des parrains dont le rôle est beaucoup moins important, ils sont nommés "nănași mici" (les petits parrains). La plupart du temps, deux couples de parrains sont présents à la noce mais il peut éventuellement y en avoir plus, suivant le rang social et les prétentions des mariés.

Le parrain de noce est choisi quelque temps avant le mariage et participe généralement au "pețit" Pour faire sa demande officielle, le marié accompagné de son frère ou d'un beau-frère, se rend chez l'homme qu'il désire prendre comme parrain. Celui-ci peut refuser cette charge et son refus est d'autant plus grave s'il est le parrain dévolu par la tradition, c'est à dire le parrain de baptême ; c'est souvent un moyen pour signifier son désaccord avec le mariage qui va se conclure. Ainsi, en 1976 à Huta, le marié est allé par deux fois contacter son parrain de baptême, Petrică, afin qu'il vienne parrainer son mariage ; celui-ci a refusé car il désapprouvait ce mariage étant donné l'âge trop précoce des deux mariés. Finalement, le marié a dû prendre comme parrains, son beau-frère et sa soeur et l'autre parrain n'est pas venu à la noce.

Les parrains doivent être mariés. Il arrive toutefois que le parrain soit célibataire, c'est alors sa soeur qui fera office de marraine. D'après nos observations, cette dérogation à la règle semble concerner plutôt les "nănași mici", les parrains de la mariée, qui ont une fonction beaucoup moins importante que les parrains du mariés et somme toute, temporaire puisque plus tard la mariée ne conservera que les parrains du marié et ceux-ci uniquement baptiseront les enfants du jeune couple. Les "nănași mici" sont moins choisis parmi des personnes influentes ou riches dont l'alliance est recherchée que parmi des personnes que l'on veut honorer ou à qui l'on veut témoigner son amitié et son estime. Maricuța qui s'est mariée après avoir fui avec Petre, grâce à la complicité de sa soeur, a tenu à prendre comme parrains de mariage (nănași mici) les deux enfants de sa soeur, un garçon de 16 ans et une fillette de 12 ans qui bien évidemment n'étaient pas mariés, montrant ainsi sa gratitude envers

sa soeur et resserrant les liens familiaux déjà existants. A une autre noce, les parrains de la mariée ont été la directrice de l'école et son frère.

Les "nănaşi mici" ne faisant pas partie traditionnellement du système du parrainage, sont plus souvent que les autres choisis en dehors du lignage, du village ou de la catégorie sociale dont sont issus les mariés.

Pour donner une image plus concrète des changements intervenus à Moişeni, voici quelques exemples des parrains de mariage choisis depuis une dizaine d'années :

- Gheorghe G. sera le parrain de mariage de son demi-frère Vasile en 1952, puis il baptisera le fils de Vasile, Gheorghe, mais ne le mariera pas. Il sera aussi le parrain de mariage d'un autre de ses demis-frères, Ion, et baptisera ses cinq enfants. Gheorghe G. est un des paysans les plus aisés du village, marié à une femme issue d'une famille très recherchée à Moişeni.
- Petre G., couturier, peut-être le plus riche de Moişeni, est actuellement très sollicité pour parrainer les mariages de ses neveux. D'octobre 1974 à novembre 1976, il marie :
  + Tămaş, fils de Gheorghe G., son demi-frère ; Tămaş aura deux couples de parrains à sa noce : les "nănaşi mici" sont Vasile P. et sa femme (Vasile est le fils de Nuţa, la soeur de Gheorghe G. et donc le cousin germain de Tămaş).
  + Maria P. : Maria est la fille de Nuţa, demi-soeur de Petre G. Ce dernier a été "nănaş mare" bien que faisant partie du lignage de la fille et non du garçon. A cette noce, il y avait aussi deux autres couples de parrains (nănaşi mici).
  + Gheorghe, fils de Vasile G., frère de Petre. Petre et sa femme seront les seuls parrains.
  + Vasile, fils de la soeur aînée de Maricuţa, la femme de Petre.
- Vasile G. a été le parrain de mariage de ses deux neveux Dumitru et Vasile P., les fils de Nuţa, sa demi-soeur.
- Vasile lui T. prend comme parrains de mariage sa soeur et son beau-frère.
- Petre Gh. est le parrain de son neveau Gheorghe lui G. (fils unique de sa soeur) et des filleuls hérités par sa femme qui est fille unique.
- Petre G. a choisi comme parrain de mariage un ami de Certeze qui, comme lui, exerce la profession de couturier et vend sur les marchés. C'est un homme très riche qui possède maison neuve et voiture. Les "nănaşi mici", comme nous l'avons vu, ont été les neveux de sa femme Maricuţa.
- A Bixad, lors d'un mariage dont nous avons été témoins, le marié a gardé ses parrains de baptême. Les parrains de la mariée ont été le frère de sa mère et sa femme qui vivent à Satu Mare.
- A Turţ, le marié a conservé ses parrains de baptême tandis que la mariée prenait pour parrains la directrice de l'école, célibataire, et son frère.

Si l'on considère ces exemples, il semblerait qu'à Moişeni, les jeunes mariés choisissent en priorité leurs oncles comme parrains de mariage. D'autre part, les parrains traditionnels sont nettement moins riches que les nouveaux venus. En effet, lorsqu'on prend un parrain en

dehors du lignage avec lequel traditionnellement on a contracté des liens, on considère en premier lieu la richesse ou l'influence dont la personne pourra faire bénéficier son filleul. Cela correspond à une vue à long terme : le parrain assurera une protection et un appui efficace au besoin. Cela répond aussi à un projet à court terme : plus le parrain est riche, plus il fera de riches cadeaux au jour du mariage et contribuera à donner à la noce son caractère fastueux.

Cela revient en effet très cher d'être choisi comme parrain de mariage : outre l'achat des cierges, le don d'un gâteau à l'église, les rubans, il y a surtout les foulards que l'on accroche à la coiffe de la mariée à la fin de la cérémonie (ces foulards peuvent atteindre des sommes importantes, 1000 lei parfois). Le parrain doit aussi payer la poule de la mariée et doit encore faire montre de sa générosité en accrochant la plus forte somme à la coiffe de la mariée lors de la danse de la mariée. Tout ceci coûte fort cher et Petre G. qui en l'espace d'un an a été 4 fois parrain, a décidé de ne plus accepter aucun filleul car, dit-il, cela revient trop cher et n'amène que des ennuis. D'autant que le parrain qui sait tout le prestige qu'il peut retirer à se montrer généreux au jour de la noce, aura tendance à renchérir sur ses possibilités afin d'éblouir son entourage.

Prendre un parrain, c'est d'autre part choisir un allié avec qui on est lié par un contrat moral ; le parrain se doit d'aider le jeune couple : cela peut être aussi bien une aide financière (prêt d'argent par exemple) qu'un appui politique dans le village. Le filleul peut solliciter de son parrain conseils et protection ; ainsi, lorsque Petre G. a été accusé par les autres villageois de faire du profit illégal, la première personne qu'il est allé voir pour solliciter son aide et son avis, a été son parrain de Certeze.

En échange, le filleul a un certain nombre de devoirs envers son parrain, auxquels il ne peut se soustraire sans risquer un grave conflit. Le premier de ces devoirs, c'est la visite rituelle que doivent rendre les filleuls à leurs parrains au lendemain des fêtes de Pâques. Chaque année, en effet, le lundi de Pâques ou le dimanche suivant ou plus tard jusqu'à la Pentecôte, suivant les disponibilités de chacun, chaque couple de filleuls va chez ses parrains de mariage, portant en cadeau une cruche neuve de terre cuite et un pain, un "colac" fabriqué par la filleule. Aujourd'hui, les plus riches achètent de plus en plus souvent le "colac" à Negreşti où, pour une somme de 100 lei, une femme confectionne des gâteaux de Pâques plus élaborés que les traditionnels "colaci". Ces gâteaux ont plus de prestige pour les Moişenari que ceux faits à la maison. Si la filleule n'a pas le temps de préparer le "colac", elle peut donner à sa marraine l'équivalent en argent ou en farine.

Quant à la cruche, elle est faite par les potiers de Vama : elle a une forme bien particulière, avec un bec trilobé et un corps très pansu. On noue l'anse d'un fil rouge avant de l'offrir. Les cruches que reçoit le parrain ne sont destinés qu'à cet usage ; on ne les utilise pas et on

les accroche à la poutre de la pièce principale où elle témoignent du nombre de filleuls et donc de l'influence du parrain.

La marraine qui reçoit ses filleuls a préparé un repas composé des mets traditionnels des jours de fête : eau de vie et gâteaux, feuilles de chou farcies, viande de poule et d'agneau, bouillon de poule. Les filleuls viennent avec leurs enfants, même s'ils sont très jeunes ; toute la maisonnée, serviteurs compris, se retrouve autour de la table pour festoyer. Nous avons assisté à plusieurs de ces réunions : il n'est pas rare que, outre les filleuls, soient invités des voisins, des parents moins riches ainsi que la famille des filleuls (père et mère, soeur et beau-frère, etc...), des amis aussi (camarades du service militaire avec leur famille, le plus souvent). Ces derniers qui souvent ne viennent qu'une fois l'an à l'occasion de ce festin, se désignent eux-mêmes du titre de filleuls et sont comptés dans le nombre par les personnes concernées. Ainsi, un informateur interrogé sur les personnes qu'il recevra le lendemain de Pâques, dit : "Il y aura au moins 15 filleuls qui viendront, dont cinq de Sighet ; je ne les ai pas mariés, ce sont des amis, mais ils me disent "nănaşul" et viennent chaque année pour Pâques en visite". Ceci n'est pas un cas isolé dans le village ; en fait, chaque famille profite de ce jour là pour réunir toutes les personnes pour qui elle a de l'estime ou de l'amitié.

A l'occasion de cette réunion se produisent parfois des querelles plus ou moins graves entre filleuls et parrains, pouvant aller même jusqu'à la rupture : en 1976, les personnes chez qui j'habitais, Petre et Maricuţa, firent savoir à leur filleuls qu'ils les recevraient le dimanche suivant Pâques. Les préparatifs de part et d'autre furent faits. Or, la veille du jour décidé, un des filleuls vint annoncer qu'il était invité le lendemain chez un autre de ses oncles, parrain de son père et qui l'a baptisé mais ne l'a pas marié ; son père ayant un empêchement, il devait y aller à sa place et demandait donc à Petre de reculer le jour de la réunion.Celui-ci, très vexé de passer au second rang malgré sa situation de "nănaş mare" s'est mis dans une colère terrible, enjoignant son filleul de lui rendre le foulard donné en cadeau à sa jeune épouse le jour du mariage et désormais de ne plus le considérer comme son parrain. Petre G. dit "Puisqu'il va chez un autre avec le "colac", il n'avait qu'à le choisir lui comme parrain".

Finalement, les choses se sont arrangées et Petre a décidé de réunir tous ses filleuls le jour de la Pentecôte. Un affront fait au parrain est un évènement grave car, avant toute chose, on lui doit le respect.

Les autres obligations des filleuls envers leurs parrains consistent surtout à les aider dans les travaux des champs et de la ferme : prêter cheval et charrue pour labourer, aider au fumage, aux semailles, à la cueillette, aider à apporter le bois l'hiver, etc ... Cette aide est très variable et dépend des relations entretenues entre les deux parties. Les devoirs des filleuls à ce niveau là sont beaucoup moins réglementés que la visite de Pâques. Cependant, si un parrain sollicite l'aide de ses filleuls, ceux-ci ne peuvent se soustraire à leurs devoirs et doivent y

répondre sous peine de voir éclater une dispute : lorsque le parrain convoque ses filleuls pour une veillée de travail (clacă), sa demande a un caractère obligatoire indéniable.

Le choix d'un parrain est donc un acte important ; il crée une alliance pour la vie entière et même pour plusieurs générations. Nous verrons que tout le déroulement de la noce témoigne de l'importance accordée au parrain : avec sa femme, il est toujours aux places d'honneur aux côtés des mariés ; outre leur rôle religieux, ils ont une fonction importante dans l'exécution des rites avec les mariés et le "stegar". Durant les trois jours de la noce, ils sont l'objet d'une attention spéciale de la part des protagonistes. Ce sont les parrains qui accrochent à la coiffe de la mariée les foulards symbolisant son passage dans le rang des épouses ; le soir, ils accompagnent le jeune couple à la chambre nuptiale.

Les cuisinière ou "socăcițe"

Le terme "socăciță" est employé uniquement pour désigner les femmes qui aident à la confection d'un repas de cérémonie, qu'il s'agisse d'une noce ou d'un enterrement. On utilise aussi le verbe "a socăci" pour désigner l'activité de ces femmes.

Les "socăcițe" sont constituées en deux groupes distincts, un pour la famille du marié et un pour celle de la mariée, composés uniquement de femmes mariées ("neveste"). Chaque belle-mère, la mère du marié et celle de la mariée, est à la tête de son groupe. C'est elle qui a la charge de choisir et convoquer les femmes et de diriger leur travail. Les "socăcițe" sont choisies parmi les femmes du lignage - belles-soeurs, cousines, etc... - et également parmi les voisines les plus proches. Ce sont des femmes jeunes et actives qui ont de 25 à 40 ans environ.

Par exemple, à la noce de Maria lui Gheorghe G., la mère de Maria avait sollicité l'aide de sa belle-soeur Maricuța, âgée de 20 ans, mariée au frère de son mari ; la femme de son frère Ilieș, Nuța, qui a environ 26 ans ; sa belle-fille, Nuța, 20 ans ; la mère de sa belle-fille, âgée d'une quarantaine d'années ; sa voisine Țîțîe, 45 ans ; sa nièce, Maria (fille de la soeur de son mari) 24 ans ; sa filleule, Floare, 25 ans.

La première de leurs tâches est d'aider à la préparation des mets qui seront servis au cours du repas : certains seront confectionnés plusieurs jours à l'avance, comme les gâteaux, d'autres la veille et le matin même de la noce. Outre cela, elles ont à dresser les tables, mettre le couvert, servir les mets, changer les plats, renouveler les bouteilles de țuică, en somme veiller à ce que chaque table ne manque de rien. Rôle important et qui demande beaucoup d'énergie. Mais la fonction d'hotesse n'est pas la seule qui soit dévolue aux "socăcițe" : elles interviennent comme principales actrices dans les rites qui accompagnent les deux repas. Elles animent le dialogue avec le porte-drapeau et le "staroste", ce qui appelle de leur part esprit d'à propos, humour et sens de la répartie;

elles exécutent la danse des "colaci" avec la belle-mère. A leur rôle pratique s'ajoute donc une fonction rituelle importante.

Enfin, le lendemain de la noce, les cuisinières sont invitées à prendre part à la réunion plus strictement familiale, "ospățul" (le banquet), pour les remercier de leurs services. Cette participation des cuisinières au repas familial du lendemain de noce est significative des liens qui ont été créés entre ces femmes et la famille qu'elles ont aidée. Ce repas n'est pas uniquement une façon de les remercier mais montre qu'il existe une relation privilégiée avec ces femmes ; choisir une "socăcița" ou être choisie, a donc une grande importance dans le jeu des alliances au sein du village.

Le groupe des cuisinières, d'autre part, de par sa composition et les fonctions qui lui sont dévolues, symbolise le groupe plus vaste des femmes mariées au nom duquel il agit.

Les demoiselles d'honneur ou "druște"

Les demoiselles d'honneur forment un groupe de cinq à dix jeunes filles célibataires, de la même classe d'âge que la mariée et qui en général doivent se marier dans la même année. Ainsi, toutes les filles qui étaient "druște" au mariage de Nuța et Tămaș en octobre 1974, se sont mariées l'année qui a suivi. Leur choix incombe au porte-drapeau qui est libre de convoquer à la noce les filles qu'il désire. Cependant, le choix de certaines filles lui est plus ou moins imposé par les liens de parenté ou d'amitié que celles-ci entretiennent avec les futurs mariés : amie de la mariée, cousine germaine, fille des parrains, etc...

Le rôle des demoiselles d'honneur est directement lié au fait que la mariée est issue de leur rang : la fonction principale des "druște" est donc d'être aux côtés de la mariée en tant que représentantes du groupe d'âge et de sexe auquel celle-ci a appartenu et qu'elle va quitter, mais leur participation à la noce est limitée dans le temps. Après la cérémonie religieuse, la mariée ne fait plus partie de leur groupe ; même si elle n'a pas encore gagné le rang des épouses, elle est désormais prise en charge par les personnes mariées.

La fonction principale des "druște" est de coudre le drapeau de noce. Présentes lorsqu'on coiffe la mariée, elles se trouvent encore auprès d'elle avant qu'on ne l'emmène à l'église : c'est l'occasion pour les jeunes filles d'exprimer leur chagrin et une solidarité réelle envers la compagne qui les quitte : chagrin reflété dans les "țîpurituri" où elle mêlent plaintes, avertissements et conseils lorsqu'elles exécutent la danse d'adieu avec la mariée, larmes qu'elles refoulent à grand mal à la fin de l'oraison de pardon. Solidarité démontrée de façon très nette lorsqu'elles dissimulent leur compagne aux yeux du cortège du "stegar" qui vient la chercher puis lorsqu'elles luttent avec elle contre les ravisseurs. Les "druște" sont complices et solidaires non seulement parce que la mariée est une des leurs mais parce qu'elles savent que leur tour viendra bientôt de connaître la même situation.

Les "druşte", représentantes du groupe des jeunes filles, symbolisent un peu tout ce que la mariée abandonne : amitiés, jeunesse, insouciance. Il n'y a pas de groupe aussi structuré qui leur corresponde du côté des garçons ; d'ailleurs, ce sont deux "druşte" et non deux garçons d'honneur qui accompagnent le marié à l'église.

Les autres invités

Outre les personnages clefs du rituel de noce, qui va être invité ? Les membres du lignage sont invités d'office : oncles, cousins, ascendants, parents par alliance, tous avec leurs conjoints. Un mariage est l'occasion de réunir au village les membres du lignage qui ont émigré dans une autre région ou sont allés s'installer en ville ; les voisins avec qui on est en bonnes relations ; des amis du village ou extérieurs à la commune : amis du marié ou de son père connus au service militaire et leurs familles, par exemple. Personnes du même métier : mineur, forestier, artisan ; la femme qui a coiffé la mariée et son mari : parfois le directeur de l'école et sa femme. Par contre, nous n'avons jamais assisté à une noce où le pope était présent.

Les représentants de ces différents groupes n'ont pas les mêmes prérogatives au cours de la noce. Il existe toute une hiérarchie entre les invités qui règlemente la participation de chacun : les jeunes, par exemple, ont un rôle important d'accompagnateurs des mariés, ils animent la danse à l'extérieur de l'église et dans la cour des deux maisons, mais mis à part le "stegar", ils ne sont pas, en principe, conviés aux repas, réservés aux adultes mariés. Parmi ceux-ci, certains se contentent du rôle de spectateurs de la noce mais ne participent pas aux banquets : ils se contentent d'aller à l'église, prennent part à la danse, après quoi ils rentrent chez eux.

Les invités sont organisés en deux groupes distincts : la troupe du marié ("oastea mirelui" ou "oamenii mirelui") et la troupe de la mariée (oastea miresei" ou "oamenii miresei"). Parmi ces convives s'instaure un système de préséance mis en évidence surtout par les places qu'ils occupent au cours des banquets. Actuellement, pour les noces qui ont lieu en un seul jour, dans un seul endroit (foyer culturel ou grande salle), on place toujours les invités du marié à la droite de celui-ci, les invités de la mariée à gauche. Lors d'une noce, les invités du marié étaient de Huta et Moişeni, ceux de la mariée de Certeze. Or, en arrivant au foyer culturel de Huta où devait se dérouler le repas, quelqu'un a fait entrer en premier les "certezeni" ; les invités du marié, furieux de passer au second rang, se sont longuement concertés pour savoir s'ils devaient ou non retourner chez eux. Finalement, on les a prié officiellement d'entrer et tout s'est arrangé.

De même qu'il existe une hiérarchie entre les parents et parrains du mariés (appelés "grands") et ceux de la mariée (les "petits"), on retrouve la même règle en ce qui concerne la masse des invités "anonymes" : les invités du mariés ont le pas sur ceux de la mariée.

La question des personnes invitées à la noce est intéressante car elle révèle les amitiés et inimitiés à l'intérieur du lignage ou dans le voisinage : on consomme la rupture en n'invitant pas un parent avec qui on est fâché et inversement, l'invitation à la noce est un moyen de réconciliation entre deux familles ennemies. Les autres participants remarquent immédiatement qui est présent et qui ne l'est pas et c'est un des grands sujets de conversation à la noce : ainsi à Huta, l'oncle du marié qui était également son parrain de baptême a refusé de venir pour marquer sa désapprobation du mariage de son neveu . La mère de Maricuţa n'a pas non plus assisté au mariage de sa fille, après la fugue de celle-ci avec le prétendant de son choix. L'oncle de Maria lui Gheorghe G. a lui aussi refusé d'assister au mariage de sa nièce car il aurait voulu qu'elle choisisse un autre mari. Son absence a été très remarquée d'autant qu'il a quand même fait parvenir de l'argent en cadeau par l'intermédiaire d'un de ses voisins. Le candidat évincé et toute sa famille ont également refusé de venir à la noce.

Les invitations

Lorsqu'un mariage est décidé entre deux jeunes gens, le village en est averti de plusieurs façons :
- d'abord au lendemain du "peţit", la tournée du futur marié et des "peţitori" accompagnés du musicien, fait savoir à tous les villageois que le marché a été conclu et que d'ici 3 à 4 semaines il y aura une noce.
- La publicité du mariage est aussi assurée de façon officielle par le pope qui annonce trois dimanches consécutifs à la messe, l'intention des deux jeunes gens de se marier et demande aux villageois si quelqu'un connaît un empêchement quelconque à ce projet (âge, consanguinité,...)
- Une semaine avant le mariage, à la "hora" du dimanche, le futur porte-drapeau entouré du groupe des garçons, interrompt la musique pour annoncer la noce et inviter les villageois. Les jeunes gens crient à haute voix :

" Băieţi şi fete,	"Garçons et filles,
Boresari şi neveste,	Hommes et femmes,
Moşi şi babe,	Grands-pères et grands-mères,
Duminică care vine	Dimanche qui vient
Este nuntă la cutare	C'est la noce chez untel
Poftiţi la nuntă !"	Venez à la noce !"

Bien sûr, parents et voisins, au courant de l'évènement depuis longtemps, ont été contactés par les deux familles, qu'elles sollicitent ou non leur aide. Certains amis des villages voisins auront droit à une visite personnelle d'invitation ou seront invités au hasard d'une rencontre. Mais pour la majorité des villageois, l'invitation officielle a lieu la veille du mariage, actuellement le vendredi. Un oncle du marié, très souvent le frère de sa mère, parcourt le village pour inviter parents et amis à la noce. Un des oncles maternels de la mariée fait de même de son côté. Parfois, si l'oncle ne peut assumer cette tâche, on en

confie le soin aux pères des mariés ou à un autre homme du lignage. Par exemple, en 1977, aucun homme de la parentèle n'étant disponible, c'est le jeune frère de la mariée, âgé de 13 ans qui a fait le tour du village, accompagné de son cousin, lui aussi âgé de 13 ans. En tout cas, on ne verra jamais une femme parcourir le village pour inviter à la noce ; c'est une tâche réservée aux hommes.

Autrefois, on allait de maison en maison sur un cheval décoré de clochettes ; aujourd'hui , on va à pied mais on emporte toujours une bouteille d'eau de vie dont on offrira une gorgée en invitant chaque personne. Si la personne accepte l'invitation, elle boit un coup en souhaitant longue vie aux mariés, sinon, elle refusera de boire à la bouteille (53).

Depuis deux ou trois ans, sur le modèle de la ville, est apparue une nouvelle forme d'invitation : l'invitation à la Mairie ou par la poste. Un informateur, marié en 1973, a procédé ainsi : "Pour notre mariage, on a fait les invitations à la Mairie ; tu peux aussi envoyer une lettre si tu as des connaissances dans d'autres villages ou d'autres départements, c'est plus moderne ...". Toutefois, le plus grand nombre continue d'inviter oralement en offrant la "ţuică", la façon "moderne" étant réservée à un petit nombre de paysans plus riches qui exercent une activité dans le commerce ou l'artisanat et ont eu des contacts plus fréquents avec le monde citadin dont ils ont adopté certaines normes de comportement ; de plus, ajoutent certains : "Autrefois, les gens allaient tous à la noce sans y avoir été invités ; maintenant, si je ne suis pas expressément invité, je n'y vais pas. Nous sommes plus civilisés maintenant ; cela a changé depuis 5 ou 10 ans".

La forme que tend à revêtir l'invitation, même si elle ne concerne que peu de familles encore, fait apparaître un processus d'individualisation : on invite moins la communauté des villageois que des personnes précises ; l'invitation par lettre en est le cas limite. D'autre part, les villageois invités adoptent de plus en plus une attitude qui correspond à ce changement : même si le groupe des garçons continue d'appeler tout le village à participer à la noce, les villageois ne s'y rendront que s'ils ont été officiellement invités par la famille des mariés. On ne réagit pas comme membre d'une communauté avec des droits et des devoirs consentis par cette appartenance mais comme un individu en relation interpersonnelle avec d'autres individus.

D'autre part, ce système d'invitation par lettre dénote un processus de privatisation du mariage : ce sont les mariés qui invitent les gens de façon individuelle, la communauté villageoise, dans ce cas là, n'a pas droit de regard, elle est exclue de l'évènement.

LES PREPARATIFS DE NOCE

En fait, les préparatifs de noce commencent bien avant que le jour du mariage soit fixé et même, que le futur conjoint soit connu. Dès que le fils ou la fille atteint l'âge du mariage, on commence à mettre l'eau de vie de côté pour la noce. La fille, avant même de savoir qui sera son futur mari entreprend de confectionner la sacoche ("străița"), pièce du costume du marié qui demande de nombreuses heures de travail car, aujourd'hui, on a remplacé les motifs brodés à l'aiguille par un tissage compliqué de petites perles de verre, à dominante bleue ou rouge. Autrefois, la jeune fille confectionnait entièrement la "străița" : elle assemblait les pièces de tissu, les brodait, décorait l'anse de laines de couleurs. Actuellement, elle commence à tisser des perles sur 40 à 50 fils de façon à former un motif carré de 20 cm de côté environ. Lorsque le tissage des perles est terminé, elle donne son travail à une femme de Certeze qui, pour 200 lei, monte les perles sur un fond de tissu, assemble les différentes pièces et pose le décor de laines multicolores.

De même, le trousseau de la jeune mariée est préparé bien avant que l'on sache quand et avec qui elle se mariera. Cependant, dès que l'accord en vue du mariage est conclu entre les deux familles, on active les préparatifs.

La mariée, outre la sacoche, doit aussi coudre et broder la chemise du marié ("cămașa de mire"), décorée elle aussi depuis deux ou trois ans d'un tissage de perles qui est cousu aux poignets et au col. Elle prépare également le décor de perles pour son chapeau et les colliers et "tours de cou" qu'elle même portera le jour du mariage ainsi que l'empiècement de sa chemise de mariée et la ceinture de sa jupe blanche ("pindileu").

Quant au marié, il doit acheter pour sa future épouse, le tissu nécessaire pour confectionner une jupe ("sucna") et du cachemire fleuri pour faire deux tabliers qu'elle mettra le jour de la noce. Il achète aussi les rubans et passementeries indispensables au décor. Jupes et tabliers seront cousus par une femme de la famille de la mariée : soeur, mère, cousine.

Entre le "pețit" et la noce, les mariés se rendront ensemble à Certeze pour accomplir les différentes formalités administratives.

C'est aussi à ce moment là que les deux familles font appel à la solidarité active des voisins et des parents formant un véritable réseau d'entraide. Que le mariage se fasse en un seul jour, en général chez le marié, ou qu'on se réunisse tour à tour dans les deux familles, il faut prévoir un local assez grand pour accueillir tout le monde. Le plus souvent, c'est une grange qui abritera le banquet de noce ou, de plus en

plus, dans les villages où il y en a un, le foyer culturel. A Moişeni, on utilise toujours la remise qu'il faut d'abord aménager : la débarrasser des outils et objets qui l'encombrent, nettoyer, blanchir les murs ; on l'agrandit en prolongeant les murs par une construction provisoire de planches et de bâches appelée "săivan de nuntă". Ce travail est celui des hommes de la maison : le marié, son père, parfois aidés d'un voisin ou d'un parent. Ils édifient aussi tables et bancs de bois. La veille du mariage, on tendra sur les murs des draps blancs tissés et brodés ou des tapis ; on mettra derrière la place réservée aux mariés une icône surmontée d'une serviette brodée de couleurs vives. La décoration sera achevée par des guirlandes de buis et de papier crépon.

La maison aussi est recrêpie pour l'occasion ; le sol de terre est recouvert (muruit) d'argile fraîche, tout est rangé et nettoyé et l'on décore la pièce de réception de serviettes neuves (stergători) et de nappes brodées.

Depuis longtemps, on s'est préoccupé de convoquer les musiciens qui animeront la noce ; chacune des deux familles a engagé les siens : il s'agit en général d'un violoneux et du guitariste qui l'accompagne en raclant avec un peigne les trois cordes de sa guitare appelée "zoangră" à Moişeni. Les musiciens sont parfois des Tziganes de Negresti mais, à Moişeni, il existe quatre joueurs de violon, Roumains, originaires du village ; ce sont donc eux qui sont engagés de préférence. Une noce sans violoneux est inconcevable. Quelle que soit la richesse de la famille, la présence d'un violoneux et d'un accompagnateur est indispensable. On en engage plusieurs dans chaque famille s'il s'agit d'une grande noce. Nous verrons d'autre part que depuis 1974, on a lancé la mode de faire venir de Sighet ou de Baia Mare des orchestres "folkloriques" plus ou moins célèbres pour animer les repas.

Les mères, de leur côté, ont contacté leurs voisines et leurs proches parentes qui formeront le groupe des "socăciţe", pour les aider à préparer le repas de noce. C'est à elles que les deux familles empruntent la vaisselle nécessaire à la noce : assiettes, couverts, marmites (par exemple, à la noce de Maria lui Gheorghe G., on a prévu 230 couverts pour le premier soir). On note sur un cahier ce que prête chaque femme afin de pouvoir le lui rendre après la noce. Cependant, depuis peu une innovation est apparue à Moişeni, en ce domaine : une femme, Ţîţîe lui Ilies, a acheté pour la noce de sa fille en juillet 1977 toutes les assiettes et les couverts nécessaires aux différents repas et depuis, elle loue pour 300 lei cette vaisselle aux personnes qui en ont besoin ; tous les Moişenari trouvent ce nouveau système très pratique.

Les "socăciţe" vont commencer plusieurs jours à l'avance à préparer la nourriture qui sera servie aux différents moments de la noce ; les gâteaux – "cozonaci", gâteaux roulés aux noix ou aux pommes, "turtă", espèce de gênoise fourrée ou non de crème, meringues, beignets, etc... – et les pâtes qui seront ajoutées au bouillon de poule sont préparés en premier.

La mère du marié cuit le pain du marié, "ptita mirelui" et les "colaci" qui serviront au rituel d'accueil des mariés dans la "gospodàrie". La mère de la mariée, quant à elle, a la charge de confectionner les deux énormes pains ronds décorés que les cuisinières feront danser au début du repas ; elle fabrique aussi le "colac" de la mariée qui sera rompu et distribué à la sortie de l'église ainsi que deux autres pains pour la cérémonie qui a lieu dans la cour, au retour de la bénédiction nuptiale. Tous ces "colaci" sont faits à base de farine, d'eau, de matière grasse et d'oeufs et cuits au four. Ils sont ronds, percés ou non en leur centre ; leur taille varie entre 30 et 70 cm de diamètre. Le dessus est entièrement décoré de motifs floraux ou zoomorphes en pâte. La marraine, "nànaşa mare" (et parfois aussi la "nànaşa micà") apporte sa contribution en confectionnant un "colac" qui restera à l'église : le gâteau de la marraine est souvent une gênoise couverte de crème et décorée de sucreries de couleurs vives et de fleurs, mais cela peut être aussi un pain rond plus traditionnel.

La veille et le matin de la noce, l'activité devient fébrile parmi les cuisinières : elles se rendent le matin très tôt chez les mariés car il faut préparer tout ce qui n'a pu être fait à l'avance : confectionner les "boace" (feuilles de chou farcies), faire cuire la viande, préparer le bouillon de poule et la "salatà de boeuf" (espèce de macédoine de légumes avec des morceaux de boeuf bouilli et de la mayonnaise). Il faut aussi disposer les aliments dans les plats, couper les gâteaux, mettre le couvert sur les tables, tout cela avant que les premiers invités n'arrivent. Bien souvent, les préparatifs se poursuivent jusqu'au moment où les mariés et leur cortège reviennent de l'église.

C'est aussi la veille de la noce que l'on coiffe la mariée et que les demoiselles d'honneur convoquées par le "stegar" doivent coudre le drapeau de noce, chez le marié.

La coiffure de la mariée

Toutes les mariées de l'Oaş, sauf dans les villages "mixtes" (c'est à dire à majorité hongroise) de Remetea, Vama et Oraşul Nou, sont coiffées à quelques nuances près de la même façon : on tresse leurs cheveux en "coadà" et elles doivent porter la couronne, objet rituel indispensable, symbôle de leur virginité et de leur royauté temporaire. La couronne est un signe distinctif qui ne tient pas compte dustatut social ; toutes les jeunes filles la portent, quels que soient leur rang et leur richesse. Aujourd'hui encore, une mariée sans "coadà" et sans couronne est chose impensable dans l'Oas.

C'est en général la veille de la noce, parfois même à l'aube, que l'on procède à la coiffure de la mariée. Autrefois, lorsqu'on la coiffait, la mariée devait être assise sous un prunier. A Bixad, ces préparatifs se déroulent chez la coiffeuse, tandis qu'à Moişeni cela se passe chez la mariée. Nous essayerons de décrire la coiffure de la mariée telle que nous en avons été témoin en 1974 puis en 1977, à Moişeni.

La mariée est assise au centre de la pièce principale tandis qu'autour d'elle les femmes - sa mère, sa tante, deux ou trois "socăciţe" - s'activent pour préparer la nourriture pour le lendemain. Les hommes de la maison (père, frères, oncles) trinquent en l'honneur du jeune couple et plaisantent ; le marié se doit d'assister à la coiffure de sa future épouse.

Pour coiffer la mariée, on a fait venir une jeune femme de Certeze qui actuellement coiffe presque toutes les mariées de Huta, Moişeni et Certeze : il semble à ce propos que là aussi on assiste à une transformation dans le sens du professionalisme du rôle. Il existe à Moişeni une femme qui connaît l'art de coiffer les mariées mais elle est aujourd'hui trop vieille et n'exerce plus ses fonctions. La coiffeuse de Certeze dit avoir appris seule à coiffer en observant les autres femmes le faire ; elles sont trois à Certeze à connaître ce métier. Autrefois, les coiffeuses de "coadă" étaient les femmes les plus pauvres du village et leur action n'était pas dépourvue d'un caractère magique ; la transmission de leur savoir se faisait de femme à femme et non de la mère à la fille. La coiffeuse est payée 200 à 300 lei pour ses services et elle est invitée à la noce.

Le tressage des cheveux de la mariée est un travail très long et minutieux qui demande beaucoup d'habileté. Il peut durer de 4 à 8 heures. On commence par démêler les cheveux de la mariée, on aurait envie de dire la patiente, on les enduit de graisse (huile ou saindoux), puis on les sépare en deux par une raie médiane ; alors peut commencer le patient travail de tressage, véritable tissage de cheveux qui viendront former une espèce de fine résille au bord dentelé. On place ensuite sur les cheveux tressés toutes sortes d'ornements : colliers de perles multicolores, fleurs de cellophane et aujourd'hui de matière plastique, verroterie. La coiffure doit être solide, aussi perles et fleurs sont cousues aux cheveux et même au col de la blouse, véritable carcan pour la mariée qui devra garder trois jours durant cette coiffure lourde et gênante. Lorsque le décor est posé, on place la couronne. Autrefois, dans les familles les plus riches, la couronne était achetée et décorée par la mariée, sinon on avait la possibilité de l'emprunter ; dans le village, quelques femmes possédaient une couronne qui était louée et circulait de maison en maison suivant le besoin.

Pour faire la couronne, on place des fleurs de papier crêpon, des ornements de laine colorée et des petits morceaux de miroir (élément essentiel contre le mauvais oeil) sur une forme de grillage. Cette couronne, à son tour, est fixée sur la tête de la mariée par quelques points de couture. Aujourd'hui, à Moişeni, on ne met plus au bas de la couronne un collier de pièces de monnaie mais cela se fait encore dans la plupart des villages. Les femmes du village trouvent d'ailleurs la façon actuelle de coiffer la mariée beaucoup moins jolie qu'auparavant : avant, il y avait ce rang de pièces mais on ne mettait pas autant d'ornements sur les cheveux de la mariée. Le tressage était ainsi bien mis en valeur et ne disparaissait pas

sous les perles et les objets en plastique, pas toujours du meilleur goût.

Notons que lorsqu'une jeune fille a perdu sa virginité (tout au moins autrefois) ou lorsqu'une femme se remarie après un divorce ou un veuvage, elle ne sera pas coiffée de la "coadă" et portera un simple foulard au lieu de la couronne. Par contre, une jeune fille vierge, quel que soit son âge, aura droit à la couronne : c'est ainsi qu'avant la guerre, une femme mariée pour la première fois à l'âge de 40 ans, a été coiffée de la couronne et de la "coadă" comme toutes les jeunes épouses.

La mariée est fin prête lorsqu'on aura paré son cou d'un collier ("zgardă") sur lequel viennent se superposer une quantité incroyable de rangs de perles de toutes les formes et de toutes les couleurs. Ces colliers sont empruntés par la mariée aux amies de son âge, le dimanche qui précède la noce. On essaye d'en récolter le plus grand nombre. En dernier, on place un "volant" de perles (fodră) et plusieurs rangs de perles de verre, dorées ou argentées. C'est la dernière fois que la mariée peut porter autant de bijoux avant de devoir adopter la tenue plus sobre des épouses, aussi en profite-t-elle pour porter plus de perles qu'elle n'en a jamais porté.

La coiffure se termine vers 3 ou 4 heures du matin. La jeune fille attendra le jour en essayant de somnoler, la tête posée sur une table, car bien sûr, il n'est pas question pour elle de dormir dans un lit, ainsi parée. Elle aura pris soin, lorsque le tressage des cheveux est terminé et avant qu'on ne couse les perles, de se laver le visage et d'enfiler sa chemise de noce qu'elle a elle-même confectionnée pour l'occasion : chemise neuve donc, richement ornée. Depuis peu, la mode veut que l'empiècement soit couvert d'un tissage de perles multicolores à la place des broderies, l'emploi des perles étant un signe évident de richesse. Ce décor a été utilisé pour la première fois à Moişeni en octobre 1974, lors d'une noce qui se voulait particulièrement fastueuse et depuis, les mariées des familles les plus riches ont toutes suivi cet exemple.

Au matin, la mariée passera la jupe blanche ("pindileu") neuve, tissée et ornée au métier, dont la ceinture ("guler") est également brodée ou ornée de perles. Sur le "pindileu", elle revêt une jupe de cachemire ou de velours rouge à fleurs ("sucnă") sur laquelle elle va superposer deux tabliers de couleurs différentes, toujours de cachemire fleuri. Autrefois, sur le "pindileu", les mariées enfilaient une espèce de large robe de cachemire appelée "viganău" ; cette pièce du costume n'existe plus à Moişeni.

Par dessus la chemise, la mariée porte un gilet très épais, brodé de laine et décoré de clous et de petits miroirs, appelé "bondă". Jadis, les mariés devaiant revêtir un "suman", lourde veste de laine fabriquée au métier à tisser ; c'était le complément obligatoire de la couronne. A Certeze, on portait la "guba", sorte de cape de berger aux longues mèches de laine. "Guba" et "suman" ne sont plus portés aujourd'hui aux mariages. Seules quelques vieilles femmes conservent encore ces vêtements.

Le costume et la coiffure de la mariée assument deux fonctions princi-

pales : a) fonction rituelle et magique, surtout pour ce qui est de la couronne et des colliers. b) indicateur du statut social à travers les matériaux utilisés pour confectionner la jupe et les broderies de perles.

On pourrait leur ajouter une fonction esthétique et une fonction d'individualisation de la mariée d'entre les autres jeunes filles. Cette coiffure et le port de la couronne sont de réelles épreuves imposées à la jeune mariée, qui testent sa capacité de résistance. Comme le dit la coiffeuse, lorsque la jeune fille qu'elle coiffe se plaint des maux de tête que lui donne cette parure : "C'est dur de porter la couronne de mariée mais c'est comme çà et c'est bien plus dur après le mariage !"

Le costume de mariée marque un moment bien précis de la vie d'une femme : l'étape de transition entre le passage du rang des jeunes filles à celui des épouses ; il doit donc être un costume exceptionnel, bien caractérisé et en général très riche.

La préparation du drapeau de noce

C'est également la veille de la noce ou plus souvent le matin même que le porte-drapeau réunit les demoiselles d'honneur pour coudre une bannière de noce appelée "steag". Il va les chercher accompagné du musicien et tout le groupe s'achemine au son du violon et en lançant des "țîpurituri", jusqu'à la maison du marié où se dérouleront les préparatifs.

D'après plusieurs chercheurs, le "drapeau" présent dans les noces roumaines serait une métamorphose du sapin qui symbolise la noce dans certaines régions de Roumanie (Moldavie, Monts Apuseni). Citons P.H. Stahl : "Le drapeau est orné de la même manière que le sapin et joue le même rôle... Le drapeau nous paraît être une forme nouvelle, résultée de l'évolution du sapin" (54). De même, C. Buhociu signale qu'en Transylvanie, dans les régions de l'ancienne frontière vers les pays roumains et la Turquie, l'Autriche entretenait des régiments de Roumains libres comme gardes-frontières ; les gens de l'endroit ont assimilé certaines coutumes militaires comme le "drapeau" qui a remplacé le sapin dans la noce et les enterrements (55). Quant à Marian, il prête au "steag" une origine slave et pense que les Hongrois auraient emprunté cette coutume aux Serbes (56).

Le drapeau, en général, est fait de toute pièce pour la noce, cependant, comme à Bixad, il peut être loué. A Moișeni, jusqu'en 1975, chaque noce devait faire sa propre bannière, mais depuis cette date, les choses ont quelque peu changé : une femme du village, Țîțîe lui Ilieș, a confectionné un drapeau qu'elle loue à chaque noce moyennant 200 lei. Le drapeau n'est donc plus l'oeuvre collective des "druște" et désormais on retrouvera le même drapeau à toutes les noces.

En octobre 1974, nous avons pu observer la confection de la bannière, "cusutul steagului", le matin même de la noce : le marié avait été porte-drapeau la semaine précédente, il a donc conservé le drapeau pour s'en resservir, toutefois, celui-ci a été entièrement démonté par les demoiselles d'honneur puis refait à neuf en ne conservant de l'ancien que les éléments

de base, le bâton et les grelots. C'est la confection de cette bannière que nous allons décrire.

Dans la pièce d'apparat, chez le marié, sont rassemblés les demoiselles d'honneur, les deux "stageri", le musicien et les mariés. Pour faire le drapeau, on utilise un gros bâton le long duquel on place une courroie de cuir où sont accrochés des grelots. On fixe ensuite au bâton deux grands foulards carrés ("baticuri") rouges ou blancs, superposés. Les "druşte" leur ajoutent un contour de papier crépon (cela peut être aussi du buis), puis elles vont coudre aux quatre coins et au centre des carrés de toile (perzi), brodés de couleurs vives et bordés de franges. Au milieu, on n'oublie pas de placer un petit miroir pour chasser les mauvais esprits. Les pièces de toile brodées sont apportées par les jeunes filles qui les ont faites elles-mêmes ou les tiennent de leurs mères : ces "mouchoirs" étaient autrefois portés par les hommes qui les plaçaient sur leur chapeau. Pliés en quatre et enfilés de manière à former un gros pompon, une cinquantaine de ces carrés de toile sont aussi placés au sommet du drapeau ; on leur ajoute une couronne de papier crépon multicolore et on fait surmonter le tout du bouquet final, le "struţ", composé de buis (bărbînoc), de basilic, de romarin, auquel on joint parfois quelques fleurs rouges.

Actuellement, puisqu'on loue le drapeau tout fait, le rôle des demoiselles d'honneur se limite à démonter le "steag", remplacer le bouquet du sommet par du buis et des fleurs fraîches et refaire le contour de papier. Ensuite, elles n'ont plus qu'à remonter les divers éléments de la bannière sans les modifier.

La couture du drapeau de noce se fait dans une grande gaieté. Les garçons à qui la mère du marié a donné des bouteilles d'eau de vie, trinquent et plaisantent, les filles leur répondent. On rit beaucoup, la musique du violon rythme le travail. Lorsque la bannière est fin prête, la mère du marié sert un repas aux jeunes gens qui s'attablent ; les violoneux et les mariés s'asseoient parmi eux. Notons que les mets servis sont les mêmes qu'aux autres repas qui marquent la noce : ţuica et gâteaux, puis "boace", plat de viande et bouillon de poule.

Peu après, les filles commencent à former une ronde et dansent le "jocul steagului", la danse du drapeau. La mariée se place au centre, chaque fille à son tour pénètre au milieu et fait danser la mariée tandis que les autres crient des "ţîpurituri" à l'adresse de la future épouse ; à la fin, c'est le porte-drapeau qui fait danser la mariée.

En fait, on peut penser qu'autrefois la danse du drapeau était une ronde exécutée par les seules demoiselles d'honneur qui ont cousu le drapeau et que la mariée n'y participait pas. Il semblerait que la préparation de la bannière telle qu'elle se déroule aujourd'hui à Moişeni, en présence de la mariée, soit plutôt une synthèse entre deux moments : le couronnement de la mariée et la couture du drapeau, et qu'elle ait apporté quelques modifications à la coutume. La participation de la mariée au "jocul steagului" donne à cette ronde le sens d'une danse d'adieu de la

mariée aux jeunes filles de sa classe d'âge, danse qui marque la rupture des liens qui attachent la mariée à ses amies. Cette danse, "roata miresei" est la conclusion normale du couronnement de la mariée auquel prenaient part les "druşte" qui marquaient de leurs cris le déroulement de ce rite, cris destinés à la mariée et souvent emplis de tristesse. Par contre, la préparation du drapeau ne pouvait avoir lieu en présence de la mariée puisque les deux cérémonies avaient lieu en même temps, la veille du mariage. Aujourd'hui, on a moins de temps à consacrer à la noce, aussi bien pour les préparatifs que pour la cérémonie ; on ne garde des anciennes pratiques que les moments les plus marquants en les situant parfois hors de leur contexte : c'est ce qui pourrait expliquer pourquoi des deux danses rituelles "jocul steagului" et "roata miresei" on a pu n'en faire qu'une qui en combine les différents éléments.

A la fin, lorsque le drapeau est prêt, parfois le lendemain de sa préparation avant que commence la noce, le "stegar" doit le racheter aux "druşte" qui ont travaillé à sa réalisation. Pour cela, il présente aux jeunes filles deux bouteilles : l'une est pleine de "ţuica", l'autre remplie d'eau. Les "druşte" doivent choisir en essayant d'avoir la main heureuse et de ne pas emporter la bouteille d'eau. Le "stegar" les remercie par ces mots :

Mulţumesc la Dumnivoastră	Merci à vous
C'aţi venit la casa noastră	D'être venus chez nous
Noaptea din pat v-aţi sculat	La nuit, vous vous êtes levés du lit
Şi cu mine aţi alergat	Et avec moi êtes accourus
La acest cusut de steag	Pour coudre ce drapeau
Dar eu mulţumesc tare frumos	Mais moi je vous remercie beaucoup
De lucru acest a vost.	Pour votre travail.

Jusqu'il y a deux ans, la bannière était défaite par les mêmes filles qui l'avaient fabriquée, le dimanche suivant la noce. Chacune reprenait alors ce qui lui appartenait et qu'elle avait prêté pour l'occasion : carrés de toiles, foulards, etc...

- Quelques uns des "ţîpurituri" adressés à la mariée durant la "roata miresei" ou le "jocul steagului" (Moişeni, oct. 74 et oct. 77) :

Săraca mireasa noastră	Notre pauvre mariée
Nici-i hîdă, nici-i proastă	N'est ni laide, ni bête
Numai pe plăcerea noastră	Seulement à notre goût.
Gată-te mireasă bine	Prépare-toi bien mariée
C-amu vine după tine	Car maintenant on vientte chercher
De la la şi da la la	Da la la et da la la

Hài mireasă mîndrà eşti
N'ai oglindă sà te vezi
Sà te vezi cum eşti gătată
Şohan n-ai fi supărată
Da la la şi da la la.

Hài mireasà, mirele
Ţi-a ciunta cărările
Numai mè ţi-o làsa
La fîntînă dupà apà
Şi-n grădină dupà ceapă
Cà mireasă mirele tàu
Poate fi solgàbiràu (57).

Futuţ raiu tàu Mări
C-astàzi te mută de casà
Le le le şi le le le.

Futuţ raiu tău Mări
T-ai dus cu Hutari
De le le şi de le le.

Allons mariée tu es jolie
N'as-tu pas un miroir pour te voir
Pour voir comment tu es parée
Jamais tu n'as été fâchée
Da la la et da la la.

Allons mariée, le marié
Barrera tes chemins
Il te laissera seulement aller
A la fontaine pour de l'eau
Et au jardin pour de l'oignon
Car mariée, ton marié
Pourrait être préfet.

Maudite sois-tu Marie
Car aujourd'hui tu quittes la maison
Le le le et le le le

Maudite sois-tu Marie
Tu es partie avec ceux de Huta
De le le et de le le.

PREMIER JOUR DE NOCE

Tout est prêt pour recevoir les invités et la noce va pouvoir commencer : la mariée est prête depuis l'aube. A six heures du matin, le marié vient la chercher et tous deux, accompagnés du porte-drapeau, se rendent à l'église pour écouter la messe. De retour, chacun rentre chez soi, la mariée attendra, entourée de sa famille, qu'arrivent les premières personnes tandis que les "socăcițe" terminent la confection de certains plats et vérifient que tout est en place pour accueillir les convives. Chez le marié, on achève les ultimes préparatifs : c'est peu avant la venue des premiers invités que le marié va revêtir son costume de noce ; ce costume doit être neuf et n'avoir jamais été porté : le jeune homme revêt la chemise brodée pour lui par la mariée, les "gaci" blancs, l'été, ou les "cioareci" l'hiver et, suivant la saison, un petit chapeau de paille décoré de perles ou une toque d'astrakan dont il n'omettra pas de ceindre le pourtour d'une petite couronne de feuilles de basilic ou de romarin, confectionnée par les "druște", signe distinctif du marié auquel a droit aussi le porte-drapeau. Avant le départ à l'église, il complètera sa tenue par la "străița", la sacoche brodée par la mariée de coton ou de perles multicolores.

A partir de midi, les premières personnes commencent à arriver. Ce sont les violoneux qui se présentent les premiers dans les deux foyers ; aussitôt, on les installe à table et on leur sert à manger tandis qu'ils entament les premières mélodies, avertissant ainsi le voisinage et les passants que la noce commence.

Chez le marié, les invités pénètrent dans la maison : ce sont des personnes assez âgées, proches parentes de la famille (oncles, beaux-frères, etc...). On les fait asseoir à table en compagnie des musiciens qui jouent sans arrêt et du porte-drapeau qui rythme la musique du violon en faisant sonner les clochettes de sa bannière : il faut beaucoup de vigueur et de force pour secouer ainsi le drapeau et les plus vieux, à tour de rôle, s'emparent de l'emblême et montrent au jeune homme comment il doit s'y prendre pour faire tinter plus fort les grelots, tout en se moquant un peu de son manque d'expérience.

Seules les personnes mariées, hommes et femmes - mais ces dernières pour la plupart, sont occupées à la cuisine - prennent place à la table pour trinquer en l'honneur du marié et manger gâteaux et "boace". Le parrain et sa femme sont arrivés les prmiers et sont assis à la table auprès du "stegar", à la place d'honneur, dans l'angle où se trouvent les icônes. Dehors, les garçons arrivent par groupes ; aux "druște"présentes depuis le matin, se mêlent les autres jeunes filles qui viennent le plus souvent accompagnées de leurs mères. Tous restent à l'extérieur et attendent la mu-

sique du violoneux pour pouvoir danser un moment dans la cour ou s'il pleut, dans la grange. Le musicien animera la danse au milieu des cris de la jeunesse tandis que continuent à affluer les convives. Au bout d'une heure ou deux, le musicien retourne à l'intérieur. Dans la pièce principale, on a déplacé la table au milieu de la salle ; d'un côté, faisant face à l'entrée, se placent le marié et le porte-drapeau, de l'autre, dos à la porte, le "staroste", derrière lequel se mettent le père et la mère du marié. La musique du violon retentit au milieu des cris des invités qui sont dans la pièce ; les autres, à l'extérieur, se pressent au carreau pour assister à cet instant solennel, la cérémonie d'adieu, "bulciugul mîrelui". La musique se tait, les hommes ôtent leur chapeau. Le "staroste" frappe le drapeau contre la table à plusieurs reprises puis il prend la parole et fait ses adieux aux parents du marié au nom de celui-ci (Cf. texte roumain et traduction).

A peine a-t-il prononcé le dernier mot de son oraison que la musique reprend, les clochettes du drapeau retentissent à toute volée, les hommes entreprennent de former une ronde ("roată") autour de la table, danse gaillarde que les hommes seuls, célibataires ou mariés, exécutent en se tenant par les épaules, et qu'ils rythment en tapant du talon et poussant de nombreux cris pour en accuser le caractère viril et presque sauvage. La ronde terminée, le marié trinque avec ses amis puis tout le monde sort de la maison.

Le marié doir maintenant s'apprêter à partir à l'église. Il part en charrette, décorée pour l'occasion de guirlandes multicolores. Son parrain de mariage (nănas mare) l'accompagne ainsi que sa marraine qui porte le gâteau destiné à l'église et deux grands cierges ornés de rubans et de fleurs. Les parrains de la mariée, s'il y en a, font partie de ce groupe ainsi que deux demoiselles d'honneur qui encadrent le marié. Lors des dernières noces auxquelles nous avons assisté, le marié s'est rendu à l'église en voiture automobile, ce qui, vu le manque de place, exclut la présence des "druște". Quel que soit le moyen de locomotion choisi, le marié, accompagné des seules personnes citées plus haut, part en premier à l'église où il va devoir attendre la mariée.

Pendant ce temps, tous les invités qui se trouvaient chez lui s'organisent en cortège : le "stegar", portant le drapeau de noce, passe en tête, entouré du groupe des garçons et des musiciens. Derrière vient le reste des invités du marié. Tout le monde se rend chez la mariée pour la conduire à l'église.

Chez la mariée, les évènements se sont déroulés depuis le matin de façon identique. Là aussi des musiciens ont été engagés pour animer la noce. Tandis que les personnes plus âgées, arrivées les premières, trinquent et mangent ensemble, assises à la table dans la pièce d'apparat, les autres dansent. La jeunesse qui ne veut rien perdre des évènements, s'est réunie d'abord chez le marié ; chez la mariée, ce sont donc ses frères, soeurs, cousins qui animent la danse.

Lorsqu'on entend que s'approche le cortège conduit par le porte-drapeau, c'est un grand remue-ménage dans la maison. On court fermer le portail d'accès à la cour, la mariée s'enferme chez elle avec quelques amies de son âge pour la protéger. Les invités attendent de pied ferme les arrivants et vont tenter de les repousser : deux oncles de la mariée, munis de bouteilles de "ţuica", barrent l'entrée de la cour de leurs bras tendus tout en essayant de parlementer avec les assaillants pour les dissuader d'entrer : "Vous vous trompez, l'église n'est pas ici, si vous cherchez une mariée, allez à l'église..." Un autre brandit un balai menaçant, mais après quelques minutes, le jeu cesse. On offre alors de la "ţuica" aux personnes qui sont en tête du cortège ("stegar", oncles du marié, musiciens) en signe de réconciliation : tout le groupe est autorisé à pénétrer dans la cour.

A l'intérieur de la maison, la mariée, les demoiselles d'honneur et quelques jeunes femmes dansent une ronde. Soudain des cris annoncent l'arrivée du "stegar" et de ses amis. C'est un grand branle-bas de combat : la mariée et les "druşte" s'arment de bouteilles de "ţuica" et d'eau et au milieu de la mêlée générale, elles tentent de repousser le "stegar" et les autres assaillants en les arrosant. L'un d'eux se saisit de la mariée qui doit résister de son mieux mais finalement, la troupe du marié remporte la victoire.

La résistance de la mariée et la solidarité des jeunes filles de son groupe d'âge sont clairement démontrées ici. Cette lutte simulée entre les "ravisseurs" et la famille de la fille souligne le caractère irréversible de la séparation de la future mariée d'avec son milieu. Cet épisode est présent dans les rites de très nombreux peuples, certains auteurs y voient une réminiscence du mariage par rapt (par exemple Ch. Letourneau (58) ou Marian (59) qui y voit une survivance du mariage romain avec le rapt des Sabines). Pour Youri Sokolov (60), l'arrivée du cortège, la simulation de l'enlèvement, les obstacles que le fiancé doit franchir, sont autant de rappels de l'ancienne coutume du rapt de la fiancée. Il précise qu'en Russie septentrionale, lorsqu'une des deux familles n'est pas en état de faire face aux dépenses d'une noce traditionnelle, on simule l'enlèvement de la fiancée. Van Gennep considère le mariage comme la scission d'un individu d'avec certains milieux, (scission) qui affaiblit ces milieux et en renforce d'autres : "C'est la résistance qu'opposent les milieux atteints qui s'exprime par les rites dits de rapt ou d'enlèvement". Quant à Mihai Pop (62), il affirme que : "La noce apparaît comme un drame qui révèle un conflit aigu entre les deux familles. Historiquement, le conflit a été réel (mariage par capture), il est resté longtemps réel sur le plan économique (conflit de dot) et continue à le rester sur le plan moral... L'allégorie de l'armée est générée par la conception du mariage sous forme d'un conflit puissant entre deux camps adverses... L'autorité et l'arrogance de la troupe du marié correspondent à une avance substantielle d'autorité du marié sur la mariée, qu'il conservera ensuite dans la vie du ménage".

Les hommes se mettent alors à danser une "roată" autour de la table, dans la pièce principale où va avoir lieu maintenant la cérémonie d'adieu de la mariée, "bulciugul miresei".

Le porte-drapeau prend la mariée par l'intermédiaire d'un foulard qu' elle tient à la main et tous deux se placent d'un côté de la table, sous les icônes ; de l'autre côté, dos à la porte, vient se placer le "staroste" et derrière lui, le père et la mère de la mariée. C'est le même "staroste" qui dit l'oraison d'adieu pour le marié et pour la mariée. Cependant, à Huta, nous avons assisté à une noce où le "bulciug" a été prononcé par deux personnes différentes, deux femmes (Cf. Textes roumains et traductions).

La cérémonie d'adieu est un moment solennel et sa fonction magique est importante. Si les jeunes gens n'obtenaient pas le pardon de leurs parents avant le mariage, c'était un signe néfaste pour la vie future du couple. La musique se tait, le silence se fait parmi les invités attentifs aux paroles que va prononcer le "staroste". Les hommes ôtent leurs chapeaux, l'oraison commence, entrecoupée du bruit des grelots que fait sonner le "stegar" et de quelques accords de violon qui ponctuent certaines phrases ; certaines paroles du "staroste" suscitent les réflexions amusées et les rires de l'assemblée tandis que le visage de la mariée se couvre de larmes à l'écoute de ces propos. Vers la fin, la mère sanglote, la soeur et les cousines de la mariée se laissent gagner par le chagrin, le père se retient de pleurer. Tout contribue à créer une tention émotionnelletrès forte parmi les personnes rassemblées. Lorsque le "staroste" prononce les derniers mots de l'oraison, c'est une explosion de joie : le "stegar" se met à secouer avec force son drapeau, les cris des invités retentissent ; la mariée embrasse ses parents et de nouveau les hommes forment une ronde autour de la table en criant et frappant le sol de leurs talons.

C'est l'heure maintenant de partir en cortège pour l'église. Avant de quitter définitivement la maison, au portail, le "staroste" dit aux parents de la mariée :

Măi, gazdele casei, măi	Holà, maîtres du logis, holà
Lăsăm pe Dumnezeu cu voi	Nous laissons le Seigneur avec vous
Pînă ne întoarcem înapoi	Jusqu'à notre retour
Dumnezeu cu dumneavoastră	Le Seigneur avec vous
Pînă ne întoarcem la casa voastră	Jusqu'à ce que nous revenions chez vous.

Le maître de maison apporte alors un litre d'eau de vie qu'il donne aux accompagnateurs de la mariée afin qu'ils puissent en boire en chemin.

Le cortège de noce se forme : en tête vient le "stegar" avec la mariée à sa droite ; chacun tient l'extrêmité d'un foulard. S'il y a deux "stegari", la mariée se place entre les deux et tient dans chaque main un foulard qui la relie à chacun des garçons. Ils sont entourés des jeunes

gens de leur classe d'âge, puis viennent les garçons plus jeunes, les jeunes filles et enfin les invités plus âgés, hommes et femmes.

Le cortège traverse le village en direction de l'église, tout le monde est joyeux, les "ţîpurituri", les sifflets, les cris de toutes sortes retentissent au milieu d'un grand brouhaha. Le "stegar" qui conduit la mariée fait sonner son drapeau qu'il confie parfois aux garçons qui l'escortent car c'est un lourd fardeau. Auprès de la mariée, marchent deux ou trois fillettes d'une douzaine d'années, cousines ou soeurs plus jeunes, portant des gâteaux décorés de crème ou de bonbons, qui seront partagés à la sortie de l'église. A l'arrière du cortège, du côté des plus vieux, la joie n'est pas moins exubérante : les femmes brandissent des bouteilles de "ţuica", esquissent une ronde désordonnée tout en avançant et criant à tue-tête, les hommes dansent aussi, sifflent et frappent dans leurs mains. Ce tapage, que l'on retrouve dans toutes les noces d'Oaş, est une manifestation publicitaire indispensable pour faire participer le village à l'évènement. Les paysans l'interprètent comme un signe d'allégresse : "Nuntaşii vin cu ceterasi, cu stegarul, toţi pe jos şi huţîind, strigînd, jucînd, cîntînd, care cum îi place, ca la veselie". (Les invités viennent avec le violoneux, avec le porte-drapeau, tous à pied et sifflant, criant, dansant, chantant, chacun comme il lui plaît, comme à la réjouissance). On peut penser aussi qu'il s'agit d'un moyen pour chasser les mauvais esprits.

On arrive à l'église en ayant soin d'éviter de passer devant des maisons où il y a eu un récent décés ; de même, si une autre noce a lieu le même jour dans le village, les deux cortèges tâcheront de ne pas se croiser car il arriverait un malheur si les regards des deux mariées se rencontraient. Du moins, c'est ce que l'on pensait il y a peu de temps encore car, en octobre 1977, nous avons assisté à une scène qui pourrait démentir ces croyances. Lorsque le cortège de noce est arrivé à l'église, un autre mariage venait de s'y dérouler et les mariés, originaires de Huta, étaient en train de poser pour des photographies sur le seuil. Aussitôt, les nouveaux arrivants se sont mêlés à la foule des "Hutari", très curieux de voir si la mariée de Huta était plus jolie, mieux coiffée ou mieux vêtue que la "leur". Quant à Maria, la mariée de Moişeni, après avoir quelque peu hésité, elle s'est finalement décidée à venir à la rencontre des autres mariés pour se faire photographier avec eux, encadrée de ses deux "stegari".

Devant l'église, le marié attend en compagnie des parrains. Le cortège arrive enfin, annoncé par les cris et la musique du violon. Avant que ne commence la célébration du mariage, la danse s'organise, les hommes ont le temps de danser quelques "roată", les plus jeunes entament la danse par couples qui durera jusqu'à la fin de la cérémonie et à laquelle prennent part tous ceux qui n'entrent pas dans l'église, mariés et célibataires. Certains curieux, trop âgés pour danser, se contentent de regarder et commentent les évènements. Tout le village est mobilisé pour l'occasion et, que l'on soit ou non invité par les familles, nul ne peut ignorer ce qui se passe. Les personnes qui ne se rendront pas

au banquet de noce, viennent cependant à l'église pour danser ou regarder. La noce est une fête pour tous les villageois : pour tous et surtout pour les jeunes, c'est avant tout une occasion de danser en dehors du bal dominical.

Enfin le pope apparaît sur le seuil de l'église. Il demande aux mariés et aux parrains de s'avancer : le porte-drapeau conduit alors la mariée devant le prêtre en la tenant par le foulard et la remet au marié qui saisit à son tour l'extrêmité du foulard de sa main gauche. Le "stegar" reste aux côtés du marié, derrière eux se placent le parrain et la marraine du marié puis ceux de la mariée, enfin viennent les oncles et les cousins les plus proches des mariés. Seuls les parents des mariés et quelques voisins pénètrent dans l'église, les autres attendent dehors en dansant et bavardant, nous avons même vu des hommes jouer aux cartes en attendant la fin de la cérémonie. En ce qui concerne les parents des mariés - pères et mères - il semblerait que les femmes restent chez elles pour terminer les préparatifs tandis que leurs maris se rendent à l'église où ils amènent, dans une besace neuve, les gimblettes et l'alcool qui seront utilisés à la fin de la cérémonie religieuse ; mais cela n'est pas une règle et souvent les mères sont également présentes.

Le pope, avant de laisser pénétrer les mariés dans l'église, leur demande s'ils se marient de leur plein gré puis le cortège peut entrer. Les mariés se placent côte à côte devant l'autel, le marié a la mariée à sa gauche et le "stegar" à sa droite. Les parrains se mettent derrière le jeune couple. Lorsqu'il y a un seul couple de parrains, la marraine se place derrière la mariée, le parrain derrière le marié et ils tiennent entre eux un "colac" ; sinon les "nănaşi mari" se mettent derrière le marié et les "nănaşi mici" derrière la mariée (mais nous avons vu également les deux marraines prendre place derrière la mariée et les deux parrains au dos du marié). La marraine principale tient un beau colac décoré, posé sur une serviette brodée ; dans le colac, on a planté deux cierges allumés. Les autres parrains ont aussi en main un cierge souvent orné de rubans et de fleurs. Ces cierges seront laissés à l'église. On croit que si la flamme des cierges s'éteint pendant la messe de mariage, c'est un mauvais présage pour l'avenir du jeune couple.

Les jeunes mariés tiennent les deux bouts d'un foulard, de plus, tout le temps que durera la cérémonie, chacun tient l'extrêmité d'un long ruban qui les contourne, les enfermant - et parfois avec eux, les parrains - dans une espèce de cercle magique protecteur. Ce ruban, de couleur rouge ou aujourd'hui aux couleurs du drapeau roumain, est appelé "balţul de cununie" et il est préparé par la marraine. D'après les villageois, "c'est une coutume très ancienne, héritée des ancêtres, symbôle du lien du mariage". On le conserve après la noce : la mariée s'en servira pour attacher son tablier, le dimanche.

Si les mariés ont l'âge légal pour être unis civilement, le pope procède au mariage religieux suivant le rite orthodoxe : les mariés seront

couronnés (cununaţi), ils devront faire trois fois le tour de l'autel avec le pope, le "stegar" et les parrains et, à la fin de la cérémonie, ils prêteront le serment de mariage (a depune jurămînt) par lequel le marié jure fidélité, aide et protection à sa femme, tandis que la mariée lui promet fidélité, aide et obéissance (63). Par contre, si les jeunes gens n'ont pas l'âge légal et ne sont donc pas mariés à la mairie, le pope n'est pas autorisé à faire la cérémonie du mariage. On va donc procéder seulement à des fiançailles, c'est à dire que les mariés ne sont pas "couronnés" et ne peuvent prêter le serment de mariage. A la place des anneaux de mariage, ils échangeront un billet de 100 lei que le pope bénit.

Durant la cérémonie, la mariée a recours à différents procédés magiques qui lui assureront bonheur, richesse, autorité et fécondité ou inversement la préserveront des grossesses durant un certain temps. Ainsi, la mariée doit essayer de marcher sur le pied de son mari pour avoir plus tard l'autorité dans le ménage ; ou bien, dans le même but, elle tient un couteau caché sous sa chemise. Avant de venir à l'église, elle a pris soin de mettre dans son corsage autant de petits cailloux que d'années pendant lesquelles elle ne veut pas d'enfants. Si elle veut que son premier enfant soit un garçon, elle doit mettre un couteau dans sa botte avant de venir à l'église, si elle veut une fille, elle ne mettra pas le couteau. Les femmes racontent à ce propos que, bien souvent, le marié craint que son épouse, outre le couteau, ne place dans ses bottes des objets, des plantes ou du sel qui pourraient par exemple le rendre impuissant. Aussi, dès la cérémonie religieuse terminée, certains mariés chargent-ils le "stegar" d'amener la mariée derrière l'église et là, de la déchausser pour voir si elle n'a rien mis dans ses bottes. Certains, disent les femmes, se fâchent même en voyant le couteau car ils n'en connaissent pas la signification.

Au moment le plus solennel de la cérémonie religieuse, la mariée a donc recours à toutes sortes de pratiques magiques. Rites chrétiens et rites populaires sont d'égale valeur pour les villageois et se renforcent mutuellement. Autrefois, en tirant des coups de feu au moment de la bénédiction nuptiale, on chassait la force impure, il semble que le drapeau continue aujourd'hui de remplir cette même fonction. Malgré l'interdiction du pope, le "stegar" secoue vigoureusement son drapeau dans l'église pendant la messe, chaque fois que l'on prononce "Doamne milueşte" ou "Domnul dinspre noi" (Seigneur aies pitié et Seigneur sois avec nous).

A la fin, le prêtre demande au porte-drapeau de sortir le premier pour annoncer à la foule qui attend dehors que le mariage religieux est terminé. Mais avant de sortir, les parrains prennent les foulards qu'ils ont posé sur l'autel en entrant dans l'église et les fixent, pliés en quatre, sur la coiffure de la mariée, avec les rubans que tenaient les mariés pendant la cérémonie. Ce sont des foulards très chers, que celle-ci conservera et utilisera plus tard, le dimanche et les jours de fête. Les villageois présentent cet épisode comme

un rite de passage indéniable. Ils disent que ces foulards, appelés "balţul miresei" (64) "montrent que la mariée fait désormais partie des femmes mariées (neveste) et que plus jamais elle ne pourra sortir de chez elle sans se couvrir la tête d'un foulard". C'est donc le signe évident du changement de statut social de la jeune femme.

Le marié et la mariée, toujours unis par le foulard, sortent les premiers suivis par les parrains puis par toute l'assistance. Sur le seuil de l'église, ils s'arrêtent, la foule se rapproche. Les mariés, ayant à leurs côtés le "stegar" et les parrains, doivent alors regarder vers le soleil à travers un petit colac plat en forme d'anneau, décoré de motifs en pâte et lié d'un fil rouge, "colacul miresei" (le colac de la mariée). Le gâteau est ensuite rompu par les mariés et distribué aux personnes présentes. Les mariés lancent aussi à l'assistance bonbons et pièces de monnaie puis on prend une bouteille d'eau de vie - actuellement la mode veut que la bouteille soit en forme de poisson - le marié boit en premier et tend la bouteille à la mariée qui porte un toast aux parrains. La bouteille passe ensuite des parrains au "stegar" puis à toutes les personnes présentes en commençant par les parents proches. On trinque au bonheur des mariés, on souhaite aussi longue vie à la personne à qui on tendra la bouteille après avoir bu une gorgée d'alcool. Pendant ce temps, les jeunes hommes célibataires se prennent par les épaules pour danser la ronde des garçons, "roata feciorilor" ; les garçons font claquer leurs bottes, poussent des cris aigüs et lancent des "ţîpurituri" à l'adresse des mariés. Au milieu du cercle, le "stegar" secoue son drapeau et à tour de rôle, chacun des garçons le remplace et essaie de faire sonner les grelots avec encore plus de vigueur. Nous avons déjà dit que le bruit des clochettes est destiné à chasser les mauvais esprits, mais durant cet épisode de la "roata feciorilor", le fait de secouer le drapeau avec force semble être une preuve de virilité : il y a une espèce d'émulation, de concours entre les jeunes gens, à qui fera preuve de plus de force.

La danse s'arrête, le porte-bannière et le groupe des jeunes gens se tournent alors vers l'assistance et crient :

Boresari şi neveste,	Hommes et femmes
Moşi şi babe	Vieux et vieilles
Toţi cu noi la mireasă.	Tous avec nous chez la mariée.

L'assemblée est invitée à former le cortège pour se rendre chez la mariée. En général, les mariés partent en charrette avec les parrains et les demoiselles d'honneur. Les invités se disposent comme pour l'aller : violoneux et porte-drapeau en tête, entourés du groupe des garçons qui crient, dansent des rondes, boivent en chemin ; derrière eux viennent les jeunes filles, plus discrètes dans leurs démonstrations puis hommes et femmes mariés. Là aussi on laisse éclater sa joie, même les plus vieux dansent des "roată" : l'alcool aidant, on complique les pas

de sauts, claques sur les genoux et les talons. Tous crient et sifflent sur un ton suraigu, les femmes aussi improvisent des "ţîpurituri", dansent en frappant du pied et boivent à la santé des nouveaux mariés.

La troupe bruyante arrive enfin chez la mariée. Une fois encore, le portail est fermé pour empêcher le cortège de pénétrer dans la cour ; après l'échange de phrases rituelles avec le père de la mariée, l'accès est libre. Un garçon, debout sur le balcon qui entoure la maison (prispà) ou parfois grimpé dans un arbre, tient un petit colac à bout de bras, dont les autres jeunes gens, en pénétrant dans la cour, essayent de s'emparer. Lorsque l'un d'eux a réussi à le faire, le colac est partagé entre les invités. Notons que cet épisode n'est mentionné que par très peu d'informateurs et semble de moins en moins exécuté à Moişeni (par contre, nous avons pu l'observer à Turţ).

Beaucoup plus important est le rite suivent : au milieu de la cour, la mère de la mariée a préparé une petite table sur laquelle est posé un gros pain rond sur une serviette brodée, ainsi qu'un seau d'eau bénite. Deux jeunes gens, cousins germains de la mariée et cousins entre eux, prennent alors un autre pain rond plus petit, qu'ils tiennent entre eux à bout de bras : sous ce colac, vont passer dans le sens de la marche du soleil, le marié en premier, la mariée qu'il tient par le foulard, le parrain suivi de la marraine et des "nănaşi mici" s'il y en a ; viennent ensuite le "stegar" et un musicien. Tous se tiennent par la main et passent trois fois sous le pain en contournant la table. Pendant ce temps, deux fillettes (cousines de la mariée), debout sur un endroit surélevé (balcon ou charrette) les arrosent d'eau bénite avec un bouquet de basilic et leur lancent des grains de blé. Les villageois reconnaissent de façon explicite que c'est là un rite de fécondité - "Pour que la mariée ait des enfants" -, l'eau bénite, d'après eux, est destinée à porter bonheur à la noce - "Pour que la noce soit réussie, pour qu'il n'y ait pas de bagarre" -. Lorsque les trois tours sont achevés, les deux garçons rompent le colac en tirant dessus et celui qui garde le plus gros morceau dans la main est le vainqueur. Ce pain sera ensuite partagé entre les invités. Après quoi la mariée prend sous son bras le pain qui était posé sur la table et le marié prend le seau d'eau : ils vont à un arbre greffé près de la maison et d'un coup de pied dans le seau, versent l'eau à la racine de l'arbre, afin, dit un infomateur, qu'il porte des fruits.

A ce rite, sont parfois associées d'autres pratiques comme nous avons pu le constater lors d'une noce : pendant que les mariés faisaient trois fois le tour de la table, la soeur de la mariée s'est emparée par surprise du chapeau du marié pour le placer sur la couronne de sa soeur, geste clair destiné à transmettre l'autorité à la femme, ce qui n'a pas été sans provoquer une violente colère du marié.

Ce rite est un des moments les plus importants et les plus solennels de la noce ; c'est aussi celui que les informateurs décrivent le plus minutieusement ; il préserve un certain nombre de croyances archaïques qui n'ont rien à voir avec la religion chrétienne.

Ce rite est encore observé dans tous ses détails aujourd'hui à Moişeni. Souvent, pour des raisons pratiques, on ne l'exécute plus que dans un des deux foyers (par exemple, dans le cas de la noce en un seul jour chez le marié), alors que normalement le même scénario est reproduit chez la mariée puis chez le marié. Cependant, il semble que la tendance actuelle à utiliser les foyers culturels pour le repas de noce, risque d'entraîner la disparition de cette cérémonie. Ainsi, si à Huta le cortège s'est arrêté chez le marié pour exécuter ce rite conformément à la tradition, avant de gagner le foyer culturel, il n'en a pas toujours été de même à Bixad où le cortège s'est rendu directement de l'église au foyer culturel tout proche supprimant ainsi tous les rites qui se déroulent dans la cour puis dans la maison des mariés.

Avant d'entrer dans la maison de la mariée, les deux jeunes époux doivent enjamber sans le toucher un violon qu'une femme tend au dessus su seuil. A Turţ, ce sont des braises chaudes que l'on place à l'entrée de la maison. Les mariés doivent les franchir en sautant par dessus le drapeau de noce. Le seuil, que ce soit à la maison ou à l'église, occupe une place importante et nécessite une attention particulière - "passer le seuil signifie s'agréger à un monde nouveau" - (65).

Chez elle, la mariée entre la première, avant le marié, mais ils se tiennent toujours par le foulard. Dans la maison, on a tiré la table au milieu de la pièce principale. La mariée a posé le colac sur la table et après que les parrains, le "stegar", le musicien et les proches parents aient pénétré dans la pièce, ils font une ronde qui tourne trois fois autour de la table, tandis que le porte-drapeau tape la bannière sur la table pour rythmer la danse. La ronde finie, les mariés s'asseoient derrière la table : la mariée est toujours à la gauche du marié ; à droite du marié s'asseoit le parrain et à côté de la mariée, la marraine ; puis tous les invités prennent place, les invités que l'on veut particulièrement honorer étant placés plus près des mariés : dans les noces de Moişeni, il s'agit souvent de membres de la famille émigrés dans le Banat et qui reviennent au village à l'occasion des noces. Ce sont aussi des amis originaires de Sapînţa, un camarade de service militaire du marié, des personnes de la ville, des étrangers de passage. Ce sont les invités du marié (partea mirelui) qui sont reçus à table le premier jour chez la mariée : c'est à dire que, outre la masse des villageois qui participent aux repas les deux jours, on accueille le père et la mère du marié, ses parents proches, les femmes qui seront "socăciţe" chez le marié, en somme tous ceux qui, le lendemain, seront pris par le travail qu'exige la bonne marche du banquet de noce.

En octobre 1974, lors d'un repas qui a eu lieu uniquement chez le marié, en présence des invités des deux parties, l'ordre à table était le suivant (les tables étant disposées en fer à cheval) : à la table d'honneur, au centre le marié avec à sa droite la marraine de la mariée puis le parrain de la mariée ; à la gauche du marié, la mariée puis le parrain (nănaşul mare) et la marraine (nănaşa mare). A Bixad, au foyer

culturel, l'ordre était exactement le même : face aux mariés, étaient placés le "stegar" et les garçons d'honneur, puis à de longues tables, les invités de la mariée à gauche (par rapport au marié), ceux du marié à sa droite, assis par couples, mari et femme (les hommes gardent toujours leur chapeau sur la tête pour manger).

Quand tous les invités sont installés à leurs places, le porte-drapeau et le "staroste", aidés par deux ou trois jeunes hommes, se mettent à interpeler les cuisinières (66) :

Mài, gazdele casei, mài	Holà, maîtres du logis, holà
Làrgiţi curţile împàràtesei	Elargissez les cours de l'impératrice
Sà-ncheapà oastea împàratului	Pour contenir la troupe de l'empereur
Cà împàratul oastea e de frunte	Car la troupe de l'empereur est d'élite
Ca codru cu frunzà multà	Comme la forêt aux feuilles multiples
Impàratul oastea e aleasà	La troupe de l'empereur est choisie
Ca codru cu frunzà deasà (67)	Comme la forêt aux feuillages épais.

La mère de la mariée qui est à la tête des cuisinières, répond :

Ràzàmaţi-và de pàreţi	Appuyez-vous contre le mur
Şi faceţi loc la toţi.	Et faites place à tous.

A quoi on ajoutait en 1963 :

C-aicea nu-i la împàrat	Car ici on n'est pas chez l'empereur
S-aibà tot omu pat	Pour que chacun ait un lit
C-aicea îi la vindiglàu	Parce qu'ici on est au cabaret
Sà mîncàm şi sà bem.	Pour manger et pour boire.

Et le "stegar" de répondre :

Cînd am fost la credinţat	Quand j'ai été aux fiançailles
Voi tare v-aţi làudat	Vous vous êtes beaucoup vantés
Cu dormezà şi cu pat	De fauteuils à dormir et de lits
Dar acum la dobîndit	Mais au moment de les obtenir
N-aveţi laiţ de odihnit.	Vous n'avez pas un banc où se reposer.

Le "stegar" et le "staroste" interpellent de nouveau les cuisinières :

Măi, socăcițe, măi	Holà, cuisinières, holà

Les cuisinières :

Ce vă treabă ?	Qu'est ce qu'il vous faut ?

En choeur, ils reprennent :

Ce-i în tindă și în cămară	Ce qui est dans l'entrée et dans la resserre
Ce-i a nost ne'dați afară	Ce qui est à nous, sortez-le

Les deux hommes se rapprochent des cuisinières :

Crăciți cracii	Ecartez les jambes
Că țipă stegariu gacii	Car le porte-drapeau ôte son pantalon

Une des femmes rétorque :

Lasă să-s deie jos	Qu'il ôte son pantalon
Că nu mi-e frică de el.	Car je n'ai pas peur de lui.

Puis le porte-drapeau continue de plaisanter avec les cuisinières :

Socăcița cea dintîi	Que la première cuisinière
In fața mea să ne vii	Se présente devant moi
Socăcița lungă-n nas	Cuisinière au long nez
Carne-n oale nu rămas	Il ne reste pas de viande dans les marmites
Măi socăcițe ce dracu-i cu voi	Allons cuisinières que diable avez-vous
De sînteți'așa de moi	Pour être aussi molles
Că de asară-i hăț de mult	Car depuis hier soir çà fait longtemps
Nici pe cap nu v-ați lăut.	Et vous ne vous êtes même pas lavé la tête

La cuisinière montre qu'elle s'est lavée les cheveux. Le "stegar" reprend :

In frunte ești netejioară	Ton front est lisse
Iar-napoi ca și un cuib de cioară	Mais derrière tu es comme un nid de corneille.

Puis de nouveau :

Măi, socăcițe, măi !	Holà, cuisinières, holà !
- Ce vă treabă, mă ?	- Qu'est ce qu'il vous faut encore ?

Les deux hommes réclament maintenant les dons de la mariée, "darurile miresei" :

Găina miresei	Que la poule de la mariée
Să vie în fața mesei.	Vienne devant la table.

Les cuisinières ont préparé une poule bouillie, entrelardée, à laquelle on a laissé la tête pour donner l'apparence d'une poule vivante ; dans son bec est plantée une cigarette, son corps est décoré de papier crépon. Une des cuisinières apparaît sur le seuil en portant la poule sur un plat, elle s'avance en la faisant danser.

En 1963, elle disait :

Faceţi-vă un pic mai larg	Ecartez-vous un peu
Să mă scobor de pe prag	Pour que je descende du seuil
Am pindileu din patru laţi	J'ai une jupe en quatre largeurs
Şi găina din Galaţi	Et une poule de Galaţi (68)
A noastră găina îi sură	Notre poule est grise
C-o am prins di după şură	Car on l'a prise derrière la remise
C-o am prins cu nouă ouă	Car on l'a prise avec neuf oeufs
Taroschii n-are numai două	Le "taroste" n'en a que deux.

Le "taroste" :

A voastră nouă îs clocite	Les neuf votres sont couvés
S-a noastră două îs tinere	Les deux notres sont jeunes
Şi nu sbîrcite.	Et pas ridés.

Aujourd'hui, les choses se passent un peu différemment : la cuisinière amène la poule, brandissant le plat au dessus de sa tête et chantant le chant de la poule, "cîntecul găinii". Ce chant est une nouveauté pour Moişeni, il a été introduit dans les noces depuis quatre ou cinq ans seulement, aussi seules les femmes les plus jeunes en connaissent elles les paroles. Il comporte une dizaine de couplets et se chante sur une mélodie particulière jouée au violon. Il s'adresse essentiellement au parrain à qui l'on demande de payer la poule s'il veut pouvoir en manger.

Le chant de la poule (69) :

Frunză verde din grădină	Feuille verte du jardin
Zi-mi ceteraş la găină	Joue moi violoneux pour la poule
Să mă duc printre nuntaşi	Pour que j'aille entre les convives
Cu găina la nănaşi.	Avec une poule pour les parrains.
Frunză verde, măr domnesc	Feuille verte, pommier royal
Stau-n loc si mă gîndesc	Je reste sur place et réfléchis
Găina cui să cinstesc.	A qui je vais offrir la poule
O-aş cinsti pe nănaşa	Je l'offrirais bien à la marraine
Tot mai tare îmi sta gîndu	Toujours plus fort j'ai à l'idée
Să-l cinstesc pe nănaşu	D'honorer le parrain
Că-i la el porta-foliu.	Car c'est lui qui a le portefeuille.
Nănaşule, om cinstit	Parrain, homme respectable
Nu ştiu de und-ai venit	Je ne sais d'où tu es venu
Că eşti tare pregătit	Car tu es fort préparé
Dragul meu nănaşule	Mon cher parrain

Ràsuceţi musteţile	Tords tes moustaches
Sărută nevestele	Embrasse les femmes mariées
Şi-ţi le sărută bine	Et embrasse les bien
Şi mă sărută pe mine	Et embrasse moi, moi aussi
Că-s fată isteaţă	Car je suis une fille dégourdie
Şi de mustaţă nu mi-i greaţă	Et les moustaches ne me dégoûtent pas
Pînă amu tot v-am cîntat	Jusqu'à présent je n'ai fait que chanter
De bani nu v-am întrebat	Je ne vous ai pas parlé d'argent
Dacă bani nu mi-ţi da	Si de l'argent vous ne m'en donnez pas
Voi găina nu-ţi mînca.	De la poule nous n'en mangerez pas.
Frunză verde, iarbă ruptă	Feuille verte, herbe coupée
Scoate măi nănaş o sută	Allons, parrain, sors un billet de 100
De vrei găina gătată	Si tu veux une poule préparée
Nu mă chemi de departe	Ne m'appelle pas de loin
Nănaşe nu te-i gîndi	Ne va pas penser, parrain
Că găina nu-i plăti	Que tu ne paieras pas la poule
Şi iar verde ca iarbă	Et verte encore comme l'herbe
Io găina nu ţi-oi da	Moi je ne te donnerai pas la poule
Că-i găina ca-n poveste	Car c'est une poule fabuleuse
Cîrîe şi deseneşte.	Elle caquette et dessine.
Şi frunză verde mărgărit	Et feuille verte du muguet
Dragii mei v-am păcălit	Mes chers, je vous ai roulés
Că cocoşu a fost pierit	Car le coq est mort
Că pe o găină slabă	Car pour une poule maigre
Mi-aţi dat bani	Vous m'avez donné de l'argent
Să-mi iau o vacă	Pour que je m'achète une vache
Că pe o găină friptă	Car pour une poule frite
Mi-aţi dat bani	Vous m'avez donné de l'argent
Să-mi iau o giurincă.	Pour que je m'achète une génisse.

Le parrain essaie d'abord de marchander avec la "socăciţa" ; après maintes réparties et plaisanteries, il sort enfin l'argent, 50 ou 100 lei suivant ses possibilités, qui iront à la cuisinière qui a décoré et amené la poule. La poule est partagée à la table d'honneur entre les parrains, les mariés et quelques invités privilégiés. Mais auparavant, le "staroste" répond à la cuisinière par ces mots :

Măi socăciţe	Allons cuisinières
Găina care-i de nuntă	La poule de la noce
Nu se ţine cu ovăs	Ne s'élève pas avec de l'avoine
Ci cu grîu de cel ales	Mais avec du blé choisi
Nici se ţine cu secară	On ne l'élève pas avec du seigle
Ci cu grîu de primăvară	Mais avec du blé de printemps
Futuţ raiu tău socăciţa	Maudite sois-tu cuisinière
Că a voastră găina-i sură	Votre poule est grise
Că-o aţi prins de după şură	Car vous l'avez prise derrière la remise
C-o aţi prins cu nouă ouă	Car vous l'avez prise avec neuf oeufs
Stegar-îi numai cu două	Le porte-bannière n'en a que deux.

A voastre nouă sînt clocite	Les neuf votres sont couvés
Stegarului două-s tînere	Les deux du porte-drapeau sont jeunes
Şi nu sbîrcite.	Et pas ridés.
Futuţ raiu tău găina	Maudite sois-tu poule
Că-ţi dau mălai din ciur	Car on te donne du maïs du tamis
C-ai pierit cu ouă în cur	Car tu as péri l'oeuf dans le cul
De-ai mîncat mălai din sită	Tu as mangé du maïs du crible
Şi ai pierit necocoşită.	Et tu as péri pucelle.
Futuţ raiu tău socăciţa	Maudite sois-tu cuisinière
Găina voastră-i aşa	Votre poule est ainsi
Nici nu ouă, nici clocea	Ni elle pond, ni elle couve
Numai tot se cocoşa	Seulement elle baise
Şi mireasa e ca şi ea.	Et la mariée est comme elle aussi.

On établit ici une comparaison évidente entre la poule et la mariée. Puis le "staroste" reprend son dialogue avec les "socăciţe" :

Măi socăciţe măi	Holà, cuicinières, holà
Talgerul miresei	Que le plateau de la mariée
Să vie în faţa mesei !	Vienne au devant de la table !

Les cuisinières apportent à la table une planche de bois que le "stegar" doit rompre en quatre morceaux à l'aide de son couteau.

Măi socăciţe	Holà cuisinières
Nouă tri dărăbuţă	Neuf, trois morceaux
Asta-i aşa	Celui-ci est comme çà
Alta-i după aia	L'autre est comme celui-là
Cît una taie răstăuţe	Avec un tu tailles des nouilles
Iar asta ţ-o bag în puţă !	Mais celui-là, je te le fous au cul !

C'est maintenant le moment de réclamer les perles de la mariée :

Măi, socăciţe măi	Holà, cuisinières holà
Mărgelele miresei	Que les perles de la mariée
Să vie în faţa mesei	Soient apportées au devant de la table
Că mireasa s-a lăudat	Car la mariée s'est vantée
Că tot cu mărgele a umblat	D'avoir toujours porté des perles.

On tend à la mariée une ronce sur laquelle sont accrochés deux ou trois rangs de perles. Elle les pose devant elle. Pendant le dialogue du "staroste" avec les cuisinières, celles-ci amènent de la ţuica et des gâteaux sur toutes les tables. Les plaisanteries reprennent entre les meneurs de jeu et les femmes (enregistrement de 1963). Le "staroste" :

Io ţi-oi da coile şi măciuca	Moi je vais te donner les couilles et le gourdin
Cînd vin pe drum bè ţuica	Quand je viens en chemin je bois de la ţuica
Am venit prin chişituri	Je suis venu à travers les tiges de maïs

După prăjituri și băuturi	Pour des boisoons et des gâteaux
Cot la masă dinainte	Je regarde la table de devant
Nici îs coapte, nici îs fripte	Ils ne sont ni cuits, ni frits
Cot la masă dînapoi	Je regarde la table de derrière
Nici îs coapte, nici îs moi	Ils ne sont ni cuits, ni frais
Nu știu ce dracu-i cu voi	Je ne sais ce que diable vous avez
Trăiască socăcița	Vive la cuisinière
C-a făcut bună zamă	Qui a fait du bon bouillon
Ș-o scăldat în ea sucna	Et y a baigné sa jupe
Și socăcițele cele cinci	Et vivent les cinq cuisinières
C-o făcut boacele mici	Qui ont fait les "boace" petits
Dint-una ne rămîn cinci	D'un seul, elles en font cinq
Ș-o tăiat mici tăiței	Et ont taillé des petites nouilles
Pot crăpa capu cu ei.	Avec elles tu peux te briser la tête.

On réclame maintenant les porcs de la mariée (cette partie n'apparaît pas dans l'enregistrement de 1963) :

Măi socăcițe măi	Holà cuisinières holà
Porcii cei pîrjoliți	Les porcs brûlés
Taurii cei beliți	Les taureaux écorchés.

Les cuisinières amènent deux épis de maïs brûlés (ce sont aussi parfois deux petits pains longs auxquels on ajoute des yeux en bonbons). Le "staroște" les montre aux invités puis les rend aux cuisinières en disant : "Tare slabi a ținut mireasa porcii că nu-s grași" (La mariée a tenu ses porcs si maigres qu'ils ne sont pas gras). Puis de nouveau :

Măi socăcițe măi	Holà cuisinières holà
Butia acea cu doisprezece cercuri	Le tonneau à douze cercles
Să ne ție pînă Miercuri	Qu'il nous garde jusqu'à Mercredi
Otava cea otăzită	L'herbe repoussée
Din luna lui Martie cosîtă	Fauchée au mois de Mars.

Les cuisinières apportent un tonneau de bois tout petit, sans tuica à l'intérieur. De nouveau on le montre à l'assistance puis elles le ramènent. A la table des mariés, on amène le pain du marié, "ptita mirelui" : le marié, de sa main gauche, doit tailler ce pain en deux parts puis c'est au tour de la mariée de couper chaque morceau en deux. Ce pain est distribué aux invités.

Ceux-ci commencent alors à trinquer et à manger. C'est le moment de porter des toasts en l'honneur des mariés et des principaux acteurs de la noce. Cet épisode, appelé "închinarea cu pălinca" (trinquer avec l'eau de vie) est ainsi décrit par un informateur : "Les parents portent des toasts aux parents ; le marié trinque à la santé de tous ses cousins, de toutes ses cousines, de toute sa famille. Il appelle son beau-père et lui porte un toast, puis il s'adresse à sa belle-mère etc..." Lorsque le marié boit à la santé de ses beaux-parents, il se doit de

faire un petit discours en leur honneur (la mariée fera de même le lendemain avec les parents du marié). Pendant tout le repas, les mariés et les parrains font parvenir par l'intermédiaire du "stegar" des verres de "tuica" à leurs proches parents ou à leurs amis ; ils en appellent d'autres à leur table pour venir trinquer. Les toasts souhaitant bonheur et longue vie aux mariés fusent de toutes parts. Lorsqu'on porte un toast à quelqu'un, on commence par attirer son attention en lui disant "sà trăieşti", on boit puis on lui tend la bouteille pour qu'à son tour il boive à la santé soit de son voisin de table, soit des mariés ou des parrains, à qui de nouveau il tendra la bouteille après avoir bu une gorgée d'alcool : les souhaits et les voeux sont ainsi enchaînés de personne à personne et de table à table. A l'intérieur même du repas pris en commun qui consacre l'union des deux familles, le moment où l'on échange des toasts est un des temps forts de ce rite d'agrégation.

Les cuisinières apportent des plats de viande (poule et mouton), souvent précédés de la "salată de boeuf" ; puis viennent les feuilles de chou farcies et enfin, le bouillon de poule. Parfois, on sert à la fin du repas une soupe de lait aigre, "zamă", destinée à faciliter la digestion des convives et à dissiper les effets de l'alcool. S'il n'y a qu'un verre par table pour trinquer, chacun dispose de sa propre assiette et de ses couverts. Seule la "salată de boeuf" est mangée à même le plat commun. Quant aux mariés, si autrefois ils devaient manger dans une assiette commune, cette coutume n'est plus observée.

On pousse ensuite les tables et la danse commence (la danse peut avoir lieu aussi bien dans la cour, sous la remise ou dans la maison). La jeunesse qui ne participe pas au repas, est restée dehors pour danser ; on lui a donné de l'eau de vie et des gâteaux.

Au bout de quelques danses, le "staroste" demande que l'on apporte les pains de la mariée. Les cuisinières viennent alors avec deux énormes gimblettes, liées ensemble par trois serviettes brodées : au centre des deux pains est placé un litre d'eau de vie. C'est la mère de la mariée qui a la charge de confectionner ces pains. Le "staroste" reprend :

Nici mireasa n-o ştiut	Ni la mariée n'a su
Cu ce dar şi cu ce bucurie	Avec quel don et quelle joie
Să vie înainte la toţi	Venir au devant de tous
La nănaşi cei mari	Au devant des grands parrains
Dar s-a gîndit de o zi sau două	Mais elle y a pensé depuis un jour ou deux
Poate că şi de nouă	Peut-être depuis neuf
Pînă n-a venit cu mîna golă	Puisqu'elle n'est pas venue les mains vides
Ci s-a duce la un meşter de uiagă	Mais elle est allée chez un maître verrier
Să îi fac o bute largă şi mare	Pour qu'il lui fasse un tonneau grand et large
Şi a umplut de băutură	Et il l'a remplie de boisson
Ca să trăiască cu soţul ei	Afin qu'elle vive avec son époux
Cu multă voie bună.	Avec beaucoup de gaieté.

Le musicien commence à jouer sur son violon la danse des colaci, "jo-

cul colacilor". Les femmes qui ont préparé le repas et servi à table, c'est à dire les "socăciţe" de la mariée, se prennent par la taille pour former une ronde : au centre se place la mère de la mariée qui met les pains sur sa tête pour les faire danser ; puis une autre femme vient la remplacer et l'une après l'autre, toutes les femmes pénètrent au centre de la ronde pour faire tournoyer les colaci. Les "socăciţe" poussent des cris aigüs qui se mêlent aux "ţîpurituri" :

Daţi cu colaci de grindă Că mireasa noastră-i mîndră	Tapez les colaci sur la poutre du plafond Car notre mariée est jolie.
La ochi ca murele La obraz ca şi florile	Aux yeux comme les mûres Aux joues comme les fleurs
Colacii noştri îs făcuţi Dintr-o marjă de făină Să-i jucăm o săptămînă Colacii noştri îs cu ouă Asta ne-o plăcut şi nouă Colacii noştri îs cu unt C-o duce cine i-au plăcut	Nos gimblettes sont faites De cent kilos de farine Pour qu'on les fasse danser une semaine Nos gimblettes sont aux oeufs Cela nous a plu à nous aussi Nos gimblettes sont au beurre Que celui à qui cela a plu, l'emporte.
Soacră mare, rochie n'are De-i-a face mirele De-i-a tunde cîinele	La belle-mère n'a pas de robe Le marié lui en fera une Si elle coupe le poil du chien
Bucură-te mireasă C-ai un mire ca un crai Şi-n grădina lui e rai De grîu şi de mălai.	Réjouis-toi, mariée Car tu as un marié comme un roi Et son jardin c'est le paradis De blé et de maïs.
De doi ochi ca şi mură Mi-au ţipat din clop penele.	Par deux yeux comme la mûre Les plumes de mon chapeau ont sauté
Tu mireasă, tu şi tu Bine ţ-o cîntat cucu Ţ-o cîntat dintr-o răchită Că mergi în casa podită Mirele să scoate puţă !	Toi mariée, toi et toi Le coucou t'a bien chanté Il t'a chantée dans un osier Car tu vas dans une maison planchéiée Que le marié sorte sa bite !

A la fin de la danse, le marié rassemble sa troupe et, "stegar" en tête, tout le monde part chez le marié en criant et en chantant :

Iată ies că pleacă acasă Eu bărbat şi ea nevastă	Voilà je sors car je pars de la maison Moi mari et elle épouse.

Les femmes emportent les colaci que l'on fait danser car ils serviront de nouveau le lendemain chez le marié. Tandis que les invités

de la mariée se mettent à danser, quelques uns de ses proches parents partent accompagner le cortège jusque chez le jeune homme. Ils reviendront peu après en dansant et en buvant.

Au son du violon, le cortège arrive chez le marié. Là, dans la cour, la mère du marié a aussi préparé un pain rond décoré et le seau d'eau bénite, posés sur une petite table ; placée derrière la table, elle accueille le jeune couple. De nouveau, les mariés (se tenant par le foulard), les parrains, le porte-bannière suivi du musicien, se prennent la main pour faire trois fois le tour de la table, en passant sous le gâteau tenu par les deux cousins, pendant que deux jeunes filles bénissent la ronde en l'arrosant d'eau bénite avec un bouquet de basilic et en lançant du blé. Les trois tours achevés, c'est le marié, cette fois-ci qui prend le pain sous le bras tandis que la mariée prend le seau d'eau pour aller le verser au pied d'un arbre greffé. La belle-mère passe alors une serviette (ştergar) autour du cou des mariés et ainsi unis, les embrasse.

Les mariés entrent dans la maison en enjambant un violon. Maintenant, c'est le marié qui passe en tête ; il pose le pain sur la table que l'on a poussée au centre de la pièce principale et aussitôt mariés et invités, hommes et femmes, forment une ronde qui tourne trois fois autour de la table, en criant diverses "ţîpurituri", par exemple:

Futuţ raiu tàu mireasà	Maudite sois-tu mariée
De ţ-o fost feciori dragi	Si tu as aimé les garçons
De amu-nainte sà-i laşi	Désormais tu dois les quitter
Pune-ţi gîndu la bàrbat	Occupe-toi de ton mari
Cà cu el te-ai cununat.	Car c'est avec lui que tu es mariée.

Après quoi on danse un moment jusqu'à ce que chacun regagne son logis pour être frais et dispos pour le lendemain.

DEUXIEME JOUR DE NOCE

Le deuxième jour, en fin de matinée, les invités de la mariée se rassemblent chez elle, les invités du marié se réunissent chez celui ci. Les mariés, le "stegar" et les musiciens, accompagnés de quelques parents, partent chez les parrains ; ceux-ci s'attendent à leur visite et ont préparé eau de vie et nourriture. Après avoir mangé et dansé quelque peu, le cortège ramène les parrains chez le marié où de nouveau s'organisent.les danses.

Chez la mariée, on commence par servir aux invités un nouveau repas qui comprend les mêmes plats que la veille (gâteaux, "salată de boeuf", "sarmale", soupe). Vers 16 heures, tout le monde se lève de table pour partir chez le marié. En arrivant au portail, voilà la troupe arrêtée par le père et les oncles du marié qui ne la laisseront passer qu'après un échange de toasts.

Lorsque tous les convives sont enfin rassemblés dans la cour, le père du marié demande aux arrivants de prendre place aux tables installées dans la remise. Bien qu'habituellement les jeunes gens ne prennent pas part au banquet mais restent dans la cour pour danser et boire, aux deux dernières noces où nous sommes allés, ceux-ci ont aussi participé au repas : on a placé filles et garçons ensemble, à des tables en bout d'allée (71). Il faut aussi remarquer qu'il y a toujours beaucoup plus de monde au banquet chez le marié que chez la mariée, beaucoup de personnes ne venant à la noce que ce jour là sur les trois.

De nouveau, parrains et mariés s'asseoient aux places d'honneur. Notons que les parrains, que ce soient ceux du marié comme ceux de la mariée, prennent part à tous les repas. Comme la veille, le "stegar" et le "staroste" commencent à interpeler les cuisinières :

Lărgiţi curţile împăratului	Agrandissez les cours de l'empereur
Să încapă oastea împărătesei	Pour que puisse entrer la troupe de l'impératrice

Ils demandent encore une fois que l'on amène les cadeaux de la mariée (darurile miresei) :

Măi socăciţe măi	Holà cuisinières holà
Puiu miresei	Que le petit de la mariée
Să vie în faţa mesei	Vienne au devant de la table
Că mireasa s-a lăudat	Car la mariée s'est vantée
Că tot cu puiu a jucat	D'avoir toujours joué avec les enfants.

Les cuisinières présentent alors un petit enfant à la mariée. Celle-ci le prend dans ses bras, l'embrasse et lui donne une gimblette qu'elle a faite elle-même. La valeur symbolique de ce geste est claire. C'est en général un petit garçon de 2 ou 3 ans que l'on donne à la mariée, parfois on lui tend même successivement trois petits garçons. Cependant, lors d'une noce en 1974, c'est une fillette, cousine du marié, que la mariée a tenu dans ses bras. Quelquefois aussi, on se contente de présenter à la jeune épouse un poupon de celluloïd. Il nous semble intéressant de rapprocher ce rite de la coutume qui existe à Moişeni, consistant à montrer un petit enfant (fille ou garçon) à une femme mariée en lui disant : "Regarde bien cet enfant, que tu en aies un aussi beau".

C'est parfois après çà que l'on apporte la poule du parrain si cela n'a pas été fait la veille, chez la mariée. Cela dépend de ce qui a été décidé entre les deux familles. Puis le "staroste" réclame les "colaci" :

Măi socăciţe măi	Holà, cuisinières holà
Cocia miresei	Que les gimblettes de la mariée
Să vie în faţa mesei	Viennent au devant de la table.

La mère du marié se présente avec les deux gros pains qui ont servi la veille chez la mariée (72). Le "staroste" demande au violoneux de jouer la danse des "colaci" ; la mère du marié prend la première les pains sur la tête et les fait tourner en criant, entourée par la ronde des "socăcite", cuisinières recrutées dans la parenté proche et le voisinage du marié. Chaque femme à son tour va la relayer au milieu de la ronde pour faire danser les pains. De nouveau, les "ţîpurituri" retentissent :

Futuţ raiu tău mireasă	Maudite sois-tu mariée
De ţi-a fi soacră ta rea	Si ta belle-mère est méchante
Mătură tinda cu ea	Balaie la véranda avec elle
Si crîşcă odată cu dinţi	Et grince une fois des dents
Şi o aruncă în fundu tinzii	Et jette-la au fond de la véranda.
Soacră mare, rochie n'are	La belle-mère n'a pas de robe
De-i a face noră sa	Sa bru lui en fera une
Cînd a tunde căţa.	Quand elle tondra la chienne.

Les pains vont ensuite être partagés entre les invités. Quant à la bouteille de ţuica placée au centre des pains, elle servira à payer le "staroste".

Tous ces épisodes sont entrecoupés de maints jeux de mots, le moindre incident donne lieu à de nouvelles plaisanteries, chaque personne peut devenir la cible des moqueries du "staroste". Le "stegar" même n'est pas à l'abri des remarques du meneur de jeu et se doit d'assumer correctement sa tâche sous peine de servir à égayer l'assemblée. En somme, le "staroste" doit "mettre l'ambiance" et doit faire en sorte

que le banquet soit joyeux.

Les différents objets réclamés par le "staroste" au début des deux repas ont une valeur bien précise ; ils sont les éléments indispensables à la "gospodàrie". Leur présence au repas de noce symbolise la prospérité économique que l'on souhaite à la nouvelle maisnie : les colaci, les porcs, le tonneau de ţuica sont des signes de richesse ; l'enfant représente la continuité du lignage qu'il faut assurer ; les perles, symbole de la virginité, mettent en évidence le passage de la jeune épouse au rang des femmes mariées et le fait que les perles sont présentées accrochées à une ronce, montre bien qu'il est désormais interdit à la mariée de les porter. Pour la poule, on peut voir en elle une représentation de la mariée en même temps qu'un symbole de fécondité.

Suit maintenant un autre moment important du repas de ce deuxième jour de noce : pendant que les cuisinières amènent sur chaque table les bouteilles d'eau de vie et les mets rituels, on procède à l'offrande des cadeaux appelée "ràspunsul miresei", la réponse à la mariée. Le "staroste", debout derrière la table, reçoit les cadeaux que lui amènent les invités pour les mariés. C'est l'occasion pour lui d'improviser un petit couplet pour chaque personne. Ainsi, parlant d'un cousin du marié :

"- Ascultaţi dragilor mei şi al lui Dumnezeu, aşa zice şi un vàr de a mirelui cà n-o ştiut nici el cu ce dar şi cu ce bucurie sà vie cà şi-o aflat vàru sàu soţie".
(Ecoutez mes chers amis et chers à Dieu, ainsi dit un cousin du marié car il n'a pas su lui non plus avec quel cadeau et quelle joie venir car son cousin a trouvé une épouse).

Dar s-o dus la meşter de lut	Mais il est allé chez un maître potier
Sà-i facà butie	Pour qu'il lui fasse un tonneau
Şi-i-o fàcut	Et il le lui a fait
Nu i-o plàcut	Il ne lui a pas plu
S-o dus la unu de lemn	Il est allé chez un maître du bois
Şi i-o fàcut	Et il le lui a fait
Fàrà nici un ghem	Sans un seul clou
S-o dus la altu de uiagà	Il est allé chez un autre pour la bouteille
Şi i-o fàcut mare şi largà	Et il la lui a faite grande et large
Ş-o umplut de bàuturà	Et il l'a remplie de boisson
Bàuturà de aceea bunà	De la boisson qui est bonne
Nu bàuturà de marmeladà	Pas de la boisson de marmelade
S-o berem toatà odatà	Pour que nous la buvions d'un seul coup
Cu bàuturà de prune	Avec de la boisson de prunes
De-i bè mult jos te pune	Si tu en bois beaucoup, elle t'abat
Si de-i be numai un pic	Et si tu n'en bois qu'un peu
Iarà n'ai fàcut nimic	Tu n'as encore rien gagné
Nu bàuturà de cenuşe	Pas de la boisson de cendres
Cînd îi bè sà và facà guşà	Quand tu bois elle te fait un goître
Bàutura ştampilatà	De la boisson estampillée

De la Ion de lîngă baltă	De chez Jean près de l'étang
Ochi închişi, pulă sculată	Yeux fermés, sexe dressé
Pàlinca aici om bea	Ici c'est de l'eau de vie que l'homme boit
Dar tinerii cu ce-or rămînea	Mais aux jeunes que leur restera-t-il
S-o dus şi el la un magasin de Stat	Lui aussi est allé à un magasin d'Etat
Ş-un serviciu de masă i-o cumpărat	Et un service de table il leur a acheté
Nevasta lui s-o dus la Vişeu	Sa femme est allée à Viseu
I-o cumpărat un chischineu	Elle leur a acheté un foulard
Numai să le ajute Dumnezeu	Que Dieu seulement leur vienne en aide.

Les dons sont offerts par les invités des deux mariés : autrefois, on donnait essentiellement de l'eau de vie. Chacun venait avec un ou deux litres de ţuica et, suivant ses possibilités ou son degré de parenté, un foulard pour la mariée, du tissu, de la vaisselle. Le parrain est toujours celui qui fait le plus beau cadeau : foulard et jupe d'un tissu rare, par exemple. Depuis une dizaine d'années, la coutume d'apporter de l'eau de vie a disparu pour faire place à des dons en espèce : chaque invité, en fait le représentant de chaque couple qui prend part au repas, doit donner une certaine somme d'argent, 50 ou 100 lei suivant la position sociale des mariés et sa propre fortune ; le parrain fait cadeau d'une somme qui peut varier entre 500 et 2000 lei, plus divers cadeaux en nature.

En octobre 1974, à Moişeni, lors d'une noce particulièrement fastueuse pour le village, lors de la remise des cadeaux, personne n'a donné moins de 100 lei ; les plus proches voisins du marié ont en outre donné à la mariée une jupe de velours rouge, d'autres ont offert du tissu. Quant au parrain, c'est 2000 lei qu'il a donné, plus divers bibelots pour décorer la maison : service à liqueur, plateau et poisson de verre ramenés d'un séjour au bord de la Mer Noire. A Moişeni toujours, en 1977, à la noce de Maria lui Gheorghe, les deux parrains ont donne 2000 lei chacun, le père du marié 400 lei, un des oncles de la mariée 700 lei et un autre 500, les deux "stegari" ont offert 300 lei chacun, les parents proches entre 200 et 300 lei et les autres invités 100 lei par couple. En tout, les mariés ont recueilli plus de 25000 lei.

A la noce de Petre C., en 1977, chaque parrain a offert 5000 lei, le père du marié 3000 lei ainsi que le père de la mariée, 300 lei chacun des "stegari" et 100 lei chaque invité, ce qui donne un total de 40 000 lei, somme très importante qui s'explique par les dons des parrains et par le fait que cette noce étant la dernière avant le jeûne de Noël, presque tout le village y avait assisté.

A Turţ, par contre, qui est un village collectivisé, les parrains ont donné 500 lei chacun mais la majorité des cadeaux étaient des dons en nature : couvertures, tissu, tricots...

Lorsque les jeunes gens participent au banquet, comme c'est le cas aujourd'hui, ils doivent "répondre" ("a răspunde la mireasă") aux mariés par un billet de 100 lei auquel les amies de la mariée ajoutent parfois un mouchoir ou un autre petit cadeau.

La noce représente une dépense très importante pour les deux familles, l'argent et les dons en nature apportés par les invités constituent

en quelque sorte un système de compensation, une contribution aux frais de la noce ; d'ailleurs, les 100 lei donnés par chaque convive sont plus ressentis comme le prix de la nourriture qu'il mange que comme un cadeau offert aux mariés.

Il semble que cette coutume de donner de l'argent soit assez récente pour la région de l'Oaş. En 1971 à Certeze, nous avions assisté à une noce où trois sortes de cadeaux étaient offerts : objets divers (vaisselle, tissus, etc...) et bouteilles de ţuica dont le goulot était fermé par un billet de banque. Il est possible que les dons en argent soient dus à l'influence de la ville, du moins, à en croire les Moişenari. En effet, bon nombre d'informateurs insistent sur ce fait : on copie les noces "bourgeoises" (nunţile domneşti). Ils ajoutent aussi que lorsque eux se sont mariés, la noce a été entièrement à leurs frais n'ayant pas reçu un centime de leurs invités. De plus, on note un autre changement dans le déroulement du "răspunsul miresei" et sur lequel bon nombre d'informateurs insistent : ce ne sont plus les invités qui vont au "staroste" porter leur offrande mais l'inverse, le "staroste", suivi des mariés, du "stegar" et des parrains qui fait le tour des tables pour récolter les cadeaux de chaque invité. La mariée tient en main une bouteille de ţuica car elle devra trinquer avec chacun des convives qui a donné quelque chose ; le "staroste" accompagne chaque don d'un mot de remerciement après avoir présenté la personne à l'assemblée, par exemple :

Tămaş lui Bulăndrău	Tămaş lui Bulăndrău
Cu soţia	Avec son épouse
Cu socăciţa noastră	Avec notre cuisinière
De aici, de la nuntă	D'ici, de la noce
Pentru cei doi tineri	Pour les deux jeunes
A venit cu un cadou	Est venu avec un cadeau
De o sută de lei	De cent lei
Noi dăruim multă sănătate !	Nous lui souhaitons une bonne santé !

L'argent est déposé dans un foulard que tiennent les mariés ou dans la besace du marié tandis que le parrain note sur un cahier le nom de chaque donateur et la somme offerte. Certains convives, lorsqu'ils donnent de l'argent pour les mariés, ajoutent aussi un billet destiné à l'un ou l'autre des violoneux : on donne 5 ou 10 lei ; nous avons vu un parrain joindre aux 2000 lei pour ses filleuls, 25 lei pour chacun des musiciens présents. Lorsque le petit groupe a fait le tour des tables, on comptabilise l'argent récolté et on annonce la somme aux invités.

Quand on les interroge sur tous ces changements, les gens du village sont unanimes pour regretter l'ancienne tradtion : il semble que cette nouvelle façon de faire ait limité la participation de bien des villageois aux différentes noces ; en effet, on nous a souvent dit que maintenant, si un paysan n'est pas expressément invité à une noce, il n'y va pas, même s'il s'agit d'un parent des mariés. On peut

penser que le fait de devoir donner de l'argent liquide dont beaucoup dans le village ne disposent que rarement (alors que tous pouvaient offrir de la ţuica) soit le principal obstacle interdisant aux paysans moins riches l'accès au repas de noce, surtout lorsqu'il s'agit du mariage des personnes les plus fortunées du village.

De plus aujourd'hui il existe encore une autre coutume qui exige la participation financière des invités, la danse de la mariée - "danţul miresei" -, qui conclut le repas du deuxième jour de noce chez le marié. En effet, si autrefois on ne donnait pas d'argent pour danser avec la mariée, depuis une dizaine d'années, chaque invité doit accrocher un billet de 10, 50 ou 100 lei à la coiffe de la mariée avant de lui faire exécuter deux ou trois tours de danse. Cet épisode n'est pas présent à toutes les noces. Quoi qu'il en soit, c'est toujours la marraine, "nănaşa cea mare", qui commence à danser avec la mariée, puis l'autre marraine s'il y en a plusieurs, puis toutes les femmes en commençant par les plus proches parentes (tantes, cousines, belles-soeurs), ensuite ce sont les hommes qui font danser la jeune épouse : le parrain d'abord puis les oncles, les cousins, etc... enfin le porte-bannière fait quelques tours de danse avec la mariée puis il la remet au marié qui à son tour danse avec sa femme : c'est le seul moment où les deux époux danseront ensemble (73).

La fête continue jusqu'au petit matin. Les danses n'arrêtent pas, on restera tant qu'il y aura de la ţuica à boire, les cris continuent de fuser, la musique du violon retentit dans la nuit.

Le soir du troisième et dernier jour de noce, on fait encore un repas appelé "ospăţul". Pour l'occasion, les mariés et leurs parents réunissent les cuisinières qui ont aidé les deux familles pendant les jours précédents, les parrains et les parents proches (ou "ceux qui ont donné les plus beaux cadeaux", dit un informateur). Ce sont les mariés et le "stegar" qui, bouteille en main, iront inviter chaque personne. On se réunit en général chez le marié : on mange les mêmes mets que la veille, la ţuica est servie généreusement, on trinque au bonheur du jeune couple, le musicien joue quelques danses. Parfois les parents de la mariée organisent aussi, de leur côté, un repas pour leur famille et leurs amis. Cette réunion, qui a un caractère nettement plus intime et familial que les repas précédents (bien qu'elle puisse compter plus d'une cinquantaine de personnes) est une façon de remercier et d'honorer les personnes qui ont travaillé à la bonne réussite de la noce.

C'est au soir de ce troisième jour de noce que les jeunes époux se retrouvent dans la chambre nuptiale : les mariés sont accompagnés par les parrains et le porte-drapeau auxquels se mêlent parfois quelques unes des "socăciţe" présentes dans la maison, ainsi que la mère du marié. La scène se passe au milieu des rires et des allusions amusées des invités et tandis que la fête continue. C'est le moment pour le marié de défaire la coiffe de son épouse : patiemment, il taille au couteau les fils qui retiennent les dizaines de petites perles de la coiffure et pose celles-ci dans son chapeau que la mariée tient sur ses genoux.

Désormais, la mariée ne pourra jamais plus porter de perles et devra couvrir sa tête d'un foulard car elle est passée dans le rang des épouses.

Ce n'est pas la coutume à Moişeni d'exhiber la chemise de la mariée au lendemain de la nuit de noce comme preuve de sa virginité. Il semble, si cette tradition a jamais existé, qu'elle ait disparu depuis assez longtemps car aucun informateur ni aucun chercheur ne la signale.

CHANGEMENTS RECENTS

Lors de trois noces auxquelles nous avons assisté, en 1974 et en 1976, les faits n'ont pas tout à fait suivi le schéma traditionnel. Au lieu de durer trois jours, la fête s'est vue limitée à une journée et une nuit, du samedi matin au dimanche matin à l'aube. Dans les trois cas, il n'était donc pas possible que les invités se rendent successivement dans les deux familles, aussi un seul repas a réuni les deux parties :
- à Bixad puis à Huta, c'est au foyer culturel de la commune que le banquet s'est déroulé.
- à Moişeni, en octobre 1974, nous avons assisté à la première noce qui ne se déroulait pas conformément à la tradition, c'est à dire en trois jours. Là encore, un seul banquet qui a eu lieu chez le marié a réuni tous les convives (il n'existe pas de foyer culturel à Moişeni mais tout le monde souhaite sa construction dans ce but là). A la suite de cette noce, d'autres ont suivi, noces en un seul jour également avec repas final chez le marié. Par contre, en 1977, toutes les noces ont duré trois jours.

Cette réduction de la durée de la noce, outre le fait qu'elle résume en un seul les deux repas traditionnels - la réunion familiale de lendemain, "ospăţul", est maintenue -, tend à supprimer, faute de temps un certain nombre de rites jugés autrefois indispensables à la validité de l'union consacrée. Il semble que les modifications touchent essentiellement le rituel qui suit la célébration du mariage à l'église : puisque l'on se rend directement pour le repas chez le marié, tous les rites effectués dans la cour de la mariée sont supprimés ; seul est conservé le rite d'accueil du jeune couple dans la maison des parents du marié. Cependant, à Bixad, on a même supprimé cette cérémonie là : les invités se sont rendus directement de l'église au foyer culturel qui lui fait face. Notons toutefois que, soit chez le marié, soit au foyer culturel, ce sont les parents des deux jeunes époux (le père et la mère), placés à l'entrée de la salle, qui accueillent et invitent les convives à s'asseoir : les parents du marié font asseoir leurs invités à la droite de la table d'honneur, ceux de la mariée placent les leurs à gauche : la hiérarchie traditionnelle entre les invités du marié et ceux de la mariée est donc conservée.

Dans les trois cas observés, les deux groupes de "socăciţe" qui ont préparé le repas, sont présents et participent activement à la bonne marche du repas ; lors de la danse des "colaci", ce sont d'abord les cuisinières de la mariée qui font danser les pains puis celles du marié (respectant ainsi l'ordre chronologique de la noce traditionnelle) ; cependant, à Moişeni, on n'a pas hésité à supprimer cette

danse, la mère de la mariée n'ayant pas eu le temps de cuire les deux gros pains et trouvant la dépense de temps et d'argent inutile. En 1977 nous avons ainsi assisté à une discussion assez significative : la mère de la mariée se plaignant de tout le travail que lui donnait la préparation de la noce, son beau-frère lui a répondu : "Tu n'as qu'à ne pas faire les gros "colaci", c'est du travail pour rien, c'est une idiotie de cuire les pains et les gens les gaspillent. Moi je suis allé à une noce à Negreşti où il n'y avait pas les "colaci", c'était beaucoup mieux. Cela suffit de donner du pain acheté et tu n'as pas autant de soucis. De toute façon, vous avez tort de faire la noce en trois jours, cela vous fait du travail pour quinze jours. C'est beaucoup trop de soucis. Mieux vaut la faire en un soir, c'est largement suffisant".

Même si en 1977 la plupart des noces se sont déroulées en trois jours, cette opinion tend de plus en plus à prévaloir dans l'esprit des Moişenari. Lorsqu'on les interroge sur ce qu'ils pensent de ces récentes modifications, tous s'entendent pour approuver cette nouvelle formule : les noces en un jour représentent un gain de temps et d'argent important, on y gaspille moins de nourriture et la fatigue y est moindre, non seulement pour les principaux protagonistes mais encore pour tous les invités. Les Moişenari retiennent donc surtout l'aspect pratique de ce changement et si certains regrettent parfois la perte de certaines traditions, tous voient dans cette évolution un signe très net de modernisme et de "civilisation".

Cette volonté de modernisme est encore révélée par d'autres facteurs :

- la musique : actuellement, une noce "chic" est une noce pour laquelle est engagé, à côté des violoneux traditionnels, un orchestre de musique"populaire" plus ou moins renommé. A Moişeni, en 1974, la famille du marié a fait venir des chanteurs de Baia Mare avec micros, amplificateurs, etc... qui ont joué leur propre musique et ont contribué à animer le repas aux côtés du "staroste" local. Les villageois étaient enchantés et très fiers de cette innovation regrettant simplement de n'avoir pu obtenir la venue des Frères Piţigoi ou des Frères Petreuş, vedettes locales très populaires. A Huta, c'est la soeur des Frères Petreuş, Ioana, qui est venue pour une noce en 1976 : c'est elle qui, au milieu de l'enthousiasme général, a animé tout le début du repas en chantant des aire du Maramureş, avant de laisser sa place aux musiciens locaux. En octobre 1977, nous avons vu une noce où un orchestre de Baia Mare est venu chanter. Actuellement donc, le faste d'un mariage se mesure aussi à la renommée de l'orchestre engagé. C'est un fait totalement nouveau qui n'existe que depuis deux ou trois ans à peine et est l'apanage des familles les plus riches du village. Si l'on n'a pas les moyens de faire venir un orchestre, on essaiera au moins de se procurer disques et amplificateurs qui diffuseront de la musique "populaire" pendant tout le temps de la fête. Enfin, au cours du repas, au lieu de laisser l'initiative de l'animation aux seuls violoneux et à ceux qui crient des "ţîpurituri", les jeunes hommes et leurs femmes aiment bien chanter en choeur des aire populaires appris le plus souvent par les

disques et la radio. Ceci est nouveau et ne se faisait pas il y a seulement deux ou trois ans.

D'autres changements révèlent cette volonté de se mettre au goût du jour et sont, d'après les Moişenari, directement empruntés au modèle citadin. Nous l'avons vu pour le système des invitations à la noce et dans le déroulement de la noce en un jour avec banquet commun pour tous les convives. C'est encore vrai pour les cadeaux que l'on offre au cours du repas et pour la façon de les offrir : l'argent a remplacé les dons en nature, de ţuica surtout. Comme dans les noces "domneşti" (bourgeoises), "staroste", parrains et mariés se déplacent de table en table pour récolter les dons au lieu que ce soient les invités qui viennent jusqu'à eux. Ajoutons à cela l'introduction récente, sur le modèle de la ville, de la danse de la mariée avec participation financière des danseurs.

Tout le monde dans le village souligne qu'autrefois il y avait un déploiement moins grand de richesses : au repas, on mangeait plus sobrement, il y a une dizaine d'années, on servait uniquement les feuilles de chou farcies, la viande et la soupe, le tout arrosé d'eau de vie. Peu à peu, on a introduit les gâteaux et la "salată de boeuf", enfin, depuis 1977, on sert aussi en hors d'oeuvre de la viande panée (şniţel), des boulettes de viande ou de la saucisse. Avec la traditionnelle ţuica, on offre aussi à boire de la bière (le fin du fin étant la bière allemande ou polonaise d'importation), du sirop et de l'eau minérale (borcut). Les gens ajoutent aussi qu'autrefois les mariés recevaient moins de cadeaux et la noce était entièrement à leurs frais. Certains disent "on a décoré les coutumes d'autrefois", c'est à dire on en a ajouté de nouvelles (par exemple le chant de la poule que l'on ne disait pas auparavant), on a enrichi les anciennes de détails qui n'existaient pas ; les occasions où l'on fait des dons aux mariés se sont multipliées, comme d'ailleurs on a multiplié le nombre des parrains qui feront des cadeaux au jeune couple. Mais tous voient ça comme un fait de modernisme : "Maintenant, tout le monde donne de l'argent. Nous ne somme plus comme les gens des abords du village qui sont restés en dehors de la civilisation" (Cei din màrginile satului care au rămas necivilizaţi).

Pour les Moişenari qui ont longtemps eu avec leurs congénères d'Oaş la réputation d'être des espèces de sauvages, arriérés et misérables, richesse et modernisme sont étroitement liés à la "civilisation" urbaine : il y a un certain snobisme pour les familles riches du village à copier la ville.

L'influence de la ville n'est certes pas un fait nouveau pour l'Oaş : de tout temps, par exemple, les costumes populaires ont plus ou moins suivi la mode citadine et ce n'est pas un hasard si à Moişeni, aujourd'hui, la mode veut que le "pindileu" soit raccourci au niveau du genou. Il y a toujours eu valorisation du modèle citadin, témoin cet engouement des Moişenari pour le teint clair des "messieurs" de la ville ; cependant, il semble que depuis quelques années, on assiste à une amélioration du niveau économique des paysans : ceux-ci sont de plus en plus en contact avec la ville, certains ont pu séjourner sur les bords de la Mer

Noire ou même ont pu se rendre à l'étranger. Bon nombre d'objets inconnus au village il y a peu, pénètrent dans les foyers les moins pauvres et les moins traditionalistes de Moişeni : les postes de télévision ont fait leur apparition il y a trois ou quatre ans et se sont rapidement multipliés, beaucoup ont un poste de radio ou un électrophone à cassettes, etc... Même s'il n'y a pas encore de route carrossable à l'intérieur du village, plusieurs paysans ont déposé l'argent pour obtenir une automobile ; la première salle de bains a fait son apparition dans le village en 1976 (chez le tailleur de pierres qui fait partie du lignage des Şomle) et l'on en prévoit désormais dans toutes les nouvelles constructions. Les signes de cette modernisation aussi récente que rapide sont nombreux et visibles aussi bien en ce qui concerne le mode d'alimentation de certains villageois (on achète des conserves), l'utilisation de produits nouveaux (détergents par exemple) que le costume et la décoration intérieure et extérieure des maisons, mille indices de cette insertion nouvelle du village dans les grands courants de la vie moderne tandis que subsistent un mode de vie et une organisation sociale tout à fait traditionnels. Le temps est loin où un paysan de Moişeni, amené à Bucarest en 1937 pour participer à l'édification d'une maison au Musée du Village, faisait le voyage de retour à pied, ignorant la distance qui séparait son village de la capitale.

Quelles sont les répercussions de cette influence de la ville sur le comportement des villageois et sur la noce ?

L'aspect pratique tend à prendre le pas sur le respect scrupuleux de la tradition : on préfère réduire la durée de la noce, quitte à supprimer un certain nombre de rites, même si aucune modification dans l'activité économique et l'organisation du village ne justifie une telle amputation. Un exemple frappant est l'habitude prise aujourd'hui de célébrer les noces le samedi ou le dimanche, alors qu'aucune contrainte professionnelle n'oblige les villageois à ce changement. En effet, une infime minorité d'entre eux travaille dans les entreprises de la ville, étant libres seulement durant le congé hebdomadaire ; tous les autres, travaillant la terre, peuvent disposer de leur temps comme ils l'entendent.

Une importance beaucoup plus grande est accordée aujourd'hui à l'argent : on donne de l'argent non seulement à la place des cadeaux traditionnels mais encore on a créé des occasions de donner de l'argent qui n'existaient pas auparavant. Et ce n'est pas qu'à la noce que l'on constate cette valorisation croissante de l'argent et du gain monétaire.

Le remplacement des cadeaux en nature par l'argent aboutit à limiter la participation des villageois à la noce : seuls ceux qui en ont les moyens vont à la noce et de plus en plus n'y vont que ceux qui ont été personnellement invités. Il y a un décalage entre certains aspects rituels qui subsistent (on invite toujours collectivement les villageois à la noce) et les pratiques actuelles (seuls ceux qui ont été invités individuellement s'y rendront, surtout si la noce est en un jour).

On assiste à une personnalisation plus grande des participants au détriment de la communauté ; c'est le signe d'un individualisme qui se fait jour dans les rapports du villageois avec la collectivité.

Pour conclure, nous dirons que si toutes ces modifications nous semblent importantes, il existe un certain nombre d'autres changements moins spectaculaires mais qui nous paraissent bien plus profonds et chargés de sens car ils remettent en cause la signification même de certains rites. Nous avons vu que depuis deux ans le drapeau de noce n'est plus l'oeuvre collective des "druşte" mais est loué tout prêt par une femme du village. Plus important est le fait que pour la première fois, en octobre 1977, nous avons vu des hommes venir se mêler à la ronde des cuisinières pour la danse des pains (jocul colacilor) : il y a là perte de la dimension rituelle et magique de cette danse qui se voit alors réduite à un simple divertissement, à un jeu. Significative aussi nous paraît être la participation de jeunes filles dans le rang des cuisinières que nous avons également constatée pour la première fois en 1977 : lors d'une noce, c'est une jeune fille qui a amené la poule au parrain car "c'est elle qui connaît le mieux le chant de la poule" disaient les autres femmes. A cette noce, une autre jeune fille est venue faire tourner les pains avec les cuisinières car elle aussi avait servi à table.

LE ROLE DES HOMMES ET LE ROLE DES FEMMES AU COURS DE LA NOCE

Durant toute la noce, les femmes sont présentes à tout moment aussi bien pour organiser les préparatifs que pour exécuter certains rites. Cependant, ce qui est frappant lorsqu'on observe le déroulement de la fête, c'est qu'il semble y avoir un moment à partir duquel la noce devient véritablement l'affaire des femmes. On pourrait le situer après la bénédiction nuptiale. En effet, du point de vue des rôles joués par les deux groupes, hommes et femmes, il est possible de distinguer trois phases essentielles :

- le "peţit" : les hommes y ont une place prépondérante. C'est le moment qui consacre de la façon la plus évidente leur pouvoir social. Le "peţit", où l'on conclut les accords pour la dot, est une discussion entre hommes : seules les mères des deux futurs mariés sont présentes mais elles ne prennent pas part aux débats. A leurs côtés, outre leurs maris, sont présents oncles, beaux-frères, cousins qui forment le groupe des "peţitori" et animent la discussion : la conclusion d'un marché que ce soit à la foire ou au mariage est une affaire d'hommes.

Après le "peţit", durant la phase des préparatifs et jusqu'à la cérémonie religieuse, hommes et femmes prennent part activement à la bonne organisation du mariage. Cependant, déjà se dessine une prépondérance de l'activité féminine : le groupe des cuisinières et les belles-mères sont mobilisées pour la cuisson des aliments, demoiselles d'honneur et coiffeuse entrent en jeu lorsqu'on coiffe la mariée ou pour la couture du drapeau. Les hommes de leur côté participent à certains préparatifs (construction de l'abri et des tables). Les femmes gardent un rôle essentiel dans l'organisation pratique et rituelle de la noce (cuisson des pains et des autres aliments, couture des vêtements qui tiennent à la fois des deux aspects).

Mais c'est surtout après le retour de l'église et au cours du repas où elles auront à accomplir les rites magiques destinés à faire passer la mariée dans leur rang et à assurer l'intégration à la communauté et la prospérité de la nouvelle unité économique et sociale créée par le mariage que la prépondérance des femmes est consacrée.

En schématisant quelque peu, on peut voir se dessiner deux entités distinctes : un domaine économique qui appartient aux hommes, un domaine magique et spirituel qui incombe plus précisément aux femmes.

Au point de vue numérique, les femmes forment la majorité des personnes actives dans l'organisation de la noce ; passons en revue les principaux personnages qui prennent part à la cérémonie : outre le couple des mariés, on trouve cinq hommes ayant des rôles importants - le parrain, le "stegar", le "staroste" (et encore ses fonctions peuvent

êt e assurées parfois par des femmes dans des villages comme Huta et Certeze) et les deux beaux-pères dont la présence est assez effacée. Du côté des femmes : la marraine, les deux belles-mères à la tête, chacune, de 5 ou 6 cuisinières, les demoiselles d'honneur et la coiffeuse. En tout, une quinzaine de femmes chargées du bon déroulement de la noce.

Ces femmes, suivant leur statut social, n'ont pas toutes les mêmes fonctions : le groupe des célibataires formé par les "druşte" n'agira pas de la même façon que le groupe des femmes mariées. Entre les deux groupes se trouve la jeune épouse : en fait, presque tous les rites de noce accomplis par les femmes consistent pour les unes (les druşte) à couper les liens qui attachent encore la mariée à leur classe d'âge (telle est par exemple la fonction de la danse d'adieu à la fin de la coiffure de la mariée) et pour les autres à faire passer dans leur rang la mariée qui, tant qu'elle n'aura pas acquis le statut fixe et définitif d'épouse (nevastă) restera dans des sortes de limbes, un état transitoire dont il faut la séparer. A cela, s'ajoutent des pratiques rituelles pour porter bonheur au jeune couple et des rites de fécondité adressés à la mariée.

Objet de l'attention des autres femmes comme de toute l'assistance, la mariée est sans doute le principal personnage de la noce.

La mariée

En fait, tout démontre que la mariée est en train de vivre une étape très importante de sa vie et que son existence future dépend de son intégration au sein de la collectivité des femmes mariées et par là, à la société villageoise tout entière.

"Le passage de la condition de fille à la condition d'épouse est davantage mis en relief que le changemant correspondant chez l'homme" (74).

Lorsqu'on assiste à une noce, on est immédiatement frappé par la façon dont est considérée la mariée : son costume déjà la distingue très nettement de toutes les autres femmes présentes mais surtout, elle est le centre des regards et des conversations ; on s'empresse de la montrer à l'étranger de passage à qui on demandera son appréciation sur la jeune femme. Les mariées que nous avons pu rencontrer sont rarement souriantes, souvent muettes, elles ne semblent guère se réjouir de la fête et paraissent plutôt portées par les évènements que les assumant pleinement.

Le marié a une attitude un peu semblable, discret, silencieux aux côtés de son épouse, on le remarque en général bien moins que son ami le "stegar" ; il n'a pas un costume qui l'individualise vraiment par rapport aux autres hommes. De plus, l'attitude de l'assistance à son égard n'est pas la même que pour la mariée : il n'est pas sujet à cette espèce de sacralisation dont on pare le personnage de la mariée et on n'exige pas de lui une participation aussi grande de tous les instants

(75). Car mise sur un piédestal durant toute la noce, la mariée est aussi jugée, testée ; elle subit une sorte d'examen de ses capacités et de son endurance : c'est elle qui doit coudre et broder la chemise et la sacoche du marié ; dès le moment où on lui met sa couronne de noce, elle n'aura plus de répit : coiffée la veille de la cérémonie, sa coiffure lui interdit de dormir dans un lit, aussi passera-t-elle une nuit blanche à somnoler, la tête appuyée sur une table... pour être fraîche et dispose le lendemain et devra supporter trois jours durant ce véritable carcan qu'est la couronne. Par la suite, elle devra toujours être disponible au cours de la noce : elle dansera le soir avec tous les participants, elle portera des toasts à la santé de ses beaux-parents, elle écoutera de bonne grâce les mille conseils qui lui sont prodigués.

Les conseils

Durant toute la noce, chaque instant est prétexte à lancer des "ţîpurituri". Tout le monde en dit, hommes et femmes, aussi bien pendant la danse que lorsque le cortège se rend à l'église, à la fin et au retour de la cérémonie, pendant le repas ou quand on danse. Ces "ţîpurituri", parfois simples manifestations de joie, sont le plus souvent des encouragements ou des recommandations adressés aux principaux protagonistes de la noce : au "stegar" dont la jeunesse et la virilité provoquent maintes plaisanteries, à la belle-mère, aux autres parents, aux cuisinières, au marié et surtout à la mariée. La mariée, nous l'avons dit, est le véritable point de mire de l'assistance : tout au long de la noce, elle est jugée, interpelée, mise à l'épreuve ; on commente sa beauté (elle est blonde, souriante, ou trop maigre, renfrognée, etc...), ses qualités, sa tenue (elle a trop mis de bijoux, sa coiffure est réussie). Elle est un objet de fierté pour ses parents et le groupe des invités. Les discours parlent d'elle ou lui sont adressés, mettant en valeur l'appartenance de la jeune femme à la communauté : on dit toujours "mireasa noastră" (notre mariée), soulignant ainsi que toute la collectivité est concernée par son mariage. Sa beauté et ses qualités honorent le village entier qui montre sa fierté en vantant les mérites de la mariée ; on crie sa joie de posséder une épouse si jolie, on énumère ses dons de ménagère accomplie :

Frunză verde de pe coastă	Feuille verte de la côte
Frumoasă-i mireasa noastră	Notre mariée est belle
Nici îi hîdă, nici îi proastă	Elle n'est ni laide ni bête
Numai pe plăcerea noastră	Seulement à notre goût
Frunză verde de pe rît	Feuille verte du verger
Dar nici mirele nu-i hîd.	Le marié non plus n'est pas laid.
Poţi să fi mire-mpăcat	Marié tu peux être tranquillisé
Că mireasă ţ-ai aflat	Car tu as trouvé une mariée

Ştie ţese, ştie coase
Sti purta haine frumoase
Meşterà la cusàturà
Şi la vorbele din gurà
Ştie pînea s-o fràmînte
Şi pe om cum sà-l încînte

Elle sait tisser, elle sait coudre
Elle sait porter de beaux habits
Experte en couture
Et en bavardages
Elle sait pétrir le pain
Et comment enchanter un homme.

Hop, hop, hop, gàzdoaie hop
Da cu picioru-n pàmînt
S-audà soacrà-n mormînt
Sà trimeatà afarà vînt
Sà vadà ce norà are
Norà mîndrà ca o floare
Şi din mînuri lucràtoare
Şi din gurà gràitoare

Hop, hop, hop, hôtesse, hop
Frappe le sol du pied
Que t'entende la belle-mère dans sa tombe
Qu'elle envoie du vent au dehors
Pour voir qu'elle bru elle a
Une bru belle comme une fleur
Et habile de ses mains
Et parlant de sa bouche.

Voilà donc comment doit être une jeune fille pour faire une épouse exemplaire : vaillante au travail, sobre et obéissante mais aussi soignée dans sa mise et bavarde sans excés.

La plupart des "ţîpurituri" ne se contentent pas d'exprimer la satisfaction de la communauté devant les qualités de la mariée mais aussi lui donnent des conseils de comportement tout en dressant un tableau de sa vie future d'épouse, tableau assez sombre et qui ne fait que refléter la réalité du vécu de bien des femmes du village.

Ses amies, déjà, lorsqu'on la coiffe, regrettent le départ de la mariée : leurs cris mêlent compliments et avertissements.

Hài mireasà, mirele
Ţi-a ciunta càràrile
Numai mè ţi-o làsa
La fîntînà dupà apà
Şi-n gràdinà dupà ceapà
Mireasà, mirele tàu
Poate fi solgàbiràu

Allons, mariée, ton marié
Barrera tes chemins
Il te laissera seulement aller
A la fontaine chercher de l'eau
Et au jardin chercher l'oignon
Car mariée, ton marié
Pourrait être sous-préfet.

Mais c'est surtout au moment de l'oraison d'adieu que la dramatisation est à son comble. Le "staroste", non content de décrire un avenir dur, entre un mari violent et une belle-mère autoritaire et exigeante, présente encore cette situation comme irréversible et sans échappatoire. La jeune fille, en se mariant, abandonne tout de sa vie antérieure, ceux qu'elle a aimé, les gens et les choses, ses amies, l'affection des siens, la vie facile, la liberté et l'insouciance ; ce n'est pas un monde différent qu'elle va connaître, c'est un monde contraire où elle ne trouvera que chagrin et désillusion.

Cotà mireasà bine
Cà cine este lîngà tine

Regarde bien mariée
Que celui qui est auprès de toi

Pînă amu ţi-a fost drăguţ
Ţi-a fost mîndru şi bunuţ
Dar de amu ţi-a fi bărbat
Ţi-a fi negru şi înorat
Unde-i locu cununiei
A fi muche săcurii
In locu mărgelelor
Stă odor cu pomilor
Tu pruncă de doi părinţi
Ce bai-ai de te măriţi
Să ştii cum e măritat
Şedeai la măta fată
Nu te mărita niciodată

Jusqu'à présent a été aimable
Il a été beau et bon pour toi
Mais désormais il sera ton mari
Il sera pour toi sombre et orageux
Où se trouve la couronne du mariage
Il y a aussi le dos de la hache
A la place des perles
Il y a la cour aux arbres fruitiers
Toi fille de deux parents
Quelle idée tu as de te marier
Si tu savais comment est le mariage
Tu resterais fille chez ta mère
Tu ne te marierais jamais.

Focu pînă-ţi-i învăţa
Multe lăcrămi îi vărsa
Şi pin tindă
Şi pin afară
De-ar umbla moară înt-o sară

Le feu jusqu'à ce que tu l'apprennes
Tu verserasbeaucoup de larmes
Et dans la véranda
Et au dehors
De quoi faire tourner le moulin une soirée entière

Cît îi lumea şi ţara
Altă mamă ne-i afla
Nici stăpîna ca soacră
Soacrele aşa iubesc
Din picioare să păşeşti
Din gură să nu grăieşti
De mè tare pe cărare
Zice că eşti curva mare

Aussi grands que sont le monde et le pays
Tu ne trouveras pas d'autre mère
Ni de maîtresse comme ta belle-mère
Les belles-mères aiment ainsi
Que tu marches debout
Que tu n'ouvres pas la bouche
Si tu vas trop sur le chemin
Elle dit que tu es une grande putain

Pînă ai fost la măta fată
Te-ai culcat în pat sub ţol
Ş-ai dormit un somn uşor
Te-ai sculat la prînzişor
De amu la soacră-ta
Seara te-ai culca pe braţă
Te-ai scula mai dimineaţa
Şi te-ai mătura prin casă
Bătîn cum ai măturat
Nu ţ-ai mulţumi soacra

Tant que tu as été fille chez ta mère
Tu t'es couchée dans un lit sous une couverture
Et tu as dormi d'un sommeil léger
Tu t'es levée tard
Dorénavant chez ta belle-mère
Le soir tu coucheras sur ton bras
Tu te lèveras plus tôt
Et tu balaieras la maison
N'importe comment tu auras balayé
Ta belle-mère ne te remerciera pas.

Dans ces conditions là, on comprend bien que les larmes de la mariée qui écoute l'oraison sont loin d'être feintes même si elle sait que sa vie future ne représente pas toujours ce changement radical et négatif décrit par l'orateur.

Par la suite, tout au long de ces trois jours que dure la noce, elle entendra encore maintes "tîpurituri" lui confirmant ce sombre avenir : elle sera battue, humiliée et maltraitée dans une maison étran-

gère et hostile et ne pourra que regretter la période bénie de son enfance :

Bucurà-te hei, mireasà	Réjouis-toi, mariée
Cà botà-i pe grindà-n casà	Car la trique est sur la poutre dans la maison
Şi-i cioplità-n patru dungi	Et elle est taillée à quatre côtes
Cît îs spatele de lungi	Aussi longs que ton dos.
Pînà am fost la mamà fatà	Tant que j'ai été fille chez ma mère
Eram ruje dupà masà	J'étais une églantine près de la table
Rojmorin verde-n fereastrà	Romarin vert à la fenêtre
Dar de cînd m-am màritat	Mais depuis que je me suis mariée
Da îs ruje dupà uşe	Je suis une églatine derrière les portes
Rojmorin verde-n cenuşe	Romarin vert dans les cendres
Soacrà mare, rochie n'are	La belle-mère n'a pas de robe
De-i a face norà sa	Sa belle-fille la lui fera
Dac'a toarce cînepa	Lorsqu'elle filera le chanvre
Tot a toarce ca o toacà	Elle filera comme un sabot
Şi a fa pindileu la soacrà.	Et fera une jupe à sa belle-mère.
Bucurà-te soacrà mare	Réjouis-toi belle-mère
Cà ţi aduc o norà tare	Car je t'amène une bru solide
Cà-ţi aduc scàrpinàtoare	Car je t'amène un gratte-dos
Pe unde te-a scàrpina	Sur lequel tu te gratteras
Şepte ani nu te-a muşca	Sept ans elle ne te mordra
Numai tot ţi-i vàieta.	Seulement tu te lamenteras sans cesse.

Ces "ţîpurituri" laissent déjà pressentir que les relations entre la jeune mariée et sa belle-mère ne sont pas exemptes de tensions.

Outre ces avertissements adressés à la mariée, il semble intéressant de noter le rôle joué par la mariée au sein des rites accomplis soit avant, soit pendant les repas de noce.

De par son seul état de "mariée" (statut intermédiaire entre celui d'épouse et de jeune fille), elle possède une force magique importante, mais en même temps, elle est plus vulnérable et doit être protégée : telle est la fonction des rites et des discours dont la mariée est le centre. "C'est pendant les états de transition que réside le danger, pour la simple raison que toute transition est entre un état et un autre et est indéfinissable. Tout individu qui passe de l'un à l'autre est en danger et le danger émane de sa personne. Le rite exorcise le danger, en ce sens qu'il sépare l'individu de son ancien statut et l'isole pendant un certain temps pour le faire entrer ensuite publiquement dans le cadre de sa nouvelle condition". (76)

Il existe dans la noce un nombre important de rites et d'objets qui sont attribués à la mariée et portent son nom : on parle de l'adieu de la mariée (bulciugul miresei), du ruban et des foulards de la mariée

(balțul miresei), du pain de la mariée au travers duquel les deux époux regardent le soleil sur le seuil de l'église (colacul miresei). Puis, au cours du repas, il y a les dons de la mariée (darurile miresei) avec les différents objets amenés par les cuisinières à la table d'honneur : la poule de la mariée, le plateau, les porcs, les perles, l'enfant, les pains de la mariée. On relève encore la réponse à la mariée(ràspunsul miresei) qui est le moment où les invités remettent leurs cadeaux, la danse de la mariée (danțul miresei). Du côté du marié, on note seulement "ptita mirelui" (le pain du marié) qu'il doit couper au début du repas et "bulciugul mirelui", l'adieu du marié.

La plupart des rites portent donc le nom de la mariée : celle-ci en exécute certains mais la plupart sont accomplis en sa direction par d'autres personnes. Elle est le plus souvent sujet des rites que personne agissante ; elle apparaît parfois comme simple spectatrice (au cours du"darurile miresei") mais en fait elle est le pôle d'intérêt de tous ces rites, le réceptacle. C'est une espèce d'idole envers qui tous les actes des autres personnes sont dirigés et dont elle tire bénéfice ; c'est aussi un symbôle de fécondité, une promesse de maternité. La mariée est personnage sacré par essence et non par des actes qu'elle accomplirait en direction des différents participants.

Cette situation privilégiée qu'occupe la mariée tout au long de la noce est d'autant plus marquante que, par la suite, la mariée ayant intégré le rang des femmes mariées et en partageant le sort, se verra reléguée à une position d'infériorité que déjà les "țîpurituri" et l'oraison de noce lui laissent entrevoir : soumise à son époux et à ses beaux-parents, usée par les maternités répétées et le travail aux champs et à la maison, elle devra attendre l' âge mûr pour prendre sa revanche et retrouver une certaine autorité. Cette royauté éphèmère de la mariée est peut-être là, justement, pour lui faire oublier que le mariage n'est pas seulement une fête mais qu'il est un acte irréversible dont dépend toute sa vie future.

La sacralité qui émane de la personne de la mariée lui impose un certain isolement et une certaine passivité : en fait, si au début de la noce elle est prise en charge par le "stegar", puis par son mari, il semble que dès le retour de l'église, ce soient les femmes mariées qui prennent la jeune épouse sous leur protection et leur autorité et se chargent de lui faire accomplir les actes nécessaires à son intégration au sein du groupe des épouses. Ce sont elles les véritables éléments moteurs et les actrices des rites.

Les femmes mariées

Si le personnage de la mariée semble être mis beaucoup plus en évidence que celui du marié, le même clivage entre les rôles féminins et masculins se retrouve au niveau des personnes mariées.

Le groupe des femmes est représenté essentiellement par les deux belles-mères et les cuisinières. La marraine aussi joue un rôle important mais celui-ci semble plus découler de ses fonctions spirituelles

comme épouse du parrain que de son appartenance à la classe des épouses.

Les deux belles-mères et surtout la mère du marié qui symbolise le nouveau foyer auquel la mariée sera désormais intégrée, sont sans cesse interpelées et raillées par l'intermédiaire des "țîpurituri", preuve de l'importance de leurs fonctions au cours de la noce. Elles y occupent une place importante comme organisatrices du repas et interprètes des rites. Les deux beaux-pères par comparaison ont des rôles plus effacés. Où sont-ils présents ? Essentiellement lors de la cérémonie de l'adieu et pour l'accueil des convives dans leurs maisons respectives. Le père de la mariée a aussi à discuter avec le cortège du "stegar" lorsque celui-ci vient lui "enlever"sa fille. Là se limitent les apparitions des deux hommes.

Quant aux "socăcițe", elles ont des fonctions assez proches de celles qui incombent aux deux belles-mères. Il n'y a pas de personnage masculin qui leur corresponde.

Mais voyons de plus près les rôles que jouent les femmes au cours de la noce :

- Dans les deux foyers, ce sont les belles-mères qui accueillent le jeune couple et ont préparé les différents objets nécessaires à l'exécution du rite d'accueil. C'est par l'intermédiaire de la mère du marié que la jeune épouse est acceptée et introduite dans son nouveau milieu.
- Le repas est conçu et réalisé uniquement par des femmes : les deux blles-mères assurent la cuisson des différents pains qui seront utilisés dans les pratiques rituelles. Elles préparent aussi la nourriture nécessaire aux divers repas, en collaboration avec les cuisinières. Le dialogue rituel qui anime le repas est un dialogue entre "stegar" et "staroste" et le groupe des femmes mariées représenté par les "socăcițe".
- Lors de la danse de la mariée qui clôt le repas chez le marié, ce sont les femmes qui ont priorité sur les hommes pour faire danser la jeune épouse : les deux marraines ouvrent le bal, suivies par les autres femmes par rang de parenté. Lorsque toutes les femmes auront dansé avec la mariée, les hommes, à leur tour, auront le droit d'entrer dans le jeu.

Notons que le seul moment où les hommes retrouvent une certaine importance au cours du repas de noce, c'est lors de la remise des cadeaux au jeune couple : chaque homme, au nom de sa famille, offre argent et cadeaux aux mariés. Cela ne ferait que confirmer notre hypothèse suivant laquelle au cours de la noce, le pouvoir économique continue d'appartenir aux hommes.

Les femmes ont donc, nous l'avons vu, une fonction rituelle et magique fondamentale : rites de fécondité, rites destinés au passage de la mariée au rang des épouses, rites de prospérité et rites d'accueil passent par elles.

La noce est un des moments qui révèlent de la façon la plus évidente cette fonction magique des femmes et le pouvoir social qui en est issu. De plus, il semblerait qu'au cours de la noce, les femmes jouissent d'une plus grande liberté d'action et d'expression, transgressant ainsi leur réalité quotidienne : le comportement des femmes à la noce nous semble

assez différent de celui qu'elles observent dans la vie courante.

Le comportement des femmes durant la noce

Le dialogue entre le "stegar" et le "staroste" d'une part, les "socăciţe" de l'autre, avec ses plaisanteries paillardes, son langage et ses allusions souvent obscènes, les réparties volontairement provocatrices des cuisinières, nous amène à nous poser un certain nombre de questions sur le comportement des femmes au cours de la noce (il s'agit essentiellement des femmes mariées, dans la force de l'âge, de trente à quarante ans environ).

Quels sont les signes les plus évidents de ce changement d'attitude ?

- Le rapport à l'alcool : habituellement la femme répugne à la boisson et lorsqu'on lui tend un verre pour trinquer, si elle appartient à un bon lignage, elle se contente de feindre de boire en portant le verre à ses lèvres. Parfois même, elle n'hésite pas à repousser le verre car il y va de sa réputation et de sa dignité. A la noce, au contraire, dans les cortèges qui vont à l'église ou en reviennent, on voit des groupes de femmes brandir des bouteilles d'eau de vie, buvant, dansant ensemble des rondes, poussant des cris suraigüe, lançant des "ţîpurituri" à pleine voix. Cependant, les femmes se saoûlent rarement à la noce, ne serait-ce que parce que bien souvent elles ont à ramener à la maison un mari complètement ivre, incapable de se tenir debout sans tomber. De plus, ce sont aussi les femmes qui doivent jouer le rôle de médiateur et essayer de calmer les hommes pris de boisson lorsqu'une bagarre éclate entre eux.
- Les "ţîpurituri" : là encore il faut noter qu'en temps normal jamais une femme de Moişeni ne dira de "ţîpurituri". A la hora, ce sont les jeunes hommes célibataires qui ont ce pouvoir. Les hommes en disent aussi, les femmes ne s'expriment ainsi qu'à la noce et aux fêtes qui lui sont plus ou moins rattachées : au "peţit", lors de la réunion des filleuls... En somme, seules des circonstances exceptionnelles autorisent les femmes à adopter une attitude qui est courante pour les hommes.
- Mais ce qui nous paraît le plus intéressant, c'est le comportement du groupe des cuisinières. Nous l'avons dit, ce groupe représente l'ensemble des femmes mariées ; ce sont les "socăciţe" qui mènent le dialogue avec le porte-drapeau et le "staroste", dialogue où femmes et hommes se retrouvent sur un pied d'égalité et où chacun doit faire preuve d'humour, d'esprit de répartie, ne craignant de manier ni la paillardise ni l'obscènité. Les femmes, à ce moment là, forment un groupe solidaire et organisé, ce qui leur donne une assurance inhabituelle et leur permet d'affronter le groupe des hommes en égales, en empruntant à la fois leur langage et leur comportement.

Mircea Eliade (77) analyse ce bouleversement dans la conduite des femmes : "En Ukraine, pendant certaines périodes sacrées et surtout à l'occasion des mariages, les filles et les femmes se comportaient d'une

manière presque orgiastique. Ce renversement total du comportement, de la modestie à l'exhibition, poursuit un but rituel et intéresse par conséquent la communauté toute entière"... Et il ajoute plus loin : "Il est à noter que même les insultes et le vocabulaire cru et obscène comportent des valeurs magico-religieuses. Il y a d'une part la force magique de l'obscénité qui permet aux femmes de se défendre aussi bien contre les hommes que contre toute autre sorte de menaces. Il y a en outre l'exaltation provoquée par le renversement de la conduite normale de la femme".

Si la noce à Moişeni est loin d'avoir aujourd'hui ce caractère orgiastique auquel Mircea Eliade fait allusion, il est certain que ce changement d'attitude a une signification rituelle importante. Ne peut-on faire un rapprochement entre cette violence verbale et gestuelle des femmes et la violence physique et l'agressivité très grande des hommes ? Traditionnellement, la noce a toujours été la scène de violentes bagarres et de sanglants règlements de compte pouvant aller jusqu'au meurtre.

La noce implique-t-elle la transgression ?

Ce changement de comportement des femmes nous semble révélateur des transformations opérées par la noce en tant que mo ment de fête. Certains sociologues contemporains ont analysé ce caractère festif de la noce et en ont retenu surtout l'aspect excessif (rapport à la nourriture, à l'alcool, etc...) qui confinerait à une remise en question de l'ordre existant : "Toute fête implique l'excès... le trop boire, le trop manger, le trop danser, etc... indiquent certes le franchissement des barrières dressées par l'ordre de la normalité ou du quotidien, c'est à dire l'ordre des besoins, mais ils annoncent aussi l'accomplissement du désir... Toute fête implique aussi la transgression... Il y a transgression parce que toutes les relations homme-homme, homme-institution, etc... (quelle qu'en soit la nature) sont rompues". (78)

Ce type d'analyse peut-il être pris en considération pour la noce telle qu'elle se déroule à Moişeni ?

La noce, même si ce n'est pas un évènement exceptionnel dans la vie du village, n'est pas un fait banal qui peut passer inaperçu : non seulement à cause de sa portée économique et sociale mais aussi parce que c'est l'occasion de se divertir. Succédant aux dures journées de labeur de l'été ou comblant l'ennui des longs jours d'hiver, la noce est une fête où, pendant plusieurs jours, on va boire, manger, danser et rencontrer des amis. Comme pour les fêtes religieuses (Pâques, Noël, Assomption) ou familiales (réception des filleuls par les parrains, fête du Saint Patron), comme pour la Sîmbra, on en connaît la date longtemps à l'avance, on la prépare dans chaque foyer, on en parle, on attend avec impatience le jour des réjouissances. C'est l'occasion de sortir ses plus beaux habits et de rivaliser d'élégance, c'est surtout l'occasion de faire un plantureux repas, ce qui n'est pas si fré-

quent.

En effet, si aujourd'hui la bouillie de maïs n'est plus la nourriture de base du paysan de Moişeni, l'ordinaire est plutôt frugal : un plat unique par repas (pommes de terre au lait, haricots secs, soupe...) et la viande y est fort rare. Comparé à cela, le repas de noce se signale par sa variété (cinq mets différents), sa richesse (deux sortes de viande, du mouton, du poulet, des gâteaux, etc...), sa profusion : les invitésdoivent sortir rassasiés de table ; il serait déshonnorant pour la maîtresse de maison de lésiner sur les quantités, l'abondance de nourriture étant un signe de richesse, un surplus abondant, symbole de largesse. Au lendemain de la noce, on jettera aux cochons les denrées périssables, tandis que les restes seront distribués aux voisins les plus proches ou servis aux visiteurs de passage. De même, lors de la fête des troupeaux, "sîmbra oilor", la coutume exige de chaque maîtresse de maison qu'elle apporte pour le repas qui sera pris en commun, outre la viande et les feuilles de chou farcies, un panier entier de gâteaux cuits pour l'occasion dont elle sait parfaitement que pas le 1/5 ne sera mangé. Le gaspillage ostentatoire et rituel semble donc indissociable de la fête.

"La tradition des agapes renvoie à une société où le rapport du corps avec l'alimentation était austère et difficile... La fête, la sortie du quotidien se marquait essentiellement par un bon repas, c'est à dire une surabondance de mets." (79)

Quant à la ţuica, elle doit couler à flots et quelle honte pour la maison si les danses venaient à s'arrêter avant l'aube faute de breuvage ! L'eau de vie ne doit pas manquer : elle est signe de prospérité et de richesse, aussi commence-t-on à en mettre de côté en prévision de la noce bien avant que les enfants aient atteint l'âge du mariage. Nous avons vu aussi qu'on a parfois préféré ne pas célébrer une noce plutôt que de courir le risque de devoir limiter la boisson. Aujourd'hui, outre la ţuica, les familles les plus riches offriront aussi de la bière.

Par delà la débauche de nourriture et de boisson, il existe aussi d'autres moyens pour contribuer à renforcer le caractère fastueux et exceptionnel de la noce : louer une salle et un orchestre, étrenner des costumes neufs, fait aussi partie de cette stratégie.

De ce point de vue là, la noce serait bien ce moment privilégié, rupture d'avec le quotidien. Mais peut-on aussi parler de transgression de l'ordre social existant ?

A première vue, c'est un fait, la noce semble faire fi de bien des conventions et modifier certaines règles de comportement : ne voit-on pas le mari et sa femme danser ensemble ? Les hommes les plus vieux n'hésitent pas à entrer dans la danse et vont même jusqu'à participer aux rondes des jeunes gens. Pour les femmes mariées qui depuis bien longtemps ont dû abandonner la danse du dimanche, la noce est le seul moment où elles sont autorisées à renouer avec les plaisirs de leur jeunesse.

Sous cet aspect là et sans oublier l'attitude des femmes décrite plus haut, la noce semble bien être ce lieu de transgression dont parle Dominique Grisoni.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue un certain nombre de choses: même si certaines attitudes sont remises en question, la noce reste un lieu où règne une hiérarchie très stricte que rien ne permet de transgresser : hiérarchie entre les individus (le parrain reste la personne la plus honorée avec les mariés), hiérarchie entre les groupes d'invités (la troupe du marié a le pas sur celle de la mariée), hiérarchie entre les classes d'âge (les personnes mariées par rapport aux célibataires). A chacun correspond un lieu bien défini (à l'intérieur ou à l'extérieur de la maison, dans ou hors de l'église, à l'avant ou à l'arrière du cortège...) et une place bien précise à table, la place d'honneur étant occupée par les mariées et leurs parrains, les invités, suivant leur degré de parenté, leur honorabilité, leur rang social, leur âge, étant plus ou moins loins de cette table d'honneur.

Il serait donc vain de voir dans la noce un bouleversement total des habitudes économiques et sociales. La noce reste un lieu très hiérarchisé qui peut tolérer certains excés dans la mesure où chacun reste conscient de la place qui lui a été attribuée par la société villageoise, place qui, du début à la fin de la noce, lui sera rappelée à maintes reprises.

CE QUI VA CHANGER POUR LA MARIEE

Les "ţîpurituri" qui du début à la fin de la noce animent aussi bien la danse que les repas ou même des moments plus solennels comme les deux"bulciug", représentent une forme de participation des invités à l'événement : ceux-ci prodiguent à la mariée conseils et mises en garde et lui laissent entrevoir que dorénavant sa vie va changer. Il est frappant de voir que la plupart des "ţîpurituri" dépeignent les relations que la mariée entretiendra avec sa nouvelle famille, essentiellement avec sa belle-mère ; une deuxième série d'avertissements décrit le comportement du mari, si différent du jeune homme que l'épouse a pu connaître à la "hora" ; enfin, un troisième groupe met l'accent sur la rupture qu'entraîne le mariage entre la jeune femme et son milieu antérieur.

Les rapports belle-mère / bru

Après le mariage, dans la majorité des cas, la jeune femme va aller vivre dans la famille de son mari : elle est une étrangère dans une maison dont elle connaît à peine les habitants, où elle n'a de rapports d'affection avec personne, même pas avec son mari ; le plus souvent mariée sans son consentement, la situation n'en est que plus pénible. Dans ce nouveau foyer, elle occupe la position la plus basse, soumise à l'autorité de sa belle-mère dont elle partage le domaine, la maison, et avec qui elle est en relations constantes. La belle-mère dirige le travail de sa bru, "norä" (80) et elle a également la charge de parachever l'éducation de la jeune épouse. Celle-ci, en effet, souvent bien jeune lorsqu'elle arrive dans son nouveau foyer, n'a pas eu le temps d'apprendre tous les secrets de son nouveau métier ; par exemple, c'est souvent sa belle-mère qui va lui apprendre à tisser.

La mère du marié a connu dans sa jeunesse une situation semblable mais cela ne la rapproche pas pour autant de sa jeune bru ; pas de complicité entre les deux femmes, aucune solidarité. La belle-mère voit dans la présence de sa belle-fille une possibilité longtemps attendue de prendre sa revanche et d'exercer son autorité tout en se déchargeant d'une grande part des travaux de la maison. Si des enfants viennent au monde, c'est la grand-mère qui se chargera de leur éducation. La jeune épouse, étrangère dans cette nouvelle famille et étrangère dans ce quartier du village dont souvent elle n'est pas originaire, trouvera difficilement à qui conter ses déboires. La belle-mère, par contre, n'hésite pas à se plaindre auprès de ses voisines du peu de qualités

dont fait preuve sa bru : elle a apporté peu de dot, elle a trop d'enfants ou à l'inverse est stérile, elle est paresseuse, ignorante, taciturne, etc...

Aussi les conflits entre les deux femmes ne sont-ils pas chose rare dans le village. Vasile Scurtu (81) fait remarquer que le terme "soacră" (belle-mère) n'a pas de diminutif et voit dans ce fait le reflet de l'antagonisme très fréquent qui existe entre la belle-mère et sa bru. Ces tensions provoquent parfois le départ du jeune couple dans une autre maison ou même le retour de la jeune épouse au foyer paternel : ainsi, Floare qui ne s'entendait pas avec sa belle-mère, s'est enfuie chez ses parents après quelques mois de mariage et n'est revenue vivre avec son mari que lorsque la belle-mère décida d'aller s'installer chez une de ses filles, lui laissant la place libre dans la maison. Maria a été mariée à un garçon, Tamaş, qu'elle ne voulait pas : "elle s'est habituée à lui, dit sa mère, le seul problème c'est avec sa belle-mère qui est très autoritaire". Notons que la belle-mère en question, fille unique, est le chef incontesté de la maison, son mari étant venu "en gendre". Etant riche et possédant de nombreux champs, elle envoie Maria travailler aux quatre coins du village, sans répit et malgré tout l'argent de ses beaux-parents, Maria est toujours habillée de vieux vêtements rapiécés. Au mariage, la belle-mère avait promis de faire une maison neuve pour son fils et sa bru mais depuis on n'en a jamais plus reparlé. La situation est telle que le parrain de mariage du jeune couple qui est aussi l'oncle de Maria, est intervenu à plusieurs reprises auprès de la belle-mère, sans grand succès d'ailleurs.

Nuţa, en l'absence de son mari et de son beau-père partis travailler en Moldavie, préfère retourner vivre quelque temps chez sa mère plutôt que de rester en tête à tête avec sa belle-mère. Maricuta n'épargne pas ses critiques envers sa bru mais tous ses voisins s'entendent pour dire que cette dernière est tyrannisée par la vieille femme.

Les exemples sont trop nombreux pour être tous cités mais on peut dire qu'il y a conflit dès qu'il y a cohabitation. Voilà sans doute une des raisons pour lesquelles, actuellement, les jeunes gens se construisent de plus en plus une habitation séparée de celle des parents.

Les relations mari / femme

Entre le mari et sa femme, il s'agit de rapports d'autorité / soumission et souvent de violence : c'est le mari qui commande et c'est de son bon vouloir que dépend la plus ou moins grande liberté laissée à la femme. Mariée le plus souvent à l'initiative des familles avec un homme qu'elle n'aime pas, il ne peut être question pour la femme de confiance ou de complicité avec son mari. Le marié qui charge le "stegar" de voir si la mariée n'a rien caché dans ses bottes qui pourrait lui nuire par magie, nous semble un très bon exemple des relations qui peu-

vent s'établir à l'intérieur d'un couple.

Le mari, donc, se voit par le mariage accorder toute autorité sur son épouse : celle-ci doit lui obéir en toute chose et ne peut prendre aucune décision sans lui demander son avis. Si une femme juge qu'elle a trop d'enfants et désire, comme la loi le lui permet, interrompre une grossesse, elle ne le fera que si son mari le décide. Lui seul choisira ce qui lui semble bon pour la "gospodărie", en accord avec ses croyances religieuses et ses idées personnelles, la femme, en ce domaine, n'ayant pas droit à la parole. Elle ne peut sortir du village, aller au marché ou même chez sa mère sans en demander l'autorisation à son mari ; une femme nous dit : "J'irai à la foire de Negreşti seulement si Petre (son mari) me le permet ; ici, les femmes doivent obéir à leurs maris et il y a même des hommes qui ne veulent pas que leur femme aille seulement en visite chez leur mère. Il y en a qui sont jaloux, d'autres non".

Une jeune femme ne peut sortir de chez elle après la tombée de la nuit que sur autorisation de son mari ou s'il l'accompagne ; même si une femme est convoquée par une parente pour être "socăciţa" à une noce, elle devra d'abord obtenir l'accord de son mari avant d'accepter. Elle ne peut recevoir chez elle, même en pleine journée, aucun homme si son mari est absent et dans le cas d'une visite inattendue, elle ne fera pas asseoir l'individu et ne lui offrira pas de ţuica, signe que sa présence n'est pas souhaitée.

En règle générale, la femme mariée est tenue à une réserve que l'on pardonne aux jeunes filles de ne pas toujours observer. On dit très souvent, pour blâmer le comportement d'une femme mariée : "elle se conduit comme une jeune fille, elle n'a pas de jugeote" (nu are minte), c'est à dire qu'elle parle à tous les garçons (feciori) et aux hommes mariés, plaisante avec eux, n'a aucune réserve, en somme ne respecte pas la discrétion et le sérieux qui sont l'apanage de toute épouse qui se respecte.

La femme chez qui je logeais ne sortait de sa maison sans l'avis de son mari que pour se rendre chez une voisine dont elle utilise le four, laver au ruisseau, aller chez ses belles-soeurs qui habitent des maisons contigues. Pour toutes les autres occasions, mari et femme se déplacent ensemble : ils partent ensemble à l'église, le dimanche, vont ensemble en visite, au marché, etc... Bien sûr, l'homme peut aller seul où il l'entend tandis que sa femme reste seule à la maison : c'est ce qui se passe le soir, les hommes vont à la veillée chez leurs voisins tandis que les femmes restent à tisser chez elles, souvent seules, parfois en compagnie d'une ou deux voisines plus libres de leurs allées et venues, soit qu'elles soient veuves, soit que leur mari soit absent.

En effet, ce tableau est à nuancer : la soumission de la femme à l'autorité de son mari n'est pas aussi importante pour toutes les femmes et dépend d'un certain nombre de facteurs. Ainsi, l'âge des époux : il semble que les femmes âgées jouissent d'une plus grande liberté d'action ; une fois les enfants élevés et mariés, la femme peut retrouver

une relative indépendance. Les femmes sans enfant sont également un peu plus libres d'aller à leur guise. Les conditions mêmes du mariage influent beaucoup sur les relations à l'intérieur du couple : si le mari est venu vivre "en gendre" chez ses beaux-parents, cela confère sans conteste une plus grande autorité à la femme dans le ménage. Si elle est "maître" de la maison dont le mari prend le nom, elle est souvent issue d'une famille plus riche et elle a donc plus d'atouts que les autres femmes pour refuser la tutelle du mari.

L'autorité du mari ne s'exprime pas seulement par des commandements et des interdictions ; elle apparaît aussi dans une utilisation violente de la force physique à l'encontre de la femme. A Moişeni, les femmes sont sauvagement battues par leurs maris et celles qui échappent à ce sort se comptent sur les doigts d'une main et sont très enviées par les autres femmes. La violence est une preuve de virilité, d'autorité et une règle de conduite : celui qui se comporte différemment "n'est pas un homme". De plus, l'alcool dont les hommes du village sont grands consommateurs, ne fait que décupler leur violence. Ces coups sont présentés par l'homme comme une juste correction, thèse bien souvent admise par les femmes qui disent : "Si un mari bat sa femme, c'est qu'elle a sans doute commis une faute". L'inverse, l'homme commettant une faute, est impensable et de toute façon, l'homme n'a pas de comptes à rendre à son épouse. Les femmes sont habituées à cette situation dès leur plus tendre enfance, car comme on bat sa femme, on bat sa fille : ainsi, Nuţa a une longue cicatrice dépourvue de cheveux sur la tête à la suite d'un coup de fourche que lui avait donné son père. Aujourd'hui c'est son mari qui a pris la relève et bien souvent, elle ne doit son salut qu'à la fuite.

Parmi tant de brutalités, on ne sait lesquelles choisir à titre exemplaire : est-ce Floare que son mari a une fois battue avec un fusil de chasse, lui arrachant toute la peau du ventre et qui quotidiennement la couvre de bleus ? Est-ce cette autre femme qui régulièrement doit aller se réfugier chez ses parents pour échapper à son mari ? Est-ce celle-ci qui, le Jour de Pâques, a dû aller demander protection à la police contre son propre mari ?

Maricuţa raconte que son père, lorsqu'il rentrait ivre, fermait à clef la porte de la maison et commençait à frapper sur tout ce qu'il trouvait, femme et enfants. Sa mère a été une fes femmes les plus battues du village ; son cas est devenu presque légendaire. Il ne se passait pas une semaine sans que son mari ne la batte : il la battait avec la partie épaisse de la hache (mute săcurii) ; une fois, à coups de pierre, il a réduit son visage en sang ; une autre fois, il l'a pendue à la poutre de la maison, relâchant l'étreinte lorsqu'il la voyait défaillir pour retirer sur la corde ensuite. Que pouvait-elle faire quand, mère de 11 enfants, elle était obligée de s'engager chez des villageois plus riches pour les nourrir ? Fuir était impossible, il fallait donc supporter et se résigner.

Car il est un point commun à toutes ces femmes, elles peuvent rare-

ment échapper à leur sort : seules certaines peuvent s'enfuir et retourner vivre chez leurs parents ; mais que peuvent faire celles qui ont des enfants ou celles qui n'ont plus de famille pour les protéger ? Et que dire du cas encore plus dramatique de Floare qui a choisi son mari contre l'avis de ses parents et a fui avec lui pour le découvrir ensuite ivrogne et brutal: elle n'a plus aucun recours puisque ses parents qui habitent Bixad, lui ont fermé à tout jamais leur porte.

Le principal souci des femmes du village est de maintenir intacte la cellule économique, surtout si elles ont des enfants. Aussi ce n'est que poussée à bout qu'une femme maltraitée par son mari se décidera à recourir aux autorités. En appeler à la milice signifie provoquer une rupture irréversible, la séparation puis le divorce. Il ne reste donc à toutes ces femmes qu'à se résigner à une condition qui à force de se perpétuer, finit par leur paraître naturelle et inhérente à leur statut de femme.

Le plus souvent, c'est à ses voisines que la femme va conter ses malheurs car elle sait que, connaissant le même sort, elles prêteront une oreille complaisante au récit de ses déboires conjugaux. Si on ne peut pas vraiment parler d'une solidarité entre les femmes du village, il est du moins certain que l'on peut parler d'une grande complicité entre elles : à quelques nuances près, elles subissent toutes le même sort, ont les mêmes sujets de mécontentement, les mêmes craintes : toutes, une fois ou l'autre se sont vues "corrigées" par leur mari, l'ont vu rentrer saoûl et ont dû supporter ses colères, toutes craignent que leurs maris ne les trompent avec des femmes plus légères. Lorsque les femmes sont entre elles, elles ont donc de nombreux sujets de discussions : on parle des maris, bien sûr, des problèmes concernant les enfants qui viennent trop souvent sans qu'on les désire, de la vie sexuelle mais aussi on plaisante sur sa propre situation, on parle des voisins, on rit de l'un ou de l'autre. Quel que soit le sujet abordé, même le plus anodin, les maris ne sauront rien de ces discussions ; ce qu'on se dit entre femmes n'a pas à être connu des hommes car ils ne pourraient que se moquer ou se mettre en colère. Lorsqu'en tant que femme on se trouve mêlée à ces conversations, on se rend compte véritablement qu'il existe deux mondes cloisonnés : celui des hommes et celui des femmes. Des relations d'amitié ou de confiance réciproque entre un homme et son épouse sont quelque chose d'impensable à Moişeni ; intérêts économiques, rapports sexuels, autorité et résignation, liens créés par l'habitude ou la présence des enfants, sont les principales attaches qui unissent le mari et sa femme. Au mieux pourra-t-il exister entre eux une espèce d'entente basée sur la raison et la bonne volonté de chacun.

La présence des enfants est en effet un lien très fort qui à elle seule justifie l'union du couple et empêche la femme de provoquer une rupture. En outre, pour la femme, le fait d'avoir des enfants représente encore plus : une assurance pour son avenir, une garantie contre l'hostilité de sa belle-famille. Ce que dit Mariculta à ce sujet est très instructif (elle est mariée depuis cinq ans et n'a pas encore eu d'enfant) :

"Je voudrais tant avoir un enfant... si mon homme vient à mourir et que je n'ai pas d'enfant, ses frères n'hésiteront pas à me mettre dehors pour récupérer ses biens. Ils ne m'aiment pas parce que je suis d'une famille pauvre. Ma mère aussi est irritée parce que je n'ai pas d'enfant ; elle est vieille et elle me dit que si elle vient à mourir, je n'aurai plus chez qui aller. Par contre, si j'ai un enfant, lui héritera de tout l'avoir et je n'aurai plus aucun souci car personne ne pourra me mettre à la porte".

En cas de rupture, c'est auprès de sa propre famille que la jeune épouse trouvera un refuge mais, même dans la vie quotienne, c'est auprès de ses soeurs et de ses frères et surtout de sa mère qu'elle pourra trouver réconfort et protection. Même après le mariage, les relations mère fille restent très étroites : on se rend visite assez souvent et, si elle n'habite pas loin, la mère vient coudre avec sa fille, l'aide dans lessoins du ménage (si elle ne vit pas avec ses beaux-parents), se charge parfois de ses enfants et la conseille dans leur éducation, lui rend mille services.La fille, de son côté, dès qu'elle le peut, vient voir ses parents, seule si son mari l'y autorise ou en sa compagnie, le dimanche. La mère, en général, est une alliée inconditionnelle de la fille contre le mari, contre la belle-famille. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle on souhaite toujours marier sa fille dans le voisinage : d'abord, on connaît mieux la famille où elle ira vivre et surtout la mère peut garder un oeil sur elle et veiller à ce qu'elle ne soit pas maltraitée. Il n'est pas rare de voir une jeune femme malade retourner chez sa mère pour se faire soigner plutôt que de rester chez ses beaux-parents. Dans les moments de découragement, lorsqu'elle tente de fuir un mari brutal ou une belle-mère injuste, c'est vers ses parents que la jeune femme se tourne sachant qu'elle ne sera jamais repoussée. C'est le cas de plusieurs femmes du village qui n'ont pu supporter les conditions du mariage et sont retournées vivre dans leur famille deux ou trois mois après leur noce. Nous avons été témoin d'une scène tout à fait caractéristique de cet état de choses : une jeune femme avait fui sa belle famille depuis plusieurs mois déjà et s'était réfugiée chez ses parents. Or son mari ne cessait de venir la harceler pour qu'elle reprenne la vie commune. Le père de la jeune épouse est donc allé chercher le pope pour qu'il fasse entendre raison au mari et lui fasse jurer sur la croix de ne plus importuner sa fille. Le père ajoute : "Nous allons demander le divorce comme ça nous n'aurons plus d'ennui".

Le mariage en somme représente une nouvelle dépendance de la jeune femme : soummission à la fois à son mari et à sa belle-famille, comportement plus strict à observer aussi bien dans sa tenue vestimentaire que dans les propos tenus. En même temps que la femme acquiert un statut social précis et qu'elle se trouve définitivement intégrée à la vie économique et sociale du village, elle est soumise à un contrôle social sévère et à des règles sociales rigoureuses : ce qu'on pardonnait à une jeune fille, n'est plus toléré d'une épouse. Cependant, cette situation renforcée par la venue des enfants, n'est pas aussi figée et définitive qu'on pourrait le croire. Si la jeune épouse est liée par de nombreuses contraintes sociales, en vieillissant, elle va retrouver une certaine liberté et même une autorité certaine. Pour la femme âgée, il existe tout un système de compensation à son aliénation au mari, elle commande dans sa maison, est respectée comme mère, est chargée du rituel magique. Ce système de compensation n'existe pas pour la jeune épouse.

Nous avons vu ce que représente le mariage pour la jeune femme en ce qui concerne ses relations avec sa nouvelle famille et avec son époux,

mais d'autres changements encore interviennent : changement du nom, changement dans les danses jouées, participation à la vie économique et sociale du village, acquisition de fonctions rituelles et magiques.

Changement de la coiffure et du costume

Le costume joue un rôle très important dans la vie des Moişenari : les villageois, influencés peut-être par la propagande officielle, ont conscience d'être les gardiens de traditions ancestrales dont le costume est un des éléments les plus remarquables et les plus originaux aux yeux de leurs concitoyens. Aussi sont-ils très fiers de continuer à porter ces vêtements et le désir d'avoir un costume toujours plus beau et plus riche est un des soucis constants du paysan de Moişeni. Chaque année à Pâques, il investit des sommes importantes dans la confection d'un costume neuf (ce qui explique que ce sont les personnes les plus pauvres du village qui les premières ont abandonné l'usage de ces vêtements) ; on cherche à l'enrichir par l'utilisation de matières nouvelles ou rares (cachemire, matières plastiques) qui ne sont d'ailleurs pas toujours d'un effet très heureux. Certains n'hésitent pas à faire des voyages très coûteux à l'étranger dans le seul but de ramener de beaux tissus ou des foulards luxueux qui leur permettront de rivaliser d'élégance avec les personnes les plus riches du village. Ce sont surtout les femmes et les jeunes filles qui bénéficient de toutes ces innovations.

Outre sa fonction rituelle et magique que nous avons pu constater en étudiant la cérémonie du mariage, le costume joue donc un rôle très important dans la société villageoise de par sa fonction esthétique mais surtout comme indicateur du statut social (les foulards de cachemire, par exemple, sont réservés aux personnes les plus riches). Le costume permet aussi de déterminer l'origine locale d'une personne. Certains petits gilets au crochet ne se portent qu'à Certeze, vers Prilog ou Racşa on a une préférence pour le bleu, quant aux Moişenari, ils sont connus pour leur goût des couleurs vives, le rouge surtout.

Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est que le costume a aussi une fonction importante comme indicateur de l'âge et de l'état civil de la personne : on ne porte pas les mêmes vêtements suivant que l'on est une jeune fille ou une femme d'âge mûr ; on va aussi changer de coiffure en se mariant. Le costume de la femme est un moyen de connaître son identité sociale.

Le costume des femmes

Nous avons vu que jusqu'à son mariage, la jeune fille se coiffe d'une ou deux tresses terminées par un "pletean", ornement de laine et de perles que l'on fait passer sous la ceinture du tablier. La veille du mariage, lorsque la coiffeuse s'apprête à tresser les cheveux de la

jeune mariée, le "pletean" est coupé et jeté au feu.

Le dimanche qui suit son mariage, en général, avant de se rendre à l'église ou à la danse, la jeune femme va se coiffer du "conciu", espèce de chignon oblong qu'elle devra porter jusqu'à la fin de ses jours, signe le plus caractéristique de sa condition d'épouse. Cette première sortie où la mariée se coiffe du chignon, clot de façon officielle et définitive les étapes qui ont assuré son passage de la condition de jeune fille à celle de femme. C'est souvent une voisine ou sa belle-mère qui lui montrent la première fois comment réaliser cette coiffure : on fait deux tresses très serrées qui sont enroulées autour d'un bois taillé exprès, d'environ 10 cm et maintenues par un cordon de façon à former un petit chignon allongé au milieu du crâne. Certaines femmes plus âgées préfèrent faire deux tresses qu'elles croisent au dessus de leur tête. Là aussi, on peut reconnaître une femme de Moişeni de celles des autres villages : par exemple, les femmes de Moişeni font leur chignon au milieu du crâne, celles de Certeze beaucoup plus haut, sur la tête.

Quoi qu'il en soit, plus jamais l'épouse ne pourra porter les tresses, sauf en cas de deuil où les femmes laissent pendre leurs cheveux sans les attacher. De plus, le foulard qu'elle mettait jusqu'alors par coquetterie, devient l'attribut indispensable de sa nouvelle condition : une femme mariée doit obligatoirement couvrir sa tête d'un foulard et ne peut jamais aller tête nue en dehors de la maison. "Si je sortais sans foulard dans la rue, dit l'une d'elles, on dirait que je suis devenue complètement folle" et cela, d'ailleurs, ne viendrait à l'idée d'aucune femme. Bănăţeanu (82) voit dans cette coutume une "interdiction ancestrale de laisser voir sa tête à des yeux étrangers". Les cheveux auraient un attrait érotique certain aux yeux des villageois, une femme n'a pas à dévoiler "ses charmes" à un autre homme qu'à son mari (83). Sans doute aussi, le foulard assume-t-il une fonction de protection magique contre les forces nuisibles : on sait que les cheveux sont souvent utilisés dans les pratiques magiques.

Le foulard obligatoire évolue avec la mode et avec l'âge de la femme ; les foulards de simple cotonnade ne servent que pour le travail à la maison et aux champs tandis que ceux de cachemire sont réservés aux dimanches et aux jours de fête : jaunes, verts, blancs ou rouges vifs, décorés de fleurs ou de fruits, ils sont l'apanage des femmes les plus jeunes qui les portent jusque vers 30-35 ans noués derrière la tête ou sous le menton. Par la suite, on adoptera des tons plus sombres : grenat, bleu foncé, vert (il faut noter que le grenat est considéré comme une couleur plus jeune que le bleu roi) ; le noir est réservé aux femmes les plus vieilles qui nouent tout le temps leur foulard sous le menton ; on l'utilise aussi en signe de deuil.

En ce qui concerne le costume, il suit une évolution un peu semblable : la coquetterie qui est considérée comme normale chez la jeune fille qui doit attirer les regards des garçons pour trouver un mari, n'est plus de mise chez la femme mariée : elle doit donc abandonner un certain nombre de détails vestimentaires qui n'ont plus cours, pour a-

dopter une tenue plus adaptée à son nouveau statut. Cependant, en ce qui concerne le costume, le passage d'un état à l'autre ne se fait pas de façon aussi nette que pour la coiffure. On voit de jeunes épouses qui continuent à porter quelque temps les costumes qu'elles revêtaient avant leur mariage et bien des jeunes filles, aujourd'hui, portent chemise et jupe brodée de couleurs sombres, autrefois réservées aux femmes plus âgées.

Toutefois la règle reste celle d'une plus grande simplicité pour le costume de la femme mariée : pour la confection de sa jupe, le "pindileu", elle abandonnera le tissage damassé, le volant froncé au bas et les broderies chargées pour donner au vêtement une apparence plus sobre. Les broderies se font de plus en plus discrètes avec l'âge et sont remplacées par des tons plus foncés ; une femme d'âge mûr ne portera jamais de rouge ou d'autre couleur vive, à part le jaune clair qui est utilisé dans les costumes des plus vieilles.

La chemise à empiècement, "cămaşa cu cheptar", portée par toutes les femmes, dès l'enfance, suit la même évolution : le tissu sera moins riche, (tissage simple à point de toile), les broderies deviennent moins chargées et occupent une place moindre, les tons sont plus neutres lorsqu'on avance en âge, de telle sorte que les femmes les plus âgées ont des costumes presque entièrement blancs, ornés de quelques broderies discrètes que seul le tablier (zadie) bleu, noir ou grenat, vient rehausser d'un peu de couleur.

Ce costume traditionnel de toile blanche est de plus en plus remplacé par la "sucna", jupe de cachemire à fleurs, à fond rouge ou vert pour les plus jeunes, célibataires ou mariées, ou grenat, bleu, vert, pour les femmes plus âgées. La "sucna" est parfois confectionnée dans un tissu de velours (barşon) à fleurs. Le bas de la jupe n'est pas brodé mais décoré de rubans, croquets et passementeries cousus à la machine. On porte avec cette jupe une chemise et un tablier du même tissu mais généralement pas de la même couleur : chemise et jupe grenat avec un tablier vert ou jaune, chemise rouge, jupe bleue et tablier vert. Les femmes les plus vieilles restent encore attachées à l'ancien costume : elles ne portent pas la "sucna" mais adoptent parfois de la nouvelle mode, la chemise de cachemire qu'elles choisissent alors grenat ou bleu foncé.

Le costume de la femme mariée tendant à la sobriété, celle-ci ne continuera que durant les premières années de son mariage à porter le gilet de peau ou de lainage, entièrement orné de broderies, de petits miroirs et de pompons de couleurs vives, appelé "bondă" ("laibăr" à Huta).

Plus caractéristique du passage au statut d'épouse est l'abandon de la plupart des colliers et bijoux que les jeunes filles portent en grand nombre. La femme mariée se contente désormais d'une "zgardă" enserrant son cou : celle des plus jeunes est faite de perles rouges, noires, vertes ou bleu vif (autrefois on utilisait surtout le rouge, jaune et blanc) ; celle des femmes plus âgées est beaucoup plus étroite et le

noir, le bleu et le vert foncé y dominent. Pour les plus jeunes des épouses, on tolère encore une "fodră" (un volant), collier ajouré de petites perles multicolores ou un rang de grosses perles vertes ou roses achetées au marché. A cela, on peut ajouter que presque toutes les femmes qui en ont les moyens portent aussi des petites boucles d'oreilles qui s'achètent au marché de Negrești ou dans les foires.

Les jeunes épouses, surtout si elles n'ont pas encore d'enfants, sont considérées pendant les premières années de leur mariage comme dans une période transitoire, puisqu'on tolère de leur part un certain nombre de choses qu'une femme plus mûre ne pourrait se permettre sans susciter des commentaires malveillants : par exemple, M. qui n'est mariée que depuis quatre ans, peut porter des tenues très riches, des bas rouges, des tabliers et des chemises de cachemire de couleur vive, une jupe au damassage compliqué, ornée d'un volant et d'une dentelle, étant ainsi une des femmes les plus richement habillées du village. Les autres femmes l'envient mais ne jugent pas ces vêtements contraires à sa condition d'épouse. Par contre, une autre femme de Moișeni qui a une trentain d'années et un petit garçon de huit ans, est très sévèrement critiquée car elle s'habille de la même façon.

Le costume des hommes

Les hommes, quel que soit leur âge, portent traditionnellement la même coiffure, caractéristique pour la région : "părul rătunzat". C'est une coupe "au bol" qui couvre les oreilles mais dégage la nuque. Aujourd'hui, les hommes les plus jeunes délaissent ce style de coiffure pour une coupe imitant celle qui est à la mode en ville. Seuls les vieux restent fidèles à l'ancienne coiffure.

C'est surtout le couvre-chef qui permet de distinguer les hommes mariés des jeunes gens : jusqu'à leur mariage, les jeunes hommes sont coiffés d'un petit chapeau de paille en forme de cloche que l'on porte au sommet de la tête, rejeté en arrière. Le chapeau (clop) est orné d'une "zgardă" et d'une "fodră" de perles multicolores auxquelles on ajoute des "bumbuști", petites breloques de perles, fleurs de celluloïd, pompons de laine, médailles et, pour les jours de fête, une plume de paon, de faisan ou de coq. Autrefois, lorsque les jeunes hommes portaient des petits chapeaux noirs de feutre ou de poils, ils les ornaient en outre d'un mouchoir ("chischineuțul") qu'ils posaient au sommet du chapeau pour le protéger (84).

L'homme marié, comme sa femme, n'a plus droit à ces fantaisies. Il porte toujours le chapeau de paille mais orné seulement d'un galon brodé de perles ou de coton dont le motif s'assombrit avec l'âge ; tout le reste est supprimé sauf quelques "bumbuști" plus discrets pour les jours de fête. Ce chapeau reste l'apanage des hommes jeunes ; au bout de quelques années de mariage, vers la quarantaine, on ne le porte plus : l'été, les hommes d'âge mûr se coiffent d'un chapeau de paille à bords plus lar-

ges, sans aucune décoration, acheté au marché ; l'hiver, les hommes portent un chapeau de feutre noir à petits bords ou une toque de fourrure d'agneau, la "cuşma".

La "străiţa" est une petite sacoche de toile richement brodée que tous les hommes d'Oaş portent, de l'enfant au vieillard. Aujourd'hui, à Moişeni, elle est de moins en moins utilisée sauf aux jours de fête : ce sont surtout les hommes qui se sont mariés dans l'année qui portent encore la "străiţa" : ils utilisent celle que leur a confectionné leur épouse à l'occasion de la noce et qui est actuellement décorée de perles.

Le costume des hommes n'est pas très différencié suivant l'âge ou le statut social, du moins, il l'est beaucoup moins que celui des femmes : seule la "cămaşa cu pomnişori", une chemise à larges manches resserrées aux poignets et brodée aux poignets et aux épaules, reste l'apanage des jeunes gens qui la revêtent aux jours de fête, comme complément des "gacii", les larges pantalons de toile blanche et sur laquelle ils portent une large ceinture de cuir travaillé. La chemise que tous les hommes portent aujourd'hui, jeunes et vieux, s'appelle "uioşul". Autrefois seuls les plus âgés la portaient. C'est la chemise de tous les jours. De coupe simple, elle utilise un minimum de tissu et s'arrête à la taille ; ornée seulement au col et aux poignets, les broderies sont plus voyantes et occupent une place plus grande pour les jeunes, elles diminuent avec l'âge jusqu'à être presque inexistantes sur les chemises des vieux où elles sont exclusivement limitées au col. Comme pour les chemises ou les jupes des femmes, les broderies ont suivi la mode actuelle : on préfère les motifs floraux, confectionnés au moyen de fils de coton ou de laine plus épais que ceux utilisés auparavant et les tons sont plus foncés : le noir, le grenat, le vert foncé dominent alors qu'autrefois on employait volontiers des fils aux teintes plus vives : jaune, orange, rouge.

Seuls les pantalons d'été, les "gaci", prennent un aspect différent suivant l'âge de la personne qui les porte : pour les plus jeunes, on utilise aujourd'hui une toile blanche damassée ; les "gaci" des jeunes gens sont beaucoup plus froncés, larges et courts que ceux de leurs aînés. Les broderies y occupent une place importante alors qu'elles sont presque inexistantes pour les plus vieux.

Mais ces différences entre le costume des jeunes et des vieux sont plus le résultat de l'évolution de la mode (les jeunes y étant plus sensibles et les vieux continuant à s'habiller comme autrefois) que celui d'une différenciation traditionnelle entre les classes d'âge. Par contre, en ce qui concerne les chaussures, la distinction est plus nette : les garçons, en entrant dans la "hora", ont le droit de porter des bottes de cuir ; ils gardent cette habitude quelque temps encore après leur mariage puis, plus tard, ils les abandonnent pour des chaussures achetées à la ville (bottes de caoutchouc, sandales...). Les hommes les plus vieux continuent de porter les "opinci" (chaussures rudimentaires que confectionnent les paysans avec un bout de cuir maintenu autour du pied

par un lacet).

Lorsque nous considérons costume et coiffure, nous constatons là encore que le changement de statut de la femme est beaucoup plus mis en relief que le passage du jeune homme au rang des hommes mariés. S'il est aisé de distinguer une femme mariée d'une jeune fille célibataire, ne serait-ce qu'à sa coiffure, la distinction n'est pas aussi facile à faire en ce qui concerne hommes mariés et jeunes gens. Il n'y a qu'aux jours de fête que l'on peut facilement reconnaître ces derniers : la plume au chapeau, les bottes et le gros ceinturon de cuir restent les signes distinctifs les plus notables de la jeunesse. Sans doute est-il plus important pour la femme qu'il n'y ait pas d'équivoque sur son statut social. La femme mariée, reconnue comme "nevastă" (épouse) au premier coup d'oeil, signale par sa seule coiffure qu'elle n'est pas libre et qu'en tant que femme mariée, elle a une règle de conduite précise à observer, mais aussi des devoirs et des droits particuliers et qu'on lui doit le respect. Son identité sociale est clairement révélée par son costume.

Changement du nom

A Moişeni, il existe différentes façons de dénommer une même personne : par son nom de baptême d'abord, c'est à dire le prénom qu'elle reçoit à la naissance. Il existe une gamme très limitée de prénoms dans le village : les filles s'appelleront de préférence Maria et Nuţa, parfois Cecilia ou Floare. Les garçons portent les noms de Gheorghe, Ion, Vasile, Petre, Grigore, Dumitru, Mihai, Ilieş, Tamaş.

Dans une conversation, il suffit d'employer le prénom suivi de l'adjectif possessif "nostru" ou "noastra" (notre) pour faire savoir à l'interlocuteur que l'on parle de quelqu'un de son propre lignage. Par exemple, Maricuţa, parlant à son mari Petre, dira "Floare noastră" ou "Ilieş nostru" pour désigner sa soeur ou son frère ; par contre, si elle parle de quelqu'un du lignage de son mari, elle emploiera le terme "vostru" (votre). Parlant du frère de Petre, elle dira "Gheorghe vostru" ou "Nuţa lui Dumitru vostru" pour sa nièce. Donc, le prénom suivi de l'adjectif possessif suffit parfois pour désigner une personne.

Mais le plus souvent, à ce prénom on doit ajouter pour qualifier la personne, le prénom du père au génitif (jamais celui de la mère) avec la signification "appartenant à...", "fils de...". Ainsi, Gheorghe lui Grigor est le père d'un enfant appelé Dumitru : celui-ci est donc Dumitru lui Gheorghe lui Grigor, Dumitru fils de Gheorghe, fils de Grigor. Une fille est appelée de la même façon Maria lui Ilieş lui Vasile, Maria fille de Ilieş, fils de Vasile, etc... Cette chaîne de prénoms va aussi loin que la mémoire des descendants.

Si cela n'est pas suffisant pour qualifier la personne ou s'il y a risque de confusion avec d'autres, on utilise une troisième dénomination : le sobriquet de la lignée (poreclă) qui s'hérite d'une génération à l'au-

tre et vient interrompre la chaîne des prénoms. Le sobriquet d'une lignée est en général le surnom d'un ancêtre dont ses descendants ont hérité ; ce surnom peut désigner une activité sociale particulière de l'ancêtre :"diacu" (chantre), "curatoru" (curateur)... Les descendants seront alors appelés, par exemple, Petre Diacului, Gheorghe Curatorului, etc...

Bien souvent aussi le sobriquet met en relief un trait caractéristique de la personne ou se moque d'un défaut : "ciuntul" (l'amputé), Gheorghe Musteții (Georges Moustaches)... Bien que le sobriquet désigne un trait individuel, il arrive qu'il passe aux générations suivantes et dénomme la lignée : ainsi, il y a deux générations, un homme de Moișeni, à cause de la noirceur de sa peau et de ses cheveux, a été surnommé "Boboroază" (terme qui désigne les crottes de lapin ou de mouton). Tous ses descendants actuels sont appelés ainsi : on parle de Vasile Boboroază, Grigore lui Toma Boboroază, etc...

On peut citer le cas de l'ancien maire de Moișeni, surnommé Mustetă à cause de ses grandes moustaches. Ses fils Gheorghe et Vasile héritent du sobriquet, on les appelle Gheorghe et Vasile Musteții. Leurs enfants et petits-enfants, à leur tour, sont désignés par ce surnom.

Il en va de même pour les lignées appelées Piștirigă (le petit), Chioru (le borgne), Șchiopu (le boîteux), etc...

Mais tous les lignages de Moișeni ne portent pas de sobriquets. Certains sont désignés par le prénom au génitif d'un ancêtre plus marquant. Par exemple, il existe plusieurs familles qui répondent au surnom "Țîrchii" : on parle de Ilies Țîrchii, sa femme est Floare Țîrchii, ses enfants Maria et Petre Țîrchii, son frère Nicoară Țîrchii... Ce nom Țîrchii est en fait le diminutif de Tiție, Țîrcă, prénom porté par la mère d'Ilies et qui est passé à toute sa descendance (exceptionnellement, c'est le prénom de la mère qui a servi à désigner les fils, celle-ci étant restée veuve très jeune.)

De même, tous les descendants de Mihai Covaci, tzigane de Sapînța installé à Moișeni au début du siècle, sont désignés par le prénom de leur grand-père et arrière grand-père. On dit Petre a Mihaly (il s'agit de Petre lui Dumitru lui Mihaly), Vasile lui Mihaly (Vasile lui Ion lui Mihaly). Dans ce cas aussi, le prénom de l'ancêtre sert à désigner tout le lignage.

Jamais en tout cas, à Moișeni, on ne désignera quelqu'un par le nom patronymique inscrit à l'Etat Civil, accompagné du prénom car cela est loin d'être suffisant pour déterminer la personne dont il s'agit. L'éventail des noms de famille et des prénoms est limité et nous trouvons des dizaines de Moiș Maria, Moiș Gheorghe ou Podac Nuța. Comme nous l'avons vu, on ne tient compte de ces noms, utilisés au pluriel, que comme indicateurs du rang social de la personne :"les Ciocan et les Barnișca sont des gens pauvres, les Șomle sont d'un bon lignage..."

Changement du nom après le mariage

Au niveau de l'Etat Civil, qu'elle que soit la situation, la femme prend le nom de son mari, mais nous verrons plus loin qu'il n'en va pas toujours ainsi en ce qui concerne la coutume villageoise.

En général donc, la femme, après avoir été désignée jusqu'à son mariage par le prénom de son père ou celui de son lignage ajouté au sien, va désormais accoler à son prénom celui de son mari ; elle abandonne le statut de "fille de..." pour prendre celui de "femme de...", qui suit exactement le même schéma que le précédent : ainsi Maria lui Gheorghe Gichii, en se mariant, devient Maria lui Vasile lui Tamaş. Maria lui Dumitru Pasăre devient par mariage Maria lui Gheorghe lui Vasile Gichii. De même on dira Mariçuţa lui Grigor (Maricuta "femme"de Grigor), Nuţa lui Ion, Floare lui Petre Diacului. Quand on les interpelle, on crie : "Floare lui Petre !", "Nuţa lui Ion !"

La femme prend également le surnom de la lignée de son mari : en changeant de lieu de résidence, elle change obligatoirement de nom car le surnom de la lignée désigne d'abord la "gospodărie", la maisnie avec tous ses habitants. Floare épouse de Ilieş Ţîrchii est appelée par le nom de la lignée de son mari, Floare Ţîrchii et non Floare lui Ilieş.

Il arrive parfois que l'on utilise le surnom de la lignée au féminin avec une légère nuance péjorative ou pour se moquer d'une femme. En français, on dirait "la Dupont", à Moiseni on dira par exemple Ţîrcoaia pour Floare Ţîrchii, Nefoaia au lieu de Maria lui Gică Neafului, Lebănoaia pour Mariçuţa lui Leban. On dit aussi Ciuntoaia pour désigner soit la fille soit la femme de l'homme surnommé "Ciuntu" (l'amputé). Cela désigne en général des femmes seules ou dotées d'une assez forte personnalité.

Pour les hommes :

Le mariage ne change pas leur situation antérieure ; ils sont toujours désignés par leur prénom plus celui de leur père et le surnom de la lignée. Cependant, il existe un cas particulier où l'homme va abandonner le nom de son père et de sa lignée : quand il se marie "en gendre", c'est à dire lorsqu'il part vivre chez les parents de sa femme, il va alors adopter le surnom du lignage de celle-ci, autrement dit le nom de son beau-père.

Gheorghe qui se marie en gendre avec une fille unique va être appelé Gheorghe Gichii a Neafului du nom de son beau-père, Gică Neafului. Gheorghe lui Pistirigă en se mariant à une fille unique, abandonne son nom pour être désigné par le sobriquet de son beau-père, il devient alors "Ginerele Ciuntului" (le gendre de l'amputé) mais il reprendra son ancien nom à la mort de celui-ci. Gheorghe lui Zănoagă devient Gheorghe lui Sulă, du nom de son beau-père chez qui il va vivre après son mariage.

Le système de dénomination employé à Moiseni correspond à un régime patriarcal où les femmes n'ont aucune place et ne sont reconnues qu'en tant que "filles" ou "femmes" de... Même quand un homme se marie

"en gendre", il ne sera jamais désigné par le nom de sa femme mais par le surnom de la lignée à laquelle elle appartient et qui désigne la maisnie dans laquelle il va vivre.

La danse

Moişeni, comme les autres villages d'Oaş, a un répertoire choré-graphique des plus limités : une danse par couples, c'est celle que l'on peut voir le dimanche après-midi et que l'on danse à toutes les fêtes (noce, Sîmbra) ; une danse réservée aux hommes, la ronde des garçons (roata feciorilor) ; une danse exécutée uniquement par les femmes, la ronde des jeunes filles, qui se danse en se prenant par la taille.

De par le rôle social que joue le bal du dimanche, comme lieu de rencontre des jeunes gens et élément essentiel de la stratégie matrimoniale, on peut s'attendre à ce que les personnes mariées en soient exclues. En fait, ce n'est pas aussi simple et le mariage ne représente pas une rupture aussi nette quant à la participation à la danse des hommes et des femmes mariés.

Tout le village, nous l'avons vu, assiste au bal du dimanche après midi ; jeunes et vieux, femmes et enfants sont présents. Les jeunes gens occupent la piste et invitent les jeunes filles de leur choix à venir danser. Cependant, il n'est pas rare de voir une femme mariée quitter le rang des spectateurs pour rejoindre la "jeunesse" sur la piste. Il s'agit le plus souvent de jeunes épouses, mariées depuis quelques années à peine, beaucoup plus rarement de femmes ayant dépassé la trentaine. Ces femmes peuvent être appelées pour danser par des jeunes gens célibataires ou des hommes mariés, mais ceux-ci participent en plus petit nombre que leurs épouses à la danse, se contentant le plus souvent de discuter entre eux sur le bord de la piste de danse et de regarder le spectacle.

Lorsque nous avons interrogé différents villageois au sujet de la participation des personnes mariées au bal, nous avons obtenu à chaque fois une affirmation quelque peu étonnante : les personnes mariées peuvent fort bien prendre part à la danse mais, une fois mariés, un homme et sa femme ne pourront plus danser ensemble. Jamais le mari n'invitera son épouse à danser à la "hora". Ceci peut paraître étonnant car si, en général, pour d'autres régions, on dit bien qu'une fois mariés homme et femme ne participent plus à la danse, on ne stipule pas qu'il est particulièrement interdit à un homme et à son épouse de danser ensemble. La seule fois où les deux époux danseront ensemble après le mariage, c'est lors de la première sortie officielle de la jeune épouse, coiffée du chignon (conciu) pour la première fois. La tradition veut qu'elle accorde sa première danse de femme mariée à son époux, après quoi elle pourra danser avec qui l'invite.

C'est souvent, mais pas toujours, après le premier enfant que l'on renoncera à participer au bal, l'enfant étant la conclusion normale du

mariage et le signe le plus évident que le couple fait désormais partie du groupe des adultes, de façon irréversible. Jusqu'alors, les jeunes mariés sont dans une sorte de période transitoire et le mariage à lui seul ne suffit pas à effacer les rapports de solidarité qui lient les deux époux à la classe d'âge des célibataires ; participer à la "hora" signifie donc qu'ils continuent à entretenir des liens avec ces groupes d'âge, qu'ils n'ont pas tout à fait rompu avec le temps de leur célibat ni par l'âge (les mariés sont souvent plus jeunes que certains célibataires), ni par la fonction sociale : les jeunes époux n'ont pas encore intégré la classe des parents. Reste à savoir pourquoi, à Moişeni, le mari et sa femme ne peuvent plus danser ensemble, alors qu'ils ont le droit de le faire avec d'autres. Peut-être parce que leur participation à la "hora" redonne le premier pas aux relations de groupes d'âge et de sexe et nie justement le lien matrimonial.

En ce qui concerne les deux autres danses qui existent à Moişeni, la ronde des garçons et celle des jeunes filles, leur dénomination seule suffit à indiquer que les personnes mariées n'y ont pas leur place. Autrefois, la danse du dimanche commençait par une ronde des jeunes gens célibataires. Aujourd'hui cette danse est surtout exécutée lors des noces ou des fêtes du village comme la "Sîmbra" et, comme pour la danse par couples, ces circonstances exceptionnelles influent sur les règles de la danse et le comportement des danseurs. A la noce, les vieux entrent aussi dans la ronde aux côtés des plus jeunes, les femmes mariées font de même de leur côté, aussi bien dans les cortèges qui escortent la mariée qu'au retour de la cérémonie.

En fait, en dehors du cadre de la noce ou d'une fête, les hommes et les femmes mariés ne dansent plus une fois passée la trentaine.

Participation à la vie sociale du village

Le mariage, s'il exclut hommes et femmes du cercle des jeunes gens et de leurs préoccupations, les rend partie prenante de la vie du village dans son ensemble : le mariage leur confère un rôle social et économique important. Il permet à certains couples de s'établir à leurs comptes et d'acquérir une relative indépendance. L'homme, en tant que chef de la "gospodărie", possèdera un pouvoir de décision au niveau des assemblées villageoises, participera aux réunions organisées par les autorités politiques et administratives, décidera de prendre part ou non aux travaux collectifs du village. Ce sont les hommes mariés dont on réclame la participation à toutes les affaires importantes du lignage ou du voisinage ; par exemple, on requiert leur présence lors du marchandage pour la dot.

On demande aussi à l'homme d'être marié pour participer à certaines cérémonies ou remplir des fonctions spirituelles. Nous l'avons vu, il faut être marié pour être parrain de baptême ou de mariage ou pour être

"staroste". Cependant, si le mariage accorde à l'homme certaines prérogatives dans le domaine spirituel, c'est surtout la femme qui va bénéficier des changements les plus importants à ce niveau là. Une fois mariée, la femme ne constatera pas de grandes modifications en ce qui concerne sa participation à la vie économique et sociale du village : ce qu'elle faisait chez son père, elle aura à le faire chez son beau-père ou dans la "gospodàrie" de son mari. Tout au plus, celui-ci la consultera-t-il en cas de grosse transaction commerciale susceptible de modifier la vie de la maisnie.

Par contre, le mariage apporte un changement fondamental pour ce qui est des fonctions spirituelles et magiques de la femme : en passant au rang des épouses et des mères, la jeune femme se voit accorder des pouvoirs qu'elle ne possédait pas : le pouvoir de pratiquer la magie et de participer à plein aux principaux moments rituels. Lors de la noce, nous avons vu que les femmes mariées sont les principales actrices des rites destinés à assurer bonheur et prospérité au jeune couple, comme ce sont aussi les principales organisatrices de la cérémonie. Il semble bien qu'il est un domaine réservé aux femmes : le domaine spirituel et celui de la magie.

Le rôle magique des femmes dans la vie du village :

Vasile Scurtu le fait justement remarquer (85), le mot roumain "femeie" (femme) vient du latin "familia" (famille) : la femme est au centre de la vie de famille, elle est l'élément de cohésion de la maisnie, la gardienne et l'interprète des coutumes domestiques.

Un domaine privilégié est reconnu aux femmes : la maison et partant, la famille au sein de laquelle elles vont disposer d'un certain nombre de prérogatives d'ordre magique et spirituel. Pourquoi ces fonctions ont-elles toujours été du ressort des femmes et cela non seulement à Moişeni mais dans la plupart des sociétés traditionnelles ?

A la base du "pouvoir" des femmes se trouverait un fait essentiel : le "mystère de la maternité". La femme est avant tout la mère dont les fonctions de reproduction ont toujours suscité craintes et interdits : interdits liés à la menstruation, source de l'impureté des femmes, interdits touchant la femme enceinte comme l'accouchée. Celle-ci, impure pendant six semaines à la suite de l'accouchement, ne pourra retrouver sa place dans la société villageoise qu'après un certain nombre de rites de purification à l'église. Ce sont les femmes qui donnent la vie, que ce soit comme mères ou comme sages-femmes ; elles ont exclu l'homme de ce domaine et en vertu de cela, en tirent une certaine supériorité.

Le rôle magique des femmes ne se limite pas à la maternité et les grandes cérémonies qui marquent les étapes de la vie de l'individu sont aussi leur domaine. Nous avons essayé de le montrer lors des cérémonies

du mariage, mais c'est aussi vrai en ce qui concerne le baptême.

A Moişeni, l'enfant reçoit un parrain de baptême, en général celui qui a marié ses parents. Cependant, pour la cérémonie religieuse, c'est seulement l'épouse du parrain qui se rend à l'église accompagnée d'une autre femme, autrefois la sage-femme et aujourd'hui une parente proche de l'accouchée (nièce mariée ou belle-soeur, par exemple).

La mort est aussi l'affaire des femmes : ce sont elles qui exécutent la toilette des morts et les rituels mortuaires ; quant aux lamentations qui s'élèvent trois fois dans la journée, lorsque retentit la cloche de l'église, c'est une attribution strictement féminine.

Les femmes, donc, mêlées aux grands mystères de la vie (naissance, mariage, mort), restent plus attachées que les hommes à certaines traditions et continuent de pratiquer les rites destinés à apporter chance et prospérité à la maison ou à leur entourage. Car, comme le dit S. Cristescu-Golopentia (87), si l'homme est plus directement lié à la vie des champs, aux croyances liées à la prospérité économique des récoltes, le domaine de la femme, c'est la maison : "Dans l'intérieur étroit de la maison qui, par sa fixation continue dans l'espace, représente, il semble, le siège même de la tradition, la femme est restée liée à toutes les croyances et pratiques superstitieuses héritées des anciens, destinées à apporter le bien-être et la prospérité dans la maisnie, devenant justement par cette parfaite adhésion à celle-ci, la vraie force de cohésion de toute la vie de la "gospodărie", comprise dans tous ses détails..."

En se mariant, la femme apporte dans la maisnie non seulement un avoir matériel mais aussi spirituel. C'est donc sur elle seule que repose le bien-être spirituel de la maison et de ses habitants.

La plupart des croyances et pratiques magiques se réfèrent à la vie la plus pénible de la femme : rites pour protéger la grossesse et favoriser l'accouchement, recettes pour faire avorter, mais aussi pratiques pour attirer les hommes, combattre ou provoquer l'impuissance, avoir des enfants.

Les femmes encore connaissent et cueillent les plantes médicinales qui procureront la santé ou les plantes dont les vertus magiques protègeront la maison et les bêtes ; ce sont elles qui savent dire les incantations pour chasser la maladie ou le mauvais oeil ou faire les pratiques pour favoriser les entreprises importantes pour la vie de la maisnie : tissage des vêtements, cuisson des pains... Les femmes aussi interprètent les rêves.

Aujourd'hui, les plus jeunes surtout ne craignent plus les châtiments infligés par Marţolea à celles d'entre elles qui fileraient ou tisseraient un mardi soir, de même que "Fata Pădurii" (la fille de la forêt) aux longs cheveux, qui attiraient les jeunes gens sur les collines, n'effrayent plus les jeunes paysans. Cependant, les femmes continuent de pratiquer consciencieusement certains rites magiques même si pour cela elles doivent affronter le scepticisme d'un mari qui renie

ou feint de renier certaines pratiques comme nous en avons été témoin. Ainsi, les coquilles d'oeufs rougis et bénis à Pâques sont conservées enfilées sur un bâton et seront brûlées pour se protéger de l'orage. Les coquilles que l'on ne garde pas dans ce but seront brûlées dans le poêle et non jetées au dehors car "il pourrait en naître des serpents".

Tous ces actes concernent le monde relativement clos de la maison et de ses habitants ; la femme, en fait, est la médiatrice entre ce monde, le foyer et les forces de la nature qu'il faut se concilier

Les femmes, conscientes des responsabilités qu'elles ont dans le domaine spirituel, restent un élément profondément conservateur de la vie du village. Les hommes, malgré le doute et le rationalisme qu'ils se doivent d'afficher, conscients qu'ailleurs ces pratiques sont regardées comme des superstitions, et ceci sans doute à la suite de contacts plus fréquents avec les milieux citadins, n'en gardent pas moins une certaine crédulité. Témoin cette scène qui nous semble symbolique de cet état d'esprit : un homme est mort au village, abattu dans la force de l'âge par une crise cardiaque. Le jour de son enterrement, il pleut des cordes et M. m'explique que s'il pleut, c'est sans doute à cause du mort. A ces mots, P. me dit en riant et presque comme pour excuser sa femme : "Ne l'écoutez pas, ce sont des histoires de bonnes femmes !" Puis, après un moment, entendant sonner le glas et le plus sérieusement du monde, il demandera à son épouse de fermer la fenêtre "pour que l'âme du mort n'entre pas dans la maison."

Seule la femme peut pratiquer la magie. Un homme qui voudrait usurper ces fonctions, ne manquerait pas de subir un grave châtiment. On raconte à Moişeni qu'il y avait une femme qui savait énormément d'incantations et de recettes magiques. Son fils, "un des plus beaux garçons du village, on le choisissait toujours comme porte-drapeau à la noce", un jour est tombé gravement malade, paralysé ; son épouse (il était marié depuis peu) est partie vivre avec un autre. Comme il devait rester tout le jour à la maison, il a beaucoup écouté sa mère et a appris toutes les formules magiques et les incantations. Les gens aujourd'hui racontent que s'il est tombé malade, c'est à cause de sa mère qui savait trop de magie et ils ajoutent : "il est en fait devenu une femme; il n'est plus un homme car il connaît trop les oraisons magiques".

Si toutes les femmes, en se mariant, se voient reconnues des fonctions importantes dans le domaine spirituel et magique, c'est la vieillesse qui leur confère un véritable pouvoir en ce domaine. La vieille femme est avant tout l'initiatrice : elle enseigne aux jeunes filles les pratiques à accomplir et les plantes à se procurer pour trouver un mari, être recherchées à la danse, jeter le mauvais sort à une rivale. Nous l'avons vu, c'est sous la conduite d'une femme âgée, d'une "baba" que les jeunes filles se baignent la veille du Jour de l'An pour avoir du succès au bal, ou partent à la recherche de la mandragore.

C'est à une "babă" que s'adresse la jeune épouse qui veut avorter ou se procurer certaines plantes, faire dire des messes noires ou des incantations destinées à chasser la maladie. La vieille femme est toujours regardée comme un peu sorcière, de par son savoir. La "babă", initiatrice et mère respectée, possède une autorité réelle. Avec l'âge, la femme retrouve une certaine liberté et peut aller comme bon lui semble dans le village. De plus, elle commande à sa belle-fille et se charge de l'éducation de ses petits-enfants. "Ménopausée et aïeule... (la femme) s'épanouit socialement, elle acquiert une autorité qui lui était refusée en tant qu'épouse et mère". (88)

Si pouvoir des femmes il y a au sein de la société villageoise, c'est de celui-là dont il faut parler : le pouvoir magique de la vieille femme dont les hommes craignent les malédictions et les envoûtements.

ORAISONS DE NOCE

Présentation

Nous donnons ici la retranscription de quatre oraisons de noce. Les trois premiers textes sont les textes du pardon de la mariée ("bulciugul miresei"), un seul concerne le marié ("bulciugul mirelui"). Trois de ces textes ont été dits par Moiș Petre Gichii qui est le "staroste" le plus apprécié de Moișeni. L'Institut de Folklore de Bucarest a mis à notre isposition ses archives où a été retranscrit le premier texte, en 1963. La deuxième oraison a été enregistrée par moi-même au cours d'une noce en 1974 et le pardon du marié en 1977.

Nous pouvons constater qu'il n'y a pas de grandes différences entre les deux pardons de la mariée, enregistrés à plus de 10 ans d'intervalle et prononcés par la même personne. Toutefois, l'oraison la plus ancienne est plus longue et fait davantage référence aux mythes cosmogoniques du soleil et de la lune et à certains rituels qui ne sont plus observés aujourd'hui, comme par exemple, les mariés se donnant la main au dessus d'une jatte de blé. Petre Gichii, revoyant 10 ans après le texte qu'il avait prononcé en 1963, l'a trouvé plus joli, plus poétique que le second, justement à cause de ces références aujourd'hui escamotées. Il continue d'ailleurs à apporter de petites modifications au texte : s'il entend dans un disque ou à la télévision une phrase qui lui plaît, il n'hésitera pas à l'incorporer à l'oraison. En octobre 1977, il a ainsi inséré ce passage pour la première fois :

Mireasă pe casă ta	Mariée, sur ta maison
Cîntă cucu și mierla	Chantent le coucou et le merle
Cucu cîntă de iubire	Le coucou chante l'amour
Iar mierla de despărțire	Mais le merle la séparation
Despărțire cu necaz	Séparation avec chagrin
Și cu lacrimi pe obrazi.	Et les larmes aux joues.

De toute façon, ce qui compte, c'est moins le texte de l'oraison, son sens ou sa poésie que le fait de le dire au moment où il doit être dit. Ainsi s'explique le fait que l'ordre du texte ne soit pas toujours le même, que le "staroste" escamote certaines phrases ou redise parfois deux fois la même sans que cela choque l'assistance.

Le quatrième texte, l'oraison de pardon de la mariée dite par Maricuța lui Leban, a été enregistré pendant une noce, le 12 novembre 1977 à Moișeni. Maricuța lui Leban, originaire de Huta et catholique, est la

seule femme de Moişeni à connaître cette oraison de noce : elle dit l'avoir apprise lorsqu'elle était encore une jeune fille, il y a 25 ou 26 ans d'un garçon de Trip. C'est aussi la seule femme du village à pouvoir remplir le rôle de "staroste" à la noce (seulement pour dire les oraisons de pardon, l'animation du repas est toujours laissée à un homme).

ORAISON DE PARDON DE LA MARIEE - BULCIUGUL MIRESEI

Archives de l'Institut de Folklore de Bucarest
n° 25758 - Inform. Moiş Petre, 22 ans
Moişeni, 6 oct. 1963

Frunză verde de costrei
Ceteraşu în loc să stea
C-am un cuvînt de cuvîntare
Dumneavoastră de ascultare
Frunză verde a iederii
Toţi din rude miresii
Să vie la masă iei
Că mireasa zice aşa
Că de aici nu poate mè
Fără două tri cuvinte de bulciug
De la mamă, de la tată
De la fraţi, de la surori
De la grădina cu flori
Ia-ţi mireasă rămas bun
De la şirul cel de iarbă
De la mamă ta cea dragă
Şi de la praful din prag
De la tatăl tău cel drag
Ţurai mama miresî
Ieşi în cruce uliţî
Şi te roagă cătă soare
Să fie ziua mai mare
C'ai o fată de vînzare
De vînzare fără preţ
C-o dai să n'o vezi
De vînzare fără bani
C-o dai să n'o ai
Plînge-mă maică cu dor
Ţ-am fost fată şi fecior
Ţ-am scos plugu din odor
Ţ-am arat, ţ-am semănat

Grîu roșu ț-am treierat
Plînge mă maică cu dulce
C'amu-s gată și m'oi duce
La casă lui Dumnezeu
Să mă împreun cu soțul meu
La un ceas de cununie
Să ne fie pe vecie
Măi miresucă struț tomnit
Gată-te că-i de pornit
De la măta la iubit
Măi miresucă struț gătat
Gată-te că-i de plecat
De la părinți la bărbat
Fututț raiu tău mireasă
Fost-ați două la măta
Ca soarele și luna
Și v-o despărțit badea
Fost-ați două la părinți
Ca și doi pomi înfloriți
De o mînă răstășiți
Și badea v-a despărțit
Bată-l pe badea să-l bată
Stelele de pingă lună
Și dragostea ta cea bună
Bată-l pe badea să-l bată
Razăle de pingă soare
Și dragostea ta cea mare
Cotă hăi mireasă bine
C'o venit unu din lume
Tichergeu și mare cîine
Și mîna cu tine a dat
Piste un blid de grîu curat
Și-n gura te-a sărutat
Pînă pe el l-ai luat
L-ai lăsat pe cel mai drag
Vai și săracul feciorel
Care mê de ginerel
Că-s pune clopotu-n cui
Și nimică nu-i a lui
Gîndi-te ai mire așă bine
Cîte tîrgu tîrguiești
Nu te așa rău celuiești
Ca cînd te căsătorești
C'aiasta nu-i tîrg de țară
Să cumperi și să vinzi iară

Nici màr de màru vost
Sà muşti din el sà-l ţîpi jos
Ci o parà màlàiatà
Şi te a fi pe a ta viaţà
Dimineaţà te-ai sculat
Pe cap te-ai pieptenat
In gràdina ai alergat
In gràdina este o rujà plinà
Şi nu ştiu cine şade la ràdàcinà
Şade un şarpe flàmînd
Zmulge ruja din pàmînt
Şi-o duce peste dealuri
Peste munţi
La pàrinţi necunoscuţi
Focu pînà-ţi-i învàţa
Multe làcràmi îi vàrsa
Şi pin tindà şi pe afarà
De-ar umbla moarà într-o sarà
Ai mireasà cununa ta
Sta în cui a rugina
Vinii t-ar dor de màta
Mè ai şi n-ai cuteza
In casà de soacrà ta
In tindà de socru tàu
Afarà de domnul tàu
Unde-i locu cununii
Şi-a mute sàcurii
In locu màrgelelor
Stà odor cu pomilor
Creşteţi flori şi înfloriţi
Cà mie nu-mi trebuiţi
Creşteţi flori cît gardurile
S'astupaţi prilazurile
Voi s'a mele surori
Ràstàziţi şi a mele flori
Ràstàziţi şi le udaţi
La feciori sà le daţi
La care am fost mai dragà
Daţi gràdina sà-şi aleargà
La care i-am fost urîtà
Daţi-i una vestejità
Astàzi luni de dimineaţà
Mîndrà s'a înfiinţat mireasa
Şi mîndru s'a împodobit
Cu cununa de argint
Cu mirele s'a întîlnit

Ia-ţi mireasa rămas bun
De la şirul cel de iarbă
De la mamă ta cea dragă
Cît îi lumea şi ţara
Altă mamă nu-i afla
Nici stăpîna ca soacra
Soacrele aşa iubesc
Din picioare să nu păseşti
Din gura să nu grăieşti
De mě tare pe cărare
Zice că eşti curvă mare
Mireasa cu ochi ca mură
De ţ-o fost cam dulce gură
Te-om vedea la primăvară
Ce pînzucă ai scoate afară
Că de-ai fost fată cu dor
Scoate-i pînză de fuior
La soacră ta prin odor
De-ai fost cuiva pe plac
Scoate-i pînză de bumbac
De n'ar mai fi c'a ta în sat
Futuţ raiu tău mireasă
Pînă ai fost la măta fată
Te-ai culcat în pat sub ţol
Ş-ai dormit un somn uşor
Te-ai sculat la prînzişor
De amu la soacră ta
Seară te-ai culca pe braţă
Te-ai scula mai dimineaţă
Şi t-ai mătura pîn casă
Batîn cum ai mătura
Nu ţ-ai mulţumi soacra
Hăi mireasa n'ai oglindă
Să vezi cîtă eşti de mîndră
Să vezi cum eşti gătată
Şohan n'ai fi supărată
Să vezi cum eşti tomnită
Şohan n'ai fi bănuită.

Traduction

1- Feuille verte de sorgot / Que le violoneux reste en place / Car j'ai un mot à dire / Vous à écouter / Feuille verte du lierre / Que toute la parenté de la mariée / Vienne à sa table / Car la mariée dit ainsi / Qu'elle ne peut partir d'ici / Sans deux ou trois mots de pardon

11- De sa mère, de son père / De ses frères, de ses soeurs / Du jardin fleuri / Dis au revoir mariée / A ce brin d'herbe / A ta mère chérie / Et à la poussière du seuil / A ton père chéri. / Toi la mère de la mariée (89) / Tu sors à la croisée des ruelles

21- Et tu invoques le soleil / Pour que le jour soit plus long / Car tu as une fille à vendre / A vendre inappréciable / Car tu la donnes pour ne plus la voir / A vendre sans argent / Car tu la donnes et ne l'auras plus / Petite mère, pleure avec regret / J'ai été pour toi fille et garçon / J'ai sorti la charrue de la cour

31- Pour toi j'ai labouré, j'ai semé / Du blé rouge j'ai battu / Petite mère, pleure doucement / Car maintenant je suis prête et vais partir / A la maison du Seigneur / Pour m'unir à mon époux / A une heure de mariage / Pour qu'il nous dure l'éternité / Allons petite mariée le bouquet est prêt / Prépare-toi, il faut aller

41- De chez ta mère, chez ton bien-aimé / Allons petite mariée, le bouquet est préparé / Prépare-toi, il faut partir / De chez tes parents, chez ton mari / Maudite sois-tu mariée / Vous avez été deux chez ta mère / Comme le soleil et la lune / Et ton bien-aimé vous a séparés / Vous avez été deux pour vos parents / Comme deux arbres en fleurs

51- Par une main arrachés / Et ton amoureux vous a séparés / Que le diable emporte ton amoureux / Les étoiles près de la lune / Et ton bel amour / Que le diable emporte ton amoureux / Les rayons autour du soleil / Et ton grand amour / Regarde bien allons mariée / Qu'un est venu du grand monde

61- Roublard et grand chien / Et il t'a donné la main / Au dessus d'une jatte de blé pur / Et sur la bouche t'a embrassée / Jusqu'à ce que tu as accepté de l'épouser / Tu as laissé celui que tu aimais le plus / Hélas, le pauvre garçon / Qui se marie en gendre / Car il suspend son chapeau au clou / Et plus rien n'est à lui

71- Réfléchis bien mariée / Quel marché tu conclus / Tu ne te trompes aussi gravement / Comme quand tu te maries / Car ce n'est pas une foire de campagne / Où tu achètes et tu revends / Ni pomme d'un de vos pommiers / Pour que tu mordes dedans et la jettes à terre / Mais c'est une poire blette / Et il sera à toi pour toute la vie

81- De bon matin tu t'es levée / Tes cheveux tu as peigné / Au jardin tu as couru / Au jardin il y a une églantine fleurie / Et tu ne sais pas qui demeure à sa racine / Un serpent affamé y demeure / Il arrache l'églantine de la terre / Et la conduit au delà des collines / Au delà des montagnes / Chez des parents inconnus

91- Le feu jusqu'à ce que tu l'apprennes / Tu verseras beaucoup de larmes / Et dans la véranda et au dehors / De quoi faire tourner le moulin une soirée entière / Allons, mariée, ta couronne / Pendue au clou a rouillé / Tu te mettrais à regretter ta mère / Tu n'oseras plus aller / Dans la maison à cause de ta belle-mère / Dans la véranda, à cause de ton beau-père

101- Dehors à cause de ton maître / Là où est la place de la couronne de mariée / Est aussi le tranchant de la hache / A la place des

perles / Il y a la cour aux arbres fruitiers / Croissez fleurs et fleurissez / Moi je n'ai plus besoin de vous / Croissez fleurs aussi haut que les haies / Et obstruez les échaliers (90) / Vous aussi mes soeurs

111- Coupez aussi mes fleurs / Coupez-les, arrosez-les / Donnez les aux garçons / A ceux qui m'ont le plus aimée / Donnez le jardin pour qu'ils y choisissent / A celui qui ne m'a pas aimée / Donnez-lui une fleur fânée / Aujourd'hui lundi de bon matin / La mariée s'est faite belle / Et s'est joliement parée

121- Avec la couronne d'argent / Et le marié a rencontré / Fais tes adieux mariée / A ce brin d'herbe / A ta mère chérie / Aussi grands que sont le monde et le pays / Tu ne trouveras pas d'autre mère / Ni de maîtresse comme ta belle-mère / Les belles-mères aiment ainsi / Que tu ne tiens plus sur tes jambes

131- Que tu n'ouvres pas la bouche / Si tu vas trop sur le chemin / Elle dit que tu es une grande putain / Mariée aux yeux de mûre / Si tu as eu la bouche assez douce / Nous verrons au printemps / Quelle toile tu vas sortir / Car si tu as été une jeune fille avec de l'amour / Tu sortiras le drap de chanvre / Dans la cour de ta belle-mère

141- Si tu as été agréable à quelqu'un / Tu sortiras la toile de coton / Et il n'y aura pas une autre comme la tienne dans le village / Maudite sois-tu mariée / Tant que tu as été fille chez ta mère / Tu t'es couchée dans un lit sous une couverture / Et tu as dormi d'un sommeil léger / Tu t'es levée pour manger / Dorénavant chez ta belle-mère / Le soir tu coucheras sur ton bras

151- Tu te lèveras plus tôt / Tu balaieras la maison / N'importe comment tu auras balayé / Ta belle-mère ne te remerciera pas / Allons mariée, n'as-tu pas un miroir / Pour voir combien tu es jolie / Pour voir comme tu es parée / Jamais tu n'as été en colère / Pour voir comment tu es arrangée / Jamais tu n'as été ennuyée.

ORAISON DU PARDON DE LA MARIEE - BULCIUGUL MIRESEI

Inform. Moiş Petre Gichii
Moişeni, oct. 1974

Chaque paragraphe de l'oraison est ponctué par le son des grelots du drapeau que le "stegar" frappe sur la table.

1 - Mireasa zice aşa
Că de aici nu poate mè
Fără două tri cuvinte de bulciug
De la mamă, de la tată
De la fraţi, de la surori
De la grădina cu flori

2 - Ţurai mama miresei
Ieşi în cruce uliţei
Şi te roagă cătă soare
Să sie ziua mai mare
C-ai fată de vînzare
De vînzare fără preţi
Că-o dai să nu mai vezi
De vînzare fără bani
Că-o dai să nu mai ai.

3 - Plînge-mă mamă cu dor
Ţi-am fost fată şi fecior
Ţi-am scos plugu din odor (91)
Ţi-am arat, ţi-am semănat
Grîu roşu ţi-am treierat
Plînge-mă maică cu dulce
C-amu-s gată şi m-oi duce
La casa lui Dumnezeu
Să mă-mpreună cu soţul meu.

4 - Cotă, hăi,mireasă bine
Cîte tîrgu tîrguieşti
Nu te aşa rău celuieşti
Ca cînd te căsătoreşti
C-aiasta nu-i tîrg de ţară
Să cumperi şi să vinzi iară

Nici-i măr de măru vost
Să muşti din el să-l ţîpi jos
Ci-i o pară mălăiată
Şi te-a fi pe a ta viaţă

5 - Cotă, hăi, mireasă bine
Că a vinit unu din lume
Tichergheu şi mare cîine
Şi mîna cu tine a dat
Piste un blid de grîu curat
Şi-n gură te-a sărutat
Pînă pe el l-ai luat
Şi pe mă-ta l'ai lăsat

6 - Tu pruncă de doi părinţi
Ce bai-ai de te măriţi
Să ştii cum e măritat
Să şedeai la măta fată
Nu te mărita niciodată
Aşa e fată şi fecioară
Că nu ştiţi cu cine gioară
Da mînă cu un ţăran
Care nu graie şohan
Da mînă şi se duce
Las-acasă mamă dulce (92)
Lasă fraţi, lasă surori
Lasă grădina cu flori

7 - Creşteţi flori şi înfloriţi
Că mie nu-mi trebuiţi
Creşteţi flori cît gardurile
Nu voi ciunta vîrfurile
Astă vară v-am săpat
Mama s-o dus şi m-o dat
După un fecioraş din sat

8 - Futuţ raiu tău mireasă
Mare cîine-i stegariu
Că-ţi a mîncat pleteanu (93)
Fetele cu aţă-n ac
De aseară au cusut pe steag
Pleteanu-ţi l'au mîncat
Şi l'au pus în vîrf la steag
Şi au cusut mîndru steagu
Cu chischineu cu flori
Şi ţi-au scos dintre feciori

Steagu cu chischineuț
Și ți-au scos dintre fătuțe
Și cu perzi din cele alese
Și ți-au băgat între neveste
Nu te bucura stegariu
Și ție îți vine rîndul
Să pui pană la dosar
Dai steagu la alt stegar
Și de amu pînă în vecie
La mirii ani și noroc să fie.

Traduction

1 - La mariée dit ainsi / Que d'ici elle ne peut partir / Sans deux ou trois mots de pardon / De sa mère, de son père / De ses frères, de ses soeurs / Du jardin fleuri

2 - Toi, la mère de la mariée / Tu sors à la croisée des ruelles / Et tu invoques le soleil / Pour qu'il prolonge le jour / Car tu as une fille à vendre / A vendre inappréciable / Car tu la donnes pour ne plus la voir / A vendre sans argent / Car tu la donnes et tu ne l'auras plus

3 - Allons petite mère, pleure avec regret / J'ai été pour toi fille et garçon / Pour toi j'ai sorti la charrue de la cour / Pour toi j'ai labouré, j'ai semé / Du blé rouge j'ai battu / Allons, petite mère, pleure doucement / Car maintenant je suis prête et vais partir / A la maison du Seigneur / Pour m'unir à mon époux

4 - Regarde bien mariée / Quel marché tu conclus / Tu ne te trompes aussi gravement / Comme quand tu te maries / Car ce n'est pas une foire de campagne / Où tu achètes et tu revends / Ni pomme de votre pommier / Pour que tu mordes dedans et la jettes à terre / Mais c'est une poire blette / Et elle sera à toi pour toute la vie.

5 - Allons, regarde bien, mariée / Qu'il en est venu un du grand monde / Roublard et grand chien / Et il t'a donné la main / Au dessus d'une jatte de blé pur / Et sur la bouche t'a embrassée / Jusqu'à ce que tu as accepté de l'épouser / Et tu as laissé ta mère.

6 - Toi fille de deux parents / Quel souci as-tu de te marier / Si tu savais comment est le mariage / Tu resterais fille chez ta mère / Tu ne te marierais jamais / Ainsi est la jeune fille vierge / Vous ne savez pas avec qui elle s'engage / Elle donne la main à un paysan / Qui ne parle jamais / Elle donne la main et s'en va / Laisse sa mère à la maison / Laisse ses frères, laisse ses soeurs / Laisse le jardin fleuri.

7 - Croissez fleurs et fleurissez / Car je n'ai plus besoin de vous / Croissez fleurs aussi haut que les haies / Je ne couperai plus vos tiges / Cet été je vous ai bêchées / Maman est allée et elle m'a donnée / A un gars du village.

8 - Maudite sois-tu mariée / Le porte-drapeau est un grand chien / Car il a mangé ton "pletean" / Les jeunes filles avec du fil à leur aiguille / Hier soir ont cousu le drapeau / Ton "pletean" elles l'ont mangé / Et elles l'ont placé au sommet du drapeau / Et elles ont cousu un joli drapeau / Avec le foulard, avec les fleurs / Et elles t'ont enlevée d'entre les garçons / Le drapeau avec le foulard / Et elles t'ont enlevée d'entre les filles / Et avec des rubans choisis / Et elles t'ont mise parmi les épouses / Ne te réjouis pas, porte-drapeau / Ton tour viendra aussi / De mettre la plume au dossier / Tu donneras le drapeau à un autre héraut / Et dès maintenant et à tout jamais / Longue vie et bonheur aux mariés.

ORAISON DE PARDON DU MARIE - BULCIUGUL MIRELUI

Inform. Moiş Petre Gichii
Moişeni, 29 oct. 1977

Tacă casă să grăiască masă
Că am un cuvînt de a cuvîntare
Dumneavoastră de ascultare
Frunză verde de a mărului
Părinţii mirelui să vie înaintea lui
Că mirele zice aşa
Că de aici nu poate merge
Fără două, tri cuvinte de bulciug
De la mamă, de la tată
De la fraţi, de la surori
De la grădina cu flori
Coată măi mire bine
Cîte tîrgu tîrguieşti
Nu te aşa rău celuieşti
Ca cînd te căsătoreşti
Că aiasta nu-i tîrg de ţară
Să cumperi şi să vinzi iară
Nici-i măr de măru vost
Să muşti din el, să-l ţîpi jos
Ci-i o pară mălăiată
Şi te a fi pe a ta viaţă
Ţurai mama mirelui
Sui în vîrfu dîmbului
Şi te roagă cătă soare
Să fie ziua mai mare
C-ai fecior de vînzare
De vînzare fără preţ
C-amu o dai să nu mai vezi
De vînzare fără bani
C-amu o dai să nu mai ai
Futuţ raiu tău măi mire
Mare cîine-i stegariu
C-amu ţi a mînca struţu (94)
Fetele cu aţă în ac deasară
Au cusut pe steag
Şi struţu-ţi l'au mîncat

Că l'au pus în vîrf la steag
Nu te bucura stegar
Şi ţie îţi vine rîndu
Să pui pană la dosar
41 - Dai steagu la alt stegar
Şi de amu pînă în vecie
La miri ani şi noroc să fie.

Traduction

1 - Que la maison se taise pour que parle la table / Car j'ai un mot à dire / Vous à écouter / Feuille verte du pommier / Que les parents du marié viennent devant lui / Car le marié dit ainsi / Qu'il ne peut partir d'ici / Sans deux ou trois mots de pardon / De sa mère, de son père / De ses frères, de ses soeurs

11 - Du jardin fleuri / Regarde bien marié / Quel marché du conclus / Tu ne te trompes aussi gravement / Comme quand tu te maries / Car ce n'est pas une foire de campagne / Où tu achètes et tu revends / Ni pomme d'un de vos pommiers / Pour que tu mordes dedans et la jettes à terre / Mais c'est une poire blette

21 - Et elle sera à toi pour la vie entière / Toi la mère du marié / Tu montes au sommet de la colline / Et tu invoques le soleil / Pour qu'il prolonge le jour / Car tu as un fils à vendre / A vendre inappréciable / Car maintenant tu le donnes pour ne plus le voir / A vendre sans argent / Car maintenant tu le donnes et ne l'auras plus.

31 - Maudit sois-tu marié / Le porte-drapeau est un grand chien / Car maintenant il a mangé ton bouquet / Les filles avec du fil à leur aiguille, hier soir / Ont cousu le drapeau / Et ton bouquet elles l'ont mangé / Car elles l'ont posé au sommet du drapeau / Ne te réjouis pas porte-drapeau / Ton tour viendra aussi / De ranger la plume au dossier

41 - Tu donneras le drapeau à un autre héraut / Et dès maintenant et à jamais / Longue vie et bonheur aux mariés.

ORAISON DE PARDON DE LA MARIEE - BULCIUGUL MIRESEI

Inform. Maricuţa lui Leban
Moişeni, 12 nov. 1977

Să tacă casă
Să grăiască masă
Că avem de luat un cuvînt de bulciug
De la iubita noastră împărăteasă
Că astăzi se mută de acasă
Şi mireasa spune aşa
Să spun eu cu gura mea
Să se adună în faţa mesei
Neamurile împărătesei
Părinţi, sore şi frati
Unchi, mătuşe şi ceilalţi
Insă asculte toată casă
Ce ne va spune împărăteasă
Ea spune că s-a sculat
Pe obrazi s-a spălat
Păru-şi l'a pieptenat
Şi-n oglindă s-a uitat
Şi a fost tare bucuroasă
Văzîndu-se că-i frumoasă
Cu cununa ca şi o zină
Şi cu nume de regină
Şi cu bucurie mare
Care-i rar cine o are
Pălinca e pusă pe masă
Prietenii joacă prin casă
Cetera se jîlcuie
Făcînd cinste pentru ea
Cînd trè steagu peste prag
A început şi a lăcrîma
Semn că toate s-au gătat
Bună e căsătorie
Dar e mai aspră ca moarte
Din toate te despărţè
Şi de mamă, şi de tată
Şi-ţi pierzi numele de fată

Şi de soră, şi de frate
Nu-ţi mai prinde nimeni parte
De-i noroc, o duşi cu bine
De ţi-i rău, nu ajută nimeni
Diptacea nu lăcrîma
Eşti dătoare cu aiasta
Ia-ţi mireasa rămas bun
De la scumpa ta cunună
Care-ţi a făcut mireasă
Şi-ţi dă nume de nevastă
Care îţi învală păru
Astăzi cu chischineu
Fata nu-i mai fi altu
Ia-ţi mireasa rămas bun
De la fete şi feciori
Ce ai avut în sărbători
Bucurie de multe ori
Şi de amu te-i bucura
Mai puţin, nu atîta
Ca acasă a mamă ta
Ia-ţi mireasa rămas bun
De la luna, de la stele
De la veri şi de la vere
De la fete frumusele
De la mari şi mititele
Care ai holteit cu ele
Că de amu nu-i holtei
Nevastă între ele-i fi
Rămas bun mamă iubită
Te rog nu fi necăjită
Pentru cît te am supărat
Prea puţin te am ajutat
Dar mă iertă din inima
La rău ţi-oi fi la îndemînă
Rămas bun tată iubit
Iartă-mă de ţi-am greşit
Pentru cîte ţi-am făcut
Prea de grabă mi-ai vîndut
Ia-ţi mireasa rămas bun
De la mamă, de la tată
De la toţi fraţi deodată
Nu cum ţi-ar îngropa
Numai semn că te-i muta
Nu te-i muta peste munţi
Numai la străini-n curţii
La părinţi necunoscuţi

Cu aiesta cuvînt se încheie
Jale după holteie
Noroc la căsătorie.

Traduction

1 - Que la maison se taise / Que la table parle / Car nous devons prendre un mot de pardon / De notre impératrice chérie / Car aujourd'hui elle quitte la maison / Et la mariée déclare ainsi / Que je dise moi, par ma bouche / Que s'assemble devant la table / Toute la parenté de l'impératrice / Parents, soeurs et frères

11 - Oncles, tantes et tous les autres / Toutefois, que toute la maisonnée écoute / Ce que va nous dire l'impératrice / Elle dit qu'elle s'est levée / Ses joues elle a lavé / Ses cheveux elle a coiffé / Et dans le miroir s'est regardée / Et elle a été très contente / En se voyant belle / Avec la couronne comme une fée.

21 - Et avec le nom de reine / Et avec une grande joie / Car rare est celui qui en a / L'eau de vie est posée sur la table / Les amis dansent dans la maison / Le violon s'anime / Lui faisant honneur / Quand le drapeau passe le seuil / Elle a commencé à pleurer / Signe que tout est prêt

31 - Bon est le mariage / Mais il est plus âpre que la mort / De tout tu te sépares / Et de ta mère et de ton père / Et du perds le nom de fille / Et de ta soeur et de ton frère / Plus personne ne s'occupe de toi / Si tu as de la chance, tu vis bien / Si cela marche mal, personne ne t'aide / Pour cela ne pleure pas /

41 - Tu fais là ton devoir / Mariée fais tes adieux / A ta chère couronne / Qui t'a faite mariée / Et qui te donne le nom d'épouse / Qui te couvre les cheveux / Aujourd'hui avec le foulard / Tu ne seras plus jamais fille / Fais tes adieux mariée / Aux filles et aux garçons

51 - Car aux fêtes tu as eu / De la joie de nombreuses fois / Et désormais tu te réjouiras / Bien moins, pas autant / Qu'à la maison de ta mère / Fais tes adieux, mariée / A la lune, aux étoiles / Aux cousins et aux cousines / Aux filles jolies / Aux grandes et aux petites

61 - Avec qui tu as passé ton célibat / Car désormais tu ne seras plus fille / Femme mariée entre elles tu vas être / Au revoir maman chérie / Je t'en prie ne sois pas affligée / Pour tout ce que je t'ai irritée / Trop peu je t'aidée / Mais pardonne-moi de tout coeur / Dans le malheur je serai à ta disposition / Au revoir papa chéri

71 - Pardonne-moi si j'ai commis des fautes / Pour tout ce que je t'ai fait / Trop vite tu m'as vendue / Fais tes adieux mariée / A ta mère, à ton père / A tous les frères à la fois / Non pas comme s'ils t'enterraient / Seulement en signe de départ / Tu ne vas pas aller au delà des montagnes / Mais seulement chez des étrangers, dans leur cour

81 - Chez des parents inconnus / Par ces mots se termine / La lamentation sur le célibat / Bonne chance en mariage.

NOTES

(1) - Suivant Ion Muşlea, le mot "Oaş" dériverait du hongrois "avas" qui signifie "forêt aux arbres grands et vieux" ou "forêt interdite". Cf. Anuarul Arhivei de Folclor, an I - 1932, p.120
Quant à Ion Velcea, il le donne pour synonime de "terrain déboisé". Cf. "Ţara Oaşului", Ed. Academiei RSR, Buc. 1964

(2) - in Ion Velcea, op. cit.

(3) - "Judeţul Satu Mare la cumpăna dintre două cincinale", Comitetul de cultură şi educatiei socialistă Satu Mare, 1971. (Recueil de statistiques sur le département).

(4) - Muşlea signale un autre surnom des Moişenari : "Aux Moişenari on donne le surnom de voleurs, parce que c'est ce qu'ils sont" (în Anuarul Arhivei de Folclor, an I, 1932, p.131)

(5) - Ion Muşlea "Cercetări folclorice în Ţara Oaşului", Anuarul Arhivei de Folclor, an 1, 1932, p.124

(6) - Szirmay Antal "Szatmar varmegye fekvese, törtenetei, es polgari esmerete", cité par Muşlea, op. cit., p.124

(7) - Al. Filipaşcu "Istoria Maramureşului", Sibiu, 1944

(8) - H.H. Stahl ; P.H. Stahl : Civilizatia vechilor sate româneşti, Buc. 1968

(9) - Signalons qu'en nous basant sur les registres de la mairie un certain nombre de mariages échappent à nos calculs : ceux dont les mariés sont trop jeunes pour être autorisés à se marier civilement et font seulement une cérémonie religieuse à l'église. Le mariage est cependant considéré comme valable par l'ensemble des villageois.

(10) - A ce propos, on peut noter ce que dit Marian (Nunta la Români, p. 51) : "On cherche en général à se marier avec une personne de son village. C'est un grand honneur pour la famille si le marié vient de loin mais si c'est la fille qui va se marier au loin, elle perd l'estime de son père. Seuls les garçons les plus riches, d'un bon lignage ou bien les plus pauvres qui ont une mauvaise conduite vont se marier dans d'autres villages".

(11) - P.H. Stahl : "L'organisation magique du territoire villageois roumain", L'Homme, vol.XIII, 1973

(12) - X.Costa-Foru : "Quelques aspects de la vie familiale en Roumanie" 1936

(13) - X.Costa-Foru : "Cercetarea monografică a familiei", Buc. 1945

(14) - E. Bernea : "Civilizatia română sătească", Buc. 1941

(15) - J.L.Flandrin : "Familles... dans l'ancienne société", Paris, 1975 p. 41

(16) - Gheorghe Focşa : "Ţara Oaşului", Buc. 1975, p. 81

(17) - M. Segalen : "Mari et femme dans la France rurale traditionnelle" Catalogue M.A.T.P., 1973

(18) - Pindileu : jupe de toile blanche, tissée à la maison, faite de 6 laies, froncée à la taille. Le "guler" qui tient lieu de ceinture est la partie la plus ornementée : broderies à motifs géométriques et floraux, aujourd'hui. Le bas de la jupe est orné de plis horizontaux, de rangs de broderies, d'un volant et terminé d'une dentelle au crochet.

(19) - Voir pour tout ce qui concerne la coiffure et le costume, l'étude de C. Bănăţeanu : "Portul popular din regiunea Maramureş, zonele Maramureş, Lăpuş, Oaş". Casa Creaţiei Populare, 1966

(20) - Ion Muşlea : "Ţara Oaşului, cea mai mică ţară românească", in Rev. "Transilvania", an 72 (1941), n°4

(21) - Vasile Netea : "Ţara Oaşului", in Cunoştinţe folositoare, seria C.109 (1940)

(22) - Elena Sevastos a consacré un long passage de son étude "Nunta la Români" aux différentes pratiques magiques utilisées par les jeunes filles pour se faire remarquer et aimer des garçons dans différentes régions de Roumanie.

(23) - Ion Muşlea in Anuarul Arhivei de Folclor I, 1932

(24) - Mircea Eliade : "De Zamolxis à Gengis Khan", Paris 1970

(25) - "Piatra Bixadului" : nom d'une colline sur le domaine de Bixad. C'est un lieu assez remarquable car contrairement à toutes les autres, cette colline est entièrement déboisée. Sur son sol rocailleux ne pous-

sent que des épineux. De son sommet, on domine tout l'Oaş. Les femmes de Moişeni disent que là se trouve le jardin des vampires (grădina strigoilor) qui se cacheraient dans des trous que l'on peut voir creusés dans le sol.

(26) - Ion Muşlea : "Cercetări folclorice în Ţara Oaşului" in Anuarul Arhivei de Folclor I, 1932

(27) - La hora du dimanche se danse par couples, la mélodie est jouée au violon, rythmée par une guitare à trois cordes. Il existe à Moişeni deux autres danses réservées à d'autres occasions : une pour les hommes et une pour les femmes, toutes deux sous forme d'une ronde appelée "roată".

(28) - "Ţîpurituri" : encouragements, blagues à propos versifiés criés par les accompagnateurs, émis sur un timbre vocal spécifique que l'on peut qualifier de voix de fausset ou timbre infantile ou féminin. Un danseur ne crie pas ces vers à n'importe quel moment de la danse : "chaque danseur a une mélodie préférée, une mélodie à lui qu'il sollicite du musicien par un appel carctéristique chaque fois qu'il a l'intention de crier des vers" (Cf. Iosif Herţea - Rev. de Etno. şi Folc. 1970, 15 n°2).

(29) - L'expression a aussi un deuxième sens : "aller voir les jeunes filles". Dans le roumain courant "a avut o vedere" signifie avoir eu un rendez-vous avec une jeune fille afin de décider d'un mariage. A Moişeni, le mot "vedere" désigne la lumière, la lampe...

(30) - Le terme "clacă" désignait les corvées dues par les paysans au seigneur à l'époque féodale. Si ce caractère de contrainte a disparu, il importe de nuancer cette affirmation lorsqu'entrent en jeu les relations parrains / filleuls ou en ce qui concerne le pope.

(31) - Recueilli à Moişeni en 1934, cf. C.Brăiloiu, "Bocete din Oaş", Buc. 1938

(32) - Ion Muşlea : "Cercetări etnografice în Ţara Oaşului", Anuarul Arhivei de Folclor I, 1932, p.132

(33) - Elena Sevastos (Nunta la Români, Buc.1889) écrit : "la parenté dans le Christ est beaucoup plus importante que celle du sang. Le peuple tient compte de la parenté du sang jusqu'à la 3ème génération mais celle du Christ jusqu'à la 7ème".

(34) - Ion Muşlea (Anuarul Arhivei de Folclor I, 1932, p.152) rapporte que dans tous les villages d'Oaş, on évite les mariages entre parents

proches : "On croit que les mariages entre cousins germains sont punis de stérilité ou bien les enfants naîtront sourds, muets, aveugles ou affligés de maladies incurables".

(35) - Historique du village fait par le pope Ioan Purdel en 1967

(36) - A.Perju-Liiceanu, in Revista de Etnografie şi de Folclor I (19), 1974

(36) - A.Perju-Liiceanu : "Perceptia interpersonală şi reguli de autoprezentare" in Rev. de Etno. şi de Folclor I (19) 1974, p.53

(37) - Lucy Mair : "Le mariage", Payot 1974, p.185

(38) - Vera Erlich : "Family in transition", Princeton 1966

(39) - Le taux de mortalité infantile avant la dernière guerre mondiale était très élevé. Il dépassait 20 % des naissances (22,5% pour la période 1916-1919, 22,9% pour 1920-1929, 24,8% pour 1930-1939, il tombe à 14,8% en 1950-1959, 8,8% dans les années 60 et depuis n'a cessé de diminuer). Le problème du nombre des enfants et de la contraception se posaient certainement de façon moins aigue qu'aujourd'hui où il faut trouver des solutions pour limiter la taille des familles et éviter le morcellement des terres.

(40) - Westermarck cite des cas de fuite très semblables à ce qu'il se passe à Moişeni. Il dit que la coutume existe chez de très nombreux peuples et la présente comme une preuve de la liberté de choix laissée aux filles chez ces peuples, dans le mariage (Cf. "Storia del matrimonio umano", Pistoia 1894, p.188)

(41) - Voir aussi : P.H. Stahl "Ethnologie de l'Europe du Sud-Est", Pari , La Haye, 1976 (Chapitre sur "les femmes et le mariage" et sur le Monténégro)

(42) - Gh. Vrăbie ("Folclorul", Buc. 1970, p.226) signale une coutume semblable pour les départements de Gorj et Romanaţi, appelée "căderea pe cuptor" (tomber sur le poële) : "Quand une jeune fille a eu des relations sexuelles avec un garçon et que celui-ci ne veut plus l'épouser, celle-ci fait tout pour arriver au poële de chez le garçon, elle se hisse alors dessus et devient tabou : plus personne ne peut la toucher et on ne peut la renvoyer de la maison. Le garçon est alors obligé de l'épouser". L'auteur voit dans cette coutume un fait très ancien en liaison avec le culte du foyer et du feu.

(43) - (A Nerej) "lorsque le père considère que son fils ou sa fille a

accompli l'âge de raison - même si aucun mariage n'est en vue - il calcule, tenant compte de chacun de ses enfants, la quote part qui lui revient dans chaque partie de son avoir : il bâtit pour l'intéressé une maison et le met en possession du tout. Ainsi, en ce qui concerne les garçons, généralement l'accomplissement du service militaire est un signe manifeste de maturité". (Cf. X.Costa-Foru : "Quelques aspects de la vie familiale en Roumanie", Archives pour la Science et la Réforme Sociale, XIIIe année I, (113-118) Buc.)

(44) - "Si une famille manque de fils mais a des filles, on déclare qu' une fille est à considérer en tant que fils, on la dote comme un garçon et on lui donne comme mari un membre du village qui vient s'installer dans le ménage des vieux pour y recevoir le statut habituel des brus". Cf. H.H.Stahl "Les anciennes communautés villageoises roumaines", Paris, 1969

(45) - Gh. Focşa (Ţara Oaşului, tome II, p.262) dit qu'autrefois les jeunes mariés commençaient par habiter dans une maison rudimentaire faite d'une palissade de baguettes couvertes d'argile, à une seule pièce puis après un temps variable (cela pouvait durer plusieurs années), on leur construisait une véritable maison suivant les moyens matériels de la famille.

(46) - P.H. Stahl : "Groupe domestique, maison, maisnie", In Memoriam Antonio Jorge Diaz, vol.II, Lisbonne, 1974

(47) - S.Fl. Marian signale aussi ce fait : "le mardi, on ne fait pas de demande en mariage, ni de fiançailles, ni de mariage car c'est le jour où a débuté le monde. Ce jour là, les Roumains ne commencent aucun travail neuf de longue durée". (Nunta la Români, Buc. 1890, p.87)

(48) - A Cămărzana, il est appelé "stegaş"

(49) - Oct. Buhociu : "Le folklore roumain de printemps". Paris, 1957

(50) - S.Fl. Marian : "Nunta la Românii", Buc. 1890

(51) - C.Eretescu et F.Lorinţ : "Moşii" în obiceiurile vieţii familiale" Revista de Etno. şi de Folc., Tome 12, n°4, 1967. pp 299-308

(52) - J.L.Flandrin : "Familles, parenté,... dans l'ancienne société", p.35

(53) - S.Fl.Marian (Nunta la Români, p.274) précise : "Les "chemători" invitent d'abord la parentèle, les voisins et les connaissances les plus proches et les amis du marié et de la mariée ou plus exactement

leurs parents. L'invitation commence en général par les parrains et se termine par les plus pauvres".

(54) - P.H. Stahl : "La dendrolâtrie... au XIXe siècle en Roumanie", Torino, 1959, p.50

(55) - C. Buhociu : "Le folklore roumain de printemps", p.58

(56) - S.Fl. Marian : "Nunta la Români", Buc. 1890, p.269

(57) - "Solgăbirău" : fonctionnaire administratif de l'ancienne administration austro-hongroise (correspondant au préfet ou sous-préfet de plus tard). En hongrois, "szolgabiro"

(58) - Ch. Letourneau : "L'évolution du mariage et de la famille", Paris, 1888

(59) - Marian, op. cit.

(60) - Youri Sokolov : Le folklore russe, Paris, 1945

(61) - Arnold Van Gennep : Les rites de passage, Paris, 1969, p.177

(62) - Mihai Pop : "Folclor literar românesc", Buc. 1976, pp. 184-187

(63) - "Au siècle passé, dans les parties les plus reculées de l'Ukraine, où il n'y avait pas de prêtre, tout le rituel nuptial se réduisait pour les époux à faire trois fois le tour de la table sur laquelle est posé le pain, en présence de témoins"
Cf. Evhen Onatsky : "Il circolo magico nelle credenze e negli usi del popolo ucraino" in La Nuova Antologia, 16 ott. 1930, p.7

(64) - S.Fl. Marian donne le mot "balţ" pour synonime de "hobot" qui signifie fichu, voile de la mariée
Cf. Nunta la Români, p. 247

(65) - A. Van Gennep : Les rites de passage, Paris, 1969

(66) - Nous avons pu observer et enregistrer cet épisode en 1974, en 1976 puis en 1977, le "staroste" étant à chaque fois Petre Gichii. D'autre part, l'Institut de Folklore de Bucarest a mis à notre disposition la retranscription d'un enregistrement effectué en 1963 à Moişeni, lors d'une noce où le "staroste" était également Petre Gichii, alors âgé de

22 ans. Nous ferons donc une description de cette scène telle que nous en avons été témoins, mais nous signalerons au besoin les passages qui sont nouveaux par rapport à l'enregistrement de 1963 ou qui au contraire ont aujourd'hui disparu. D'une manière générale, on peut dire qu'il n'y a pas de changement notable en 15 ans, ni dans le discours, ni dans l'ordre des objets réclamés. Cependant il est normal que des situations différentes aient inspiré des jeux de mots, réflexions et plaisanteries différentes en dehors d'un schéma rituel qui se retrouve au fil des ans et même de village à village.

(67) - Youri Sokolov signale qu'en Russie, le fiancé est appelé "prince" la fiancée "princesse" et les invités assimilés à des dignitaires. Selon lui, il s'agirait d'emprunt de coutumes et de titres aux moeurs des tsars, princes, boyards et plus tard aux marchands et grands propriétaires. (Cf. Folklore russe, Paris 1945)

Quant à Van Gennep, il note la ressemblance entre les cérémonies de mariage et celles d'intronisation (couronne, fiancé appelé empereur, etc...) - Cf. Les rites de passage, Paris, 1909, p.192

(68) - Galaţi : port de Roumanie sur le Danube

(69) - Enregistrement fait à Moişeni le 13 novembre 1977

(70) - "Măr domnesc" : variété de pommier qui donne de grosses pommes

(71) - Le fait que le banquet soit réservé aux personnes mariées est extrêmement répandu. Par exemple, Marian rapporte qu'au grand banquet (masă mare), on ne trouve aucune fille et rarement quelques garçons, mais seulement des hommes et des femmes mariés. Les garçons y participent seulement quand ils sont des parents très proches du marié ou de la mariée et qu'ils sont orphelins ou quand leurs parents sont malades et ne peuvent pas prendre part au repas. Le fils le plus âgé les remplace. (Cf. Nunta la Români, p.657)

(72) - "Dans le rituel nuptial ukrainien, le pain est un des éléments les plus importants. L'échange des pains entre les familles du jeune homme et de la jeune fille est le fondement du contrat matrimonial" Cf. Evhen Onatsky : "Il circolo magico nelle credenze e negli usi del popolo ucraino" in La Nuova Antologia, 16 ott. 1930, p.7

(73) - C. Brăiloiu, dans son étude "Nunta la Feleag" (Buc. 1938) voit dans la danse de la mariée où les danseurs doivent payer, un simulacre de rapt.

(74) - Lucy Mair : "Le mariage", Paris 1974, p.112

(75) - Même si, comme le dit Bogatyrev pour une région proche "le fiancé devenu époux et le garçon d'honneur ont la même force magique" (que la mariée). Cf. P.Bogatyrev "Actes magiques, rites et croyances en Russie Subcarpathique", 1929

(76) - Mary Douglas : "De la souillure", Paris 1974, p.132
On pourrait à ce propos citer aussi Van Gennep dont une grande partie du livre "Les rites de passage" est consacrée à l'analyse de cet état transitoire où se trouvent certaines personnes, qu'il s'agisse de la mariée, du mort, de l'initié... "De tels changements d'état ne vont pas sans troubler la vie sociale et la vie individuelle et c'est à en amoindrir les effets nuisibles que sont destinés un certain nombre de rites de passage" (p.17)

(77) - Mircea Eliade : "Initiation, rites, sociétés secrètes" Paris, 1959 (pp.106-107)

(78) - Dominique Grisoni : "Esquisse pour une théorie de la fête" in Autrement n°7, nov.1976 (p.231)

(79) - F. Loux : "Le corps en-jeu" in Autrement, n°7, nov. 1976 (p.218)

(80) - Le terme "noră" désigne la femme par rapport aux parents de son mari. Elle appelle son beau-frère "şogor" et sa belle-soeur "ţătăişă". Le terme "cumnat" est plus rarement employé et semble avoir été récemment adopté.

(81) - Vasile Scurtu : "Termeni de înrudire în limba română", Buc. 1966

(82) - Tancred Bănăţeanu : "Portul popular din regiunea Maramureş", Casa Creatiei Populare, 1966

(83) - Au XIIe siècle, en Russie, ôter la coiffure d'une femme était considéré comme un viol.

(84) - T. Bănăţeanu : Op. cit.

(85) - Vasile Scurtu : Op. cit.

(86) - On emploie le verbe "a cînta" (chanter) pour le fait de pleurer un mort.

(87) - S.Cristescu-Golopenţia : "Drăguş, un sat din Ţara Oltului. Credinţe şi rituri magice". Buc. 1944, p.9

(88) - Claude Meillassoux : "Femmes, greniers et capitaux" Paris, 1975, p.118

(89) - "Ţurai" : interjection par laquelle débutent la plupart des "ţîpurituri"

(90) - "Prilaz" : marche de bois pour aider au passage d'une haie. Lorsqu'on dit d'une jeune fille "a trecut prilazul" (elle a passé l'échalier) cela signifie qu'elle a eu des relations sexuelles avant le mariage. "Prilaz" : lieu par où passe le garçon lorsqu'il fait des visites en cachette ou du moins non officielles ; quand il vient "pe vedere", il passe par le portail.

(91) - "Odor" : du hongrois "udvor" : cour où se trouve la maison et ses dépendances

(92) - Le terme "mamă dulce" est utilisé dans l'Oaş pour désigner la vraie mère par rapport à la marâtre (mama vitreagă) ou à la belle-mère (soacra).

(93) - "Pletean" : ornement de la coiffure des jeunes filles, symbôle de la virginité

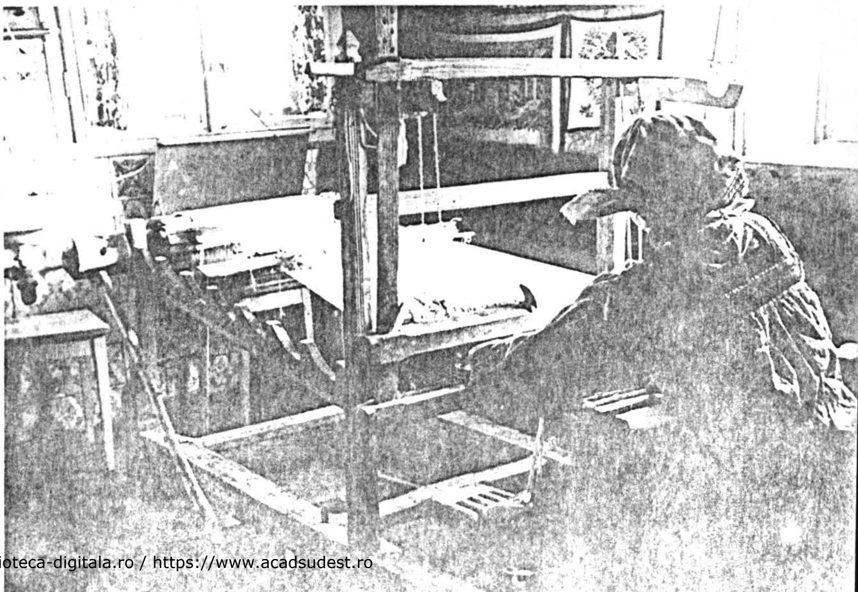
(94) - "Struţ" : le bouquet que portent à leur chapeau tous les garçons, symbôle du célibat.



"Socàcițe" -cuisinières. Bixad, 1965
(photo I. Andron)



Arrivée des parrains et du marié à l'église (Moișeni, 1974)



Femme tissant au métier (Moișeni 1976)



Cuisinière apportant la poule au repas de noce (Moișeni 1977)



Mariés sortant de l'église (Moișeni, 197

"Puiu miresei" (l'enfant de la mariée).(Moișeni, 1977)



Jeune fille coiffée du "pletean"

Coiffure de la mariée. Octobre 1974
Racșa (photo I. Andron)

Mariée coiffée de la couronne
(Moișeni, 1976)









La mariée et les deux "stegari" (porte-drapeau).

Groupe de garçons en tête du cortège de noce.



GLOSSAIRE

Alesul : cf. Sîmbra
Babă : vieille femme
Balţ (de cununie) : désigne les foulards et les rubans donnés par la marraine à la mariée, au cours de la cérémonie religieuse.
Boace : feuilles de chou farcies de riz et de viande, servies au repas de noce et à tous les repas de fête
Bocotani : paysans cossus
Bondă : gilet sans manches, en tissu décoré de broderies de laine, de clous, ... Appelé "laibăr à Huta
Boresar : homme marié
Bulciug : désigne la cérémonie d'adieux des mariés à leurs parents
Căsători (a se) : se marier en parlant de la fille ou du garçon
Chemători : ceux qui invitent à la noce
Chizeş : "garant", garçon chargé de l'organisation de la danse
Cinstit : honnête, vertueux
Cioareci : pantalons de gros lainage écru que les hommes portent en hiver
Ciupercă : "champignon", dénomination de l'espace couvert où se déroule la hora
Clacă : veillée de travail ; ce terme désignait aussi la corvée due par les paysans à leur seigneur
Clop : chapeau
Coadă : tresse. Dans l'Oaş, on emploie ce terme pour le tressage artistique des cheveux en une fine résille, coiffure aujourd'hui réservée à la mariée
Coceni :épis de maïs débarrassés de leurs grains ; surnom des habitants de Moişeni
Cocon : enfant
Cocoană : enfant (forme au féminin)
Colac : pain rituel de forme ronde, décoré de motifs de pâte
Colinda (a-) : chanter des Noëls (prononcé "a corinda" à Moişeni)
Conciu : chignon
Copil de suflet : enfant de l'âme, enfant adoptif
Copchil : (déformation du mot "copil", enfant) enfant naturel
Cunună : couronne
Cuscri : parents du marié par rapport aux parents de la mariée et inversement
Danţul : la danse
Darurile miresei : les cadeaux de la mariée ; l'expression désigne les

différents objets amenés à la mariée au cours des deux principaux banquets

Domn : "monsieur", pour le paysan ce terme désigne le lettré, le bourgeois

Druşca (pl. druşte) : demoiselle d'honneur

Fată : (jeune) fille

Fecior : garçon, jeune homme

Fodră : volant, collier fait d'un tressage de petites perles

Gaci : larges pantalons de toile blanche que les hommes portent en été

Gazdă : maître de la maison, paysan cossu

Ginere : gendre

Gospodărie : maisnie (le groupe domestique avec sa maison et ses propriétés)

Gubă : sorte de houppelande sans manches, à longues mèches de laine

Horă : danse, bal

Insura (a se) : se marier (du point de vue du garçon)

Jocul : la danse

Laibăr : cf. bondă

Leu : unité monétaire de la Roumanie ; un leu = 4o centimes environ

Mărita (a se) : se marier (du point de vue de la fille)

Merge pe vedere (a-) : aller pour voir la lumière, expression qui désigne les visites rendues le soir par les garçons aux jeunes filles

Mire : marié

Mireasă : mariée

Moş : vieil homme

Nănaş (-ă) : parrain (marraine)

Neam : lignage, famille, parentèle

Nevastă : femme mariée

Ogradă : terrain cultivable situé dans le village ou à proximité immédiate

Opinci : chaussures rudimentaires taillées dans une seule pièce de cuir, maintenues par des lanières

Oşan (pl. Oşeni) : habitant du pays d'Oaş

Ospăţ : banquet du dernier jour de noce

Pălincă : eau de vie de prunes

Peţit : demande en mariage

Peţitori : hommes qui participent au "peţit"

Pindileu : ample jupe de toile blanche brodée à la ceinture et au bas, que portent les femmes d'Oaş

Pletean : décor de laine tressée et de rubans qui orne la coiffure de la jeune fille, signe de sa virginité

Pomană : repas funéraire, aumône

Prispă : véranda, espèce de balcon couvert qui longe la façade principale de la maison

Prunc : jeune enfant, garçon

Pruncă : jeune enfant, fille

Ràspunsul miresei : "réponse à la mariée" : moment où l'on offre les cadeaux àaux mariés, le deuxième soir de noce
Roatà : danse exécutée en rond, soit par les hommes entre eux, soit par les femmes entre elles
Salatà de boeuf : macédoine de légumes avec de la viande de boeuf et de la mayonnaise
Sîmbrà : association pour constituer une bergerie pendant l'été
Sîmbra oilor : la fête de la première traite des brebis, au printemps
Socàcița : cuisinière
Socru : beau-père
Soacrà : belle-mère
Staroste : meneur de jeu, récitant (appelé "tarostea" à Moișeni)
Steag : bannière de noce
Stegar : porte-drapeau, héraut
Stràiță : sacoche brodée que les hommes portent en bandoulière ; en voie de disparition
Strigàturi : vers improvisés dits souvent d'une voix aigüe (a striga = crier)
Strungar : berger qui mène traire les brebis
Struț : "bouquet" ; le mot désigne aussi la plume, la fleur, le plumeau dont le jeune homme orne son chapeau
Sucnà : jupe de tissu acheté
Suman : grosse veste de laine à longues mèches, faite au métier à tisser
Șogor : beau-frère
Ștergar : serviette, essuie-mains brodé
Țarà : pays
Țàtàisà : belle-soeur
Țîpurituri : encouragements, blagues à propos versifiés, criés sur un timbre vocal spécifique
Țuicà : eau de vie de prunes
Uioș : chemise courte de drap blanc portée tous les jours par les hommes
Umbla la fete (a-) : "aller chez les jeunes filles", désigne les visites rendues par les garçons aux jeunes filles, le soir
Vàjnicar : petit propriétaire de brebis
Viganàu : robe de cachemire fleuri, portée autrefois par les mariées
Vîjalà : contrat de mariage écrit ou non (du verbe "a se vîji" : s'accorder)
Zadie : tablier
Zgardà : collier de petites perles de verre tissées
Zoangrà : guitare

BIBLIOGRAPHIE

ALECSANDRI (Vasile).- Poezii populare ale Românilor.- Bucureşti ; 1866 (ediţie critică a lui D. Murăraşu la Editura Minerva, 1971)

ANCEL (Jacques).- Peuples et nations des Balkans.- Paris ; 1920

BANATEANU (Tancred).- Portul popular din Ţara Oaşului, 1955
Arta populară din Nordul Transilvaniei, 1969
Portul popular din regiunea Maramureş : zonele Oaş, Maramureş, Lăpuş. Casa Creaţiei Populare, 1966

BERNEA (Ernest).- Civilizaţia română sătească.- Bucureşti, 1941
Nunta în Ţara Oltului (in Studii de folclor şi literatură).- Bucureşti : Ed. pentru literatură, 1967

BIRLEA (Ion).- Balade, colinde şi bocete din Maramureş I ; Cîntece poporane din Maramureş II.- Bucureşti, 1924

BLANC (André).- Géographie des Balkans.- Paris : P.U.F., 1971 (Que Sais je ? n°1124, 2è éd.)

BOGATYREV (Petr).- Actes magiques, rites et croyances en Russie Subcarpathique.- 1929
The functions of folk costume i . Moravian Slovakia.- Paris : Mouton, 1971

BOURDIEU (Pierre).- Célibat et condition paysanne, in "Etudes rurales", avril-sept. 1962

BRAILOIU (Constantin).- Bocete din Oaş.- Bucureşti, 1938
Nunta la Feleag.- Bucureşti, 1938
Nunta în Soneş.- Bucureşti, 1941

BRAILOIU (C.) et FIRA (G.).- Nunta în judeţul Vîlcea.- Bucureşti, 1928

BRUDARIU (Adrian).- Monografia comunei Belinţi, in "Sociologie Românească", an I, n°7-9

BUHOCIU (Octavian).- Le Folklore roumain de printemps.- Paris, 1957.- Thèse de doctorat

CANDREA (I.A.).- Graiul din Țara Oașului.- București, 1907 (Extras din Buletinul Societății Filologice II)

CERNEA (Gheorghe).- Obiceiurile de nuntă din județul Hunedoara.- Sibiu, 1941

CIOARA (I.T.).- Folclor din Țara Oașului, Maramureș și Chioar.- 1941

CONEA (Ion).- Clopotiva, un sat din Hațeg (2 vol.).- București, 1941

COSTA-FORU (Xenia).- Cercetarea monografică a familiei.- București, 1945
Quelques aspects de la vie familiale en Roumanie.- in "Archives pour la Science et la Réforme sociale", XIIIème année, I (1936).- București

CRISTESCU-GOLOPENTIA (Ștefania).- Drăguș, un sat din Țara Oltului. Manifestări spirituale. Credințe și rituri magice.- București, 1944

DAICOVICIU (C.) et CONSTANTINESCU (M.).- Brève histoire de la Transylvanie.- București, 1965

DENSUSIANU (Ovid).- Flori alese din cîntecele poporului.- București, 1920
Graiul din Țara Hațegului.- București, 1930

DIACONU (Ion).- Folclor din Rîmnicu Sărat.- București, 1930

DIRKS (Sabine).- La famille musulmane turque au XXè siècle.- Paris, 1969

DOUGLAS (Mary).- De la souillure.- Paris, 1974

DREYFUS (Simone).- Le mariage, la famille et les sociétés (extrait de "Femmes", tome I, Paris, Plon, 1967)

ELIADE (Mircea).- De Zamolxis à Gengis Khan.- Paris : Payot, 1971
Initiation, rites, sociétés secrètes.- Paris, 1959

ERETESCU (C.) et LORINȚ (Florica).- "Moșii" în obiceiurile vieții familiale.- in "Revista de Etnografie și de Folclor", Tome 12, n°4, 1967. București

ERLICH (Vera St.).- Family in transition : a study of 300 yugoslav villages.- Princeton, 1966

ESZLARY (Charles d').- Le statut de la femme dans le droit hongrois.- Paris, 1967

EVANS-PRITCHARD (Edward).- La femme dans les sociétés primitives et autres essais d'anthropologie sociale.- Paris, 1971

FEL (Edit) et HOFER (Tamas).- Proper peasants, traditional life in a hungarian village. 1969

FILIPASCU (Al.).- Le Maramureş.- Sibiu, 1944

FLANDRIN (Jean-Louis).- Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société. Paris : Hachette, 1976

FOCHI (Adrian).- Bibliografia generală a etnografiei şi folclorului Românesc.- Bucureşti, 1968

FOCSA (Gheorghe).- Ţara Oaşului. Studiu etnografic. Cultura materială. Vol.II, Bucureşti, 1975
Aspectele spirituale ale civilizaţiei ţărăneşti.- Bucureşti, 1944

Folclor din judeţul Lăpuşna, in "Anuarul Arhivei de Folclor", II, 1933

Folclor din Transilvania, I-IV.- Bucureşti, 1962-1972

FRINCU (Teofil) et CANDREA (George).- Românii din Munţii Apuseni (Moţii) Bucureşti, 1888

GOLOPENTIA-ERETESCU (Sanda).- Clasificarea prin numuri.- in "Revista de Etnografie şi de Folclor", vol.XVII, 1972, Bucureşti

GOROVEI (Artur).- Datinile noastre la nuntă.- Bucureşti, 1910

GRISONI (Dominique).- Esquisse d'une théorie de la fête, in "Autrement" n°7, nov.1976, Paris

HAMMEL (Eugen).- Alternative social structures and ritual relations in the Balkans.- New Jersey, 1968

HERTEA (Iosif).- Particulărităţii stilistice ale muzicii de joc oşeneşti. "Revista de Etnografie şi de Folclor", vol.XV, n°2, 1970. Bucureşti

Histoire mondiale de la femme (4 vol.).- Paris : Nouvelle Librairie de France, 1966

HOERMANN (C.).- Achat et enlèvement de fiancées en Bosnie Hérzégovine.- 1900

IONESCO (Nicolae).- Le divorce dans l'église orthodoxe.- Paris ; 1929

Judeţul Satu Mare la cumpăna dintre două cincinale.- Satu Mare, 1971

LEDERER (W.).- Gynophobie ou la peur des femmes.- Paris : Payot, 1970

LETOURNEAU (Charles).- L'évolution du mariage et de la famille.- Paris, 1888

Localităţile judeţului Satu Mare.- Satu Mare, 1971

LOUX (Françoise).- Le Corps en-jeu.- "Autrement" n°7, nov.1976, Paris

MAIR (Lucy).- Le mariage.- Paris : Payot, 1974

MARAMURES.- Bucureşti, 1967

MARIAN (Simion Fl.).- Nunta la Români. Studiu etnografic.- Bucureşti, 1890
Nascerea la Români. Studiu etnografic.- Bucureşti, 1892
Innormîntarea la Români. Studiu etnografic.- Bucureşti, 1892
Sărbătorile la Români. Studiu etnografic.- 3 vol., Bucureşti, 1899

MEILLASSOUX (Claude).- Femmes, greniers et capitaux.- Paris : Maspero, 1975

MICHEL (Andrée).- Sociologie de la famille.- Paris, 1970

MIRZA (Ion).- Regulile nunţilor.- Huşi, 1872

MUSLEA (Ion).- Cercetări folclorice în Ţara Oaşului, in "Anuarul Arhivei de Folclor", an I, 1932, Bucureşti
Ţara Oaşului (cea mai mică "ţară" românească) in "Transilvania", an 72 (1941), n°4.- Bucureşti
Cercetări etnografice şi de folclor, 2 vol., 1971-1972.- Bucureşti

NETEA (Vasile).- Ţara Oaşului.- Bucureşti, 1940

Nunta la Români. Oraţii. Ediţie îngrijită de Ion Moanţă.- Bucureşti, 1974

ONATSKY (Evhen).- Il Circolo magico nelle credenze e negli usi des popolo ucraino.- "Dalla uova Antologia", 16 ott. 1930

PAPAHAGI (Tache).- Graiul şi folclorul Maramureşului.- Bucureşti, 1925

PERJU-LIICEANU (Aurora).- Perceptia interpersonală şi reguli se autoprezentare, in "Revista de Etnografie şi de Folclor", Tome 19, n°1, 1974.- Bucureşti

POP (Mihai).- Folclor literar românesc.- Bucureşti, 1976

POP (Vasile).- Din Ţara Oaşului (strigături, oraţii, bocete).- Bixad, 1937

POP-RETEGANUL (Ion).- Starostele sau datini de la nunţile românilor.- Gherla, 1891

POPA (Radu).- Ţara Maramureşului în veacul al XIV-lea.- Bucureşti, 1970

RIPA (Isidor).- Cîntece din Ţara Oaşului.- Baia Mare, 1960

SCURTU (Vasile).- Cercetări folclorice în Ugocea românească, in "Anuarul Arhivei de Folclor", VI, 1942.- Bucureşti
Termeni de înrudire în limba română.- Bucureşti, 1966

SEGALEN (Martine).- Nuptialité et alliance, le choix du conjoint dans une commune de l'Eure.- Paris, 1972
Mari et femme dans la France rurale traditionnelle.- Catalogue M.A.T.P.; 1973

SEVASTOS (Elena).- Nunta la Români. Studiu istorico-etno-comparativ.- Bucureşti, 1889

SOKOLOV (Youri).- Le Folklore russe.- Paris, 1945

STAHL (Henri H.).- Rudenia spirituală din năşie la Drăguş, in "Sociologie românească", anI, n°7-9.- Bucureşti
Nerej, un village d'une région archaique.- Bucureşti, 1939
Les anciennes communautés villageoises roumaines ; asservissement et pénétration capitaliste.- Paris ; Bucarest, 1969

STAHL (Henri H.) et (Paul H.).- Civilizaţia vechilor sate româneşti.- Bucureşti, 1968

STAHL (Paul H.).- La structure magique du territoire villageois roumain.- L'Homme, vol.XIII, cahier 3.- Paris, 1973
La dendrolâtrie dans le folklore et l'art rustique du

XIXe siècle en Roumanie, in "Arhivio Internazionale di etnografia e Preistoria", vol.II.- Torino, 1959
-Groupe domestique, maison, maisnie (in Memoriam Antonio Jorge Dias).- Lisboa, 1974
-Ethnologie de l'Europe du Sud-Est.- Paris ; La Haye, 1976

SUCIU (Coriolan).- Dicţionar istoric al localităţilor din Transilvania.- Bucureşti, 1967

TIPLA (Alex.).- Poezii populare din Maramureş.- Bucureşti, 1906

TIT BUD.- Poezii populare din Maramureş.- Bucureşti, 1908

VAN GENNEP (Arnold).- Les rites de passage.- Paris, 1969

VILCEA (Ion).- Ţara Oaşului. Studiu de geografie fizică şi economică.- Bucureşti, 1964

VICIU (Ben.).- Colăcăritul, obiceiurile ţăranilor români.- Sibiu, 1885

VITANESCU (Pavel T.).- Monografia comunei Bălăneşti din judeţul Olt.- Bucureşti, 1937

VOLKOV (Fedor).- Rites et usages nuptiaux en Ukraine.- (Extrait de "l'Anthropologie", tome 2 et 3.- Paris, 1891-1892

VRABIE (Gheorghe).- Folclorul (obiect, principii, metodă, categorii).- Bucureşti, 1970

VUIA (Romulus).- Le village roumain de Transylvanie et du Banat.- Bucureşti, 1937

WESTERMARCK (Edward).- Histoire du mariage.- Paris, 1934-1945

E T U D E S   E T   D O C U M E N T S   B A L K A N I Q U E S

1) Paul Henri Stahl - Sociétés traditionnelles balkaniques. Contribution à l'étude des structures sociales. Paris, 1979, 258 p.

2) Françoise Saulnier - Anoya, un village de montagné crétois. Paris, 1980, 192 p.

3) Danielle Musset - Le mariage à Moișeni, Roumanie. Paris, 1981, 210 p.

Les illustrations des couvertures:

Maison paysanne du 19e siècle, à Sàlciua, en Transylvanie (Roumanie)

Le quartier des agriculteurs dans l'île de Skiros (Grèce)

